HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
DE LA MÉDECINE.

Tome I.er

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
DE LA MÉDECINE,

DEPUIS SON ORIGINE

JUSQU'AU COMMENCEMENT DU 18.ᵉ SIÈCLE;

PAR ÉTIENNE TOURTELLE,

Ancien Professeur à l'université de Besançon, Professeur à l'École de médecine de Strasbourg, et Membre de plusieurs sociétés savantes.

Opinionum commenta delet dies,
naturæ judicia confirmat.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ LEVRAULT, SCHOELL ET COMPAGN.ᴱ;

STRASBOURG, DE L'IMPR. DE F. G. LEVRAULT.

AN XII (1804).

PRÉFACE.

Si l'histoire des peuples nous instruit, si nous lisons avec intérêt les diverses révolutions qu'ont éprouvées les empires, si nous aimons connaître les mœurs, les usages des nations qui ont brillé tour-à-tour sur la surface du globe; l'histoire des maux qui ont affligé l'humanité, des moyens employés pour les dissiper, des grands hommes qui se sont illustrés dans l'art de guérir en laissant à la postérité des ouvrages qui renferment le germe des découvertes postérieures, offre encore au lecteur un intérêt bien plus grand.

Lorsqu'on parcourt les annales des anciens et des modernes, on y voit une répétition continuelle des mêmes actions; c'est toujours une suite de tragédies, dont les caractères sont les mêmes, et les dénouemens semblables : de là naît une certaine monotonie. Mais la connaissance des progrès qu'ont faits les sciences et les lettres, a droit de plaire et d'éton-

ner par la variété des objets qui se succèdent et se perfectionnent.

En effet, qu'y a-t-il de plus imposant que cette masse de connaissances et de découvertes, que cette suite de ressources et d'efforts opérés par l'esprit humain ? que présentent de plus vaste les conquêtes des Romains ? L'édifice de leur grandeur est-il plus étonnant que celui des arts et des sciences ?... Ils ne se rendirent les maîtres que d'une partie du monde; mais l'esprit de l'homme les a toutes subjuguées : leur agrandissement causa la ruine des états et l'esclavage des peuples ; mais les conquêtes de l'esprit humain n'ont coûté ni sang ni pleurs à l'humanité, au contraire, elles sont la source de son bonheur.

Une histoire de la médecine est un monument bien plus intéressant que ceux des conquérans. Il est vrai qu'elle nous découvre le tableau rebutant des souffrances et des maladies de l'espèce

humaine ; mais elle nous fait voir en même temps les moyens de les alléger et de les détruire. Les monumens des conquérans nous montrent quelquefois des vertus et quelques belles actions ; mais elles sont noyées dans une multitude de vices et de crimes.

Écrire l'histoire des empires ; faire connaître les causes de leur chute et de leur élévation ; instruire des inconvéniens et des avantages des différens gouvernemens, ainsi que de leur influence sur les peuples, est une tâche très-difficile à remplir. C'est pourquoi plusieurs savans ont échoué contre cet écueil, et les bons historiens sont aussi rares que les grands orateurs et les grands poëtes. Il en est de même pour l'histoire de la médecine, dont l'objet est immense. Un semblable sujet demande de vastes connaissances ; il devait être difficile d'avoir de bons ouvrages sur cette partie.

Plusieurs auteurs, les uns distingués

par les talens de l'esprit, les autres par une érudition consommée, ont mis au jour l'histoire de la médecine. Mais parmi eux, les uns ont travaillé sans choix, sans discernement, et plus en compilateurs qu'en critiques qui jugent; ils ont rapporté les idées des autres, et n'ont pas pensé eux-mêmes. La simple connaissance de ce que les autres ont proposé, est stérile et infructueuse; elle accable l'esprit, au lieu de l'éclairer, et quelquefois même le porte à une espèce de découragement : car à quoi sert-il d'étaler les doctrines d'Hippocrate, de Thémison, de Boerhaave, si on ne sait ce qu'elles ont eu de bon ou de mauvais? Il est nécessaire, disait le patriarche de la médecine, de contempler quelquefois d'un œil critique les progrès des sciences et des arts, et de chercher curieusement pourquoi certaines vues, certaines expériences n'ont pas réussi, quoiqu'elles dussent réussir, et pourquoi d'autres ont eu

du succès, quoiqu'elles ne dussent point en avoir.

Quelques auteurs se sont trop plu à suivre les événemens de la vie particulière des médecins, et à recueillir tout ce qui leur était arrivé. D'autres se sont trop arrêtés à la chronologie. Il en est enfin qui ont passé légèrement sur les médecins célèbres par leurs dogmes, tels que Boerhaave, Stahl, etc., et qui se sont étendus sur des écrivains à peine connus.

Tous ces défauts ont été évités par l'auteur de l'ouvrage que l'on met sous les yeux du public. Il a exposé avec un style élégant et concis les progrès qu'a faits l'art de guérir; il a fixé les époques des découvertes utiles, et a indiqué les remèdes nouveaux, ainsi que la manière de les administrer; il a donné l'origine des maladies connues depuis peu de temps. Il a cité les médecins les plus recommandables par leurs talens,

et il a souvent analysé et porté son jugement sur leurs écrits.

Premier Age.

Son histoire de la médecine est divisée en quatre âges. Le premier, qui renferme un espace de près de trois mille ans, se compte depuis le déluge jusqu'au temps où les Arabes paraissent avec éclat sur la scène du monde. L'art de guérir naît chez les Égyptiens; il est ensuite cultivé par les Grecs. Mélampe, Chiron le Centaure, Esculape, sont les premiers médecins de cette nation. Podalire et Machaon rendent d'importans services aux Grecs devant Troie. Pythagore unit la philosophie à la médecine, et est suivi de plusieurs autres philosophes. Mais dans ces premiers siècles la plupart des faits sont enveloppés du voile de la fable et de l'incertitude.

Néanmoins on connaissait déjà, et on mettait en usage, les saignées, les purgatifs, le lait, le petit-lait, l'exercice, le

pavot et l'opium. L'observation des remèdes qui avaient été salutaires dans quelques maladies, forma long-temps la médecine; il était réservé à un descendant de la famille des Asclépiades de reculer ses bornes et d'en faire une véritable science.

Les sciences et les arts, fruits de la civilisation, étaient en vigueur chez les Grecs sous le règne de Périclès, et les mœurs de ces anciens vainqueurs des Perses commençaient à se corrompre, lorsque Hippocrate parut. Il est le chef des naturistes, quoique chaque secte l'ait réclamé, et ait cru trouver dans ses immortels écrits la confirmation de son opinion. L'auteur expose fort au long la doctrine de ce roi des médecins, parle de ses ouvrages, et rapporte tout entier son livre *des airs, des eaux,* et *des lieux.* Plusieurs philosophes, dont les principaux sont Platon, Aristote, Callisthènes, se livrent à la théorie de la mé-

decine, quoique Hippocrate eût séparé celle-ci de la philosophie. Du temps d'Épicure, d'Hérophile, d'Érasistrate, la médecine est divisée en diététique, en pharmaceutique, et en chirurgique. Au trente-huitième siècle du monde, la secte des Empiriques, dont le règne a été si long, et celle des Dogmatiques, prennent naissance. Asclépiade s'illustrait à Rome dans l'art de guérir, lorsque trois maladies nouvelles, la *lèpre*, la *mentagre*, et le *charbon* ou *anthrax*, paraissent dans cette ville et dans une partie de l'Italie. A cette époque, dit Plutarque, il est parlé du *dragonneau* ou *veine de Médine*, qui affectait principalement les peuples des environs de la mer Rouge, et de l'*hydrophobie*, dont il n'est fait mention dans aucun ouvrage antérieur. *Thémison*, disciple d'Asclépiade, est le premier des *Méthodiques*. Thessalus réunit en partie les systèmes d'Asclépiade et de Thémison. Les partisans de

Thessalus se partagent en deux sectes, dont l'une, nommée *Epysinthétique*, a pour chef Léonidas d'Alexandrie ; et l'autre, appelée *Éclectique* ou *Choisissante*, a pour fondateur Archigène [1]. Celle *Pneumatique* est formée presque dans le même temps par Athénée.

Plutarque, Celse, Arétée, Cælius Aurélien, Galien, Oribaze, Aëtius, Alexandre de Tralles, Paul d'Égine, et Actuarius, se rendent célèbres dans ces siècles.

La médecine passe dès-lors des Grecs et des Romains chez les Arabes et les Perses. Le mariage de Sapor, roi de Perse, avec la fille de l'empereur Aurélien, qui la fit accompagner de quelques médecins grecs, et la prise d'Alexandrie par les Sarrasins en 642, contribuent Second Age.

1. Le temps, qui a conservé les noms de Léonidas et d'Archigène, n'a pas respecté leurs ouvrages. Il paraît qu'ils ont voulu concilier toutes les sectes ; car les médecins qui adoptèrent leur opinion, se rangèrent les uns du côté d'Hippocrate, d'autres du côté des Empiriques, etc.

à transporter cette science dans les parties orientales de l'Asie.

Les médecins Arabes ont été de serviles copistes de Galien et d'Aristote. Néanmoins ils ont cultivé la médecine avec succès, et l'ont enrichie de plusieurs médicamens simples; entr'autres de la *manne*, du *séné*, de la *rhubarbe*, des *tamarins*, de la *casse*, des *mirobolans*. Ils ont encore rendu l'usage du sucre très-commun, et l'ont employé dans les *juleps*, les *sirops*, les *électuaires*, les *confections*. Ils se sont servi, comme remèdes, de l'or et de l'argent. Ils ont si bien décrit la rougeole et la petite vérole que depuis cinq cents ans on n'y a presque rien ajouté.

Mésué, Rhazès, Avicenne, Averroës, Hali-Abbas, Alsaravius ou Albucasis, sont fameux chez les Arabes. En Europe, Arnaud de Villeneuve, Roger Bacon et Basile Valentin s'illustrent dans l'alchimie. A cette époque la médecine

était encore dans l'enfance dans ce pays; et tandis que les Arabes fondaient les écoles de Salerne et de Montpellier, l'art de guérir était avili dans la capitale de la France, et livré aux empiriques et aux moines.

La médecine, des mains des Arabes, passe chez les Européens. Le luxe sans bornes qui s'était introduit dans Rome, les guerres meurtrières qui s'étaient faites loin de l'Italie, et cette multitude de Barbares venus du Nord, avaient fait disparaître les sciences et les lettres. Mais la prise de Constantinople, en 1453, est la principale cause de leur renaissance. L'Europe sort par degrés de la barbarie et de l'ignorance qui la couvraient. De toutes parts des princes encouragent les artistes. Plusieurs savans traduisent les auteurs grecs et latins. Enfin l'invention de l'imprimerie, et la découverte d'un nouveau monde, augmentent la civilisation de l'Europe ; et de

Troisième Age.

l'Italie, où brilla d'abord le flambeau des lumières, il éclaire la France et bientôt le reste de l'Europe. Calvus, Mercurialis, Martianus, chez les Italiens, et chez les Français, Fernel, Baillou, Duret, Houlier, Jacotius, etc. illustrent ces siècles pleins de gloire, et à cette époque toutes les parties de l'art de guérir sont cultivées.

Dans ce temps la *sueur anglaise*, la *vérole* et le *scorbut* paraissent; et Paracelse, célèbre par ses erreurs et par son génie, s'efforce de donner une nouvelle doctrine.

Quatrième Age.

Le dix-septième et le dix-huitième siècles sont féconds en grands hommes. Van-Helmont eût amené la médecine au point où elle est aujourd'hui, mais, entraîné par une imagination trop vive, il rêve souvent et s'égare. Harvée, médecin anglais, découvre la circulation, qui n'était pas inconnue aux anciens. Sanctorius établit la doctrine de la trans-

piration sensible et insensible; Dodart, Gorter, etc. marchent sur ses traces. Le quinquina et l'ipécacuana sont apportés d'Amérique en Europe. Une maladie, que quelques médecins ont regardée comme nouvelle, paraît dans la *Misnie*, et n'affecte d'abord que les femmes en couche; elle se communique aux hommes, et se répand en Allemagne et en Angleterre : on la connaît maintenant sous le nom de *fièvre miliaire*. Des hommes peu instruits proposent la transfusion, opération ridicule et meurtrière. Dans ce siècle Sydenham, Morton, Hoffmann, Rivière, Etmüller, Stahl, Méad, Freind, aggrandissent le domaine de leur art.

Boerhaave fonde la secte des mécaniciens, qui a fait tant de bruit; et Baglivi paraît sur la fin du dix-septième siècle.

L'anatomie, qui avait été cultivée lors de la renaissance des lettres, est portée de nos jours à un haut degré de perfec-

tion; et les Bonnet, les Morgagni, les Desault, les Sabatier, les Chaussier, etc., ont reculé par leurs travaux les limites de cette science. La matière médicale et la chimie se sont aussi perfectionnées, grâces aux talens des Baumé, des Lavoisier, des Chaptal, des Fourcroy, etc. Sauvages, Cullen, Sarconne, Stoll, ont donné des ouvrages qui passeront à la postérité. Astruc, Hunter, Fabre, Schwédiaur ont laissé d'excellens traités sur les maladies vénériennes.

C'est encore au commencement de ce siècle que l'inoculation de la petite vérole a été mise en usage. Enfin il n'y a plus aujourd'hui que deux sectes de médecins : celle des mécaniciens, qui ne compte guères de partisans, et celle des naturistes, qui triomphe par le secours de la philosophie et des lumières.

Tel est en abrégé le plan de l'ouvrage que l'on soumet au public. Parmi ceux qui ont écrit sur cette partie, les uns se

sont arrêtés à Galien, les autres au commencement du seizième siècle. Cette histoire médicale est continuée jusqu'à nos jours, époque mémorable où les arts et les sciences ont repris leur ascendant naturel sur les esprits, et où elles marchent à grands pas vers la perfection. La médecine s'est déjà ressentie des progrès des lumières en Europe, et les naturistes, qui dominent maintenant, le prouvent d'une manière incontestable.

L'histoire de la médecine est le fruit de plusieurs années de travaux et de recherches. Sans doute l'auteur se serait étendu davantage sur les grands hommes qui ont vécu au commencement du dix-huitième siècle, si la mort ne l'avait enlevé aux sciences et à sa famille[1]. Qu'il me soit permis de verser quelques larmes sur sa tombe et de rappeler des souve-

1. Une phthisie tuberculeuse, survenue à la suite d'une fièvre catarrhale, a terminé les jours de ce savant médecin.

nirs cuisans! Hélas! les plaisirs qu'il goûta sur la terre furent passagers comme la vie, et s'évanouirent rapidement, tels que l'ombre légère qui nous apparaît dans le silence de la nuit.

Pendant six mois ses enfans ont eu la douleur de le voir s'éteindre insensiblement; bien différent de ceux qui sont attaqués du même mal, et qui conservent l'espoir de recouvrer la santé, il connaissait son état et il put calculer l'instant où il cesserait de vivre. Dès le commencement de sa maladie, un de ses amis voulant lui porter quelques consolations et quelques espérances, « je mourrai, lui dit-il, au retour du « printemps. »

Qu'il est dur de pouvoir ainsi prédire le moment de sa destruction, et de dire: « dans six mois je ne serai plus; dans « six mois je me séparerai pour toujours « de mes enfans, de tout ce que j'ai de « plus cher! » O situation plus terrible

que la mort même! Tel fut cependant le destin de mon père. Une noire mélancolie le mit bientôt aux portes du tombeau.

Ses enfans, dont je suis l'aîné, essayaient de distraire ses ennuis par tout ce qui pouvait lui plaire : accablé par le mal qui le consumait peu à peu, il cherchait à dissiper ses douleurs par les charmes de la musique. Un jour nous exécutions près de lui un morceau de musique; il souriait à nos efforts, et nous nous applaudissions de contribuer à écarter ses chagrins. Mais nous vîmes des larmes couler sur son visage; nous nous précipitâmes dans ses bras; il nous serra contre son sein et nous dit ces paroles, qui portèrent dans nos cœurs la consternation et le désespoir : « Hélas! « bientôt je ne vous entendrai plus. »

Quelques jours avant le terme de son existence je lui lisais un chant d'Ossian, et après avoir passé l'endroit touchant

où Armin déplore la perte d'une fille chérie, j'étais parvenu à ces mots :

« Pourquoi me réveiller, vent du prin-
« temps? tu me flattes et tu me dis : je
« t'arrose de la rosée céleste. Mais le
« temps de ma flétrissure approche ; elle
« s'approche, la tempête qui me dépouil-
« lera de mes feuilles. Demain viendra
« le voyageur; il viendra celui qui a vu
« ma beauté. Son œil me cherchera au-
« tour de lui dans la campagne, et il ne
« me trouvera plus. »

Je ne pus continuer; je le regardai fixement, et je vis ses yeux remplis de larmes. Je jetai le livre loin de moi : « O mon père, mon père, cesse de t'af-
« fliger. Hélas! me répondit-il, pourrais-
« je ne pas regretter la vie, quand je
« laisse après moi les êtres qui me la
« faisaient chérir?

« Cesse, lui disais-je souvent, cesse
« d'augmenter ton mal en conservant une
« sombre tristesse. La paix de l'ame est

« nécessaire à la santé du corps. Tu te « plains de la maigreur qui t'accable et « du peu de forces qui te restent; mais « les beaux jours ne sont pas éloignés. « Dans peu tu recouvreras ta santé et « tes forces. » C'est ainsi que je cherchais à le tromper sur sa situation; c'est ainsi que je m'aveuglais moi-même et que je me livrais quelquefois à la douce espérance. Mais l'effrayante vérité ne tardait pas à venir m'éclairer. Son visage pâle et défiguré, cette fièvre et cette toux continuelles qui l'épuisaient sans cesse, dissipaient mon illusion et déchiraient mon cœur. O douleur! il fallait encore dissimuler mes craintes; il fallait dévorer mes larmes et affecter un visage serein! Combien de fois n'ai-je pas adressé au ciel des prières pour qu'il daignât le rendre à sa famille? combien de fois n'ai-je pas souhaité que la mort vînt me frapper à sa place? Hélas! ni les soins qu'on lui a prodigués, ni l'attachement de

ses amis, ni l'amour de ses enfans, n'ont pu le rappeler à la vie : il est mort, il est mort, et nous existons pour connaître à jamais le regret et la douleur.

Quand je me rappelle sa tendresse et les momens fortunés que j'ai passés avec lui, je m'écrie avec amertume : « O mon « père! le trépas, en t'enlevant à ta fa- « mille, l'a privée de l'unique appui « qu'elle avait sur la terre! »

O vous qui lui étiez attaché par les liens de l'amitié et de la reconnaissance ; que ses vertus, ses talens et ses services se retracent à votre imagination ! et vous honorerez sa cendre de quelques regrets; et vous donnerez quelques larmes à son souvenir. Pour nous, nous avons cessé d'être heureux, et nous ne goûterons jamais une parfaite félicité : car qui peut remplacer la perte d'un bon père?

M. TOURTELLE.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE LA MÉDECINE.

PREMIER AGE.

MÉDECINE DES ANCIENS.

Les premières annales de la médecine sont enveloppées du voile de la fable; ce n'est qu'à travers une nuit obscure, et seulement à la faveur de quelques lueurs vacillantes et incertaines, qu'on peut diriger le fil des recherches jusqu'à l'époque de la guerre de Troye.

Essayons néanmoins de rassembler quelques rayons de lumière sur le berceau de cet art, jusqu'à ce que, descendant insensiblement à l'époque où ses progrès éclatèrent, un horizon étendu et éclairé se présente à nos yeux. Rien n'est plus intéressant et plus digne de fixer les regards du philosophe, que le spectacle de la marche et des progrès de l'esprit humain dans une science qui a pour objet la conservation de ses semblables, et dont l'histoire est étroitement liée à celle de la philosophie. Malheureusement ses progrès ont été très-lents, et bien des siècles se sont écoulés avant qu'elle ait pu mériter le nom de science. Mais il en a été de même de toutes celles qui se composent

de l'observation et du raisonnement : il faut cumuler un grand nombre de faits, avant que d'obtenir de faibles résultats, et, avant tout, se livrer aux tâtonnemens de la surprise et de l'inexpérience.

Mais si nos connaissances sont l'ouvrage des siècles et le fruit tardif de l'observation, on ne doit plus être surpris de la distance énorme qui sépare la médecine dans son aurore, de la médecine de nos jours : on aperçoit dans l'intervalle un vide immense, qui est comblé par une multitude d'erreurs et de fautes ; et ce n'est qu'à travers les ténèbres d'une nuit épaisse, que nous sommes arrivés du point de départ au crépuscule de la vérité qui nous éclaire aujourd'hui.

Il est très-vraisemblable que la médecine, dans son origine, n'était point une profession exercée par quelques hommes qui s'y livraient uniquement ; mais que chacun communiquait aux malades, à leurs parens et à leurs amis, les lumières acquises par l'expérience. La première médecine fut populaire ; et il paraît que la nature l'a inspirée à tous les hommes, comme elle leur a appris à préparer leurs alimens et leurs boissons, à se loger et à se vêtir. Elle fut empirique, c'est-à-dire, fondée sur l'expérience et l'imitation. Les pères la transmirent à leurs enfans, et elle passa ainsi successivement de géné-

rations en générations. Semblable au culte de la nature, l'empirisme fut une sorte d'instinct, dont on retrouve encore quelques étincelles chez quelques peuples sauvages qui sont restés plus près de la nature que les nations civilisées; les mœurs l'ont presque entièrement éteint dans les grandes sociétés, comme elles y ont étouffé le germe des vertus [1].

Tel était encore l'état de la médecine, en Amérique, lors de sa découverte. Ses heureux habitans ne connaissaient d'autres remèdes à leurs maux, que ceux que leur avait appris une longue expérience; et ils les guérissaient promptement et sans peine. Antonio de Solis dit, en parlant de Montézume, empereur du Mexique, qu'il avait pris des soins infinis pour enrichir ses jardins de toutes les plantes du pays dont les médecins savaient les noms et les propriétés, et que ceux-ci opéraient des guérisons surprenantes avec des simples, sans avoir aucune connaissance des causes des maladies. Le même auteur rapporte, à l'occasion de la maladie dont fut attaqué Cortez, que le

1. Toutes les peuplades de sauvages possèdent des connaissances plus ou moins étendues sur les propriétés des végétaux, dont ils font leur unique étude. Il n'en est pas de même parmi nous; les gens de la campagne, par la facilité qu'ils ont de recourir aux médecins, ont laissé perdre les traditions de leurs ancêtres sur les vertus de certaines plantes.

conseil convoqua les plus habiles médecins, et que ceux-ci, après avoir varié les remèdes selon les différentes périodes de la maladie, rendirent en peu de temps la vie et la santé à Cortez.

L'empirisme fut dont l'élément de l'art de guérir; mais il naquit bientôt de la curiosité naturelle à l'homme, le désir de tenter des expériences; et bientôt l'imitation, qui est le résultat de l'observation raisonnée, en hasarda, qui furent quelquefois malheureuses, et d'autres fois suivies d'un heureux succès. On s'aperçut que les maladies guérissaient quelquefois par des évacuations spontanées, telles que des hémorragies, des diarrhées, des sueurs, etc.; et que souvent les malades succombaient quand ces évacuations n'avaient pas lieu. On provoqua, en conséquence, dans les affections semblables, des évacuations artificielles au défaut des spontanées, après avoir remarqué l'effet de certaines substances que le besoin, le hasard ou la curiosité avaient fait avaler, soit à l'homme, soit aux animaux. Telle a été l'origine des vomitifs, des purgatifs, etc. La raison porta aussi à imiter l'instinct des animaux, dans quelque cas; et la saignée, dit Pline, a été enseignée aux hommes par le cheval marin, qui, lorsqu'il se sent lourd et pesant, quitte le Nil, s'ouvre

une veine à la jambe avec une épine, et la ferme ensuite avec du limon. Les Égyptiens furent les premiers qui mirent en usage les clystères, à l'exemple de l'ibis[1] ou de la cigogne; et Mélampe, au rapport d'Hérodote et de Pausanias, découvrit la vertu purgative de l'ellébore, par l'effet qu'il lui vit produire sur les chèvres qui en avaient brouté.

On conçoit aisément que les tentatives médicales ne furent pas toujours heureuses, et que l'événement ne répondit pas constamment aux espérances : les évacuations artificielles surtout furent quelquefois funestes dans les cas même où celles que la nature détermine étaient salutaires; il fut naturel de soupçonner que le succès des premières dépendait du temps et de la manière de les procurer, et que, pour être utiles, elles devaient être faites à propos et en des proportions convenables aux besoins de la nature. Ce ne fut donc qu'après un nombre presque infini d'expériences réitérées et comparées, qu'on apprit qu'il est dans les maladies une période fixée par la nature pour l'expulsion de la matière morbifique, et que c'est à cette époque que les évacuations artificielles sont utiles; et qu'elles sont presque toujours perni-

1. Oiseau de l'Égypte qui a beaucoup de ressemblance avec la cigogne.

cieuses dans les autres temps, si ce n'est dans le principe, quand il y a des causes matérielles turgescentes. C'est ainsi que l'observation est parvenue à recueillir les résultats des diverses épreuves, et à former un corps de doctrine, qui s'accrut avec le temps, à mesure que les faits se multiplièrent et que les recueils d'histoires de maladies grossirent : l'empirisme devint alors rationnel, et les premiers fondemens de la philosophie médicale furent jetés.

L'empirisme a donc été la première médecine de l'homme, et les théories ne sont nées que long-temps après ; il a fallu des siècles nombreux avant que l'on ait pu joindre le raisonnement à l'expérience, et établir des dogmes. Telle est la marche de l'esprit humain, c'est qu'il ne se traîne qu'à pas lents vers la vérité, parce que la nature ne se laisse connaître qu'après l'avoir épiée pendant une longue suite de siècles. L'expérience du médecin et du philosophe, comme celle du pilote, est la connaissance des écueils où les autres ont échoué. Sans cette connaissance on vogue à travers des mers inconnues, et au hasard, sans boussole et sans étoile polaire.

Si nous consultons les annales de la médecine chez les premiers peuples, nous voyons qu'elle était entièrement empirique. « Les Ba-

« byloniens, au rapport d'Hérodote [1], trans-
« portaient les malades sur les places publiques,
« pour que les passans leur donnassent des
« conseils. Il n'était permis, ajoute cet histo-
« rien, à personne de passer près des malades
« sans s'informer de leurs maux. » Cette coutume s'observait encore de son temps. Strabon raconte la même chose, non-seulement des Babyloniens, mais encore des Égyptiens et des Portugais. « Ces derniers, dit le même [2], d'après
« un ancien usage, exposent leurs malades dans
« les rues et sur les chemins, pour qu'ils re-
« çoivent des conseils des passans qui ont été
« affectés des mêmes maladies. »

On inscrivait aussi chez ces peuples, sur les murs et les colonnes des temples, les remèdes et les différens moyens qu'on avait employés avec succès dans les différentes maladies, afin que chacun pût les consulter dans le besoin. On consignait, en Égypte, les remèdes salutaires dans le livre sacré d'*Isis* et d'*Osiris*; et ce dépôt était soigneusement gardé dans le temple par les prêtres. Si l'on en croit Strabon, le fameux temple consacré à Esculape dans l'île de Cos, était rempli d'inscriptions médicales; et ce fut là qu'Hippocrate puisa en grande par-

---

1. *Lib.* I.
2. *Lib.* III et XVI.

tie ses talens immortels. Mercurialis [1] rapporte qu'on voyait autrefois à Rome, dans le palais Maffeï, une table de marbre, chargée de semblables inscriptions, et qui avait été tirée du temple d'Esculape dans l'île du Tibre. Rien n'était sans doute plus propre que de pareilles institutions pour faire acquérir de l'expérience, et porter insensiblement à sa maturité un art qui ne faisait que d'éclore.

Si l'on considère la haute antiquité des Babyloniens et des Égyptiens, on sera convaincu de l'ancienneté de la médecine; et, quoique l'histoire ne remonte pas au-delà de ces peuples, et qu'il en ait existé d'antérieurs à eux, nous pouvons raisonnablement croire que son origine est très-reculée; car elle est née avec les hommes, et, comme l'a très-bien dit Pline [2], « si quelques peuples n'ont pas eu de médecins, ils n'ont pas été pour cela sans médecine. »

Athotis et Hermès.

Le plus ancien médecin dont ait fait mention l'histoire, est Athotis, fils de Menès, roi de la première dynastie des Thinètes; il fut très-habile médecin, au rapport de Manethon, et il écrivit

1. *De arte gymnast. lib.* I, *cap.* 1.
2. *Lib.* XXIX, *cap.* 1.

plusieurs livres sur l'anatomie: ce qui prouverait que la médecine, après avoir été portée à un certain point de perfection chez les anciens, a suivi le sort des empires, et a été ensevelie dans l'oubli. Cet Athotis a vécu plusieurs siècles avant Adam, si on s'en rapporte à la chronologie des Égyptiens. Après lui c'est *Hermès*, surnommé *Trismégiste*, c'est-à-dire, trois fois très-grand: c'est le même que le *Thoth*, ou le *Mercure* des Égyptiens, qui passait pour avoir inventé toutes les sciences et les arts [1]. « Il y « avait, dit Jamblicus [2], en Égypte, des colon« nes chargées d'inscriptions contenant la doc« trine de Mercure. Pythagore et Platon tirèrent « de grandes lumières de ses livres. » Il paraît qu'*Anubis* ou *Hermanubis* était la même personne qu'*Hermès* ou *Mercure*, comme l'assure Diodore de Sicile. On le représentait avec une tête de chien, parce que cet animal était l'emblème de la sagesse. Il est joint dans les mé-

1. Ce *Thoth* et le *Butta* des Indiens ne sont probablement qu'un seul et même personnage. Le quatrième jour de la semaine indienne est dédié à *Butta*, fondateur de leur philosophie, comme il l'est à *Thoth*, chez les Égyptiens; le même jour est également marqué chez ces deux peuples par la planète que nous nommons *Mercure*. Il paraît être encore le même que les Celtes adoraient sous le nom de Theutatès, qui passait chez eux pour être l'inventeur des arts.

2. *De Myster. Ægyptior. lib. I.*

dailles à *Isis*, parce qu'il en était le précepteur ou le conseiller.

Osiris et Isis.

Osiris ou *Apis*, et *Isis* [1], passent aussi pour avoir inventé la médecine. Ils sont, l'un, le plus ancien roi, et l'autre, la plus ancienne reine d'Égypte, et contemporains de *Thoth* ou *Hermès*. Il est quelques écrivains qui pensent qu'ils étaient de la même famille. Quoi qu'il en soit, *Osiris* était tout à la fois prêtre et roi, ainsi que le rapportent Plutarque [2], Strabon et Théodoret [3]. C'est qu'il n'y avait alors que les prêtres, dans l'Égypte, qui eussent entre les mains le dépôt des connaissances, et pour y être initié, il fallait être de leur ordre; les rois même étaient subordonnés à cette loi. Ils pensaient que les secrets de leur philosophie leur étaient recommandés par l'exemple de leurs dieux, qui ne se laissaient voir aux hommes qu'à travers les plus épais nuages. C'est pourquoi il y avait à Saïs, ville d'Égypte, une statue de Pallas, la même, dit-on, qu'*Isis*, avec cette inscription: *Je suis tout ce qui est, qui*

1. *Isis* était la même personne qu'*Herta* chez les Celtes; ceux-ci la regardaient comme la terre, ou la nourrice commune des hommes.

2. *Lib. de Iside et Osiride.*

3. *De curâ affectuum gentilium.*

a été, et qui sera : pas un mortel n'a encore soulevé le voile qui me couvre. C'était par le même motif que les Égyptiens plaçaient à la porte de leurs temples des sphinx, pour annoncer que leurs connaissances étaient couvertes du voile de l'énigme, et que pour en pénétrer le sens il fallait percer les ténèbres et les figures qui le cachaient. Ils avaient trois sortes de style : le simple, qui était clair et intelligible ; le hiéroglyphique, dans lequel les pensées étaient voilées sous certaines images ou caractères ; et enfin le symbolique, qui consistait dans des expressions courtes, renfermant un sens figuré sous un sens simple et propre : c'est ce qu'Héraclite a très-bien exprimé par ces trois mots : *loquens*, *celans*, et *significans*.

Horus ou Apollon.

On a attribué aussi l'invention de la médecine à Horus ou Apollon, fils d'*Isis*. Cette déesse, dit Diodore, ayant trouvé dans l'eau son fils Horus, que les Titans avaient privé de la vie, la lui rendit et lui donna l'immortalité. Il ajoute qu'elle lui apprit la médecine et l'art de deviner, et qu'il rendit les services les plus signalés par ses remèdes et par ses oracles. Il est probable qu'on a voulu désigner, sous le nom d'Horus ou d'Apollon, le soleil, que les

anciens regardaient comme le principe de la génération et de la corruption, et par conséquent comme la source de la vie, de la santé, des maladies et de la mort. Telle est sans doute la raison qui a fait dire à Hyginus, qu'Apollon était le premier médecin oculiste, voulant par là faire allusion à la lumière du soleil, qui, d'après les poëtes, est l'œil du monde. On a fait présider ce dieu à la vaticination, à la poësie et à la musique, parce que les prognostics sont une sorte de prophéties, et que la poësie et la musique sont deux puissans calmans dans la mélancolie et les douleurs. Les prêtresses de son temple l'appelaient dans leurs hymnes *Pacon*, d'un mot grec qui signifie *adoucir*. Les Celtes l'adoraient comme le médecin universel, sous le nom de Bélénus, et avaient recours à lui dans leurs maladies.

Arabus.

On a regardé aussi Arabus comme un des inventeurs de l'art de guérir. Pline [1] dit que les Égyptiens prétendaient que la médecine avait été trouvée chez eux, mais que d'autres peuples en attribuaient la gloire à Arabus, fils d'Apollon et de Babylone. On a fait aussi Apollon père d'Esculape; mais il paraît qu'il y a eu un Apol-

1. *Lib.* VII, *cap.* 18.

lon et un Esculape phéniciens ou égyptiens[1], et un Apollon et un Esculape grecs. Quelques historiens pensent que l'Esculape égyptien est le même que Sésosthrus ou Tusostros, second roi de la troisième dynastie, qui fut non-seulement un très-savant médecin, mais encore très-habile dans la peinture et l'architecture. Leclerc le fait vivre vers le temps du déluge, qu'on place communément au milieu du dix-septième siècle du monde. Il s'est écoulé entre les deux Esculape environ onze siècles depuis le déluge jusqu'à l'expédition des Argonautes, qu'on a fixée au commencement du vingt-huitième siècle, environ cinquante ans avant le siége de Troye. L'Esculape grec fut de cette expédition, et ses fils furent au siége de Troye[2].

Ce n'est pas seulement chez les Égyptiens, mais encore dans la plupart des nations, que

1. Cicéron dit qu'il y avait trois Esculape. Le premier, qui était adoré en Arcadie, était fils d'Apollon, et l'inventeur de la sonde et du bandage. Le second était frère du second Mercure, et fut foudroyé par Jupiter, et inhumé à Cynosure, dans le Péloponèse. Enfin, le troisième était fils d'Arsippus et d'Arsione; il passait pour être l'inventeur de la purgation, et pour avoir arraché le premier des dents. On voit qu'il n'est guères possible de démêler la vérité des fables auxquelles elle est alliée. Il est plus probable qu'il n'y a eu que deux Esculape, l'un phénicien ou égyptien, et l'autre grec; et peut-être ce dernier ne doit-il sa réputation que parce qu'on l'a confondu avec le phénicien.

2. *Hist. de la médecine*, pag. 26.

l'on trouve des rois, des princes et des prêtres qui exerçaient la médecine. Si on consulte l'histoire, on voit que plusieurs empereurs de la Chine se sont livrés à l'étude de la médecine; tels sont entr'autres *Cinningo* ou *Xinnungo*, et *Hoamti*, son frère et son successeur, qui régna 400 ans après le déluge, ou 2697 ans avant l'ère chrétienne. On compte parmi les rois médecins, Achille, Idoménée, Alexandre le Grand, si on en croit Plutarque, Denys de Sicile, etc., etc.; et dans le moyen âge, Sapor, inventeur d'un sirop, auquel il a donné son nom; Sabid, roi d'Arabie; Mithridate, roi de Pont; Mesné, fils des rois de Damas; Avicenne, roi de Cordoue; Constantin IV, surnommé Pagonat, empereur de Constantinople, etc. etc. Les annales juives font mention de Salomon, qui commença à régner l'an du monde 2959, et qui se livra à l'art de guérir. Il connaissait, au rapport de l'historien juif, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope, qui croît sur les murs; on prétend qu'il a écrit sur les oiseaux, les reptiles, les poissons, etc.

Si nous parcourons maintenant les annales des religions, nous verrons, dès la plus haute antiquité, une multitude prodigieuse de prêtres réunir au sacerdoce la médecine. Les temples d'Esculape furent desservis par de sacrés im-

posteurs, aussi charlatans que superstitieux, et qui répondaient mystérieusement, par des oracles ambigus, à ceux qui venaient faire au dieu de la santé, des oblations que ces saints ministres, par de pieuses supercheries, détournaient adroitement à leur profit. *Isis* et *Osiris* eurent aussi leurs temples, et la foule des adorateurs y était continuelle. En Asie, les Bonzes et les Jammaboos exercent la médecine; à la Chine, c'est la secte Taochia; dans la Tartarie, ce sont les Lamas; dans le royaume de Siam, de Pégu et de Lao, les Talapouins. Au Mexique, les prêtres sont les seuls médecins, de même que chez les Moxes et les Virginiens; c'est le Piage, dans l'Amérique méridionale, qui seul a le droit de rendre la santé; les Apolachites, peuple de la Floride, ont des sacrificateurs du Soleil, qui exercent la médecine, à l'exclusion des autres hommes; les Boyez, chez les Caraïbes, remplissent tout à la fois les fonctions de prêtres et de médecins; les Butios de l'île Saint-Domingue étaient médecins, chirurgiens et apothicaires. En Afrique il n'y a que les prêtres qui exercent les trois branches de l'art de guérir. Les prêtres, chez les Hébreux, séparaient les lépreux des hommes sains, jugeaient des impuretés légales, et prescrivaient la manière dont on devait se purifier; la circoncision faisait aussi une

partie de leur ministère, mais non exclusivement. Dans nos pays, les druides étaient tout à la fois prêtres, médecins, juges et législateurs. Dans les siècles d'ignorance, les prêtres de l'église romaine exerçaient l'art de guérir, et le clergé conserva, pendant plus de huit siècles, le droit d'enseigner et de pratiquer la médecine; il n'y avait pas jusqu'à des religieux qui ne s'introduisissent quelquefois dans les familles, sous le titre de médecin, pour séduire les femmes et les filles, et y porter le trouble et le désordre [1]. Je reviens à mon sujet.

MÉDECINE DES ÉGYPTIENS.

L'histoire de la médecine en Égypte, ainsi que celle de la nation, est obscurcie par des ténèbres épaisses que l'on ne peut entièrement percer. Il est au moins probable que la plupart des médecins, comme des sages et des héros dont elle fait mention, n'ont jamais existé individuellement. Des savans du plus grand mérite présument, non sans fondement, que les

1. Voyez le concile de Mayence, chap. 22; celui de Rheims, tenu sous Innocent II, en 1131; celui de Latran en 1139, sous le même pape, et celui de Tours en 1163, dans lesquels il est expressément défendu à tous les réguliers de s'immiscer à l'avenir dans l'exercice de la médecine. On peut encore voir la lettre de Bernard, celui qui prêchait les croisades, l'ardent persécuteur de l'infortuné Abailard, adressée aux moines de S. Germain; les opuscules de Damien, etc.

sciences et les arts n'étant point l'ouvrage d'un seul homme, mais d'un très-grand nombre, et n'ayant été découverts qu'avec le temps: comme il était très-difficile, pour ne pas dire impossible, de conserver les noms de tant de personnes différentes, et de les transmettre à la postérité, on s'est servi d'un nom général et appellatif qui en comprenait un certain nombre; et on a ainsi attribué à un seul les talens, les découvertes et les hauts faits de plusieurs. Ainsi les Chaldéens attribuaient toutes leurs connaissances à Zoroastre ou Zardhust; les Thraces, à Orphée; les Lydiens, à Marsyas et à Olympus; les Celto-Scythes, à Irmin ou Arimanius; les Germains, à Tuiscon et à son fils Manus, etc.: non qu'aucun d'eux ait jamais existé, mais parce que ces dénominations génériques soulageaient la mémoire, et rappelaient tout ce qui pouvait enorgueillir un même peuple. Il est aisé d'étayer cette opinion de preuves tirées des racines des langues anciennes. Le nom de Zoroastre, chez les Chaldéens, désigne la représentation des choses secrètes et cachées. Celui de *Sybille* est composé de deux termes grecs, qui signifient décret ou volonté de Dieu: on appelait de ce nom toutes les femmes qui, se mettant au-dessus de leur sexe, avaient traité des matières les plus sublimes; et tout ce qu'on

put rassembler des écrits de ces femmes philosophes, fut intitulé, *recueil de la Sybille* [1].

Qu'est-ce que Jupiter, dit avec raison Vossius, sinon un titre honorable qui désigne des rois extrêmement riches, puissans, ou bienfaisans, à la manière des dieux? Or, combien n'y a-t-il pas eu de Jupiter depuis le déluge jusqu'à l'époque de la guerre de Troye? Mais l'ignorance qui confond tout, et le temps qui opère les plus grands changemens, les ont réduits à un seul, qu'ils ont placé dans l'île de Crète, et ils ont accumulé sur lui toutes les actions héroïques des autres : le nom d'Hercule même n'est qu'un titre glorieux qu'on donnait, dans la plus haute antiquité, aux héros qui protégeaient les voyageurs, et les défendaient du meurtre et du pillage. Comme le nombre des Hercules était prodigieux, et comme il n'y avait aucun pays qui n'eût le sien, il n'est pas étonnant qu'on les ait tous confondus dans la suite. Quelle différence de l'Hercule gaulois ou germanique à l'Hercule grec! Mais toutes ces difficultés disparaissent quand on sait que ce n'est qu'un

1. On n'entend pas parler ici de ces ouvrages qui furent apportés à Rome, sous le règne du dernier Tarquin, ou qu'il feignit, par un trait de politique, y avoir été apportés; ni de ces vers qui coururent lors de l'établissement du christianisme, et qu'une main maladroite et conduite par le fanatisme, avait supposés.

surnom qui a été appliqué à des héros de différens âges et de pays différens.

Zoroastre a été célèbre, non-seulement chez les Chaldéens, mais encore chez plusieurs autres peuples, qui s'enorgueillirent de l'avoir eu pour roi ou pour législateur : mais ils ne s'accordaient point sur le temps où Zoroastre avait vécu, ni sur les événemens de sa vie. Les uns le croyaient contemporain et même ami d'Abraham, les autres le plaçaient quelques siècles après ce dernier. Les Bactriens, qui lui attribuaient la fondation de leur monarchie, le regardaient comme étant du même âge que Ninus et Sémiramis, avec lesquels ils furent long-temps en guerre. Chez les Perses non Mahométans, et qui adorent le feu à l'exemple de leurs ancêtres, Zoroastre est encore un objet de vénération, et ils le croient originaire de la Chine, d'où ils disent qu'il est venu en Perse, il y a plus de deux mille ans.

L'histoire de Mercure trismégiste, n'est pas moins obscure. Au rapport de Diodore de Sicile, il fut, comme je l'ai dit plus haut, précepteur ou conseiller *d'Isis*. Eusèbe assure que, quand Saturne alla parcourir les régions méridionales, il laissa le gouvernement de l'Égypte à Mercure, et même lui donna son royaume, à condition qu'il lui payerait un tri-

but. Lactance dit que Mercure, sixième de ce nom, ayant tué Argus, se réfugia en Égypte, où il apporta les lettres, et régla l'année civile sur le cours du soleil. Cicéron rapporte qu'il y a eu cinq Mercure, dont trois étaient grecs; et des deux autres, l'un croyait être fils du Nil, et le dernier était tellement respecté des Égyptiens, que ceux-ci n'osaient prononcer son nom: ce dernier, ajoute-t-il, surpassa tous les autres en éloquence et en vertu, créa des lois et inventa des choses utiles. Bien plus, le jésuite Kircher cite un fragment d'un manuscrit hébreu, où il est dit qu'avant le déluge Hénoch est le premier qui ait porté les titres d'Hermès, de Mercure, d'Edris ou Adris, et que, dans la suite, les mêmes titres furent donnés à tous ceux qui se livraient à l'étude de la nature. Mor-Isaac dit qu'un des fils de Noé s'appelait Junithum ou Hermès. D'autres ont cru que Mercure ou Hermès était Moyse. Le nom de *Thoth*, qu'on donnait aussi à Mercure, signifie colonne, en langue égyptienne; et comme on gravait les ouvrages approuvés sur des colonnes, ils recevaient le nom générique de Thoth. Cela seul suffit pour démontrer que ce personnage était allégorique.

Enfin, si l'on considère que les Égyptiens ont enveloppé leur origine du voile mythologique,

et qu'ils faisaient descendre du ciel leurs premiers rois, on verra qu'il est bien difficile de pénétrer à travers tant de nuages si épais, et de rencontrer la vérité. On sait qu'ils comptaient sept premiers rois, Vulcain, le soleil, Agathodémon, Saturne, Osiris, Isis et Typhon. On croit, avec quelque raison, qu'ils entendaient par Vulcain, auquel ils n'assignaient point de commencement, le feu universel et répandu dans toute la nature. Le même feu, réuni en un globe, était le Soleil, fils de Vulcain. Agathodémon était le bon principe. Saturne ou le temps était père d'Osiris et d'Isis, frère et sœur, mari et femme, les deux sexes de la nature. Typhon, leur troisième frère, désignait chez eux le mauvais principe.

Osiris et Isis eurent pour fils, Horus, la sagesse ou la raison humaine, qui commence le règne des demi-dieux. Ceux-ci sont au nombre de neuf, Horus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoës, Sosus et Jupiter ou Menès : ce dernier eut quatre fils, Thot ou Mercure, Esculape, Athotès et Curudès, qui partagèrent l'Égypte. Mercure régna à Thèbes, Esculape à Memphis, Athotès à This, et Curudès à Tanis. Telle est, dit-on, l'origine des quatre grandes dynasties égyptiennes, qui ont été collatérales ou contemporaines pendant seize

siècles, jusqu'à Sésostris, roi de Thèbes et conquérant de l'Asie.

Tant d'opinions différentes annoncent la plus grande incertitude sur les premières annales des Égyptiens: comme toutes les autres nations, leur orgueil a cherché l'origine de leurs premiers chefs dans le ciel; et toutes les probabilités sont en faveur de ceux qui pensent que la plupart des noms donnés à leurs rois, à leurs héros, à leurs sages, à leurs médecins, en un mot à tous ceux qui avaient bien mérité de l'humanité, n'étaient que des noms génériques et appellatifs, imaginés pour transmettre à la postérité leurs vertus, leurs talens et leurs découvertes utiles.

Quoi qu'il en soit, il est reçu aujourd'hui de presque tous les savans et de tous ceux qui cultivent les lettres, que les sciences et les arts ont pris naissance dans l'Orient. Ce pays fut aussi le berceau de la médecine; mais elle y est restée à peu près dans le même état où elle était dans son origine. Les Indiens comptent encore, comme dans la plus haute antiquité, cinq mille veines dans le corps humain; ils n'ont presque point de connaissances en anatomie, et la dissection des cadavres leur est absolument interdite; ils n'ont point de chimie, et leur botanique se réduit à très-peu de choses.

En un mot, la médecine indienne n'est, ainsi que dans les premiers siècles, qu'un recueil de préceptes en vers, propres à soulager la mémoire par la mesure et par l'harmonie. La médecine passa ensuite en Égypte, et de là en Grèce, avec des colonies égyptiennes ayant à leur tête Cécrops. Cette émigration se fit quinze cent quatre-vingt-deux ans avant Jésus-Christ: les nouveaux colons, en se mêlant avec les habitans de l'Attique, auxquels ils enseignèrent leurs sciences et leurs arts, ne formèrent bientôt plus qu'un seul peuple, dont les progrès dans la civilisation furent aussi étonnans que rapides. Mais les Égyptiens, leurs maîtres et les nôtres dans tous les genres, ont tellement enveloppé leur histoire d'allégories, d'emblèmes et d'hiéroglyphes, qu'il n'est pas possible de débrouiller entièrement ce chaos pour en extraire la vérité.

La médecine était très-ancienne en Égypte: ce fut dans ce pays qu'il y eut les premiers médecins de profession. On voit dans la Genèse [1], que Joseph fit embaumer par les médecins son père Jacob, qui mourut l'an du monde 2315. Clément d'Alexandrie rapporte que toute la philosophie des Égyptiens était renfermée

1. *Cap.* 50.

dans quarante-deux livres, qu'on attribuait à Hermès, et dont les six derniers, qui traitaient de la médecine, étaient particulièrement à l'usage des Pastophores [1], et renfermaient les connaissances concernant la structure du corps humain, et principalement celle des yeux, les opérations chirurgicales et les maladies, surtout celles du sexe. La médecine était attachée au sacerdoce, et, comme ce dernier, était héréditaire. Le sacré collége était partagé en différentes classes. Il y en avait, au rapport du père de l'histoire grecque, une pour les embaumeurs, une pour les maladies des yeux, une autre pour celles des dents; il y en avait qui ne s'occupaient que du traitement des maladies de la tête, d'autres, de celles du ventre, et d'autres enfin, des affections internes et cachées. Bien plus, chaque branche de la médecine était exercée de père en fils, jusqu'à l'extinction totale de la ligne descendante : il en était de même des professions et des métiers; il était défendu de prendre un autre état que celui de ses pères. Le même usage a existé de temps immémorial dans l'Inde, d'après une loi de

1. Les Pastophores étaient des prêtres, ainsi appelés parce qu'ils portaient de longs manteaux, ou selon d'autres, parce qu'ils étaient chargés du lit de Venus : en certains jours de fêtes, ils exerçaient la médecine.

Brama, et il paraît que les Égyptiens le tenaient de là. On lit dans Diodore de Sicile, que, pour soutenir la dignité de leur ministére, et satisfaire aux cérémonies du culte, on avait assigné aux prêtres médecins le tiers des revenus de l'état : aussi ne retiraient-ils aucun salaire des particuliers. Ils avaient des règles de pratique, desquelles il ne leur était pas permis de s'écarter : la loi prononçait la peine de mort contre le médecin qui entreprenait quelque chose de son chef, lorsque le malade venait à mourir. Rien n'était sans doute plus propre à ralentir les progrès de l'art; aussi le vit-on marcher à pas lents, tous le temps que cette contrainte subsista. Aristote remarque dans ses questions politiques, que le médecin ne pouvait donner de remèdes aux malades, avant le cinquième jour, qu'à ses risques et fortune.

Cette institution, quoique nuisible aux progrès de l'art, avait néanmoins en Égypte, dit Paw, un but utile, celui de prévenir les maladies pestilentielles, qui dans tous les temps ont ravagé ce pays. Ces maladies sont dues non-seulement aux exhalaisons délétères que fournit le Nil après ses débordemens, mais encore à deux chaînes de montagnes qui bordent l'Égypte depuis les cataractes jusqu'à la hau-

teur du Caire, et qui forment une vallée longue, profonde et étroite, où l'air ne pouvant circuler comme en un pays de plaine, s'y altère et s'y corrompt nécessairement. Cette vallée fait d'ailleurs trois ou quatre coudes, de sorte que le vent ne peut la parcourir en ligne droite [1]. C'est ainsi que l'irrégularité des rues de Constantinople et leur peu de largeur contribuent beaucoup à y entretenir l'épidémie, parce que le courant d'air est trop faible pour entraîner les miasmes contagieux. Il n'est donc pas étonnant que le nombre des médecins ait été si considérable en Égypte (car il fallait veiller partout pour prévenir et éteindre la contagion), ni qu'il leur ait été défendu de rien innover, car outre qu'en temps de peste la police peut autant que la médecine, ainsi que l'a démontré l'expérience, on avait à craindre que le penchant à tenter de nouveaux remèdes et à changer fréquemment de méthode, ne rendît inutile la police, dont les moyens sont certains contre des maladies toujours semblables à elles-mêmes.

1. Les anciens ont cru qu'en Égypte le vent ne pouvait se faire sentir assez à la surface de la terre pour produire une agitation un peu considérable dans les eaux du Nil. Les navires qui veulent remonter ce fleuve à la voile, sont fréquemment surpris de calmes. Au reste il est certain, comme le dit Aristote (*Meteor. lib. I, cap.* 2), qu'anciennement le Nil n'avait qu'une seule embouchure naturelle, la canopique, et que toutes les autres ont été faites de main d'homme.

Mais on sentira aisément combien est frivole cette raison d'utilité, que donne le célèbre auteur des Recherches sur les Égyptiens et les Chinois, si on considère que les lois de police médicale sont le fruit et le résultat des observations des médecins, et qu'elles deviennent injustes et même contraires au bien public, lorsqu'elles défendent aux hommes de l'art, qui les ont provoquées, de faire rien de plus pour se préserver d'un fléau mortel et pour y remédier; lors, dis-je, qu'elles les contraignent à se resserrer dans les bornes étroites du savoir de leurs prédécesseurs. D'ailleurs cette institution, aussi absurde que nuisible, s'étendait sur toutes les autres maladies; il n'était pas permis d'entreprendre, dans aucune, un autre traitement que celui admis et consacré par la loi, sous peine de mort en cas de non succès.

C'étaient les médecins oculistes qui étaient les plus nombreux en Égypte; ils passaient pour être très-habiles, et leur réputation s'étendait au loin. C'est que les Égyptiens étaient très-sujets à une ophtalmie endémique, qui règne encore aujourd'hui dans leur pays. On l'attribue, non sans raison, aux exhalaisons dont l'air est souvent chargé, et à ces vents brûlans appelés par les anciens *vents typhoniques*. Ces tourbillons entraînent un sable très-fin et chaud, qui blesse l'organe de la vue.

Les Égyptiens avaient encore beaucoup de médecins dentistes ; c'est qu'ils étaient très-exposés aux maux de dents, par rapport à l'humidité de leur pays, et non parce qu'ils mâchaient des cannes à sucres vertes, comme l'a avancé faussement Paw [1] : *quandoque bonus dormitat Homerus.*

Diogène Laërce rapporte sur l'autorité de Manethon, que les médecins égyptiens regardaient les animaux comme composés de quatre élémens ; à quoi Sénèque ajoute qu'ils distinguaient deux genres d'élémens, les masculins et les féminins. Ils prétendaient que les corps célestes avaient une grande influence sur celui de l'homme, qu'ils divisaient en trente-six parties consacrées à autant de dieux ou démons, auteurs de la santé et des maladies propres à chacune des parties qui leur étaient vouées. Ils avaient des enchantemens propres à calmer leur colère ; et les prêtres, auteurs de ces superstitions, réconciliaient les malades avec ces démons, en gravant des hiéroglyphes sur des pierres et sur des plantes. Telles furent vraisemblablement les principales sources et les premiers fondemens de la magie.

Une pathologie basée sur de semblables prin-

1. *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois ; tom.* II, *pag.* 280.

cipes, ne paraît pas avoir été bien lumineuse, puisque l'on regardait comme causes de maladies, des démons dispensateurs des biens et des maux. Néanmoins on dut faire, dans la suite, des progrès dans cette partie, par rapport aux fréquentes occasions qu'eurent les embaumeurs de voir et d'examiner les viscères, ainsi que le pensent Hérodote et Diodore de Sicile.

Les Égyptiens ont connu l'anatomie, la botanique, et la chimie. Les dissections des cadavres se faisaient dans la maison des prêtres, d'où on les portait, tout préparés, tant ceux des hommes que des animaux, dans le palais des rois. Ceux-ci, au rapport de Pline, ne dédaignaient pas de se livrer eux-mêmes aux préparations anatomiques. La pratique où ils étaient d'embaumer les corps, avait rendu les prêtres très-savans dans la connaissance de la structure de l'homme et des animaux; et Galien, de son temps, ne regardait pas comme anatomistes ceux qui n'étaient pas venus s'instruire, dans cette partie, dans les académies d'Alexandrie.

Il y avait des jardins qui renfermaient tout ce que l'Égypte produisait de genres et d'espèces de plantes connues, et même les plantes exotiques que les voyageurs y apportaient des lieux les plus reculés; et où ceux qui se livraient à

l'étude de la botanique, trouvaient sans cesse à exercer leur esprit. On y trouvait des cabinets d'histoire naturelle, et des laboratoires de chimie. On croit, avec assez de raison, que cette dernière science tire son origine de cette contrée, et qu'elle a pris son nom de l'Égypte, appelée autrefois *Chemia*. Le fameux Mercure a donné son nom au vif-argent. Bien plus, on assure que les Égyptiens tenaient du même Mercure, ou Hermès trismégiste, le secret de la transformation des métaux en or, appelée pour cette raison philosophie hermétique; mais il est au moins permis de douter que cet art ait jamais existé.

Les Égyptiens ont mis en usage la saignée, les ventouses scarifiées, les clystères, les frictions, les onctions et les bains. Ils pratiquaient très-fréquemment l'artériotomie, et ouvraient ou brûlaient la plupart des artères de la tête dans les douleurs violentes ou opiniâtres de cette région, dans les ophtalmies, l'épilepsie, le vertige et l'apoplexie. Ils cautérisaient la poitrine dans la phthisie pulmonaire, et appliquaient le feu sur les parties affectées dans les douleurs articulaires. Ils avaient l'usage de se purger, chaque mois, trois jours de suite, par des vomitifs et des lavemens, d'après l'opinion dans laquelle ils étaient que les maladies s'in-

troduisaient dans le corps avec les alimens. Ils passent pour avoir mis les premiers en usage l'huile d'amandes douces ; ils employaient le *népanthes*, dont Homère fait un si pompeux éloge : il paraît, d'après les vertus qu'on lui attribuait, que ce remède n'était autre chose que l'opium. Du reste ils ne prescrivaient, au jugement d'Isocrate, que des remèdes doux et salutaires. Les malades avaient la coutume de s'enfermer dans le temple d'*Isis* et de *Sérapis*, et d'y attendre que ces divinités leur révélassent pendant le sommeil les remèdes qui leur étaient nécessaires. Selon Strabon, la même superstition les conduisait aussi au temple de Vulcain, aux environs de Memphis.

Nous avons enfin parcouru presque sans guide et sans fanal, à travers une nuit obscure, des landes immenses et sauvages. Les ténèbres commencent à se dissiper, et l'aurore va éclairer notre route. A mesure que nous avancerons dans cette nouvelle carrière, l'horizon s'étendra de plus en plus à nos yeux, et nous offrira un spectacle plus riche et plus intéressant.

MÉDECINE DES GRECS.

Mélampe.

Les annales de la Grèce commencent avec le règne des Argiens, l'an du monde 2090,

environ 400 ans après le déluge ; elles ne font mention que d'un petit nombre de médecins jusqu'à l'Esculape grec : le plus célèbre fut Mélampe, qui vivait 150 ans avant ce dernier ; il était originaire d'Argos, et fils d'Amythaon et d'Aglaïde. On dit qu'il passa en Égypte, où il s'instruisit dans les sciences, et qu'il rapporta en Grèce la théologie, la magie, la divination et la médecine des Égyptiens. Il passe pour être le premier qui ait employé la purgation ; il fit, dit-on, cet essai avec l'ellébore sur les filles de Prœtus, roi des Argiens, d'après l'effet qu'il lui avait vu produire sur les chèvres qui en avaient brouté (de là est venu le nom de *Melampodium*, qu'on a donné à cette plante), et il les guérit par ce moyen d'un délire furieux, dans lequel elles se croyaient transformées en vaches. Il est néanmoins des écrivains qui prétendent que les vertus de l'ellébore ont été découvertes par un homme d'Anticyre, qui en fit un essai heureux sur Hercule devenu furieux. Il y avait deux villes du nom d'Anticyre, l'une dans la Phocide, et l'autre près du golfe Maliaque. C'est dans cette dernière que croissait l'ellébore, et qu'on envoyait les fous pour y être traités.

Mélampe, après avoir fait prendre l'ellébore aux filles de Prœtus, les fit baigner dans une

fontaine chaude. Voilà les premiers bains pris en remèdes, et les premières purgations dont il soit fait mention dans l'histoire de la médecine. Ce médecin employa aussi dans la cure des maladies, à l'imitation des Égyptiens, les charmes et les enchantemens. Ces moyens superstitieux sont aussi anciens que les prêtres, et doivent leur naissance à leur vanité et à la crédulité des peuples. Mélampe eut un fils, appelé Théodamas, et un neveu, Polyidus, qui acquirent une grande réputation dans l'exercice de la médecine.

Chiron, le Centaure.

Le Centaure Chiron vient immédiatement après Mélampe. Il était Thessalien d'origine, et naquit, selon la fable, des amours de Saturne et de Phylire. Il avait établi sa demeure dans une grotte du mont Pélion, où la plupart des grands hommes de son temps venaient apprendre de lui les sciences et les arts qu'il possédait. On l'a représenté moitié homme et moitié cheval, pour désigner qu'il était également versé dans la médecine des hommes et dans celle des animaux. Quelques auteurs prétendent qu'on l'a représenté de cette manière, parce que les Thessaliens avaient inventé la chasse des taureaux à cheval, et que les premiers

qui aperçurent de loin ces chasseurs, crurent que l'homme et le cheval ne faisaient qu'un même corps.

Chiron passe pour avoir eu de grandes connaissances dans l'art de guérir les plaies et les maux d'yeux. Il guérit Phénix, fils d'Amintor, dont la vue était affectée.

Phenicis Chiron lumina Phillirides.

Il découvrit les vertus médicinales de plusieurs plantes, et notamment celles de la centaurée, qui vient du mot *centaure.* Sa médecine était celle de l'âge d'or; elle nous retrace la simplicité des mœurs de ces temps heureux, la vie frugale et exercée qu'on menait alors, et qui rendait les maladies plus bénignes et moins nombreuses. Il n'existait pas encore, cet art barbare de tourmenter les malades, et de doubler leurs maux par une multitude de drogues, dont le sentiment est souvent plus insupportable que la maladie même. La gaieté est la compagne de la santé, et on ne pensait qu'à entretenir ou à rétablir leur union. Les médecins de nos jours se contentent d'en recommander le précepte; Chiron le mettait en pratique, et la lyre rendait sous ses doigts des sons qui chassaient la maladie. Si la musique n'est pas toujours efficace, au moins elle est agréable, souvent utile, et n'est jamais dangereuse.

Achille.

Achille, héros grec, qui se rendit fameux au siége de Troye par ses exploits, et à qui la médecine n'était pas étrangère, non plus qu'à Pelée, son père, avait puisé ses connaissances à l'école du Centaure, son aïeul. Il passe pour avoir connu les causes de la peste qui exerça ses ravages dans le camp des Grecs, et pour avoir découvert la propriété vulnéraire de la mille-feuille, à laquelle il a donné le nom d'*Achillœa.* Il guérit Télèphe avec la rouille de la même lance dont il avait été blessé. *Est et rubigo ipsa*, dit Pline, *in remediis, et sic Telephum proditur sanasse Achilles.* Néanmoins les simples, comme le dit Homère, étaient les remèdes les plus en usage alors ; parce que, comme l'observe très-bien Sénèque, les constitutions étaient fortes, et les hommes non dépravés ; les médicamens devaient par conséquent opérer des effets prompts et sensibles : *Medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum... firmis adhuc, solidisque corporibus, et facili cibo nec per artem voluptatemque corrupto.* Plutarque dit qu'Achille employait aussi la diète dans le traitement des maladies. Homère rapporte qu'Euripide, ayant été blessé, ne voulut d'autre médecin que Patrocle, compagnon

d'Achille, dont il avait appris l'art de traiter les plaies.

Cocite.

Cocite passe aussi pour avoir été un des disciples de Chiron ; il se rendit fameux par des cures merveilleuses, et surtout par celle du bel Adonis, qui fut gravement blessé par un sanglier.

Hercule.

L'Hercule grec fut aussi, dit-on, un des élèves de Chiron. L'hydre de Lerne qu'il extermina, n'est qu'une allégorie qui désigne, par le monstre à sept têtes, un marais qui portait ce nom, et qu'il dessécha pour obvier aux maladies endémiques que ses exhalaisons funestes portaient au loin. La victoire qu'il remporta sur Pluton ou la mort, en faveur d'Admète, n'est autre chose que la guérison d'une maladie grave dont celui-ci était attaqué.

Aristée.

Aristée fut encore un disciple du Centaure. Il connut les productions de la nature, et les appliqua à des usages inconnus avant lui. On lui attribue l'art d'extraire l'huile des olives, celui de faire le fromage et de recueillir le miel.

Jason.

Jason, le chef des Argonautes, reçut aussi des leçons de Chiron. Ce chef de brigands dépouilla

Oëtès de ses immenses richesses. Tel fut le but de cette expédition, aussi basse qu'injuste, que les Grecs se sont efforcés de pallier par la fable de la toison d'or, dont ils ont prétendu que Jason avait fait la conquête.

Hécate, Circée et Médée.

On vit dans le même temps Hécate, femme d'Oëtès, Circée et Médée, filles d'Hécate, célèbres par la réputation qu'elles s'étaient acquise dans la connaissance des simples et surtout des poisons. Circée fit de ses talens un si détestable usage, que son nom n'est parvenu à la postérité qu'avec l'horreur et l'exécration la plus grande : ses forfaits l'en rendent digne; elle empoisonna le roi des Sarmates, son époux. L'orgueil des Grecs en a fait une enchanteresse, fille du Soleil.

L'histoire de Médée, plus fabuleuse que celle de Circée, lui donne un caractère moins féroce. Outre la connaissance des vertus des plantes qu'elle partagait avec sa sœur, on dit qu'elle rétablit l'usage des bains chauds, employés par Mélampe, et qui étaient tombés en désuétude; ce qui a fourni aux poëtes l'occasion d'imaginer qu'elle plongeait des personnes vivantes dans l'eau bouillante. L'accident qui arriva au roi de Thessalie, semblait accréditer cette in-

culpation. Pélias, ayant osé tenter l'effet des remèdes, succomba dans l'épreuve. On a encore répandu le bruit qu'elle avait le pouvoir de rajeunir les vieillards : tout son art consistait, selon toute apparence, à noircir les cheveux dont l'âge avait changé la couleur, avec le suc de certaines plantes, et peut-être à rendre momentanément de la force et de la vigueur à des hommes épuisés ou affaiblis, soit en leur prescrivant un régime et des exercices, soit en employant des excitans.

Orphée.

Pline rapporte que le fameux Orphée a écrit sur les plantes : d'autres ajoutent qu'il inventa quelques remèdes ; mais on ignore quelles sont les maladies auxquelles ils étaient appropriés.

Cadmus.

Cadmus était à peu près contemporain de Chiron. Il passait chez les Tyriens pour avoir cultivé le premier chez ce peuple la botanique. Tous les ans on lui offrait les prémices des plantes, comme étant celui qui en avait le premier enseigné les propriétés. On dit qu'il passa en Béotie, quelques années après Cécrops, à la tête d'une colonie de Phéniciens, et qu'il y porta l'art ingénieux de retenir, par de simples

traits, les sons fugitifs de la parole, et de *donner de la couleur et du corps aux pensées.*

Phenices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

LUCAN.

Asclèpe ou Esculape.

Asclèpe ou Esculape avait été, au rapport de Pindare et Plutarque, à l'école de Chiron, et y avait puisé aussi les connaissances médicales et chirurgicales qui l'ont immortalisé. La vanité de ses compatriotes lui a donné une origine divine : il était, selon quelques-uns, fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, etselon d'autres, d'Arsinoé, fille de Pieries, roi de Messénie. Apollon son père était né dans l'île de Délos : les poëtes l'ont fait fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane. Esculape reçut, après sa mort, les honneurs de l'apothéose, en mémoire des grands talens qu'il posséda dans la médecine et dans la chirurgie. On a dit qu'il avait ressuscité des morts ; et ces prodiges lui coûtèrent la vie. Jupiter, indigné de ce qu'il avait usurpé son pouvoir et rendu la vie à Hippolite, fils de Thésée, frappa Esculape de sa foudre, et pour consoler Apollon de la perte de son fils, le plaça ensuite dans le ciel et en forma la constellation du serpentaire. Un poëte moderne a pris oc-

casion de là, pour lâcher un épigramme contre les médecins.

> Sa colère se signala
> Par ce châtiment exemplaire.
> Nos docteurs, depuis ce tems-là,
> N'ont jamais eu peur du tonnerre. [1]

Suidas assure néanmoins qu'il mourut d'une inflammation de poitrine. Esculape passe pour être l'inventeur de la médecine clinique, et pour être le premier qui ait visité les malades au lit. Cette coutume qu'il introduisit, fit appeler du nom de *clinistes*, les médecins qui la suivirent. Ceux-ci furent dès-lors distingués des *empiriques* ou *coureurs de marchés*. La célébrité qu'il s'acquit le fit rechercher des jumeaux Castor et Pollux, et il fit avec eux le fameux voyage connu sous le nom d'expédition des Argonautes.

Après la mort d'Esculape, on lui éleva un grand nombre de temples dans la Grèce et dans les colonies grecques. Ils étaient hors des villes et sur des lieux élevés et découverts, sans doute, comme le dit Plutarque, afin que les malades qui s'y rendaient, y respirassent un bon air. On y nourrissait des serpens, et on y dé-

1. A quoi pensait donc le père des dieux, de foudroyer un médecin qui rendait la vie aux hommes? S'il traitait ainsi tous les médecins qui les tuent, Vulcain ne pourrait suffire à lui forger des foudres.

guisait, par mille cérémonies superstitieuses, les moyens très-naturels qu'on employait pour opérer des guérisons que la fourberie des prêtres voulait qu'on attribuât à la protection miraculeuse du dieu dont ils étaient les ministres. Le temple le plus fameux d'Esculape était à Épidaure, ville du Péloponèse, où il était représenté assis sur un trône, tenant d'une main un bâton, et ayant l'autre appuyée sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds. Les Romains, qui ont été en tout les serviles copistes des Grecs, élevèrent aussi un temple à Esculape dans l'île du Tibre, et lui rendirent les mêmes honneurs. Hygéia, la femme de ce médecin, et selon d'autres, sa fille, a été mise aussi au rang des divinités, comme présidant à la santé. Les Grecs la représentaient sous la forme d'une femme assise sur un trône, tenant en main une coupe, vis-à-vis d'un autel entouré d'un serpent, qui était l'emblème de la prudence.

Podalyre et Machaon.

Esculape eut deux fils, Podalyre et Machaon, qui suivirent Agamemnon à la guerre de Troye. Il paraît, d'après ce que dit Homère, que leur savoir ne s'étendait pas au-delà de la chirurgie des armées. Machaon saigna Ménélaus, blessé par Pandare; il guérit Philoctète, qui s'était

blessé avec une flèche trempée dans le fiel de l'hydre de Lerne, et qu'Hercule lui avait remise en mourant. Podalyre guérit la fille du roi Damæthus d'une chute dangereuse, en la saignant aux deux bras; c'est, dit-on, l'exemple le plus ancien que nous ayons de la saignée. Il paraît néanmoins que ce n'est pas la première qui ait été tentée, et que cette opération remonte à laplus haute antiquité. Elle se pratique de temps immémorial chez les nations barbares; les nègres de Guinée, les sauvages d'Otaïti, la connaissent depuis très-long temps, et les Égyptiens usaient de ce moyen curatif bien auparavant Podalyre.

ÉTAT DE LA MÉDECINE JUSQU'AU TRENTE-SIXIÈME SIÈCLE.

On croit assez communément qu'après la mort des deux fils d'Esculape, la médecine fut en quelque sorte ensevelie dans l'oubli pendant près de cinq siècles. « Elle demeura, dit Pline [1], « couverte d'épaisses tenèbres, jusqu'à la guerre « du Péloponèse, époque à laquelle Hippocrate « la ressuscita, » c'est à dire, jusqu'au trente-sixième siècle du monde.

Il y eut néanmoins quelques hommes, à la

1. *Lib.* XXIX, *Cap.* 1.

vérité en très-petit nombre, qui cultivèrent cette science. Joseph parle de Salomon, qui vivait 160 ou 180 ans après la guerre de Troye, comme d'un sage très-versé dans la connaissance des vertus médicinales des différentes productions de la nature. Il rapporte encore que la reine d'Éthiopie, celle que les livres juifs appellent la reine d'Orient, et qui vint à Jérusalem pour être témoin de la sagesse de Salomon, fit présent à ce monarque de la plante qui produit le baume, et que la culture multiplia cet arbre précieux dans les jardins de Jéricho. On dit aussi qu'Épiménide apprit aux Grecs les propriétés de l'oignon marin, et que, quant aux vingt-sept ans que ce phisosophe passa à dormir dans un souterrain, ce n'est autre chose qu'une allégorie, dont le véritable sens est qu'il fut long-temps absent de son pays, et qu'il voyagea très-long-temps pour s'instruire dans les hautes sciences, et notamment dans la médecine. On croit encore que Thalès et Phérécide parcoururent l'Égypte, et que la médecine et la philosophie furent les sciences auxquelles ils se livrèrent principalement.

Les Asclépiades.

Quoi qu'il en soit, la médecine se conserva sans interruption, par l'institution traditionnelle

ou domestique, dans la famille des descendans d'Esculape, qu'on a appelés les *Asclépiades*, dont Hippocrate fut le dix-huitième descendant.

Il y eut plusieurs branches des Asclépiades, qui se répandirent en divers lieux. On comptait même trois écoles célèbres qu'ils avaient établies : celle de Rhodes, qui n'existait déjà plus du tems d'Hippocrate; celle de Cos, et une autre à Gnide. Ces deux dernières florissaient dans le même temps que celle d'Italie, où dogmatisaient Pythagore, Empédocle et d'autres philosophes médecins. Hérodote parle aussi d'une école de médecine établie à Cyrène, où était un temple consacré à Esculape, et d'une autre qui était à Crotone, patrie de Démocède, célèbre médecin et contemporain de Pythagore.

Nous ne connaissons pas la doctrine que l'on enseignait dans ces différentes écoles, si ce n'est dans celle de Cos. Tout ce que nous savons de celle de Gnide, et qui se réduit à très-peu de chose, nous le tenons principalement d'Hippocrate, que la philosophie n'a pas toujours garanti de l'influence des passions, et qu'Andréas, au rapport de Soranus, accuse d'avoir brûlé les écrits de Cnide, et de n'avoir pas dit la vérité par rapport aux dogmes qu'on y enseignait. « Ceux, dit *Hippocrate*[1], qui ont compilé les

1. *Dè rat. vict. in acut.*

« sentences Cnidiennes, ont très-bien exposé « tout ce que l'on souffre dans les différentes « maladies, comment une partie de cela leur « arrive; en un mot, tout ce qu'une personne « qui ignorerait entièrement la médecine, pour- « rait écrire, après s'être informé des malades « de ce qu'ils ont éprouvé : mais ils ont oublié « la plupart des choses qu'il importe au méde- « cin de connaître, sans avoir entendu le rap- « port des malades. » Il observa encore que « les « Cnidiens n'employaient qu'un très-petit nom- « bre de remèdes. » L'elaterium, le lait et le petit lait, étaient presque les seuls moyens curatifs qu'ils mettaient en usage. « Les Cnidiens, « au rapport de Galien, essayaient de guérir « ceux qui avaient des abcès dans les poumons, « par cette méthode : comme ils avaient re- « marqué que la toux favorise l'expectoration, « ils faisaient tirer la langue aux malades, et « introduisaient quelques gouttes d'eau dans « la trachée-artère, pour exciter par ce moyen « une toux violente qui leur fît rendre tout le « pus contenu dans la poitrine. »

MÉDECINE RATIONNELLE, ÉTABLIE PAR LES PHILOSOPHES.

Il ne paraît pas qu'avant Pythagore on ait fait un grand usage du raisonnement en méde-

cine. Les philosophes sont les premiers qui ont porté dans l'art de guérir, l'anatomie, la physique et les systèmes. Quelles qu'aient été leurs erreurs, elles nous ont été utiles, en nous empêchant d'en commettre de semblables. Les systèmes ont servi quelquefois aux progrès des sciences ; ils sont à celles-ci ce que les passions sont à l'homme : dans quelques circonstances, ils ont déterminé de grands efforts, qui ont mis sur la route des découvertes.

Pythagore et ses disciples ont été, au rapport de Celse, les premiers innovateurs, et comme tels, ils méritent d'occuper une place dans l'histoire de la médecine : avant eux l'art de guérir était purement empirique ; mais ces sages, qui incorporèrent la médecine avec la philosophie, se renfermèrent dans la spéculation, et ne pratiquèrent point la première.

CINQ SECTES PRINCIPALES DE PHILOSOPHES.

Observons, et ceci ne m'écarte point de mon sujet, qu'il y eut cinq grandes sectes de philosophes, qui s'établirent d'abord dans l'Attique, et qui y avaient un rapport plus ou moins direct avec les tempéramens des sectateurs, de sorte que la disposition des organes déterminait le plus souvent le choix des maîtres. Qu'on

ne soit donc pas étonné de voir des hommes, nés avec une forte constitution physique et une grande vigueur d'ame, embrasser le stoïcisme, tandis que ceux dont la fibre était faible et la sensibilité exquise, allaient se réfugier sous les myrtes d'Épicure.

Ceux dont le tempérament était intermédiaire, se décidaient, les uns pour le lycée, et les autres pour l'académie. Les individus auxquels la nature avait donné un bon esprit, suivaient Aristote; les autres, qui étaient portés à l'enthousiasme, fréquentaient l'école de Platon.

Quant à ces atrabilaires dont l'indomptable caractère refusait de se plier au joug des lois et des systèmes, ils embrassaient la vie des cyniques, se livraient aux passions brutales, et vivaient dans la fainéantise, aux dépens des autres, ainsi que faisaient jadis nos moines mendians. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les Grecs, ce peuple qui fit des progrès si rapides dans la civilisation, avaient une sorte de respect pour les cyniques; ce sentiment était fondé sur l'audace de ces philosophes qui osaient dire de grandes vérités à des citoyens dangereux, et aux tyrans mêmes, qui redoutaient d'autant plus leur censure, qu'ils étaient plus inexorables, n'ayant rien à perdre. Plus d'une fois les cyniques firent des excursions à Rome, et jetèrent l'épou-

vante et l'effroi dans le cœur de ces monstres à face humaine, décorés du nom d'empereur, auxquels ils reprochaient leurs forfaits. Quand ils succombaient dans ces entreprises, on les regardait comme des martyrs; et s'ils échappaient à la vengeance des despotes, ils étaient des héros.

Pythagore.

Pythagore fut le fondateur de la secte italique. Il est le premier des anciens sages qui ait pris le nom de philosophe. Il était fils de Mnésarque de Samos, île de la mer Égée près des côtes de l'Ionie, et florissait au temps de Tarquin, dernier roi de Rome, environ 520 ans avant Jésus-Christ. Son père le conduisit, encore enfant, en Phénicie, et confia le soin de son éducation à Phérécide, le premier des philosophes qui illustra la Grèce. Ce dernier eut encore un autre disciple fameux, Thalès : il croyait à l'immortalité de l'ame, aux peines et aux récompenses d'un autre monde. On prétend qu'il mourut avec tous les symptômes qui caractèrisent la vérole. Il dut être un très-grand physicien; car, au rapport de Ciceron[1], il prédit un tremblement de terre, en voyant de l'eau qu'on venait de tirer d'un puits. Pythagore voyagea ensuite

---

1. *De div. lib.* I.

en diverses contrées, et notamment en Égypte, où les prêtres de ce pays l'initièrent dans leurs mystères sacrés. C'est à leur école qu'il puisa le dogme de l'immortalité de l'ame, et toutes ses connaissances médicales. Il fonda l'école italique dans cette partie de l'Italie qui fait aujourd'hui le pays de Naples, et qu'on appelait autrefois grande Grèce. Il enseignait que l'univers ne subsistait que par l'harmonie; sans doute il entendait par là les rapports mutuels des êtres, l'ordre, la beauté et la régularité qui règnent partout. Il considérait la nature comme une grande échelle, dont les intervalles sont occupés par les êtres, qui est bornée à l'une de ses extrémités par Dieu, et à l'autre par les élémens de la matière; le sentiment s'y affaiblit par une dégradation finement nuancée, depuis le premier terme jusqu'à celui que remplit l'atome qui ne périt pas. Il n'y a, selon lui, qu'un Dieu, auteur de toutes choses; c'est une intelligence, un esprit infini; c'est de son action créatrice que sont sortis les élémens, les figures, les nombres, le monde visible et tout ce qu'il renferme. Pythagore était grand géomètre, et habile astronome. Ce fut lui qui le premier démontra que le carré de l'hypothénuse d'un triangle rectangle, est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. On

dit même qu'il éprouva tant de joie de cette découverte, qu'il immola aux Muses une hécatombe (cent bœufs); ce qui n'est guères probable, vu qu'il condamnait les grandes dépenses dans les sacrifices; et d'ailleurs sa fortune ne lui permettait pas d'arroser les autels des ces déesses, du sang d'un aussi grand nombre de ces animaux.

On lui attribue la découverte de l'obliquité du zodiaque : il a le premièr divisé l'année en 365 jours et six heures : il a connu que le soleil était au centre du monde; que la terre et les planètes tournaient périodiquement autour de lui, d'occident en orient, et qu'elles avaient un mouvement de rotation sur leur axe. Quelques-uns de ses sectateurs, au rapport de Théodoret, croyaient que chaque étoile fixe est le centre d'un système semblable à celui du soleil, et que les planètes étaient habitées.

On lui fait honneur aussi d'avoir divisé la terre en cinq zones, et de leur avoir donné les noms qu'elles portent encore aujourd'hui. Il a découvert les proportions harmoniques, en passant, dit-on, par hasard devant la boutique d'un forgeron. Comme il entendit plusieurs marteaux de différente grosseur qui battaient le fer sur l'enclume, la justesse de l'harmonie des sons qui partaient des coups, le frappa; il examina

les marteaux, et les rapports qu'il y avait entre le son qu'ils rendaient et leur volume ; et, de retour chez lui, il construisit un instrument avec des cordes d'égale longueur, auxquelles il avait suspendu différens poids, et, en les frappant, il formait divers accords, qui le mirent bientôt dans le cas de marquer les proportions harmoniques.

Pythagore regardait les nombres comme les principes de toutes les choses, et leur attribuait des propriétés admirables. Selon ce philosophe, l'unité étant indivisible, devait être moins considérée comme un nombre, que comme le principe générateur des nombres. Elle est devenue, disent les vers attribués à Orphée, comme l'attribut essentiel, le caractère sublime et le sceau de la divinité. Les nations qui professaient le culte de Zoroastre, appelaient le bon principe, le *premier*, l'*un*, *ce qui embrasse toutes les perfections*, parce que tout ordre s'établit par l'unité.

Le nombre *deux* désigne le mauvais principe, le désordre, la confusion et le changement. La haine que les Pythagoriciens avaient conçue pour ce nombre, s'étendait à tous ceux qui commençaient par lui, 20, 200, 2000, etc. Ce fut d'après cette prévention que les Romains dédièrent à Pluton le second mois de l'année,

et le second jour de ce mois : ils faisaient dans ce temps un grand nombre de cérémonies, pour purifier Rome, et expier les mânes des morts. Toute la ville était alors dans la tristesse et dans la consternation.

Le nombre *trois* plaisait extrêmement aux Pythagoriciens : ils y trouvaient des mystères sublimes, dont ils se vantaient d'avoir seuls la clef; ils l'appelaient harmonie parfaite ; et le respect qu'ils avaient pour lui était évidemment dérivé des trois actes de la puissance divine, ceux de créer, de conserver, et de détruire. Dans la suite, les Athéniens, pour réconcilier Minerve et Neptune, qui se disputaient le pas, ôtèrent le second jour du huitième mois, et le laissèrent sans nom. Aristote remarque que la ligne, n'ayant qu'une dimension, représente l'unité; la surface, le nombre *deux;* et enfin le solide, le nombre *trois :* c'est pourquoi, ajoute-t-il, Pythagore disait, avec raison, que tout et chaque chose sont composés de trois, et que ce nombre est une loi de la nature. C'est de là qu'est venu que les nombres impairs ont eu la prééminence, et principalement le nombre trois, dans les sacrifices, les prières et les autres cérémonies religieuses.

Le nombre *quatre* renfermait toute la religion du serment, et rappelait en outre l'idée

de Dieu et de sa puissance infinie. Tous les peuples, disaient les sectateurs de Pythagore, comptent jusqu'à dix; après quoi ils recommencent et ajoutent à ce nombre de nouvelles unités : ainsi ils établissent une seconde, une troisième dixaine, et ainsi de suite. Or, telle est la propriété du nombre quatre, que, joint aux trois nombres qui le précèdent, ils donnent dix; ce qui lui est absolument propre, et, comme il est le plus parfait de tous, sa perfection s'étend aussi au nombre quatre. Nicomaque l'appelait le type, le symbole de la nature, parce qu'il désigne celui à la voix duquel la nature docile obéit entièrement.

Le nombre *cinq* était consacré à Junon, la reine du ciel, et qui préside aux mariages. Ce nombre avait mérité l'honneur d'appartenir à la déesse, parce qu'il est composé de deux, premier nombre pair, et de trois, premier nombre impair : or ces deux nombres réunis font cinq, et offrent l'image du nœud solennel qui lie deux époux.

Le nombre *six*, au rapport de Vitruve, devait tout son mérite à l'usage où étaient les anciens géomètres de diviser toutes leurs figures, soit qu'elles fussent terminées par des lignes droites, soit par des courbes, en six parties égales; et, comme l'exactitude du raisonnement, et la rigi-

dité de la méthode, sont essentielles à la géométrie, les Pythagoriciens, qui faisaient eux-mêmes beaucoup de cas de cette science, employèrent le nombre six pour caractériser la justice, qui, marchant toujours d'un pas égal, ne se laisse séduire, ni par le rang des personnes, ni par l'éclat des dignités, ni par l'attrait des richesses, ni par les charmes de la beauté.

Le nombre *sept* est un des plus célèbres; il exprime les vicissitudes et les disparates continuelles de la vie humaine. On change, soit au physique, soit au moral, tous les sept mois dans le bas âge, et ensuite tous les sept ans. De là est venue l'opinion fondée des années climatériques, qui prit naissance dans la Chaldée, où l'on croit, avec assez de vraisemblance, que Pythagore les puisa; mais on a trop étendu l'influence de ces années, lorsqu'on a avancé que les révolutions de la fortune avaient lieu dans ces années septennaires.

Les nombres *huit* et *neuf* jouissaient aussi d'une très-grande considération : le premier, parce qu'on lui faisait désigner la loi naturelle, cette loi primitive et sacrée, qui établit l'égalité entre tous les hommes ; et le second, parce qu'il était l'emblème de la fragilité et de l'instabilité des choses humaines. C'est pourquoi les Pythagoriciens conseillaient d'éviter tous les

nombres où dominait le neuf, et principalement quatre-vingt-un, qui est son carré.

Le nombre *dix*, enfin, contient éminemment les prérogatives séparées des nombres qui le précèdent, et est par là capable de représenter toutes les merveilles de la nature et toutes les perfections des êtres. Aussi, pour désigner qu'une chose était très-supérieure à une autre, les anciens disaient métaphoriquement qu'elle était dix fois plus grande, dix fois plus admirable. De plus, ce nombre passait généralement pour un signe de paix et d'amitié, parce que, disaient quelques Pythagoriciens, quand deux personnes veulent se donner des marques d'amitié, elles se prennent les mains et se les serrent en témoignage d'une union réciproque ; les deux mains, jointes ensemble, étaient regardées comme le symbole de la concorde et du bonheur public.

On ne voit pas, sans le plus grand étonnement, qu'un aussi grand homme que Pythagore ait attribué de semblables propriétés aux nombres, et qu'il en ait composé le monde. Les nombres n'ont par eux-mêmes aucune réalité ; ils n'ont aucune des dimensions qui forment l'essence des corps, et ne peuvent former de la matière. « Qu'on les élève [1] à telle puissance « qu'on voudra, qu'on en tire les racines car-

1. *Hist. crit. de la philosophie*, par Deslandes ; *tom.* II, p. 68.

« rées ou cubiques, qu'on les réduise en frac-
« tions ou en parties *infinitésimales;* qu'on en
« forme des *séries*, soit déterminées, soit ar-
« bitraires, dont tous les termes iront en crois-
« sant ou en diminuant; que trouvera-t-on
« après tout? Des nombres rangés, il est vrai,
« des manières différentes et variées à l'infini;
« mais on ne trouvera rien de plus. »

Pythagore eut les fèves en horreur, et en proscrivit l'usage. Quelques écrivains peu sensés ont prétendu que le motif de son aversion pour ce légume, c'est qu'il était venteux; d'autres, parce que, ressemblant à la tête de l'homme, il craignait de manger celle de son père. Ces absurdités, et beaucoup d'autres qu'on a débitées, méritent à peine de fixer l'attention, si ce n'est pour exciter la pitié : la vérité est que cette défense de manger des fèves était allégorique, et qu'il prescrivait par là de s'absenter des assemblées publiques où l'on faisait usage de la fève. Pythagore aimait beaucoup la musique; il voulait que ses disciples s'endormissent au son de la lyre et des chants agréables : c'était le remède qu'il conseillait dans les maladies internes, et dans celles de l'ame.

Il pensait que l'ame avait son siége dans la tête, le cœur et les sens. Les Grecs distinguaient,

d'après lui, trois sortes d'ames : *Psyché*, qui était l'ame sensitive ; ils lui donnainet le nom de *char subtile de l'ame ; Pneuma*, le soufle qui donne la vie et le mouvement à toute la machine, et que les Latins ont rendu par le mot *spiritus ;* et enfin *Nous*, *l'intelligence. Psyché* logeait dans le cœur ; *Pneuma*, dans toutes les parties ; et *Nous*, dans la tête.

Ce philosophe définissait la santé, une harmonie ; et celle-ci, un accord dépendant de la force des nombres. Il prétendait que la semence était l'écume du sang le plus pur, et que les femmes éjaculaient cette humeur dans le coït, de même que les mâles. Au moment de la conception, selon lui, il descend du cerveau une substance imprégnée d'une vapeur chaude, dont l'ame et les sens tirent leur origine, tandis que du sang et des autres humeurs se forment la chair, les os, les nerfs, les poils et toutes les autres parties. Il croyait aussi que l'enfant était entièrement formé dans le sein de sa mère au bout de quarante jours ; mais, d'après l'harmonie des nombres, il n'avait toute sa perfection qu'au septième ou au neuvième mois, et quelquefois au dixième, où il naissait.

Ses principales maximes par rapport à la conservation de la santé, étaient qu'il fallait s'accoutumer à des mets simples et que l'on

puisse trouver partout. C'est pour cette raison qu'il s'interdisait l'usage des viandes, et qu'il s'était restreint à celui des légumes et de l'eau. Il n'approuvait le commerce avec les femmes, que quand on était incommodé par un excès de vigueur et de santé. Il blâmait l'intempérance en toutes choses, et même dans le travail.

Quant aux causes des maladies, il n'en avait d'autres notions que celles des peuples chez lesquels il avait voyagé. Il paraît qu'il a cru que l'air était rempli d'esprits et de démons, auteurs des prodiges, des songes et des maladies, et que, pour calmer la colère de ces êtres invisibles, il fallait user d'expiations et de lustrations.

Les disciples de ce philosophe eurent pour leur maître la plus grande vénération; ils mettaient à ses pieds leurs biens, et gardaient scrupuleusement le silence qu'il leur imposait, aux uns, pendant deux ans, et aux autres, durant cinq, selon les dispositions qu'ils montraient à se réformer et à observer ses préceptes.

Pythagore croyait à la métempsycose, et enseignait ce dogme. On pense communément qu'il l'avait pris des Égyptiens, qui étaient dans cette opinion, que l'ame ne sortait d'un corps que pour entrer dans un autre, et qu'a-

près avoir migré durant trois mille ans dans les corps des brutes, elle venait ranimer un homme; et Jamblique assure néanmoins que les Égyptiens croyaient que l'ame humaine, qui tire son origine de l'ame du monde, retourne à Dieu après la mort. Il mourut à Métaponte, âgé de quatre-vingt à quatre-vingt-dix ans, dans une émeute où il fut tué. D'autres disent qu'il périt de faim dans le temple des Muses, où il s'était réfugié; triste destinée d'un homme qui n'avait jamais fait que du bien à ses semblables. Mais telle est l'injustice et la perversité, qu'une vieillesse tranquille et une fin heureuse sont rarement le partage des amis de l'humanité et des bienfaiteurs du monde.

Il ne nous reste des écrits de Pythagore que ses *vers dorés*, et des sentences ou symboles qui cachent des vérités utiles. Par exemple, pour dire, *ne violez pas la justice*, Pythagore dit : *ne passez pas la balance*. Pour dire *qu'il faut travailler tous les jours de la vie*, il s'exprime ainsi : *ne vous asseyez point sur le boisseau*. Mais il est de ces symboles qui sont impénétrables. Les vers dorés valent infiniment mieux; ils ont été commentés par Hiéroclès.

Empédocle.

Empédocle, originaire d'Agrigente, ville de Sicile, fut aussi un disciple de Pythagore, et,

comme ce dernier, médecin philosophe. Il ne nous est rien parvenu relativement à sa théorie et à sa pratique médicale : on trouve seulement dans Galien et Plutarque quelques fragmens de sa physiologie. Il croyait que le fœtus respirait déjà dans la matrice, et il expliquait ce phénomène de la manière suivante. A mesure que l'humidité, qui est surabondante dans les premiers momens de la formation du fœtus, commence à s'épuiser, l'air s'insinue à travers les pores, et la remplace; bientôt la chaleur naturelle, faisant effort pour se porter au-dehors, chasse l'air, et détermine l'expiration; mais cette chaleur venant à rentrer, elle introduit l'air de nouveau, et l'inspiration a lieu. Le fœtus est formé, selon lui, du mélange des deux semences : quelques parties de son corps sont contenues dans la semence du mâle, et d'autres dans celle de la femme; de sorte que ces parties isolées, tendant à se rapprocher, décident l'appétit vénérien. La ressemblance des enfans au père ou à la mère, est l'effet de la chaleur prédominante de l'une des deux semences, et la dissemblance, le produit de l'évaporation de la chaleur qu'elles contiennent. Comme les enfans ressemblent quelquefois plus à d'autres personnes qu'à leurs parens, Empédocle en rejetait la cause sur l'imagination de

la mère, qui s'était fixée sur d'autres objets au moment de la conception. Selon lui, c'est le cœur qui est le premier formé, et qui est le principe de la vie. Quand la semence vient du côté droit, il en résulte un mâle; si c'est du côté gauche, c'est une fille. Lorsque les semences du père et de la mère ont une égale température, il naît un fils semblable au père; quand les deux semences sont froides, le produit est une fille qui ressemble à la mère: si la semence de l'homme est chaude, et celle de la femme froide, il en provient un fils qui ressemble à celle-ci; si, au contraire, la semence de la mère est chaude, et celle du père froide, il naît une fille ressemblante au dernier. Il ajoute, par rapport aux jumeaux, que, si les deux semences sont également chaudes, il naît deux garçons; et si elles sont également froides, il en résulte deux filles: mais si les deux semences ont une température inégale, les jumeaux sont de deux sexes différens. Il croyait aussi que la formation des membres ne commençait qu'au trente-sixième jour de la conception, et s'achevait au quarante-neuvième. « Lorsque le genre humain sortit de « la terre, la marche du soleil était si lente « alors, que chaque jour était de dix mois; « mais avec le temps il n'eut plus que la durée « de sept mois : c'est ce qui fait que les enfans

« ont la même vitalité à sept mois qu'à dix, « vu qu'il est dans l'ordre de la nature qu'un « enfant soit formé et naisse dans un jour [1]. »

Empédocle enseignait encore, que la chair se formait du mélange des élémens; les nerfs, du feu et de la terre; les ongles, du refroidissement des nerfs, occasioné par le contact de l'air; les os, de la terre et de l'eau; et que de ces quatre principes résultaient la sueur et les larmes. Il prétendait aussi qu'il existait la plus grande analogie entre les graines des végétaux et les œufs des animaux. Il faisait dépendre le sommeil d'un refroidissement modéré du sang. Il expliquait la sensation de l'ouie par la percussion de l'air dans la cavité de l'oreille. Plutarque rapporte qu'Empédocle connaissait la membrane qui tapisse la coquille du limaçon, et qu'il la regardait comme le point de réunion des sons et l'organe immédiat de l'ouie. Ce philosophe plaçait l'ame dans le sang. Il fondait son opinion sur ce que la vie s'affaiblit par la diminution de ce liquide vital, et que la mort arrive plus ou moins promptement, selon qu'il se répand plus ou moins lentement. Quant à la physique, il admettait le mouvement dans le plein, et rejetait le vide. Il disait que les corps mous, les corps fluides, cédaient

1. *Plutarch. de placit. philosophor. lib.* V, *cap.* 18.

les uns aux autres, et que la matière était divisible à l'infini. On trouve dans ce sentiment tous les principes généraux du *cartésianisme*, *le mouvement qui a lieu dans le plein, la divisibilité des corps à l'infini, et le vide rempli par une étendue matérielle.* C'est ainsi qu'en fouillant dans l'antiquité, on retrouve la plupart des opinions et des découvertes que s'attribuent les modernes. Descartes n'est pas même l'auteur de ce système qui fait des animaux des pendules réglées. Gomez Pereira, médecin espagnol, qui vivait au seizième siècle, avait déjà embrassé ce sentiment : au reste le génie transcendant de Descartes brille par tant d'autres côtés, que ce que je viens de remarquer ne saurait affaiblir l'éclat de sa gloire, ni diminuer le tribut d'admiration et de reconnaissance que nous lui devons pour avoir frayé la véritable route que l'on doit tenir pour avancer les progrès de l'esprit humain.

Empédocle passe pour avoir eu des connaissances surnaturelles et magiques. On dit qu'il ressuscita une femme, et qu'ayant reconnu que la stérilité et la peste qui ravageaient fréquemment la Sicile, étaient causées par un vent du midi qui traversait les ouvertures de certaines montagnes, il fit cesser les calamités en opposant une barrière à ce vent par la clôture des gorges.

Épicharme.

La physiologie d'Épicharme, originaire de Cos, et disciple de Pythagore, ne différait guères de celle d'Empédocle. Il n'en est pas de même d'Alcméon de Crotone, autre disciple de Pythagore. Il passe pour avoir le premier disséqué des animaux pour en découvrir la structure. On prétend qu'il a connu la communication qui existe entre la bouche et les oreilles, et que l'on nomme aujourd'hui *trompe d'Eustache*, sur ce qu'il assura que les chèvres respiraient en partie par les oreilles [1]. Il a écrit sur la nature de l'œil. Il regardait, dit-on, le fœtus comme une éponge qui absorbait sa nourriture par les pores cutanés; il croyait que la tête était la première formée, parce qu'elle était le siége de la raison. La semence, selon lui, part de la moëlle épinière, de la graisse et de la chair. Il faut le concours de celles de l'homme et de la femme pour la génération, et l'enfant ressemble à celui des deux qui en a le plus fourni dans l'acte.

Ce médecin faisait dépendre la santé de l'équilibre ou de l'exacte proportion du sec, de l'humide, du chaud, du froid, du doux, de l'amer, et des autres qualités que Galien a ad-

1. *Aristot. Histor. animal.*

mises depuis. Lorsqu'une de ces qualités vient à dominer, la maladie en est la suite. L'expansion du sang dans les veines, produit la veille; son retour au confluent de ces vaisseaux, le sommeil; et la stase de ce fluide dans ce confluent, la mort. Il croyait qu'il y avait un vide dans l'oreille interne; et comme tout vide retentit, il en inférait que le son qui s'y portait, produisait une sorte d'écho, et que telle était la manière dont s'exerçait la sensation de l'ouie. Il plaçait dans le cerveau la principale partie de l'ame; c'était de là, comme de son trône, qu'elle percevait les impressions que font les objets extérieurs sur les sens. Il croyait aussi que la langue ne distinguait les saveurs qu'au moyen de l'humidité et d'une chaleur modérée. Il regardait la semence comme un écoulement du cerveau, et avouait avec modestie que la plupart de nos connaissances ne sont que de simples conjectures, et que les vérités claires et évidentes ne compètent point à l'homme, mais appartiennent uniquement à l'auteur de toutes choses.

AUTRES PHILOSOPHES MÉDECINS.

On compte encore parmi les philosophes médecins, Pausanias, Eudoxe, Timée, Démocède, Diagoras, Zamolxis, Abaris, Apollonides,

Antigènes, Héraclite et Démocrite : mais n'anticipons pas sur les temps à venir.

Acron.

Il y eut néanmoins, à ces mêmes époques, c'est-à-dire, au trente-sixième siècle du monde, un fameux médecin, contemporain d'Empédocle, et comme lui originaire d'Agrigente, Acron. Celui-ci tint ferme contre les innovations des philosophes qui s'efforçaient de faire disparaître de la médecine l'expérience, mère de toutes les connaissances, et il rejeta les raisonnemens ou plutôt les systèmes qu'ils lui substituaient, pour s'en tenir uniquement à l'empirisme; c'est pourquoi il a été regardé, mais mal à propos, comme le chef de la secte empirique, car il n'en fut que le défenseur, la médecine expérimentale ayant déjà été pratiquée depuis très-long-temps par les Asclépiades et les autres médecins qui les avaient précédés. Plutarque rapporte qu'Acron vint à Athènes lors de la peste meurtrière qui y exerça ses ravages, au commencement de la guerre du Péloponèse, et qu'il y fit allumer de grands feux dans toutes les places et les rues, pour purifier l'air. Cette méthode était déjà en usage parmi les Égyptiens, et Acron paraît l'avoir tenue de leurs prêtres.

Æginius et Euriphon.

Æginius et Euriphon vivaient à peu près dans le même temps. Le premier était de Vélie ou d'Élide. Il est le premier, au rapport de Galien, qui ait écrit sur le pouls ; son livre est intitulé, *des palpitations : pouls* et *palpitation* avaient alors un même sens. Pline parle d'un Æginius qui vécut deux cents ans : il est incertain si c'est le même que celui dont a fait mention Galien, ou un autre du même nom, car Pline n'ajoute rien de plus. Quoi qu'il en soit, une si longue vie ne peut être regardée que comme une fable, ou au moins une exagération, qui ne mérite pas la moindre foi. Il est possible qu'Æginius soit parvenu à une extrême vieillesse ; mais la vie ne saurait franchir les limites que lui a assignées la nature, et il est fort rare qu'un homme vive quelques années au-delà d'un siècle.

Euriphon était médecin de Cnide : il paraît, d'après un passage de Galien[1], qu'il employait les cautères dans l'empyême; c'est probablement de lui qu'Hippocrate a pris cette méthode.

Hérodicus.

Hérodicus, originaire de Sélymbre, ville de Thrace, et frère du fameux rhéteur Gorgius,

1. *Galen. in Hippocrat. aphor. comment. 7.*

vivait dans ces mêmes temps : ce fut lui qui, dit-on, introduisit la gymnastique dans la médecine ; il exerçait l'une et l'autre, et était maître d'un gymnase où la jeunesse venait s'exercer. Mais comment a-t-on pu avancer une semblable absurdité, savoir, que ce médecin fut le premier qui employa la gymnastique dans le traitement des maladies ? Esculape, au rapport de Galien, prescrivait déjà les exercices ; Médée les recommandait aussi, etc. etc. etc. On distinguait, long-temps avant lui, trois sortes de gymnastique : celle médicale, qui était relative aux maladies ; celle militaire, à laquelle se livraient les jeunes gens pour fortifier leurs corps et se rendre habiles au métier des armes ; et, enfin, celle des athlètes, qui était méprisée, parce qu'ils ne se proposaient d'autre but que de remporter des prix, et n'étaient occupés qu'à soigner leur corps, sans cultiver l'esprit : *quorum corpora*, dit Sénèque, *in saginâ, animi in macie et veterno erant.*

Ce fut, dit-on, par le moyen de la gymnastique, qu'Hérodicus parvint à vivre très-long-temps, quoique sa santé fût naturellement fort chancelante. Il paraîtrait, d'après cela, qu'il dût réussir également dans l'emploi de ce moyen auprès des malades. Néanmoins Hippocrate, qui avait été son disciple, n'en parle pas d'une

manière bien avantageuse : il dit entr'autres, « qu'Hérodicus tuait les fébricitans par trop de « promenades, la lutte, les courses, les frictions « et la faim, n'y ayant rien de plus nuisible « aux fébricitans. Hérodicus prétendant sur-« monter la fatigue que cause la maladie, par « une autre fatigue, déterminait chez ses ma-« lades, tantôt des inflammations, tantôt des « maux de côté, etc., et les rendait d'ailleurs « pâles, livides et défaits ». Mais si, d'après ce récit, il fit un abus de la gymnastique dans les maladies aiguës, il fut plus heureux en l'employant comme un moyen très-propre à conserver la santé et à prolonger la vie; et il y réussit si bien que Platon lui en fit un crime. On trouvera sans doute bien surprenant que ce philosophe ait blâmé Hérodicus d'avoir prolongé les jours d'une multitude de personnes infirmes et valétudinaires; mais dans l'idée d'une république, au bien de laquelle tous les membres doivent concourir, il croyait plus avantageux à la chose publique de laisser mourir les personnes infirmes et délicates, que de les conserver. « Hérodicus, dit Platon, « était à la tête d'une académie où l'on en-« seignait à la jeunesse les divers exercices; « et, quoique très-valétudinaire, il les associa « si utilement aux autres moyens qu'emploie la

« médecine, que, malgré sa constitution caco-« chyme, il ne succomba point aux maux qui « l'assiégeaient, mais traîna, durant un grand « nombre d'années, une vie languissante jus-« qu'à une extrême vieillesse, et rendit ce « mauvais service à beaucoup de personnes « aussi infirmes que lui ».

Il est aisé de s'apercevoir, d'après ce court tableau du premier âge de la médecine, que la plupart des faits, ainsi que des personnages, sont fabuleux ou incertains, et qu'il règne sur l'histoire de cette science les plus épaisses ténèbres. Néanmoins, il est prouvé que les médecins de ces temps mettaient en usage les moyens prophylactiques et curatifs les plus essentiels, tels que la diète, la gymnastique, les bains, les frictions, les saignées, les purgatifs, le lait, le petit lait et les narcotiques. L'opium ne leur était pas inconnu; et il est très-vraisemblable que les Égyptiens l'employaient de temps immémorial : au moins, d'après le témoignage d'Homère, la plante qui fournit l'opium, était soigneusement cultivée long-temps avant Hippocrate. On en attribue même l'invention à Cérès : c'est pourquoi on appelait cette déesse du nom de *Mécone ;* et le mot *céréale* était l'épithète que les poëtes donnaient communément au pavot qu'on lui offrait en sacrifice,

et Cérès était représentée tenant un pavot dans la main.

Il est très-probable encore que les anciens médecins possédaient un grand nombre de spécifiques : leur principale étude s'était dirigée particulièrement sur les vertus propres des médicamens. Hippocrate dit avec raison, « que la « médecine est établie depuis long-temps, et « que les découvertes faites anciennement, ser« viraient à en faire d'autres, pourvu que celui « qui les cherche, y soit propre, et que, connais« sant déjà les anciennes, il suivît la route qui « y avait conduit. Celui, ajoute-t-il, qui, « rejetant tout ce qui a été fait, prend une « autre voie pour ses recherches, et qui se « vante d'avoir trouvé quelque chose de neuf, « se trompe, et induit les autres en erreur.[1] » Cette route qu'indique le père de la médecine, est celle qu'il a suivie, la voie de l'observation, et qui est la seule certaine.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que les premiers médecins se sont contentés, durant bien des siècles, d'observer les faits avec la plus scrupuleuse attention, sans s'inquiéter des causes qui y donnaient lieu. Ils s'appliquaient en même temps à chercher les remèdes les plus

---

1. *Lib. de priscâ medicinâ.*

efficaces, sans chercher à expliquer leurs effets; ils croyaient, non sans raison, que des observations exactes et de bons remèdes étaient bien plus avantageux que des raisonnemens vains, inutiles, et le plus souvent erronés. La famille des Asclépiades, qui a subsisté plus de sept siècles, n'a pas eu d'autre méthode. Peut-être que, si cette médecine eût duré jusqu'à nous, nous serions plus avancés dans nos connaissances; et l'art n'aurait pas été défiguré pendant un si long espace de temps par de vaines théories, dont les légers avantages ne sauraient être compensés par la multitude d'obstacles qu'elles ont fait naître pour son avancement.

J'ai exposé les progrès lents et tardifs de la médecine en Égypte et en Grèce : avant que de passer au siècle d'Hippocrate, jetons un coup d'œil rapide sur l'état de cette science chez quelques autres peuples de l'antiquité.

MÉDECINE DES ANCIENS GAULOIS.

Les Druides, chez les anciens Gaulois, nos aïeuls, exerçaient à la fois trois fonctions : ils étaient revêtus du sacerdoce; ils rendaient la justice et même faisaient les lois, et ils professaient la médecine. Ils employaient très-fréquemment, au rapport de Pline, dans la cure des maladies, le guy de chêne, et notamment

contre la stérilité et contre toute sorte de poisons; ils en consacraient la récolte par une multitude de cérémonies superstitieuses. Ils vantaient aussi, dit le même auteur, les vertus d'une plante qui nous est inconnue, et qu'ils nommaient *selago*. On lit dans le 6.e livre des Commentaires de César, que les Druides faisaient des sacrifices barbares, et versaient le sang humain pour apaiser la colère des dieux et se les rendre propices. Leur ministère cessa sous Tibère et Claude, qui lancèrent contre eux les édits les plus sevères, et les condamnèrent au bannissement et à la mort.

Gymnosophistes.

Strabon parle d'une espèce de Gymnosophistes qui se mêlaient de médecine, et qui se vantaient de procurer par leurs remèdes la naissance des enfans, d'en déterminer le sexe, et de les rendre mâles ou femelles, selon les désirs des parens. Leur origine paraît être très-ancienne.

MÉDECINE DES ORIENTAUX.

Parmi les peuples orientaux qui se disputent l'antiquité de la médecine, les Chinois, les Japonais et les Malabarais, paraissent être les mieux fondés. Les premiers, dont l'histoire est confirmée en bien des points par celle des Japo-

nais, asurent que leurs rois avaient trouvé cet art long-temps avant le déluge. Les Chinois n'ont d'autres guides que l'exploration du pouls, et l'examen des yeux, du visage et de la langue, pour reconnaître et distinguer les maladies : cette méthode leur a été transmise, disent-ils, du roi Hoam-Ti, qui, d'après leur chronologie, vivait 2688 ans avant Jésus-Christ. Quant à la pratique, ils ont recours à un ancien livre, où se trouvent consignés tous les médicamens convenables dans les différentes maladies ; ils consistent presque tous en décoctions et en infusions. Ils ignorent entièrement l'anatomie, et la chimie médicale est encore chez eux au berceau. Ils ne font jamais usage de la saignée, et croient que l'humide radical et la chaleur innée se répandent et circulent dans tout le corps, avec le sang et les esprits, au moyen des veines et des vaisseaux des douze membres. Leur mouvement périodique est réglé sur celui des cieux par les cinquante signes, et s'achève cinquante fois dans l'espace de vingt-quatre heures.

La pathologie des Chinois est très-pompeuse, mais presque toute dépourvue de sens. Ils emploient très-fréquemment l'aiguille et le moxa. Ces deux pratiques leur sont communes avec les Japonais, qui paraissent les avoir prises des

Chinois; elles diffèrent seulement en quelques circonstances légères dans la manière d'opérer.

On prétend que les Bramines ont commencé à cultiver la médecine en même temps que les prêtres égyptiens. Elle n'est pas moins ancienne chez les Malabarais ; elle est entièrement contenue dans un livre divisé en six parties, et qu'ils appellent en leur langue *Vagadasastirum*. Ils croient que cette science a une origine divine, et qu'elle mit des milliers d'années à descendre du ciel sur la terre. Leur théorie n'est qu'un tissu d'erreurs et d'absurdités, comme on en peut juger par leur doctrine des pouls. Ils prétendent que leur source est située à quatre doigts au-dessous du nombril, et qu'elle se divise en soixante-douze mille artères, qui vont se distribuer dans toutes les parties du corps. Ce réservoir a quatre doigts de large sur deux de long ; il a la figure du corail, et il est le lieu de la conception. Ce qu'ils disent sur la respiration n'est pas moins absurde. Ils admettent six saveurs principales : l'acide, le doux, le salé, l'amer, l'âcre et l'acerbe; elles servent de caractère propre aux six classes dans lesquelles ils rangent tous les médicamens. Ils divisent toutes les maladies en huit genres : chaque médecin se borne ordinairement à deux, et néglige l'étude des autres. Le premier ordre

de médecins est composé de ceux qui traitent les maladies de l'enfance; le second comprend ceux qui guérissent les morsures des animaux venimeux; le troisième renferme ceux qui chassent les démons, et guérissent les maladies de l'esprit; dans le quatrième sont les médecins qui remédient à l'impuissance et aux affections des organes sexuels; ceux du cinquième se livrent à l'étude de l'hygiène et de la prophylactique; le sixième est composé des chirurgiens, et de ceux qui emploient la main et les instrumens; le septième, de ceux qui retardent la vieillesse, et qui soignent les cheveux et les poils; et le huitième, enfin, de ceux qui s'occupent des maux de tête et d'yeux. Chacun de ces ordres à son dieu tutélaire, auquel il rend un culte particulier. Le vent préside aux maladies des enfans; l'eau, à celles qui dépendent de la morsure des animaux; l'air, à l'exorcisme des démons; le vent impétueux, à l'impuissance; le soleil, aux premières atteintes des malades; et l'ame, qu'ils regardent comme une divinité, aux maux de tête et d'yeux.

L'homme, selon eux, apporte en naissant les germes des trois maladies principales : la première est le *Wodum*, les vents ou la flatulence; la seconde, le *Bittum*, ou vertige; et la troisième, le *Tchestum*, ou les humeurs impures.

Ces trois affections sont les élémens de toutes les autres : ils en comptent plus de trois cents pour la première branche ; ils en distinguent sept cent quatre-vingt-douze de l'esprit ; et la somme des maladies, tant du corps que de l'ame, se monte à deux mille huit cent quatre-vingt-sept. Le pouls n'est pas leur seule boussole, non plus que l'examen du visage et des yeux, pour reconnaître les maladies ; ils cherchent encore des indices dans les excrémens, et surtout dans les urines. Ils ont recours à un procédé particulier pour établir leur prognostic : après avoir rempli un vase de l'urine du malade, ils y laissent tomber, de l'extrémité d'une paille, une goutte d'huile ; si elle s'y enfonce et s'y arrête, le malade mourra ; ils assurent qu'il guérira au contraire, quand la goutte d'huile surnage. Ils sont dans l'usage de consulter les astres, et examinent tout ce qui peut leur fournir des augures en chemin, le vol des oiseaux, les objets qu'ils rencontrent, le messager qui est venu les chercher, sa posture, etc.

On raconte qu'ils ont rassemblé un grand nombre d'observations exactes sur le choix des médicamens, les lieux d'où on tire les meilleurs, les temps de s'en servir, leur préparation et les moyens de les conserver. Ils ont déterminé aussi les espèces d'alimens et de boissons dont

on doit user dans chaque saison; ils ont même poussé leur attention jusque sur les vaisseaux propres à les contenir. Ils sont entrés dans les détails les plus minutieux sur le régime, le temps et la durée du sommeil dans les différentes maladies, les temps et le nombre de fois que le malade doit nettoyer ses dents et laver sa bouche, de quelle manière il doit être logé, etc.

Leur chimie est distribuée en quatre livres, qu'ils disent tenir du dieu Tschiewen. Ils traitent du mercure, de l'antimoine, du soufre, de l'alun, du vitriol, des sels, du corail, des pierres et des métaux, des instrumens et de leurs usages dans les opérations. Ils ont des médicamens composés, et emploient surtout les purgatifs; à peine connaissent-ils les clystères. Ils font entrer, dans presque toutes leurs compositions médicinales, la fiente et l'urine de vache; ce qu'on attribue à la vénération religieuse qu'ils ont pour cet animal. La fiente de vache, desséchée, leur sert encore de charbon. C'est le médecin qui prépare lui-même les remèdes qu'il prescrit; et on ne peut exercer sans être inscrit sur le registre des Bramines. Il est expressément défendu de passer d'une branche de la médecine à une autre, et d'en pratiquer une différente de celle de ses ancêtres. Cette police était la même chez les Égyp-

tiens. On trouve d'ailleurs beaucoup de ressemblance, soit par rapport aux liaisons étroites de la médecine avec la religion, soit par rapport à la pratique, chez l'un et l'autre peuple : ce qui fait présumer que les Égyptiens tiennent cet art des Indiens, de même que toutes leurs autres connaissances, en sorte qu'ils peuvent être regardés avec raison comme les inventeurs de toutes les sciences et des arts. Malheureusement ils n'ont rien perfectionné, et ils ne sont pas plus avancés aujourd'hui qu'ils l'étaient il y a deux mille ans; ils ont eu l'avantage de créer : il était réservé aux Européens d'avancer la marche de l'esprit humain et de lui faire faire des progrès.

HIPPOCRATE.

La médecine était devenue chez les Grecs, ainsi que je l'ai dit plus haut, le patrimoine de la philosophie ; elle faisait la principale occupation de ceux qui cultivaient la sagesse. Cet événement eut lieu vers la soixantième olympiade, qui tombait la dixième année du trente-cinquième siècle du monde. Mais Hippocrate, qui naquit à Cos, une des îles de l'Archipel, la première année de la quatre-vingtième olympiade, sur la fin du trente-cinquième siècle, l'an de Rome trois cent dix-huit, environ trente

ans avant la guerre du Péloponèse et quatre cent trente-deux ans avant Jésus-Christ, sépara la médecine de la philosophie, et ne retint de celle-ci, qu'il avait cultivée avec soin, que ce qui était nécessaire dans l'exercice de la première, et joignit ainsi, avec une profonde sagesse, le raisonnement à l'expérience.

Hippocrate était le second de ce nom, et le dix-huitième descendant d'Esculape ou de la famille des Asclépiades *Nébrides*, c'est à dire, de Nébrus, qui s'était rendu fameux dans la médecine. Il était petit-fils d'Hippocrate premier, et fils d'Héraclide; il descendait d'Hercule, par sa mère Phénarète ou Praxithée. Il vécut très-long-temps : quelques-uns prétendent que sa vie fut de quatre-vingt-six ans, et d'autres de cent neuf. Il mourut à Larisse, ville de Thessalie, et fut inhumé entre cette ville et Gyrtone. On voit encore aujourd'hui son tombeau.

Hippocrate apprit non-seulement de son père la médecine, mais il fut encore le disciple d'Hérodicus et du sophiste Gorgias, frère de ce dernier. Il est le premier qui ait donné des préceptes clairs sur la nature et le traitement des maladies[1]. Les médecins dogmatiques et naturistes le reconnaissent pour leur chef, et lui

1. *Primus Hippocrates medendi præcepta clarissime condidit.* PLIN. *Lib.* XXVI, *Cap.* 2.

payent le tribut de reconnaissance et d'admiration que méritent à juste titre les écrits divins de ce grand homme.

Hippocrate interrogea toujours la nature; il en dévoila souvent les mystères, et en surprit quelquefois le secret : il eut à la vérité des erreurs, qui échappèrent à sa sagacité; mais il les justifia, ou même les ennoblit en quelque sorte, par l'ingénuité de l'aveu qu'il en fit, et plus encore par le motif touchant qui le détermina, celui de prévenir de semblables fautes. Il fut bon citoyen, philosophe sans mépris pour les hommes, et religieux sans superstition. Toutes les réflexions de cet homme célèbre respirent la candeur, l'honnêteté, la justice, le désintéressement et l'amour de l'ordre. « Ne « cherchez, dit-il aux médecins, ni le faste « ni l'opulence; guérissez gratuitement, par le « seul espoir de l'estime et de la reconnais- « sance. Secourez, quand l'occasion se présen- « tera, l'indigent et l'étranger; et si vous ai- « mez les hommes, vous aimerez votre art. Si « vous êtes consulté sur une maladie, n'em- « ployez pas de grands mots, ni de discours « étudiés et pompeux; car rien ne décèle plus « l'incapacité, et c'est imiter le vain bourdon- « nement du frelon. Dans les maladies qui « laissent le choix de plusieurs moyens curatifs,

« le plus simple et le plus commode est celui « que doit prendre l'homme éclairé qui ne « veut point en imposer. »

Tous les écrits d'Hippocrate sont remplis de semblables maximes. Il était bien éloigné d'avoir de lui cette bonne opinion qu'ont la plupart des médecins de nos jours ; et il ne regardait pas comme une chose honteuse, l'aveu de ses fautes, et l'histoire des malades qui étaient morts entre ses mains. Il rapporte au cinquième livre des Épidémiques, qu'ayant été appelé auprès d'Autonomus qui avait reçu un coup à la tête, il prit la fracture pour une des sutures, et qu'il négligea de faire le trépan ; mais le malade sentit, le jour suivant, une douleur violente au côté, et eut des convulsions au bras. Hippocrate reconnut son erreur, trépana ; mais en vain : il y avait quinze jours qu'Autonomus était malade, c'était en été, et il mourut. De quarante-deux malades dont il a fait l'histoire dans le premier et le troisième livres des Épidémiques, il ne s'en trouve que dix-sept qui aient réchappé ; tous les autres moururent. On voit dans ces aveux, comme le dit très-bien Quintilien, le caractère de l'honnête homme, et une ingénuité dont il n'y a guères que les grandes ames qui soient capables.

Hippocrate a non-seulement frayé la route

médicale, mais de plus il a sarclé les champs de la philosophie, encore remplis de ronces et de mauvaises herbes, malgré les soins de Pythagore, d'Empédocle, etc. C'est dans ses écrits que le divin Platon et le savant Aristote ont puisé toutes leurs lumières et même leurs opinions. Hippocrate admettait un principe universel, auquel il donnait le nom de *Nature*, dont le pouvoir est immense, et qui est au-dessus de toutes choses.[1] « La nature, dit-il, suffit « seule aux animaux pour toutes choses, et « leur tient lieu de tout. Elle sait d'elle-« même tout ce qui leur est nécessaire, sans « avoir besoin qu'on le lui enseigne, et sans « l'avoir appris de personne. » Il regardait la nature comme un être intelligent qui agit et gouverne avec dessein, et d'après un plan arrêté. Il lui attribuait des facultés, qui étaient ses ministres. « Il y a, dit-il, une faculté, et « même il y en a plus d'une. C'est par elle « que tout s'opère dans les corps des animaux, « et que se distribuent le sang, les esprits et « la chaleur dans toutes les parties, qui par

---

1. *Lib.* II, *de alimentis.*

Le mot *nature* a été pris en divers sens par Hippocrate. Il entend quelquefois par ce mot la constitution particulière de chaque être. Ce livre est un de ceux qu'on s'accorde assez généralement à attribuer à Hippocrate.

« ce moyen vivent et sentent. . . . . La faculté « nourrit et fait croître toutes choses. »

La nature attire par ses facultés tout ce qui est convenable à chaque espèce ; elle *retient*, *prépare* et *change*, comme elle *rejette* ce qui est superflu ou nuisible, après l'avoir séparé de ce qui est utile. On voit ici toute la théorie de la nutrition et des sécrétions, qui sont des fonctions réellement appartenantes à la sensibilité, et qui s'exécutent au moyen du sentiment propre à chaque organe : théorie ressuscitée de nos jours, et mise dans le dernier degré d'évidence par l'immortel Bordeu. Chaque partie attire à elle les sucs qui conviennent à son goût ; la nutrition ne se fait pas par une simple juxta-position des molécules alibiles, mais par une véritable action du sentiment de la partie, qui s'exerce sur ces molécules. *Carnes enim attrahunt. . . . corpus à cujusvis generis ingestis sibi quod confert assumit, et una quæque corporis pars de singulis cibis.* Le corps de l'homme n'est, selon lui, qu'un, quoique divisé en plusieurs organes qui ont chacun des fonctions propres. Ils sont tous liés par une étroite correspondance, et compatissent réciproquement aux affections qu'ils éprouvent : *conspiratio una, confluxio una, consentientia omnia.* On voit aussi, en lisant ses écrits,

qu'il a connu le système poreux; il dit, *spirabile est totum corpus tam foràs quam intrò, ipsis etiam sensibus :* la circulation même, dont on a fait honneur de la découverte à Harvey, ne lui était pas étrangère, comme je le prouverai en son lieu. Il a aperçu cette vérité, qui est la base de toutes les connaissances physiologiques et pathologiques, c'est que toutes les parties sont vivifiées par la sensibilité, et leurs actions déterminées par ce premier mobile : *animantur animalium omnes partes.* Il a donné à ce premier mobile le nom d'ενοϱμοι, *impetum faciens*, c'est-à-dire, ce qui donne la force au corps. Son principal foyer est placé au centre du corps, *penitissimè ad intima obscuratur;* de là il rayonne sur les parties les plus éloignées. Cette doctrine, adoptée par Vanhelmont, a été ensuite développée par l'illustre Stahl, et a servi de base à sa théorie.

Tels sont les principaux fondemens de la doctrine d'Hippocrate : ce qu'il appelle *nature*, est le principe des actions qui s'exercent dans le corps; il la compare à la chaleur. « Ce que « nous appelons, dit le père de la médecine, « la *chaleur* ou le *chaud*, me paraît être quel- « que chose *d'immortel*, qui entend tout, qui

« voit et qui connaît autant le présent que « l'avenir »[1].

Il dit dans un autre endroit : [2] *ignis autem ex commisso ac moto humore corpus secundùm naturam ordinat ac disponit. Ignis igitur penitissimè ad intima obturatus, ibi plurimus est, et maximum exitum facit...... In summâ ignis omnia quæ in corpore sunt, secundùm suum ipsius modum exornavit ad universi mutationem, parva ad magna, magna ad parva; in hoc anima, mens, prudentia, augmentum motûs, imminutio, permutatio, somnus et vigilia. Hic omnia per omnia gubernat, et hæc, et illa nunquàm quiescens.* Il dit néanmoins encore dans un autre endroit du même livre : *irrepit in hominem anima, ignis et aquæ temperamentum habens :* ce qui désigne l'union des qualités du feu et de l'eau.

Héraclite et Thalès.

On voit, d'après ces textes, qu'Hippocrate avait pris en partie d'Héraclite (qui était d'Éphèse et qui vivait au commencement du trente-sixième siècle du monde, presque dans le même temps que Pythagore), et en partie de

1. *Lib. de carnibus.*

2. *Lib. de diætâ.*

Thalès de Milet [1] (l'un des sept sages de la Grèce, chef de la secte ionienne, et qui vivait 640 ans avant Jésus-Christ), son système sur la nature. Le premier regardait le feu comme le principe de toutes choses. C'est lui qui, d'après ce philosophe, a donné naissance au monde qui est fini, et qu'il doit détruire un jour. Le feu vivifie non-seulement tous les corps organisés, par ses émanations; c'est encore de ses divers changemens que naît toute chose, selon qu'il est raréfié ou condensé. Ce dernier se change en humidité, qui, ayant acquis un certain degré de consistance, devient eau. Celle-ci, plus rapprochée, se change en terre; et réciproquement, la terre liquéfiée se convertit en eau, qui donne naissance à toutes les autres choses par les évaporations qui s'élèvent de la mer et de la terre : les unes sont claires, pures, et alimentent le feu; et les autres, ténébreuses, servent de nourriture à l'eau. L'ame est un feu plus ou moins ardent, qui, selon son degré de chaleur, rend les hommes plus ou moins ingénieux et éclairés, plus ou moins sages et vertueux. Les ames des philosophes devaient être, selon lui, aussi ardentes que la flamme d'une forge à trois soufflets;

1. Ville de l'Ionie, contrée de l'Asie mineure, le long de la mer Égée, actuellement la mer de l'Archipel.

au lieu que celles des ignorans ressemblent à ces feux de paille qui n'exercent presque aucune action sur les corps. D'après cela, la science, la prudence et toutes les vertus, dépendent d'un certain degré de chaleur.

Thalès enseignait au contraire que l'eau était le principe de toutes choses; qu'elle était susceptible de prendre toutes les formes possibles, et disposée à subir toutes sortes de métamorphoses. Il y a lieu de croire que ce sage, voulant remonter aux premiers principes des êtres, ne se servit que du témoignage de ses sens. Il s'aperçut que l'eau est l'aliment universel des végétaux et des animaux, et que sans elle tout périt. Il avait sans doute encore conjecturé que tous les corps avaient été fluides dans leur origine, même les diamans, les cristaux, les métaux, les pierres, en un mot, les minéraux. D'ailleurs Thalès avait séjourné long-temps en Égypte, où l'on croyait que tout avait commencé par être une pâte molle ou bourbeuse, et même l'eau y était révérée comme une des plus grandes divinités : c'est pour cela que les anciens poëtes assurèrent que Vénus, qui est la déesse de la génération et l'ame de tout ce qui jouit de la vie, était née de la mer.

Quelques chimistes des siècles précédens ont tâché de faire revivre en quelque sorte le

principe universel de Thalès, et entr'autres David Vanderbeck et Vanhelmont. Le fondement sur lequel ils appuyaient leur doctrine, est que l'eau se convertit en terre, parce qu'après la distillation de ce fluide on rencontre toujours une certaine portion de la dernière; mais il est démontré aujourd'hui que cette terre n'est due qu'à l'action combinée de l'eau et du calorique, qui la dissout des vaisseaux distillatoires, mais qu'elle n'est point l'effet d'une métamorphose.

Thalès prétendait que l'ame était composée de parties déliées et subtiles, qui étaient dans un mouvement perpétuel, et il la définissait une *nature sans repos*. C'est lui, et non Jésus-Christ, comme l'ont avancé faussement des prêtres fanatiques, qui a donné ce précepte où est renfermée toute la loi naturelle : *ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.*

« La nature du corps, dit Hippocrate [1], est « le principe ou le fondement dont tout rai« sonnement doit s'appuyer en médecine. » On doit entendre ici par *nature des corps*, les effets qui y sont produits, tant dans l'état de santé, que dans celui de maladie, et non pas, comme l'ont avancé quelques auteurs, la

1. *Lib. de locis in homine.*

connaissance anatomique du corps. Hippocrate en recommandait à la vérité l'étude, mais il n'a point entendu cette anatomie fastueuse et vaine, qui n'apprend rien d'utile, et qui fait perdre au contraire un temps précieux à ceux qui la cultivent. Hippocrate se moquait même des hommes qui y attachent une grande importance, et qui se croient des savans du premier ordre parce qu'ils connaissent l'anatomie minutieuse. « Quelques médecins, dit-il, et « quelques philosophes disent qu'on ne peut « être médecin si l'on ne connaît ce que c'est « que l'homme, quelle est sa première forma- « tion, et la manière dont son corps est com- « posé. Tout ce que ces gens-là ont dit ou « écrit touchant la nature, me paraît moins « appartenir à la médecine qu'à la peinture ; « et je suis persuadé qu'on ne peut pas con- « naître plus clairement la nature que par le « secours de la médecine, comme ceux qui « possèdent bien cet art s'en sont aperçus « aisément. »

Hippocrate regardait l'astronomie comme une science très-essentielle au médecin; il en recommande l'étude à son fils Thessalus. Il raconte quelles sont les influences du lever et du coucher de certains astres [1]; il dit que « tout

1. *De aere, aquis et locis.*

« ce qui est entre le ciel et la terre est rempli « d'air, et que c'est par ce moyen que nous « éprouvons les effets du soleil, de la lune et « des étoiles [1]. »

L'observation prouve en effet, que l'influence des astres est telle qu'ils excitent des tempêtes, des vents, en un mot, toute sorte d'altérations dans l'atmosphère, et par conséquent des changemens dans nos corps et dans nos ames.

Lorsque Saturne est en conjonction ou en opposition avec quelque planète, excepté le soleil, et que son aspect est sextil, trine ou quadrat, il détermine des vents froids, qui, pour la plupart, viennent du nord. Telle est la raison pour laquelle cet aspect cause en hiver des froids très-âpres, et rend les nuits claires et sereines. Dans le printemps, et surtout en prairial, il occasionne des froids brusques, qui nuisent extrêmement aux plantes. Lorsque Saturne est en conjonction avec Vénus, on doit s'attendre à des pluies froides qu'accompagnent les vents d'ouest ou du nord.

Quand Jupiter a un des aspects dont je viens de parler, avec une autre planète, il excite des vents, et surtout au printemps et en automne. Il est rare qu'un vent violent et impétueux

---

1. Par le mot *pneuma, esprit*, dont il se sert dans ce passage, il entendait les vents et l'air.

souffle sans que Jupiter soit en conjonction avec quelque planète. Vénus est une des principales qui décident la pluie, surtout lorsqu'elle est en conjonction avec Mercure, Saturne ou Jupiter. Celles qui réjouissent la nature, et rendent la sérénité, sont le soleil et Mars, surtout en été, quand elles sont en conjonction. Elles produisent encore de semblables effets, mais dans un moindre degré, lorsqu'elles sont en conjonction avec Jupiter et Mercure. Ce dernier rend même le temps si inconstant, que la pluie et la sérénité se succèdent souvent dans le même jour. Il excite des vents quand il est en conjonction avec Jupiter, et des pluies, lorsque c'est avec Vénus. Il faut encore observer que les influences de ces planètes varient beaucoup selon les diverses positions du soleil, et les saisons de l'année ; car Saturne cause des froids bien plus vifs en hiver qu'en été. Le soleil et Mars occasionnent des chaleurs plus faibles dans la première de ces saisons que dans la seconde. Jupiter et Mercure produisent des vents plus impétueux au printemps et en automne qu'en été.

C'est aux équinoxes que les maladies aiguës se déterminent ou acquièrent plus de violence, et vers les solstices, qu'elles diminuent et s'éteignent. Les premiers sont également préjudi-

ciables aux personnes attaquées de phthisie, d'éthisie, et de maladies de langueur.

Le soleil a une influence réelle et notable sur nos corps, comme le prouvent les changemens qu'ils éprouvent, selon qu'ils sont soumis à son action directe ou indirecte. Une circonstance remarquable, et qui vient à l'appui de ce que j'avance, c'est que ce sont les mois de Germinal et de Brumaire (Avril et Novembre) dans lesquels la mortalité est la plus grande. L'action de cet astre a encore cela de particulier, c'est que, selon ses différentes positions, il fait augmenter ou diminuer les maladies. C'est un fait confirmé par une observation constante, que les fièvres continentes augmentent vers le coucher du soleil, et surtout les pituiteuses; et les fièvres inflammatoires et bilieuses, vers son lever. Les fluxions, les douleurs et les tumeurs, ont également un périodisme solaire par rapport à leurs redoublemens. On connaît l'influence qu'ont sur les corps les éclipses de soleil et celles de lune. Jean Math. Faber (*in append. decad.* 2, *anno* 8.°, *pag.* 49) raconte qu'un gentilhomme, qui était naturellement mélancolique, devenait plus rêveur et plus triste qu'à l'ordinaire, le jour qui précédait une éclipse; et que, quand elle avait lieu, il courait comme un furieux, l'épée à la main, dans les rues et les maisons,

blessant tous ceux qu'il rencontrait, et brisant les chaises, les portes et tout ce qui s'offrait à son passage.

Il est bien prouvé que dans toutes les phases lunaires, et surtout dans les syzigies, l'air éprouve de plus ou moins grands changemens, qui influent particulièrement sur les personnes nerveuses, sur celles d'une complexion faible et languissante. On a observé que les attaques d'épilepsie reviennent le plus communément aux époques où la lune retourne à un certain point de quadrature aux syzigies. Le retour des maux de tête et des cardialgies occasionées par la pierre, a fréquemment lieu vers la pleine lune. Le savant Wepfer rapporte dans sa dissertation sur l'apoplexie (pag. 3 et suiv.), plusieurs exemples de personnes qui ont eu alors des attaques d'apoplexie. C'est sans doute cette influence de la lune, connue des anciens, qui décida le culte superstitieux qu'ils lui rendirent. Les femmes romaines croyaient que cette planète influait sur l'accouchement, et pour se la rendre propice, elles honoraient Lucine ou la lune.

On observa que c'est dans les pleines lunes que les tumeurs des glandes, et notamment les scrofuleuses, augmentent le plus, et qu'elles diminuent insensiblement, à mesure que la

lune approche de son déclin. Aulugelle[1] avait déjà fait la remarque que les huîtres et les poissons à coquille se remplissent à mesure que la lune croît, et qu'elles diminuent dans son dernier quartier.

Bonnet a observé que durant le premier quartier de la lune, et principalement dans la nuit qui précède la nouvelle lune, la gale et toutes les autres maladies exanthémateuses déployaient toute leur activité, et que, quand elle est tout-à-fait pleine, de même que lorsqu'elle est dans son dernier quartier, la sérosité est augmentée dans nos corps, et donne lieu à la toux, à la léthargie, l'asthme, la paralysie et la cachexie: en effet, ces affections sont bien plus fréquentes dans ces temps que dans les autres.

Galien a remarqué également que la lune a des influences réelles sur nos corps, comme on peut s'en convaincre en lisant ses écrits. Charles Pison, l'homme de son siècle le moins fait pour se laisser séduire par les préjugés et l'erreur, s'exprime sur cet objet de la manière la moins équivoque et la plus propre à prouver qu'il avait observé les influences lunaires dans les maladies. « L'état des malades, dit cet « observateur[2], prouve évidemment que les

1. *Noct. attic. lib.* XX, *cap.* 8.
2. *Hist. natur. liv.* I, *chap.* 24.

« maladies et les douleurs croissent durant les « six heures que la mer monte, et qu'elles « diminuent de violence durant les six autres « heures qu'elle baisse. On observe les mêmes « choses dans les maladies chroniques et dans « les aiguës, mais particulièrement dans celles « occasionées par les fluxions et par la trop « grande réplétion des vaisseaux. Chacun sait « que quand les marées arrivent vers la pleine « lune, bien des personnes se trouvent incom- « modées, et plusieurs meurent quand la mer « baisse. » On sait d'ailleurs que presque tous les anciens étaient convaincus de l'action de la lune dans les crises, et que les jours critiques lui étaient subordonnés. Enfin l'expérience des botanistes et des laboureurs prouve sans réplique l'influence de cet astre sur la végétation.

Les aspects de Saturne et de Jupiter, de Saturne et de Mars, sont les avant-coureurs des plus terribles calamités, et entr'autres des maladies contagieuses et épidémiques. Les fièvres violentes qui ont si souvent ravagé l'Europe avec tant de fureurs, en sont une preuve suffisante. La peste meurtrière de 1127 eut lieu après la conjonction de Saturne et de Jupiter. Bocace et Guy de Chaulieu rapportent que l'aspect de Jupiter, de Saturne et de Mars, occasiona la peste de 1348. Marcile Ficin, un des

plus grands philosophes de son siècle, assigne l'éclipse du soleil et de la lune, et la conjonction de Saturne et de Mars, comme les causes de celle qui désola le monde en 1478. Gaspard Bartholin, professeur à Tubingue, prédit, dans un discours public qu'il fit en l'année 1628, après la conjonction de Saturne et de Mars, qui eut lieu après un automne chaud et un hiver très-doux, la peste qui se manifesta quelques années après. C'est encore la conjonction de ces mêmes planètes qui donna lieu à la prédiction de Paul de Sorbact, médecin de l'empereur, qui annonça avec toute l'exactitude possible la peste de Vienne. Daniel Sennert prédit la dyssenterie épidémique qui régna en 1624 et en 1637; d'après la position de ces mêmes planètes.

Je pourrais rapporter une infinité d'observations semblables, qui prouvent l'influence des planètes, et surtout de la lune, sur l'atmosphère et les corps des animaux : elle est établie, quant à cette dernière, de manière à ne laisser aucun doute, par les observations de Toaldo. Voyez à ce sujet son *Essai météorologique*, 1784; et les *Élémens d'hygiène*, *tom.* I.er, que j'ai publiés dans l'an V de la République française. Mais cette digression, déjà trop longue, m'écarte de mon sujet; je reviens à Hippocrate.

Hippocrate ne paraît pas avoir disséqué de cadavres humains, il ne fut pas anatomiste : néanmoins il posséda toutes les connaissances qu'il faut avoir pour exercer la médecine ; bien plus, il acquit dans cet art une supériorité qui l'a fait regarder avec raison comme l'oracle de la médecine, et le prince des médecins. Malgré ses faibles connaissances en anatomie, on trouve dans sa physiologie les germes de presque toutes les opinions des modernes. Voyons son sentiment sur la génération.

Il pensait que la semence provenait de toutes les parties du corps, et que cette humeur, séparée partout, mais principalement à la tête, était composée de ce que les parties contenaient de plus fort et de plus actif. La semence, selon lui, se porte aux organes de la génération, d'où elle est évacuée dans le coït.

La génération s'accomplit, selon lui, par le concours des deux semences que fournissent l'homme et la femme dans l'acte vénérien ; c'est du mélange de ces deux humeurs que résultent l'embryon et ses enveloppes ; c'est, selon lui, l'*esprit* (air) qui opère l'organisation des parties ; c'est par lui que le semblable va s'unir à son semblable, le dense au dense, le rare au rare, l'humide à l'humide, chacun à sa propre région, selon son affinité avec ce qui

a été engendré. S'il était permis de former une conjecture, on pourrait croire qu'Hippocrate regardait l'air comme le véhicule du feu et de l'esprit vital (oxigène). Cette théorie sur la génération a été adoptée ensuite par plusieurs philosophes, et notamment par le Pline de la France, qui l'a développée et embellie des grâces du style.

La cause qui détermine l'accouchement, dit Hippocrate, est le défaut de nourriture; le fœtus fait dans cette circonstance des efforts avec les pieds, et rompt ses membranes. Cette explication est fondée sur l'analogie qu'il croyait exister entre les vivipares et les ovipares. L'avortement, dit-il, arrive en tout temps et par diverses causes, mais plus ordinairement sur la fin du troisième mois. En Grèce, les courtisannes se faisaient avorter sans scrupule, et on n'y faisait pas un crime au médecin d'en indiquer les moyens : Hippocrate décrit l'avortement d'une jeune femme qui se l'était procuré par ses conseils.

Hippocrate distingue trois choses dans le corps humain : 1.° *ce qui contient;* 2.° *ce qui est contenu;* 3.° *ce qui imprime le mouvement* [1]. Il entendait par *ce qui contient*, les parties so-

---

1. *Epid. lib. VI, sect. VIII.*

lides, comme les os, les nerfs, les chairs, etc.; il voulait désigner par *ce qui est contenu*, les humeurs, qui sont au nombre de quatre, la pituite, le sang, la bile jaune, et la mélancolie ou l'atrabile; [1] et par ce qui donne le mouvement, l'esprit ou le principe vital qui anime tous les organes.

C'est par les quatre humeurs que l'homme jouit de la santé, et devient malade. La première existe tant que ces humeurs restent dans leur état naturel, et sont entre elles dans de justes proportions, par rapport à la quantité, aux qualités et à la mixtion. La maladie se manifeste quand une ou plusieurs de ces humeurs pèchent en quantité, en qualités ou dans leur mélange.

On trouve encore une autre cause de maladie, dans le livre *de flatibus*, que l'on croit néanmoins n'être pas de lui : on y emploie tantôt le mot *phusai*, *vents*, et tantôt celui de *pneumata*, *esprits*. Ce dernier désigne l'air ou les vents renfermés dans le corps, et l'autre ceux de dehors, qui donnent lieu à ceux de l'intérieur, au moyen de l'air qu'on respire et de celui qu'on avale avec les alimens. Les esprits causent la santé ou les maladies, dit l'au-

1. *Lib. de naturâ hominis.*

teur de ce livre; il les désignait par *ce qui imprime le mouvement.*

Hippocrate regardait comme principes ou causes éloignées des maladies, toutes les choses à l'action desquelles l'homme est soumis : telles sont l'air, les alimens, les boissons, le sommeil, la veille, l'exercice, les travaux, le repos, ce qui doit être excrété du corps ou qui doit y être retenu, les passions, les corps étrangers, les poisons, les animaux venimeux, etc. Mais de toutes ces causes il n'en est point de plus active que l'air et les alimens : il a composé, sur ces deux objets, divers livres qui sont des chefs-d'œuvre d'observations, et dont on ne peut trop recommander la lecture aux iatrophyles. C'est surtout le livre *de aere, aquis et locis*, dont je donnerai ci-après la traduction; celui *de diætâ salubri*, et celui *de victûs ratione in acutis*, qu'il convient de méditer profondément ; ce dernier renferme toute la thérapeutique d'Hippocrate. Il faisait aussi la plus grande attention aux vents, aux saisons, au lever et au coucher de certaines constellations, comme la Canicule, Arcturus, les Pleïades (*vergiliæ*); de même qu'aux équinoxes et aux solstices, parce qu'il arrive, dans ces temps, de grands changemens dans les corps, et surtout dans les maladies.

Préceptes d'Hippocrate, concernant la conservation de la santé.

Parmi les choses qui influent puissamment sur la santé, Hippocrate considérait entr'autres l'air et les alimens.

Les villes qui sontsituées au couchant[1], et qui ne reçoivent pas les vents d'Orient si salutaires pour purger l'air de toute vapeur nuisible, sont malsaines ; et leurs habitans sont sujets à beaucoup de maladies.

Une preuve que l'air a une puissante influence sur les corps, et qu'il conserve ou altère leur santé, c'est qu'un homme, qui peut vivre deux ou trois jours sans prendre aucun aliment, ne saurait subsister un moment sans air. Lors donc qu'on voit une maladie devenir générale[2], et attaquer des personnes de tout âge et de tout état, quels que soient d'ailleurs leur régime et leurs mœurs, il est évident que cette maladie ne peut dépendre des alimens et des boissons, puisqu'elles se nourrissent différemment, mais de l'air, qu'elles respirent en commun. Il serait dont très-inutile, dans ce cas, de leur faire changer leur manière de vivre habituelle : on les exposerait même à des dangers, parce que les changemens soudains sont dangereux.

1. *De aere, aquis et locis.*
2. *Lib. de natur. hom.*

La seule chose que l'on doive faire dans une semblable circonstance, c'est de purifier l'air, ou d'abandonner les lieux infectés.

Il faut donc considérer les qualités de l'air, et observer s'il est chaud ou froid, grossier ou subtile, humide ou sec, et les variations qu'il subit dans ces diverses qualités. Il faut aussi faire attention aux saisons de l'année, car elles opèrent de grands changemens dans les corps. On doit encore remarquer les vents. Quand celui du nord souffle long-temps [1], il donne aux corps de la fermeté, de la légèreté, de la force, et une bonne couleur. Comme il purge l'air des vapeurs grossières qui y sont répandues, et qu'il le rend translucide et serein, il est un de ceux qui contribuent le plus à la santé. Néanmoins il ne produit pas toujours d'heureux effets; car il cause aux personnes délicates, et non habituées à son action [2], des rhumes, des maux de gorge et de poitrine, des constipations, des frissons et des stranguries.

Au contraire, le vent du Midi humecte, relâche et affaiblit les corps : par là il occasionne des fluxions [3]. Un temps très-sec est le plus sain de tous [4].

1. *Aph.* 17, *sect.* III.
2. *Aph.* 5, *sect.* III.
3. *Aph.* 17, *sect.* III.
4. *Aph.* 15, *sect.* III.

L'expérience a appris que dans l'hiver et dans le printemps on mangeait davantage et on digérait mieux qu'en été et en automne [1]. En effet, les deux premières saisons rendent plus nécessaire la nourriture abondante que les autres. Il faut en hiver, afin de résister au froid [2], préférer les alimens secs et chauds; dans le printemps, quand le temps commence à s'adoucir, le régime doit être accommodé à la saison, et la nourriture plus rafraîchissante et plus légère. En été, lorsque le temps devient chaud et sec, elle doit être encore plus rafraîchissante et la boisson diluente; mais après l'équinoxe automnale, il convient de revenir aux alimens un peu chauds, et prendre peu à peu les habits plus denses, à mesure qu'on approche de l'hiver.

Le printemps est en général la saison la plus salubre [3], et l'automne la plus dangereuse et la plus féconde en maladies. Le printemps et la première partie de l'été conviennent le mieux aux enfans et aux jeunes gens; l'été et le commencement de l'automne, aux vieillards; et le reste de cette saison, ainsi que l'hiver, aux hommes du moyen âge.

1. *Aph.* 15 *et* 18, *sect.* I.
2. *De vict. rat. lib.* III.
3. *Aph.* 9, *sect.* III.

Le printemps [1] donne naissance au sang, l'été à la bile, et les autres saisons produisent des humeurs analogues à leur nature. Lorsque la température de l'air est assortie au caractère des saisons [2], l'année est salubre, et il y a peu de maladies : mais quand les saisons sont dérangées, c'est-à-dire, quand les qualités de l'air ne sont pas correspondantes à leur nature, il faut s'attendre à des maladies opiniâtres. Le passage subit d'une grande chaleur à un froid extrême, est dangereux, et produit presque toujours des effets pernicieux; et quand ces changemens surviennent dans un même jour durant quelque temps, il ne manque presque jamais d'arriver des maladies automnales [3].

Le climat a une influence marquée, non-seulement sur la figure et la constitution des hommes, mais encore sur leurs mœurs. En Asie [4], où la température est douce, et les passages subits d'une température à une autre extrême, peu fréquens, et où les productions de la terre sont plus belles et plus abondantes qu'en Europe, les hommes sont plus doux et plus humains; au lieu qu'en Europe les chan-

1. *Lib. de humor.*
2. *Aph.* 8, *sect.* III.
3. *Aph.* 1 *et* 4, *sect.* III.
4. *Lib. de aere, aquis et locis.*

gemens fréquens et extrêmes des saisons contribuent beaucoup à exciter le jeu des passions, et portent à des actions plus éclatantes et plus hardies. A la vérité, la nature du gouvernement asiatique concourt puissamment à rendre les hommes inactifs et tranquilles. Sujets de princes despotes, et n'ayant ni liberté ni propriété, il n'est pas naturel qu'ils s'exposent aux dangers et qu'ils bravent les périls pour faire des actions dont un orgueilleux tyran recueillerait tous les fruits, tandis qu'ils n'y gagneraient eux-mêmes que des maux et la mort. Sous une domination arbitraire, l'homme le plus vaillant n'a aucun intérêt à montrer de la bravoure et du courage.

Pour ce qui concerne les alimens, il faut bien apprendre à connaître, non-seulement leurs qualités naturelles, mais encore celles qu'ils reçoivent de l'art [1]. La farine de froment à laquelle on laisse le son, est laxative et peu nourrissante ; mais quand elle est bien fine et privée du son, elle constipe et nourrit beaucoup [2].

Il faut que le médecin observe la nature et la constitution des personnes, par rapport aux alimens ; qu'il soit attentif aux plaintes que l'on forme sur les mauvais effets des alimens, et

1. *De vict. rat. lib.* II.
2. *De priscâ medicinâ.*

qu'il tâche de découvrir pourquoi ils produisent ces effets sur les uns et non sur les autres. Le fromage, par exemple, qui est très-nuisible à quelques personnes, convient parfaitement à d'autres : cela vient sans doute de la différence des humeurs qui prédominent dans les premières ; il faut corriger les humeurs, ou renoncer au fromage.

Il est dangereux de prendre des alimens en trop grande quantité, surtout lorsqu'on ne fait pas d'exercice. Il est également pernicieux d'user d'une moindre quantité d'alimens que la constitution ne l'exige : une trop grande abstinence est même plus à craindre qu'une grande réplétion. Il faut éviter en tout les extrêmes.

La variété des alimens dans un même repas peut causer de grands désordres [1], et surtout des flatuosités. Une minutieuse exactitude à se nourrir toujours avec une mesure précisément égale, n'est point favorable à la santé.

Tout ce qu'on mange est salubre quand l'estomac le digère bien. Au contraire, tout aliment que l'estomac ne peut supporter ou digérer, est nuisible. Il est des personnes qui, par la force de l'habitude et du tempérament, peuvent faire trois repas copieux par jour [2].

1. *Lib. de flatibus.*

2. *De vict. rat. in acutis.*

Ceux qui sont dans l'usage d'en faire deux, ne peuvent guères changer sans en être incommodés : ils sont faibles, abattus, éprouvent des maux de cœur, et sont dans l'impuissance de travailler ; leur ventre s'affaisse, ils ont les yeux pesans, la bouche amère, et les extrémités froides. Ils doivent prendre garde, quand ils ont été obligés de se priver d'un repas, comme du dîner, par exemple, de ne point se livrer ensuite à un appétit sans mesure ; autrement ils éprouvent une pesanteur incommode de l'estomac, et passent une nuit agitée. Quiconque est dans l'habitude de faire deux repas par jour, et qui se trouve faible et abattu après en avoir omis un, doit éviter ce même jour le chaud, le froid, le travail, et souper plus légèrement qu'à l'ordinaire.

Ceux habitués à ne faire qu'un repas par jour, et qui en font deux, se trouvent nécessairement lourds et altérés ; il ne leur faut souvent qu'un seul excès semblable, pour leur attirer de grands maux [1]. En général, quand on a mangé plus que de coutume, que l'estomac en est dérangé et éprouve un sentiment incommode de plénitude, le parti le plus sage est de recourir à un vomitif [2].

---

1. *De priscâ medicinâ.*

2. *De affection.*

Un aliment est léger quand, pris même avec un peu d'excès, il ne cause ni plénitude, ni tranchées, ni vents, mais se digère aisément, et sans causer d'incommodités [1]. On reconnaît qu'un aliment est pesant, lorsqu'étant pris modérément et même en petite quantité, il produit un sentiment de plénitude, de pesanteur, et des anxiétés.

Ceux qui croissent ont beaucoup de chaleur naturelle; ainsi ils ont besoin d'une grande quantité de nourriture. Les vieillards, qui ont peu de cette chaleur, en ont besoin d'une moindre quantité, parce qu'elle serait éteinte par des alimens copieux [2].

Les alimens et les boissons les plus convenables à la nature de l'homme, les plus nourrissans et les plus salubres, sont le pain, la viande, le poisson et le vin, pris modérément [3]; mais quand on en use outre mesure, ils causent des maladies et la mort, et sont plus nuisibles que d'autres moins nourrissans et moins forts.

Il ne faut donner aux personnes délicates et faibles que des alimens qui n'occasionnent pas de flatuosités, de renvois aigres, ni de tran-

1. *De affection.*

2. *Aph.* 11, *sect.* II; *et aph.* 14, *sect.* I.

3. *De affection.*

chées, et qui ne soient ni laxatifs, ni resserrans [1].

Les convalescens qui mangent beaucoup sans en recevoir des forces, prennent plus d'alimens qu'ils n'en peuvent digérer ; mais quand ils usent modérément de la nourriture, et qu'elle ne leur profite pas, c'est un signe que le corps contient des humeurs impures, qu'il est nécessaire d'évacuer [2].

Quand le corps renferme des humeurs impures, plus on le nourrit, plus on lui nuit [3].

Le gros pain (le pain bis) tient le ventre libre, mais nourrit moins que l'autre [4]. Le pain blanc de farine fine, bien séparée du son, nourrit plus, et relâche moins. Celui qui est fait avec le levain, se digère aisément et passe sans peine ; le pain azyme est plus difficile à digérer, mais il nourrit plus quand l'estomac est fort.

Le pain du jour doit être préféré à celui de la veille, pourvu qu'il ne soit pas chaud. Celui qui est fait avec de la vieille farine, n'est pas aussi bon [5].

---

1. *De affectionibus.*
2. *Aph.* 8, *sect.* II.
3. *Aph.* 10, *sect.* II.
4. *De vict. rat. lib.* II.
5. *De vict. rat. lib.* II.

La chair des animaux sauvages est plus sèche que celle des animaux domestiques, et celle des animaux nourris dans l'étable, plus que la chair de ceux qui paissent dans les prairies [1]. La chair de ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, et de ceux qui ont été mutilés, est la meilleure; celle des animaux qui ne font pas de travaux rudes, est la plus tendre. La chair des oiseaux granivores est moins humide et moins grasse que celle des canards et des autres oiseaux aquatiques [2].

La viande de mouton convient [3] également aux personnes robustes et délicates. Celle de bœuf est pesante. Le porc ne convient qu'aux personnes d'une forte constitution, et qui s'exercent beaucoup : il est trop fort pour celles qui sont faibles et qui mènent une vie sédentaire.

Le poisson [4] qui vit dans les étangs, et généralement celui qui est très-gras, se digère difficilement; mais celui qui vit près des côtes de la mer est d'une digestion aisée. Le poisson grillé est plus pesant que celui qui est bouilli.

Les alimens amers [5] dessèchent et constipent.

---

1. *De vict. rat. lib.* II.
2. *De vict. rat. lib.* II.
3. *Lib. de affection.*
4. *Lib. de affection.*
5. *Lib. de affection.*

Ceux acides amaigrissent et causent des douleurs d'estomac. Les nourritures salées excitent les selles et les urines, et les substances grasses alimentent le phlegme.

Le lait[1] est nuisible aux fébricitans, à ceux qui éprouvent des maux de tête, aux personnes sujettes aux flatuosités, et à celles qui éprouvent fréquemment la sensation de la soif. Il est contraire aussi à ceux qui rendent par les selles de la bile pure, ou beaucoup de sang. Il convient, au contraire, aux personnes maigres, et à celles qui tombent dans la consomption, pourvu qu'elles n'aient pas beaucoup de fièvre, ou qu'elles n'éprouvent pas quelqu'une des incommodités dont on vient de parler.

Les oignons, les porreaux et les raiforts sont chauds et âcres[2]. La moutarde et le cresson causent aisément des difficultés d'uriner. Le céleri provoque les urines. Toutes les herbes odoriférantes et aromatiques échauffent. Les choux, de quelque espèce qu'ils soient, fondent la bile. La laitue rafraîchit et relâche. Les concombres sont froids, crus, pesans et indigestes. Les poires bien mûres relâchent, et celles qui ne le sont pas, resserrent. Les pommes acidules se digèrent plus facilement que les douces

1. *Aph.* 64, *sect.* V.
2. *De vict. rat. lib.* II.

et celles qui sont fades. Tous les légumes, de quelque espèce qu'ils puissent être, et quelle que soit leur préparation, sont venteux.[1]

Le miel[2] pur excite l'urine, purge et affaiblit plutôt que de fortifier. Mêlé à d'autres alimens, il est une très-bonne nourriture, et contribue à donner de la couleur.

Le vin pur, pris en trop grande quantité, cause de la faiblesse, comme le prouvent les actions des hommes ivres[3]. Les vins doux[4] sont moins capiteux et plus laxatifs que les vins forts et secs; mais ils sont flatueux et gonflent le ventre: ils sont nuisibles aux bilieux, parce qu'ils augmentent la soif; ils favorisent plus l'expectoration, et sont moins diurétiques que les vins blancs et secs. Les vins noirs ou orangés sont utiles à ceux qui ont le ventre relâché. Le vin pur ou mêlé de très-peu d'eau, est ami de l'estomac et des intestins. Le vin apaise le sentiment de la faim.[5]

Les meilleures eaux sont celles qui viennent des terrains élevés. Celles-là sont préférables dont les sources sont tournées au levant, parce

1. *De vict. rat. in acut.*
2. *De affection.*
3. *De priscâ medicinâ.*
4. *De vict. rat. in acut.*
5. *Aph. 21, sect. II.*

qu'elles sont les plus claires, et qu'elles n'ont ni goût ni odeur. [1]

L'eau de pluie, recueillie dans de petits vaisseaux [2], est légère, douce et limpide; car l'eau qu'attire le soleil, et qui se résout en pluie, est la plus fine et la plus légère; mais elle se corrompt aisément, parce qu'elle contient beaucoup de parties hétérogènes. Pour s'en servir, il faut la faire cuire ou la filtrer.

Les eaux qui proviennent de la fonte des glaces ou des neiges, sont mauvaises, parce que les parties les plus subtiles et les plus légères s'évaporent dans la gelée, qui n'y laisse que les plus pesantes et les plus grossières. L'eau stagnante, qui a de la couleur et qui est fétide, est très-malsaine, et cause des maladies. [3]

L'eau la plus légère, la plus douce et la plus pure, est celle qui convient le mieux aux personnes constipées : celle qui est plus pesante, est appropriée à celles qui ont le ventre mou et humide.

L'eau est généralement salutaire à ceux dont le tempérament est chaud [4]. Presque tous les buveurs d'eau jouissent d'un bon appétit. [5]

1. *De aëre, aquis et locis.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *De morbis vulgar. lib.* 6.

Hippocrate parle des eaux chaudes[1], de celles qui contiennent de l'acier et d'autres substances; mais comme il n'avait pas des connaissances fort étendues sur les vertus de ces eaux, il en dit très-peu de choses.

Le bain froid humecte et rafraîchit[2]; le bain d'eau salée échauffe et dessèche. Les bains chauds exténuent et rendent susceptible des impressions du froid, quand on les prend à jeun; ils échauffent et humectent après le repas. Les bains froids, pris avant le repas, échauffent, au contraire, et dessèchent après qu'on a mangé. Les bains tièdes soulagent dans les maux de côté, de poitrine, de dos; ils facilitent la respiration, et font uriner et cracher; ils dissipent la pesanteur de tête et les lassitudes du corps.

L'eau froide est nuisible dans la toux et les inflammations de poitrine. Elle ne convient pas dans la fièvre, quand le malade a les pieds froids; car elle peut faire dans ce cas beaucoup de mal. Elle est très-utile dans les affections bilieuses, dans les grands maux de tête, et dans les violentes agitations.

Les veilles dessèchent, et le sommeil humecte : ces deux états, prolongés au-delà de leurs justes bornes, sont nuisibles. Les veilles

1. *De aëre, aquis et locis.*
2. *De vict. rat. lib.* II.

excessives s'opposent à la digestion, et produisent des crudités [1]. Le sommeil trop long énerve le corps, appesantit la tête, et rend stupide.

D'après l'ordre établi par la nature, le jour est destiné à la veille, et la nuit au sommeil [2]; ceux qui s'écartent de cette règle, se préparent une foule de maux.

Il convient de dormir dans un appartement grand et bien aéré, et de se tenir bien couvert durant le sommeil. [3]

Quand durant le sommeil on a des songes qui ont du rapport à ce qu'on a fait dans le jour, et pour objet des choses naturelles et convenables, c'est un signe de bonne santé. Mais les songes qui n'ont aucune connexion avec les actions de la journée, annoncent du désordre et du trouble dans la machine [4], et ceux-ci sont plus ou moins grands, selon que ces songes s'écartent plus ou moins des actions naturelles ou habituelles.

Il est utile à la santé d'aller, chaque jour, une fois à la selle. [5]

Les personnes qui prennent peu d'alimens

---

1. *De vict. rat. in acut.*
2. *Lib. prænot.*
3. *De morbis vulgar. lib. VI.*
4. *De insomniis.*
5. *De morbis.*

et de boissons [1], et qui néanmoins fatiguent beaucoup, ont ordinairement le ventre resserré, et vont à peine tous les trois ou quatre jours à la garde-robe; ce qui les expose à la fièvre ou à la diarrhée. Mais ceux qui mangent et fatiguent beaucoup, vont aisément à la garde-robe, et en proportion des exercices et de la nourriture qu'ils prennent. On observe que parmi les personnes qui prennent la même quantité d'alimens, ce sont celles qui font le moins d'exercice, qui ont les selles les plus abondantes, tandis que celles qui fatiguent davantage, en ont moins.

Les maux causés par la plénitude, se guérissent par les évacuations : ceux produits par celles-ci, exigent pour leur guérison une nourriture plus abondante, mais prise en petite quantité à la fois. [2]

Lorsque le corps a besoin d'être évacué, il faut recourir aux vomitifs pour les gens maigres et pour ceux qui supportent aisément les médicamens. Mais les personnes qui ont de l'embonpoint, et qui vomissent avec difficulté, doivent se purger par bas. En général, les vomitifs conviennent en été, et les purgatifs en hiver. [3]

1. *Prœdict. lib.*
2. *De nat. hom.*
3. *Aph.* 4, 6, 7, *sect.* IV.

L'usage modéré des plaisirs de l'amour convient à ceux qui abondent en phlegme, et il resserre le ventre pour l'ordinaire. [1]

Les maux produits par des fatigues excessives, se guérissent par le repos. L'exercice guérit au contraire ceux que cause l'inaction. [2]

Lorsque tout le corps reste livré au repos plus long-temps que de coutume, ce repos en diminue la force. Il en est de même de chaque partie prise séparément [3]. Si, après une longue habitude d'inaction, on vient à se livrer à de grands exercices, on s'expose à des maladies. Les pieds, après un repos trop long, ne peuvent agir : il en est de même des autres membres, qui deviennent impuissans par le défaut d'action.

Le passage brusque d'une vie exercée à l'état d'inaction, est très-dangereux : il faut, dans ce cas, observer scrupuleusement la sobriété.

Les frictions échauffent le corps, et le rendent ferme et robuste. [4]

L'exercice modéré fortifie, et donne de la vigueur aux organes des sens [5]. Il n'est jamais meilleur qu'avant le repas. [6]

1. *De morb. vulg. lib.* VI.
2. *De nat. hom.*
3. *De vict. rat. in acut.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *De morb. vulg. lib.* VI.

La colère violente [1] serre le cœur, contracte les poumons, remplit la tête d'humeurs chaudes; le calme et la tranquilité de l'ame dilatent au contraire, et épanouissent.

La crainte et le chagrin qui se prolongent, conduisent à la mélancolie. [2]

La joie, la terreur, la honte et la colère, ont de très-grandes influences sur l'homme [3], parce qu'elles le déterminent à des actions relatives à leurs objets : par exemple, la vue soudaine d'un serpent fait pâlir; et si on se trouve tout à coup sur le bord d'un précipice, on éprouve un tremblement universel.

Tout excès est contraire à la nature [4]; les évacuations et la réplétion, portées à l'excès, sont de même pernicieuses. [5]

Il faut avoir beaucoup égard à l'habitude, pour ce qui concerne les alimens, les vêtemens, l'exercice, le sommeil, les plaisirs de l'amour, et les passions [6]. Un mauvais régime auquel on est habitué, est moins contraire à la santé qu'un passage brusque à un meilleur. [7]

---

1. *De morb. vulg. lib.* VI.
2. *Ibid.*
3. *De humoribus.*
4. *Aph.* 51, *sect.* II.
5. *Aph.* 4, *sect.* I.
6. *De morb. vulg. lib.* VI.
7. *De vict. rat. lib.* I.

La quantité d'alimens doit être proportionnée à l'exercice [1]; ceux qui ont pris plus d'exercice qu'il ne convient, relativement aux alimens, et qui sont épuisés par la fatigue, doivent boire du vin pur, une ou deux fois, jusqu'à ce qu'ils soient gais, mais sans excès [2]. Ce mot *boire jusqu'à la gaieté*, ou, comme nous parlons, *prendre une pointe de vin*, répond à une expression très-commune parmi les Grecs, *s'échauffer avec le vin.* Æschile, au rapport de Plutarque, ne composait ses tragédies qu'après avoir pris une pointe de vin [3]. Il remarque, dans le même endroit, que son aïeul Lamprias ne disputait jamais avec plus d'esprit, et ne montrait jamais plus d'habileté à résoudre les difficultés des philosophes, qu'à souper, quand le vin commençait à échauffer son cerveau. « Les verres, dit Dryden, dans la vie de Plutarque, volaient à la ronde avec les disputes, « et les convives faisaient également éclater « l'enjouement et la sagesse. »

Préceptes d'Hippocrate, concernant la médecine curatrice.

Hippocrate divisait les maladies en mortelles, en dangereuses, et en celles faciles à guérir,

1. *De vict. rat. lib.* I.
2. *De vict. rat. lib.* III.
3. PLUTARCH. *Sympos. lib.* I, *quæst.* 5.

selon les causes qui les produisent, et les parties affectées. Il distinguait aussi les maladies en aiguës et en chroniques; en endémiques, en épidémiques et en sporadiques : il les distinguait encore en celles qui naissent avec nous, celles qui sont héréditaires, et celles qui viennent du dehors. Il a traité en particulier des affections auxquelles est sujet le sexe, et des maladies chirurgicales. Il a fait aussi une énumération exacte des maladies propres aux différens âges et aux diverses saisons, et il a excellé surtout dans leur description. Les observations de tous les temps et de tous les lieux n'ont fait que confirmer la vérité de ses documens. Il observait les changemens qui surviennent dans leur cours. La maladie a son *commencement*, son *augment*, sa *vigueur* et son *déclin* : ce qui ne doit s'entendre néanmoins que des maladies dont l'issue est heureuse, ou qui se convertissent en d'autres ; car pour l'ordinaire la mort, dans celles qui sont mortelles, arrivait avant le déclin. Le temps de la vigueur, qui répond à celui de la *coction* des modernes, est celui dans lequel surviennent les changemens les plus considérables : c'est cette période qui décide pour l'ordinaire de la vie ou de la mort.

La *crise* ou *jugement* est un changement

subit qui survient dans les maladies, soit en mieux, soit en pis : elle s'accompagne d'une évacuation quelconque, et est précédée de la *coction.* Il est des maladies néanmoins, ainsi que l'a observé Hippocrate lui-même, qui se jugent uniquement par la *solution du spasme ;* ce sont celles qui, purement nerveuses, ne s'accompagnent d'aucune altération humorale. Cette sorte de *crise* n'a lieu que dans les commencemens, lorsque la maladie est encore dans l'acte de sa formation ; mais quand elle est décidément établie, les humeurs s'altèrent, et il se forme des produits morbifiques, qui doivent entrer en voie de coction pour que la maladie se termine heureusement.

La coction est le principal moyen que la nature emploie pour la guérison ; elle est l'unique but de ses efforts : tous ses mouvemens, toutes ses actions tendent à cette fin ; et lorsque la matière ou le produit morbifique a reçu le degré d'élaboration convenable, et qu'elle est devenue apte à l'évacuation, la nature s'en débarrasse par un flux, des sueurs, une éruption, des abcès, etc.

On ne doit regarder comme réellement critiques que les évacuations qui se font en quantité suffisante, avec *euphorie*, et qui ont été précédées des signes de la coction. Lorsque

ces conditions manquent, l'évacuation est, ou symptomatique, ou l'effet de la violence de la maladie; dans ce dernier cas, elle annonce que la nature est accablée et disposée à succomber, ou que la maladie se prolongera au-delà du terme ordinaire, ou se convertira en une autre.

Hippocrate appelait du nom de *très-aiguës* les maladies qui se jugent au quatrième jour; *simplement aiguës*, celles qui se terminent au septième, au onzième, au quatorzième, et même au dix-septième ou au vingtième; et *aiguës par décadence*, celles qui se prolongent au quarantième et au soixantième. Toutes celles qui passent ce terme, sont des maladies longues ou *chroniques*. Dans celles qui ne s'étendent pas au-delà du quatorzième ou du vingtième, le quatrième, le onzième et le dix-septième, le septième, le quatorzième et le vingtième, sont critiques, ou décrétoires, ou indicateurs. On entend par jours décrétoires ou critiques, ceux dans lesquels arrivent les crises; et par jours indicateurs, ceux dans lesquels il se manifeste des signes qui annoncent que la crise aura lieu le jour critique suivant. Observez néanmoins que le quatrième, le onzième et le dix-septième jours, sont plus ordinairement indicateurs, et les trois autres jours

septennaires, très-communément critiques. Quant aux maladies qui passent le vingtième jour, Hippocrate ne compte guères que par sept jours pour les crises, à dater du vingtième jusqu'au quarantième, de manière que le vingt-septième, le trente-quatrième et le quarantième, sont fréquemment les jours décrétoires. Pour celles qui passent le quarantième, les crises n'arrivent plus que chaque vingtième jour; mais après cent vingt jours, les jugemens n'ont plus lieu que dans les révolutions des saisons, en sorte que les maladies ne se dissipent, les unes qu'aux équinoxes ou aux solstices, et les autres au lever ou au coucher d'Arcturus, de la canicule et des pleïades; et même quelquefois elles ne finissent qu'après un certain nombre de mois ou d'années. Certaines maladies des enfans sont jugées au septième mois de la naissance, et d'autres dans la septième ou même la quatorzième année de la vie.[1]

Cet ordre des jours critiques est prouvé par l'observation constante de tous les temps et de tous les lieux : mais il ne concerne que les maladies *continentes*, c'est-à-dire, celles dont le foyer est hors des premières voies ; car dans les maladies *rémittentes*, c'est-à-dire, dont les

---

1. *Aph.* 28, *sect.* III.

premières voies sont le siége, les crises qui les terminent, n'ont réellement lieu, ainsi que le remarque Hippocrate lui-même, que dans les jours de leurs redoublemens : *quæ diebus paribus exacerbantur, diebus paribus judicantur; quæ diebus imparibus exacerbantur, diebus imparibus judicantur*. Mais les pires de ces crises sont celles qui ont lieu dans les jours pairs ; elles sont ordinairement mortelles au troisième paroxisme, qui tombe le sixième jour.

Hippocrate remarque néanmoins que toutes les maladies ne se terminent pas par des crises, mais qu'elles ne se terminent pas sûrement sans elles : et en effet, quand on guérit sans qu'il se soit manifesté d'évacuation ou d'abcès critique, on est exposé à des rechutes. Il en est aussi qui se convertissent en d'autres maladies, comme lorsque l'esquinancie se change en péripneumonie. Cette terminaison est appelée *métastase*, ou *métaptose*.

Hippocrate observait jusqu'aux moindres circonstances des maladies : il expose, avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui les précède, et tous les symptômes qui les accompagnent ; ce qui est utile, ce qui soulage, et ce qui est nuisible : c'est pourquoi il a excellé dans l'histoire qu'il a donnée des maladies.

Les signes pronostics sont très-bien traités

dans les Aphorismes, les Prénotions, les Prédictions et les Prénotions de Cos. Ces livres sont non-seulement le fruit des observations d'Hippocrate, mais encore de celles des Asclépiades et de l'école de Cos, et peut-être encore de celle de Gnide.

Il considérait surtout le visage dans les maladies aiguës. C'est un bon signe, dit-il, quand le malade a le même visage que dans l'état de santé ; le danger est d'autant plus grand que la face s'éloigne de cet état. « Lorsqu'un ma-« lade a le nez aigu, les yeux enfoncés, les « tempes creuses, les oreilles froides et reti-« rées, la peau du front dure, tendue et sèche, « et la couleur du visage plombée, on peut « assurer que la mort est prochaine, à moins « que le malade n'ait été épuisé tout à coup « par de longues veilles, par un flux de ven-« tre ou par l'abstinence des alimens ». On a appelé cette face, la *face hippocratique*, pour désigner que cette observation lui appartient. Les lèvres pendantes, relâchées et froides, sont regardées ailleurs par Hippocrate, comme une confirmation du pronostic précédent.

Il tirait des indices des yeux en particulier. Lorsqu'un malade ne peut supporter la lumière, et qu'il répand involontairement des larmes ; lorsqu'en dormant on lui voit une partie du

blanc des yeux, à moins qu'il n'ait l'habitude de dormir de cette manière, ou qu'il n'ait un flux de ventre, il est en danger. Les yeux ternes sont aussi un signe de mort ou de grande faiblesse. Les yeux étincelans, fixes, hagards, désignent le délire, la phrénesie présente ou prochaine. Quand le malade croit voir des couleurs rouges, ou des étincelles, ou des éclairs, on doit s'attendre à une hémorragie.

La manière de rester couché lui fournissait aussi des pronostics. Lorsque le malade, dit-il, se couche sur l'un des côtés, le cou, les bras et les jambes un peu retirés, ce qui est l'attitude d'un homme en santé qui se livre au sommeil, c'est un bon signe. Mais si le malade se tient sur le dos, les bras étendus et les jambes pendantes, c'est un signe de grande faiblesse, surtout s'il glisse et se laisse couler en bas. Quand il se couche sur le ventre, à moins qu'il n'en ait l'habitude, il est dans le délire, ou il éprouve des douleurs de ventre.

Lorsqu'un malade tâtonne sans cesse des mains et des pieds, et qu'il les porte à son visage, ou devant ses yeux, comme pour se débarrasser de quelque chose qui l'incommode, ou s'il les étend sur son lit et sur les couvertures, comme pour en enlever quelques ordures ou en tirer des flocons de laine, cela annonce le délire ou la mort.

Si un homme naturellement taciturne parle plus que de coutume dans la maladie, ou si un grand parleur reste dans le silence, c'est un signe de délire actuel ou prochain.

Le trémoussement ou soubresault des tendons du poignet, annonce aussi le délire.

Le délire gai est plus sûr que celui qui roule sur des objets tristes ou lugubres.

La respiration fréquente et pressée marque qu'il y a douleur ou inflammation aux parties situées au-dessus du diaphragme. Une respiration longue annonce le délire. Celle qui est aisée et naturelle, est toujours d'un bon augure.

L'insomnie continuelle dans les maladies aiguës, désigne une douleur actuelle, ou un délire prochain.

Hippocrate considérait aussi les excrétions, et surtout les urines et les matières fécales.

L'urine la meilleure dans les maladies, dit Hippocrate, est celle dont le sédiment est blanc, léger et égal. Quand elle conserve ces qualités durant tous le cours de la maladie, on n'a aucun danger à redouter, et la guérison est prompte et facile. C'est cette espèce d'urine qu'il appelait *urine cuite* ou de *coction*, et qui ne paraît le plus souvent que dans les jours critiques, lorsque la maladie a une termi-

naison heureuse. Il comparait le sédiment au pus des ulcères. Comme le pus qui est blanc, léger et égal, désigne que l'ulcère est en voie de guérison, au lieu que celui qui est ténu, ou blanc et fétide, annonce que l'ulcère est malin et difficile à guérir; de même, le sédiment des urines marque la coction ou la crudité. Il y a en effet une très-grande analogie entre le sédiment des urines et le pus : ce dernier paraît être, dans presque toutes les maladies, le but de la coction. Les meilleures urines, dans l'état de crudité, sont rougeâtres, et ont un sédiment léger et égal : elles désignent à la vérité que la maladie sera un peu longue, mais en même temps qu'elle est sans danger. Les urines crues, qui sont très-colorées, claires et sans sédiment, ou troubles et épaisses lorsqu'on les rend, sont les pires de toutes.

On aperçoit quelquefois un nuage qui est suspendu dans les urines : plus ce nuage s'élève, et plus l'urine est rouge, plus il y a de crudité. Les urines blanches et claires comme l'eau, marquent aussi une très-grande crudité, et quelquefois un transport de la bile au cerveau. Celles qui sont jaunes, ou rousses, désignent une surabondance de l'humeur bilieuse. Les urines noires sont les pires de toutes, surtout si elles sont fétides, épaisses, ou extrêmement

claires. Celles dont le sédiment ressemble à de la farine grossière, ou à du son, ou à de petites lames ou écailles, sont aussi d'un mauvais augure, et principalement les dernières: on peut juger par ces urines de la mauvaise disposition des reins et de la vessie. La graisse qui surnage, et qui forme comme une toile d'araignée sur les urines, indique la consomption. Les urines abondantes sont un bon signe, et quelquefois critiques. Les urines dont le sédiment est briqueté, appartiennent spécialement aux maladies bilieuses; celles dont le sédiment est puriforme, désignent une maladie sanguine, une affection inflammatoire.

Il existe, d'après l'observation d'Hippocrate, une grande analogie entre l'état de la langue et celui des urines. La langue est jaune et bilieuse pour l'ordinaire, lorsque les malades rendent des urines d'une couleur semblable. Quand la langue est vermeille et humide, les urines ont leur couleur naturelle.

Les matières fécales molles, rousses, consistantes et non trop puantes, qui répondent pour la quantité à celle des alimens, et que l'on rend aux heures accoutumées, sont d'un bon augure. Elles doivent devenir de plus en plus consistantes, à mesure que la maladie avance vers le jugement; et l'on doit regarder

comme un signe favorable ces excrémens, lorsqu'il sort avec eux des vers ronds et longs (*lumbrici*). Les matières alvines liquides peuvent soulager, lorsqu'elles ne sortent pas avec beaucoup de bruit, qu'on ne les rend pas en trop petite quantité et trop fréquemment, ni en si grande quantité et si souvent que le malade en éprouve des défaillances. Toute matière aqueuse, blanche, d'un vert pâle, rouge, écumeuse, gluante, est mauvaise. Celles qui sont noires, livides, vertes, ou semblables à de la graisse, sont très-mauvaises. Les matières atrabilaires sont très-pernicieuses; elles annoncent la gangrène et la mort. Les déjections diversicolores désignent la longueur de la maladie et du danger, de même que les matières bilieuses ou jaunâtres mêlées de sang, et celles qui ressemblent à de la raclure de boyaux. Les déjections pures, comme les bilieuses ou pituiteuses, qui ne sont pas alliées à d'autres matières, sont également pernicieuses.

Les matières que l'on rend par le vomissement, doivent être mélangées de bile et de pituite ; celles où il n'y a que l'une de ces deux humeurs, sont mauvaises. Les matières noires, livides, vertes ou porracées, sont plus funestes encore : celles qui sont très-fétides, le sont aussi ; et quand elles sont en même

temps livides, la mort est prochaine. Le vomissement de sang est très-fréquemment mortel.

Les crachats qui soulagent dans les affections de poitrine, sont ceux qu'on rend aisément et promptement, et qui sont colorés en jaune dès le commencement; mais s'ils ont cette couleur, ou s'ils sont roux, quand la maladie a déjà fait de grands progrès, ou s'ils sont salés, âcres et accompagnés de beaucoup de toux, ils sont pernicieux. Les crachats entièrement jaunes sont mauvais. Ceux qui sont blancs, gluans et écumeux, n'apportent aucun soulagement. La blancheur est aussi une marque de coction, par rapport aux crachats; mais il ne faut pas qu'ils soient visqueux, trop épais, ni trop clairs. On doit porter le même jugement sur les excrétions nasales. Les crachats noirs, verts ou rouges, sont très-mauvais dans les affections aiguës de la poitrine. Ceux mêlés de bile et de sang, sont un signe favorable, quand ils paraissent dès le principe; mais ils ne sont pas d'un bon augure quand le malade ne commence à en rendre de semblables que vers le septième jour. Le pire de tous les signes dans ces maladies, c'est quand les crachats manquent, et que la quantité excessive de matière qui se présente pour être expectorée, produit un bouillonnement ou un râlement dans la gorge ou

la poitrine. Le crachement de sang est fréquemment suivi du crachement de pus, d'où s'ensuivent la phthisie et la mort.

Les sueurs salutaires sont celles qui paraissent dans les jours décrétoires, et qui sont abondantes et universelles, et avec euphorie. Les sueurs froides sont mauvaises, surtout dans les maladies aiguës; car dans les autres elles ne désignent que de la langueur. Quand les sueurs ne paraissent qu'à la tête et au cou, c'est un signe de danger et de langueur. Une légère sueur ou moiteur partielle ne soulage point, mais désigne le siége du mal, ou la faiblesse de la partie.

Lorsqu'il se forme du pus dans une partie, la douleur et la fièvre redoublent; mais quand il est entièrement formé, la douleur et la fièvre tombent, ou diminuent notablement. La suppuration est ordinairement précédée du frisson.

Le ventre et les hypocondres, qui sont partout mous et égaux, sont un bon signe. Lorsqu'il y a de la dureté ou de l'inégalité, de la chaleur et de l'élévation, de même que quand ces parties sont très-sensibles au toucher, c'est un indice de la mauvaise disposition des entrailles, et même d'inflammation de quelques-uns des viscères

Hippocrate a très-peu consulté le pouls dans

les maladies ; il ne paraît pas avoir regardé comme bien importans les indices qu'on en peut tirer : cependant il ne les a pas entièrement ignorés. Il dit [1] que « dans les fièvres « très-aiguës le pouls est très-fréquent et très- « grand. » Il fait mention, au même endroit, des pouls *lents* et *tremblans*. En parlant des pertes blanches des femmes, « le pouls, dit-il, « qui frappe légèrement et languissamment les « doigts, est un signe de mort prochaine. » Il observe, dans les Prénotions de Cos, que « les léthargiques ont le pouls lent et tardif; » et au deuxième livre des Épidémiques, que « celui dont la veine (c'est-à-dire, l'artère) du « coude bat, est sur le point de devenir furieux, « à moins que ce ne soit une personne très- « colérique. » Il paraît qu'Hippocrate s'arrêtait davantage aux divers degrés de chaleur et de froid qu'éprouvent les fébricitans, aux anxiétés, et surtout à l'état de la respiration. Stephanus d'Athènes rapporte que du temps d'Hippocrate on n'explorait point le pouls des malades, et que ce n'était point par ce moyen que l'on s'assurait s'il y avait de la fièvre, mais en touchant les différentes parties du corps, et surtout la poitrine qui est le domicile du cœur, vu que la fièvre est une affection de ces organes.

1. *Epid. lib.* IV.

Si l'on considère le pouvoir qu'Hippocrate attribuait à la nature, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, on est tenté de croire qu'il restait spectateur oisif des efforts de la nature; et ce qui pourrait confirmer dans cette opinion, c'est surtout la lecture des livres des maladies épidémiques, qui sont les journaux des observations faites par le prince de la médecine. Néanmoins il n'est pas absolument vrai qu'il n'ait fait que la médecine expectante; il agissait dans bien des cas, mais seulement dans ceux où la médecine active devait venir au secours de la nature, comme on peut s'en convaincre en lisant ses autres ouvrages.

Les principales maximes d'Hippocrate, sur lesquelles est basée toute la médecine, sont ainsi conçues:

« Les contraires ou les opposés sont les re-« mèdes de leurs contraires. » De là « l'éva-« cuation guérit les affections qui viennent de « réplétion; et la réplétion, celles qui dépen-« dent de l'inanition [1]. »

« La médecine est une addition de ce qui « manque, et une soustraction de ce qui est « de trop. Il y a, poursuit le même, des hu-« meurs qu'il convient d'évacuer en certains

1. *Aph.* 22, *sect.* II.

« cas, ou dessécher, et d'autres dont il faut
« favoriser la réproduction. »

Quant aux moyens d'ajouter ou de soustraire,
« il faut, dit-il, se garder d'évacuer ou de
« remplir tout à coup, ou trop vîte, ou trop
« abondamment. Il est dangereux de même
« de réchauffer ou de refroidir brusquement,
« et plus qu'il ne convient. Tout ce qui est
« excès, est ennemi de la nature. »

« Il convient, dit Hippocrate, de dilater dans
« certains cas, et de resserrer dans d'autres.
« Il faut dilater ou ouvrir les passages par les-
« quels les humeurs s'évacuent naturellement,
« quand ils ne sont pas suffisamment ouverts,
« ou qu'ils sont fermés; et au contraire les
« resserrer, lorsque, trop relâchés, ils laissent
« sortir des humeurs qui ne doivent pas être
« excrétées, ou qu'il en sort de trop grandes
« quantités. Il est des occasions, ajoute-t-il,
« où l'on doit adoucir et relâcher, et d'autres
« où il faut resserrer; il en est où il convient
« de ramollir, d'autres où il faut atténuer,
« épaissir, exciter, réveiller, stupéfier et en-
« gourdir.

« Il faut faire attention à la tendance des hu-
« meurs, d'où elles partent et où elles vont.
« Quand elles prennent une direction mau-
« vaise, il faut les détourner...... Il est des

« circonstances qui exigent qu'on rappelle ces « humeurs, en attirant vers le haut, quand elles « se portent vers les parties inférieures, et en « bas, quand elles se dirigent vers le haut.

« On doit évacuer par les voies convenables, « *per loca convenientia*, ce qui doit être néces- « sairement évacué; et il faut faire en sorte que, « quand les humeurs sont une fois hors des « vaisseaux, elles n'y rentrent pas.

« Quand il arrive quelque chose selon la « raison, dès même que le succès ne répond « pas toujours à l'attente, il ne faut pas chan- « ger de manière d'agir, tant que les mêmes « raisons qu'on a eues dans les commencemens, « subsistent.

« Il faut faire une grande attention à ce qui « soulage et à ce qui nuit; à ce qu'on supporte « aisément, et à ce qu'on ne peut souffrir.

« Il ne faut jamais agir témérairement. Il est « utile de se reposer par fois, et de ne pas agir: « en se comportant ainsi, si on ne fait pas de « bien au malade, au moins on ne lui nuit « pas.[1] » Combien de médecins n'ont jamais senti l'importance de ce précepte!

« Il faut opposer aux maladies extrêmes des « remèdes extrêmes. Ce que les médicamens

---

1. *Epidem.* Lib. VI.

« ne guérissent pas, le fer le guérit; et ce qui « ne cède pas au fer, est curable par le feu: « mais ce que le feu ne guérit point, doit être « regardé comme incurable.

« Il ne faut pas entreprendre de guérir les « maladies désespérées, parce qu'elles sont « au-dessus des forces de l'art. »

Toutes ces sentences, tirées des écrits d'Hippocrate, supposent ce grand principe, reconnu par tous les vrais médecins, c'est que les maladies guérissent par les forces médicatrices de la nature.

Le régime était le moyen principal, et souvent l'unique, que le père de la médecine opposait à la maladie. Ses prédécesseurs en faisaient déjà un fréquent usage, comme il le dit lui-même : « Les anciens n'ont presque rien « écrit sur la diète dans les maladies; ils ont « omis cet article, qui formait néanmoins un des « points les plus essentiels de leur pratique.[1] »

La diète que prescrivait Hippocrate, était différente dans les maladies aiguës et dans les chroniques. Il prescrivait, dans les premières, les alimens liquides, et surtout une sorte de jus d'orge mondé, auquel il donnait le nom de *tisane*[2], ainsi qu'à la farine de grain, dont

1. *De vict. rat. in acut.*

2. *Ptisanné* de *ptissein*, qui signifie broyer, ôter l'écorce.

il était composé. Elle se préparait de la manière suivante : 1.° on faisait tremper l'orge dans l'eau, jusqu'à ce qu'il se tuméfiât; puis on le séchait au soleil, et on le battait ensuite pour en séparer l'écorce ; après cela, on le faisait moudre, et après que la farine avait bouilli long-temps dans l'eau, on l'exposait encore au soleil; et quand elle était desséchée, on la gardait pour l'usage. C'est cette farine, ainsi préparée, qui portait proprement le nom de *tisane*. On préparait aussi de la même manière le froment, le riz, les lentilles, etc. ; mais on appelait ces tisanes du nom des grains dont elles étaient composées, au lieu que celle d'orge portait le simple nom de tisane. Quand on voulait la mettre en usage, on en faisait bouillir une partie dans douze ou quinze parties d'eau ; et lorsqu'elle commençait à se tuméfier, on y mêlait un peu de vinaigre, d'huile et de sel ; quelquefois un peu d'anet ou de porreau, pour atténuer la viscosité de la tisane, et empêcher qu'elle ne produise des vents. Hippocrate proposait spécialement la tisane préparée de cette dernière manière, dans les douleurs de ventre qui se manifestent après l'accouchement. « Faites « cuire, dit-il [1], la tisane avec du porreau

1. *Lib. de dentitione.*

« et de la graisse de chèvre, et donnez-en à « la nouvelle accouchée. »

Il donnait la préférence à la tisane sur tous les autres alimens, dans les fièvres, parce qu'elle est adoucissante, humectante et d'une digestion aisée. Quand la fièvre était continue, il voulait qu'on donnât dans le principe la tisane, mais médiocrement épaisse, et qu'on diminuât ensuite peu à peu la quantité de la farine d'orge, à mesure que la maladie avançait vers son apogée; il ne prescrivait alors que le suc de la tisane, c'est-à-dire, la tisane passée, *ptisanna transcolata*, afin que la nature, ayant moins de forces à employer pour la coction alimentaire, pût combattre avec plus d'avantage la maladie.

Il faisait prendre, deux fois par jour, la tisane aux malades qui avaient l'habitude de faire deux repas dans l'état de santé. Il craignait même d'accorder de la nourriture deux fois par jour à ceux qui ne faisaient habituellement qu'un seul repas; et dans ce cas, il voulait qu'on n'y vînt que peu à peu. Il refusait toute espèce d'alimens dans les paroxismes et les redoublemens; mais il considérait l'habitude, le pays, la saison et l'âge; et il nourrissait davantage les enfans, moins les adultes, et beaucoup moins encore les vieillards.

Hippocrate blâmait avec raison les médecins de son temps, qui prescrivaient une longue abstinence, surtout au commencement des maladies aiguës, parce que cette abstinence affaiblit trop et empêche de supporter la maladie. Ce n'était que dans celles extrêmement aiguës, qu'il recommandait la diète ténue; mais dans les autres il accordait une quantité suffisante de tisane.[1] Il conseillait aussi, dans les aiguës, d'autres alimens humectans et rafraîchissans, tels que la bette, la citrouille, le melon, l'arroche, etc.; mais il n'en faisait usage que dans les cas qui exigeaient une nourriture plus forte que la tisane.

La boisson qu'il employait le plus fréquemment dans les maladies aiguës, était un mélange de huit parties d'eau et d'une de miel (*aqua mulsa*, *mulsum*); dans quelques-unes, il y ajoutait un peu de vinaigre. Il accordait du vin dans les mêmes maladies, lorsqu'il n'y avait point de délire, ni de douleur de tête.

Quant à la diète dans les maladies chroniques, nous en parlerons ailleurs; nous remarquerons seulement ici, qu'il faisait un très-fréquent usage du lait et du petit-lait, soit comme alimens,

1. *Ubi peracutus est morbus, statim extremos habet labores: ubi vero non, sed plenius cibare licet, tantum a tenui recedendum quantum morbus remissior extremis fuerit.* (*Aph.* 7, *sect.* I.)

soit comme médicamens. Il prescrivait aussi le bain dans quelques maladies ; mais il exigeait, pour que son usage fût utile, que le malade y gardât le plus grand repos, et même le silence; qu'il se confiât entièrement à ceux chargés du soin de le baigner, de lui verser de l'eau sur la tête, et de l'essuyer avec des éponges; qu'il se garantît du froid; qu'il n'entrât pas dans le bain immédiatement après avoir mangé, et qu'il s'abstînt de boire et de manger en sortant du bain. Il voulait encore que l'on fît attention si le malade avait coutume de se baigner en santé, et si le bain lui était utile ou nuisible: enfin il rejetait ce moyen quand le ventre était trop relâché ou trop resserré ; quand il y avait beaucoup de faiblesse, des envies de vomir, une grande aversion pour les alimens, de même que dans le cas d'une hémorragie nasale.

Les propriétés du bain, dit Hippocrate, sont d'humecter, de rafraîchir, de dissiper les lassitudes, de ramollir la peau et les jointures, de provoquer les urines, de soulager les pesanteurs de tête, d'humecter et d'ouvrir les narines et les autres conduits. Il faisait prendre le bain deux fois par jour à ceux qui en avaient l'habitude.

Hippocrate recommandait les exercices dans les maladies chroniques; mais il les désapprou-

vait entièrement dans les aiguës, et il blâmait Hérodicus de ce qu'il les employait dans le traitement de ces dernières. Il n'approuvait pas néanmoins qu'on restât assidument au lit. « Il faut quelquefois, disait-il, pousser les « paresseux hors du lit, et les exciter.[1] »

Lorsque le régime ne paraissait pas à Hippocrate un moyen suffisant pour délivrer le corps du fardeau des humeurs, ou quand celles-ci étaient altérées au point de ne pouvoir, malgré la diète, rentrer en grâce avec la nature; il employait les évacuans, et entre autres la purgation: il comprenait sous ce nom les vomitifs et les purgatifs. Il pensait que le remède, étant introduit dans le corps, évacuait d'abord l'humeur qui a le plus de rapport à sa nature, après quoi il attirait et évacuait ensuite les autres. « De même, « dit-il, que chaque plante attire de la terre « premièrement le suc qui a du rapport à sa « nature, et ensuite d'autres sucs qui n'ont pas « la même affinité avec elle; ainsi un purga- « tif, qui doit évacuer la bile, produit d'abord « cet effet; mais s'il est violent, ou si son ac- « tion se soutient trop long-temps, ne trouvant « plus de bile à purger, il évacue encore la « pituite, puis la bile noire, et enfin le sang.[2] »

1. *Epidem. lib.* VI.
2. *Lib. de nat. hom.*

C'est ce qu'entendent quelques médecins, lorsqu'ils parlent de purgatifs électifs, c'est-à-dire, de ceux qui agissent de préférence sur une humeur. Les médecins mécaniciens, ne pouvant expliquer cette action spécifique de certains médicamens, ont trouvé beaucoup plus commode de nier le fait ; cependant une observation constante prouve que certaines substances possèdent une vertu spécifique, les unes sur les reins, les autres sur le foie, les glandes salivaires, les testicules, etc.

Les purgatifs que l'on mettait en usage du temps d'Hippocrate, alliaient, pour la plupart, la propriété de faire vomir à celle de purger par bas, ou au moins étaient très-violens. Les médecins employaient alors pour l'ordinaire l'ellébore blanc, et l'ellébore noir : les *baies cnidiennes*, qui, selon quelques botanistes, sont les fruits de la *thymelæa foliis lini ;* selon d'autres, ceux du *mezerœum ;* selon Schulzius, les baies du *cneoron* ou *cnestron*, et selon Ray, les graines de la *thimelœa, grana cnidia :* le *cneoron*, le *peplium*, espèce de tithymale ; de même que le *peplus*, le *thapsia*, le suc de l'*hyppophaë*, espèce de *rhamnus :* l'*elaterium*, qui est le suc de concombre sauvage : la *coloquinte*, la *scammonée* et la *pierre magnésienne*, qu'on croit être une sorte d'aimant. Il est encore

fait mention dans les écrits d'Hippocrate, du *cnicus*, qu'on croit être le carthame, et d'une espèce de pavot blanc, qui n'est pas le même que celui que l'on prescrit de nos jours, comme calmant. Les anciens faisaient aussi quelquefois usage de purgatifs plus doux, comme de la mercuriale, du polypode, de l'aloës, de l'épitimum, de l'azarum, etc.

Hippocrate usait des plus grandes précautions quand il voulait employer les purgatifs violens; il les proscrivait dans le temps de la canicule, et durant la grossesse, si ce n'est dans le cas de turgescence : il remarque qu'il est même dangereux de purger avant le quatrième et après le septième mois.

Les maladies chroniques étaient celles dans lesquelles il employait le plus fréquemment ces médicamens; il en était très-avare dans les aiguës. De toutes les personnes affectées de ces dernières, dont il donne l'histoire dans les *Épidémiques*, il n'en est qu'un très-petit nombre qu'il ait purgées : il remarque même que, dans bien des cas, ils ont produit de très-mauvais effets. Il recommandait néanmoins la purgation dans la pleurésie [1], quand la douleur est située au-dessous du diaphragme; il

---

1. *De vict. rat. in acut.*

donnait dans ce cas l'ellébore noir, ou le péplium mêlé avec le laserpitium.

La principale règle que prescrivait Hippocrate touchant la purgation, est que « l'on ne « doit purger que les humeurs cuites, et non « celles qui sont encore dans l'état de crudité, « ni dans le principe de la maladie, à moins « qu'il n'y ait turgescence, qui n'est pas ordi- « nairement considérable[1]. » Par le principe de la maladie, il entendait l'espace de temps qui s'écoule depuis l'invasion jusqu'au quatrième jour accompli[2]. Il est un autre aphorisme qui paraît opposé au précédent. « Dans les com- « mencemens des maladies il faut remuer « (c'est-à-dire, purger), lorsque le cas l'exige; « mais dans la *vigueur* il vaut mieux se re- « poser[3]. » On trouve aisément le sens de cette sentence dans l'aphorisme 24 de la sect. Ire. « Il faut purger rarement dans les maladies « aiguës, et le faire dans le principe, après « s'être convaincu que la chose est nécessaire. »

Hippocrate recommandait de préparer à la purgation en rendant le corps fluide, c'est-à-dire, en rendant les humeurs aptes à être éva-

1. *Aph.* 22, *sect.* I.
2. *Lib. de vict. rat. in acut.*
3. *Aph.* 29, *sect.* II.

cuées [1] au moyen des boissons convenables. Il prescrivait aux bilieux, et dans les affections bilieuses, les médicamens qui purgent la bile; dans les pituiteuses, ceux qui évacuent la pituite; dans les mélancoliques, ceux qui agissent sur la bile noire; et dans l'hydropisie, les phlegmagogues. Il ajoute qu'on reconnaît si un purgatif a évacué, ou non, l'humeur dont on espère la sortie, selon que le malade s'en trouve bien ou mal. Quand il est soulagé, c'est une preuve que l'humeur *peccante* a été évacuée; maissi son état devient pire, quelque copieuse qu'ait été l'évacuation, on peut être assuré que la matière qui cause le désordre, n'a point été éliminée : car il ne pensait pas qu'une purgation fût avantageuse par la quantité, mais par la qualité des déjections, et par l'effet qui en résultait. Il employait les plus violens purgatifs quand il voulait rappeler les humeurs des endroits les plus profonds; et il se servait dans ce cas de l'ellébore blanc, surtout dans la mélancolie, la démence et les fluxions qui, selon lui, viennent du cerveau, et qui se jettent sur les narines, les oreilles; celles qui causent des douleurs de tête opiniâtres, des lassitudes et des pesanteurs, la faiblesse des

1. *Aph.* 9, *sect.* II.

genoux, ou l'enflure de tout le corps. Il donnait aussi ce médicament, avec le bouillon de lentilles [1], aux phthisiques, aux leucophlegmatiques, et dans d'autres maladies chroniques; mais on ne voit pas qu'il l'ait mis en usage dans les aiguës, si ce n'est dans le *cholera* [2], où il dit l'avoir donné avec succès; cette méthode néanmoins est peu sûre, et même très-dangereuse.

Il faisait prendre ordinairement ce médicament après le repas, soit qu'il se proposât de purger ou de décider le vomissement, afin que, mêlé avec les alimens, il agît avec moins de violence sur les premières voies. Il donnait quelquefois aussi la plante appelée *sesamoïdes*, dans la vue de faire vomir, et quelquefois il la joignait à l'ellébore. Il prescrivait encore, dans certains cas, l'ellébore mou ou doux, qui probablement était une préparation particulière, par laquelle on adoucissait cette plante, afin d'en modérer l'action.

Lorsqu'Hippocrate se proposait seulement d'entretenir la liberté du ventre, ou d'évacuer les excrémens contenus dans les gros intestins, il donnait le suc ou la décoction de la *mercuriale* ou du *chou*, ou le petit-lait, et même

1. *De morbis, lib.* II, *et de affect. intern.*
2. *Epidem. lib.* V.

le lait de vache ou d'ânesse, auquel il ajoutait un peu de sel, et qu'il faisait quelquefois bouillir. Il faisait avaler aussi, en certains cas, le lait d'ânesse seul en grande quantité, et jusqu'à seize *cotyles* ou *hémines* [1] (l'hémine contenait neuf onces italiques de liquide) : il y a évidemment une faute dans le passage, comme le remarque fort bien Leclerc [2]; car on trouve, au septième livre des Épidémiques, l'histoire d'un jeune homme à qui Hippocrate en fit prendre neuf hémines en deux jours, ce qui est beaucoup moins. Mais tel a été le sort des écrits d'Hippocrate, ainsi que de tous les anciens, c'est qu'ils ne nous sont pas parvenus dans une parfaite intégrité, mais défigurés et altérés en plusieurs endroits : c'est ce dont Galien se plaignait déjà de son temps, c'est-à-dire, au second siècle de l'ère chrétienne.

Hippocrate employait encore les suppositoires et les lavemens pour lâcher le ventre. Il composait les premiers de miel, du suc de mercuriale, de sel, de nitre, de coloquinte en poudre, et d'autres substances âcres et propres à stimuler le rectum, dans lequel il les introduisait sous forme ronde et semblable à une balle ou cylindrique, à peu près de la longueur

1. *De rat. vict. in acut.*

2. *Hist. de la médecine*, p. 198.

du petit doigt. Les substances dont il faisait usage en lavemens, étaient les feuilles de bette, et d'autres plantes émollientes et relâchantes, à la décoction desquelles il mêlait du miel, de l'huile, du sel, du nitre, etc.

Hippocrate purgeait quelquefois la tête seule, après avoir purgé le reste du corps, dans l'apoplexie, les douleurs de tête invétérées, dans quelques jaunisses, la phthisie, et la plupart des chroniques. Il employait pour cela les sucs de quelques plantes, comme celui de céleri, auquel il ajoutait, dans certains cas, des substances aromatiques, et il faisait tirer ce mélange par les narines. Il se servait aussi, dans les mêmes vues, de poudres composées de myrrhe, de fleurs d'airain et d'ellébore blanc, qu'il introduisait dans le nez pour exciter l'éternuement, et attirer la pituite du cerveau.

Il tentait aussi de purger le poumon, et surtout dans l'empyème ou vomique. Pour cela, il faisait tirer la langue, et introduisait dans la trachée-artère une liqueur irritante qui, déterminant une toux violente, faisait rompre l'abcès, et forçait le poumon à se débarrasser des matières purulentes qui y étaient contenues. Ce moyen, dont il est fait mention au *livre des affections internes*, et au *second livre des maladies*, était employé par les médecins Cni-

diens, au rapport de Galien : il a dû nécessairement tomber dans l'oubli, vu qu'il est non-seulement difficile à pratiquer, mais que son emploi est extrêmement dangereux. Il employait aussi, dans les mêmes vues, les sternutatoires; et quand ces moyens ne réussissaient pas, il hasardait d'ouvrir le côté, pour donner issue au pus.

Hippocrate se proposait dans l'usage de la saignée, moyen dont on a tant abusé depuis Harvey, d'évacuer, de détourner, ou de rappeler le sang qui se portait d'une manière vicieuse en certains endroits du corps : il avait d'autres fois pour but principal de procurer un mouvement libre au sang et aux esprits, ou de rafraîchir. Ainsi, dans l'*ileus*, il prescrit la saignée au bras et à la tête [1], « afin, dit-il, que le ventre supé« rieur cesse d'être échauffé. » Il se réglait à peu près de la même manière pour la saignée que pour les purgatifs, par rapport aux temps et aux individus. « Il faut tirer du sang dans « les maladies aiguës lorsqu'elles sont véhé« mentes, quand le malade est robuste, et sur« tout s'il est dans la vigueur de l'âge. » Il ne pratiquait point cette opération chez les enfans, les femmes grosses et les vieillards; il remarque

1. *De morbis*, *lib.* III.

avec justesse, que la saignée décide souvent l'avortement. Il saignait néanmoins quelquefois aux pieds celles dont le travail de l'enfantement était long, lorsqu'elles étaient jeunes, robustes et sanguines.

Il conseillait de tirer du sang dans les grandes douleurs [1], dans les inflammations, et particulièrement dans celles des principaux viscères, comme le foie, le poumon, la rate, de même que dans celles qui s'accompagnent de douleurs situées au-dessus du diaphragme. Dans ce dernier cas, il veut « qu'on laisse couler le sang « jusqu'à ce que le malade tombe en défail« lance, » surtout quand la douleur est très-aiguë ; ou bien « il faut, dit-il, ne point fermer « la veine, que la couleur du sang ne change. » Dans l'esquinancie, il tirait du sang aux deux bras à la fois. La grande difficulté de respirer était aussi, selon lui, une forte indication pour pratiquer la saignée. Dans l'inflammation du poumon, il versait le sang de toutes les parties du corps, et surtout des bras, de la langue et des narines.

Il recommandait dans les douleurs qui exigeaient la saignée, de la faire le plus près de l'endroit douloureux [2]. Il remarque en particu-

---

1. *De vict. rat. in acut.*

2. *Epidem. lib. VI.*

lier, par rapport à la pleurésie, « qu'il est « utile d'ouvrir la veine interne du bras du « côté de la douleur [1]. » Il faisait ouvrir, par la même raison, les veines du nez et du front dans les douleurs de tête. Il fit saigner au pied une esclave iduméenne qui, après avoir accouché, souffrait de violentes douleurs à une des hanches et des jambes, qui causaient des convulsions. Lorsque la douleur n'était pas véhémente, et que la saignée était indiquée d'ailleurs, il conseillait « d'ouvrir les veines « des parties les plus éloignées, afin de dé-« tourner le sang du lieu affecté. [2] »

Hippocrate n'employait pas la saignée dans les continues non accompagnées de douleurs ni d'inflammation. Il prétendait, avec raison, que la fièvre elle-même était dans bien des cas une contre-indication de la saignée. « Si « quelqu'un, dit-il, a un ulcère à la tête, il « faut le saigner, pourvu qu'il n'y ait pas de « fièvre [3]. Il faut, dit-il encore, saigner ceux « qui perdent tout à coup la parole, pourvu « qu'ils soient sans fièvre [4]. » Il paraît qu'il redoutait la saignée dans la fièvre, parce qu'il

---

1. *De vict. rat. in acut.*
2. *Lib. de nat. hom.*
3. *Epidem. lib.* II.
4. *Ibidem.*

supposait, comme le prouvent plusieurs passages de ses écrits, qu'elle était causée par la bile et la pituite qui s'échauffent, et échauffent ensuite tout le corps (ce qui donne lieu à la fièvre), et que ces humeurs ne pouvaient être évacuées par la saignée. Il regardait d'ailleurs la pléthore bilieuse comme un obstacle à la saignée, et il veut « qu'on s'en abstienne « même dans le crachement de sang pleuré- « tique, lorsqu'il y a de la bile, » c'est-à-dire, dans la pleurésie bilieuse. La justesse de ce précepte se confirme tous les jours dans la pratique : la saignée est nuisible absolument dans toutes les espèces de maladies bilieuses, à moins qu'elles ne soient compliquées d'une violente inflammation, et il n'y a plus que les médecins servilement attachés à la théorie de Boerhaave sur l'inflammation, j'ai presque dit, des médecins homicides, qui pratiquent indistinctement la saignée dans toutes les inflammations quelconques.

Hippocrate faisait une grande différence de la fièvre essentielle, et de la fièvre consécutive et symptomatique. Celle qui accompagne les inflammations, exige, selon lui, la saignée; mais il la proscrit entièrement dans la fièvre essentielle. Aussi, au livre des Épidémiques, est-il rarement fait mention de ce moyen dans

les aiguës continues et très-ardentes. Dans tout le premier et le troisième livres, il n'est qu'un seul exemple de saignée qui fût faite dans une pleurésie, et au huitième jour.

On remarque que, dans toutes les maladies dont le foyer est au-dessus du foie, Hippocrate tirait du sang des veines, du bras ou de la tête; et dans celles qui ont leur siége au-dessous du diaphragme, il ouvrait les veines inférieures, comme celles des jambes, des pieds, etc. [1] Quand le ventre était trop relâché, il voulait qu'on le resserrât avant que de faire la saignée, quand elle était indiquée.

Il prescrivait quelquefois aussi cette opération dans les affections chroniques; ses écrits en offrent plusieurs exemples, et entr'autres celui-ci. Un jeune homme se plaignait d'une douleur de ventre, accompagnée d'un grand bruit quand il restait quelque temps sans manger, et qui discontinuait lorsqu'il avait pris de la nourriture; les alimens dont il faisait usage, ne lui profitaient point; il maigrissait à vue d'œil, et s'exténuait de jour en jour. On lui avait donné inutilement plusieurs médicamens, soit pour purger, soit pour vomir; enfin Hippocrate fit tirer du sang aux deux mains, jus-

---

1. *De vict. rat. in acut. sub finem.*

qu'à ce qu'il n'en restât presque plus dans les veines, et le malade fut parfaitement guéri.[1]

Il saignait aussi dans l'hydropisie, et même dans la tympanite ; dans ces cas il ouvrait les veines du bras. Dans la tuméfaction de la rate, il répétait plusieurs fois la saignée du bras. Quant à la saignée de la langue, qu'il pratiquait dans la jaunisse[2], il paraît que c'était un moyen purement empirique et fondé sur l'expérience, sans qu'on pût rendre raison de son utilité dans cette affection. Ce qui le fait présumer, c'est que le livre où il en est fait mention, passe pour être l'ouvrage de l'école de Cnide, où l'on enseignait, dit-on, la médecine empirique. Ce qu'Hippocrate dit ailleurs, que « si l'on ouvre, ou si l'on brûle à quel- « qu'un les veines (ou les artères) des tempes, « il ne peut plus engendrer, » ne paraît pas mieux appuyé. Les Scythes pratiquaient fréquemment l'ouverture de ces veines, pour se guérir de la sciatique.

Les veines que faisait ouvrir Hippocrate, étaient celles des bras, des mains, des pieds, du jarret, du front, de la partie postérieure de la tête, celles de dessous les mammelles, des tempes, de la langue, du nez et de l'anus. Il

1. *Epid. lib.* V, *sub finem.*

2. *De morbis, lib.* II.

pratiquait quelquefois l'artériotomie, et d'autres fois brûlait quelques veines. Il employait aussi les ventouses, dans la vue de détourner les humeurs qui se portaient vicieusement sur quelque partie ; il les appliquait sèches dans certaines circonstances, et scarifiait dans d'autres. Il faisait usage aussi des cautères.

Hippocrate prescrivait aussi les diurétiques et les sudorifiques. « Toutes les maladies, dit-« il, se guérissent ou se terminent par des éva-« cuations de la bouche, du ventre, de la vessie, « ou de quelque autre cloaque ; mais la sueur « est commune à toutes les affections, ou les « termine également toutes [1]. »

Il variait l'emploi des diurétiques selon les différentes circonstances ; il prescrivait tantôt le bain, tantôt le vin doux, et d'autres fois un régime qui possède cette vertu. Parmi les plantes diurétiques, il prescrivait entr'autres l'ail, l'oignon, le porreau, le concombre, le melon, la citrouille, le céleri, la cytise, le fenouil, l'adianthe, le solanum, et toutes les substances âcres et odorantes. Il plaçait aussi parmi les diurétiques l'oxymel et les viandes salées. Quand il avait l'intention de pousser fortement par les urines, il faisait avaler, avec le vin et le miel,

1. *De vict. rat. in acut.*

quatre cantharides en poudre, auxquelles on avait enlevé les pieds et les ailes.

Il faisait prendre quelquefois aussi les sudorifiques unis aux diurétiques; mais il n'a point indiqué de quels moyens il se servait pour décider tout à la fois des sueurs et des urines copieuses. Il dit, « qu'il faut bien examiner « s'il est à propros de faire suer, quand et « comment; » mais il passe sous silence les procédés qu'il faut employer à cet effet. Il dit seulement dans un endroit, qu'on peut provoquer la sueur, en versant sur la tête une grande quantité d'eau chaude, jusqu'à ce que cette excrétion se manifeste aux pieds; il prescrit ensuite au malade de manger beaucoup de farine cuite, de boire du vin par dessus, de se bien couvrir, et de garder le repos. Il conseille l'usage de ces moyens dans les fièvres qui ne sont causées ni par la bile, ni par la pituite, mais qui dépendent de la fatigue ou de quelque autre cause; mais il rejetait les sudorifiques dans les autres espèces de fièvre.

« Les médicamens, dit Hippocrate, qui ne « purgent ni la bile, ni la pituite, agissent en « rafraîchissant, en échauffant, en séchant, en « humectant, en resserrant et en épaississant, « ou en résolvant.[1] » Il prescrivait aussi les

1. *De affect. lib.* On croit que ce livre n'est pas d'Hippocrate; on l'attribue à Polybe.

somnifères. Il employait dans les mêmes vues les alimens; car il dit, un peu plus bas, que « les alimens et les boissons dont les hommes « se servent dans l'état de santé, doivent leur « servir de même quand ils sont malades, et « qu'ils doivent être préparés et choisis, selon « qu'il est besoin de rafraîchir, d'humecter, de « dessécher ou d'échauffer. »

Hippocrate fait mention, en divers endroits de ses ouvrages, de la plante appelée *mecon*, qui est le nom que les Grecs donnent au pavot; mais ce n'est point le même que celui qu'il employait comme purgatif. C'est de ce mot *mecon* que vient le nom de *meconium* que l'on a donné au pavot. Il s'en servait rarement, ainsi que des autres somnifères, et seulement dans les fortes douleurs, et les insomnies opiniâtres.

Il faisait un très-fréquent usage des fomentations, et il en avait de plusieurs sortes. La première consistait à faire asseoir le malade pendant quelque temps dans un vaisseau, où était contenue une décoction d'herbes appropriées à la nature de la maladie, de manière que cette décoction agît par le contact sur la partie affectée. Il employait cette première espèce de décoction dans les maladies qui avaient leur siége dans les parties situées au-dessous du diaphragme.

Pour la seconde espèce de fomentation, il faisait mettre de l'eau chaude dans une outre, une vessie, ou dans un vaisseau de cuivre ou de terre, et l'appliquait sur la partie affectée, comme, par exemple, sur le point de côté, dans la pleurésie. Il se servait quelquefois aussi d'une grosse éponge imbue d'eau ou d'un autre liquide chaud; et d'autres fois il appliquait l'orge ou la semence d'orobe, ou le son cuit, dans un liquide approprié, et dont on remplissait un sac de toile. On appelait ces dernières fomentations, *humides;* il en faisait encore de sèches, avec le sel, le millet rôti, et que l'on mettait dans des sachets.

La troisième et dernière sorte de fomentation était celle de *vapeurs.* On jetait à diverses reprises, dans l'urine, de petites pièces de fer rougies au feu, et on en dirigeait la vapeur sur l'endroit malade.

Hippocrate employait les parfums. Dans l'esquinancie, il faisait brûler de l'hyssope avec du soufre et du bitume, et en dirigeait la vapeur vers le gosier, au moyen d'un tuyau. Ce moyen évacuait avantageusement une grande quantité de pituite par le nez et par la bouche.[1] D'autres fois il se servait du nitre, de l'oûgan et de la

1. *De morb. lib.* III.

semence de cresson qu'il faisait cuire avec l'eau, le vinaigre et l'huile, et pendant la coction on en faisait respirer la vapeur par la bouche.[1]

C'était spécialement dans les affections propres aux femmes qu'il faisait le plus fréquent usage des parfums, soit pour provoquer les règles, soit pour arrêter les pertes de sang utérines, pour aider à la conception, pour apaiser les douleurs de la matrice, etc.

Il employait les gargarismes, les huiles, les onguens, les cataplasmes, les collyres; mais les médicamens externes, de même que les internes dont il faisait usage, étaient peu composés. Semblable à la nature, dont il était l'observateur et le copiste fidèle, il agissait comme elle, en employant les moyens les plus simples; il n'entrait guères dans ses compositions que deux ou trois substances, et rarement davantage.

Les cataplasmes, les fomentations et les onctions, étaient fréquemment employés par les anciens; ils ne les appliquaient pas seulement dans les affections locales, mais encore dans celles générales, tant aiguës que chroniques. Ces moyens, qui tendaient à opérer des changemens dans tout le système, étaient très-utiles: ils ont été bannis de la médecine moderne, grâces

1. *De morb. lib*, I.

aux théories qui ont fait rejeter tout ce qui ne peut s'y plier. C'était principalement les topiques émolliens dont les anciens faisaient le plus d'usage. Ils ont la propriété de relâcher et d'assouplir le tissu des solides, en diminuant la force de cohésion qui unit les élémens de la fibre, et dont la vertu réside particulièrement dans l'eau tiède qui en fait la base, si on en excepte les huileux. Ils les employaient, ainsi que les modernes, dans les cas de tension, de sécheresse, de douleur et d'inflammation. Hippocrate en recommandait spécialement l'application sur le côté douloureux dans les pleurésies : il ne fit saigner Anaxion qu'au huitième jour de la maladie, et après avoir fomenté. Il ne se bornait pas à leur application sur le côté douloureux; il faisait oindre aussi presque tout le corps, et surtout les lombes et les jambes, quoiqu'il n'y ait, à proprement parler, que la poitrine qui souffre dans la pleurésie.[1] Il ne voulait pas néanmoins qu'on insistât trop longtemps sur ces topiques appliqués à la poitrine. *Verùm si fomentis dolor non placetur, non diutiùs calefacito.* Martian en donne la raison : *resiccat enim hoc pulmonem, et suppurationem facit.* Il est à craindre en effet que les

1. *De rat. vict. in acut.*

applications émollientes trop soutenues ne décident dans les poumons un état de faiblesse qui s'oppose à la coction et à l'expectoration.

Hippocrate prescrivait les fomentations émollientes sur les extrémités inférieures dans les spasmes intestinaux : elles sont en effet très-avantageuses, et les font souvent cesser, à raison du *consensus* qui existe entre ces parties, et qui n'était pas inconnu au père de la médecine. Il recommandait, dans les flux de ventre excessifs qui accompagnent les fièvres, et qui tendent à épuiser les forces, d'examiner l'état des pieds ; s'ils sont froids, il veut qu'on tente de réveiller la chaleur par des fomentations douces. Il regardait, avec raison, ces sortes de flux, comme le produit d'un mouvement excessif dans les entrailles, qu'il faut combattre par des moyens révulsifs.

Dans le tétanos, il employait de fréquentes onctions huileuses sur tout le corps, et les sternutatoires. Lorsqu'il n'était pas déterminé par une plaie, et que le sujet était jeune et robuste, et si c'était au milieu de l'été, il mettait en usage les douches d'eau froide. L'observation a prononcé en faveur de cette méthode dans le tétanos chronique, mais non dans celui qui est aigu : elle est mortelle dans ce dernier.

Il prescrivait avec confiance, dans la pneu-

monie, les expectorans [1] : « prenez, dit-il, de « l'auronne, du poivre et de l'ellébore noir ; « faites cuire dans le vinaigre avec du miel, « et donnez ce mélange dès le principe de la « maladie, si la douleur est violente [2] ». Il recommande dans la même maladie, ainsi que dans l'inflammation du foie et les douleurs voisines du diaphragme, le *panax* cuit dans ce même liquide : ces remèdes, ajoute-t-il, lâchent doucement le ventre, et provoquent les urines. Il accordait, dans la pleurésie et dans la léthargie, du vin, mais peu fort et trempé. Il prescrit aussi aux pleurétiques de boire beaucoup de l'oxicrat et de l'oxymel, pour humecter et favoriser l'expectoration. Il recommande de plus la saignée dans l'inflammation du poumon, ainsi que dans les cas où l'on perd tout à coup la parole ; après quoi il faisait vomir et purgeait par bas, en faisant avaler une grande quantité de lait d'ânesse.

Il saignait dans les convulsions, puis il donnait du poivre et de l'ellébore noir dans le bouillon de poule ; il provoquait l'éternuement, il fomentait, baignait et oignait presque continuellement. Il faisait allumer du feu des deux

1. *De locis in homine.*
2. *De vict. rat. in acut.*

côtés du lit où reposait le malade[1] ; il lui donnait la racine de mandragore, mais en petite quantité, pour que le cerveau n'en fût pas troublé, et appliquait des sachets très-chauds aux tendons de derrière, c'est-à-dire, à la nuque.

Dans l'esquinancie, il ouvrait les veines des bras, celles qui sont sous la langue et sous les mamelles. Il prescrivait des éclegmes et des gargarismes chauds. Il faisait raser la tête, pour y appliquer un cérat, ainsi qu'au cou ; il fomentait ce dernier, puis il l'oignait, et enfin le couvrait de laine. Quand le danger de suffoquer était imminent, il introduisait une canule ou tuyau jusques dans le gosier, pour aider la respiration ; et quand le mal diminuait, il purgeait avec l'elaterium récent. Il faisait usage aussi, dans cette maladie, d'un cataplasme avec la farine d'orge cuite dans l'huile et le vin.

Il commençait la cure de *l'ileus* par le vomitif, comme dans le *cholera ;* ce en quoi il est très-blâmable, car ce moyen est mortel dans ces maladies, et surtout dans la première : pour guérir *l'ileus*, il saignait ensuite aux bras et à la tête ; il rafraîchissait les parties situées

1. *De locis in homine.*

au-dessus du diaphragme, et échauffait celles au-dessous; pour remplir ces vues, il plaçait le malade dans un vaisseau qui contenait de l'eau chaude, et l'oignait sans interruption d'huile, ou il lui appliquait des cataplasmes chauds. Il se servait aussi, dans cette maladie, de suppositoires longs de dix doigts, faits avec le miel, qu'il enduisait de fiel de taureau à l'une des extrémités. Quand, par le moyen de ces suppositoires, il était parvenu à évacuer les excrémens les plus voisins de l'anus, il donnait un lavement. Lorsque les suppositoires ne produisaient aucun effet, il introduisait dans le rectum un soufflet de forgeron, et remplissait d'air les intestins; après quoi il donnait un lavement; il fermait ensuite l'anus avec une éponge : le malade s'asseyait dans un demi-bain chaud, et retenait, le plus long-temps qu'il lui était possible, son lavement; après quoi il faisait oindre avec l'huile. Si l'on excepte le vomitif, la méthode d'Hippocrate, dans le traitement de l'*ileus*, est on ne peut pas plus sage; elle tend directement à introduire une détermination contraire de mouvemens, à procurer des évacuations par bas, à dissiper le spasme des gros intestins, et à prévenir l'inflammation des parties supérieures.

Hippocrate employait, dans la phthisie, les

violens purgatifs, comme les baies de *thymelæa*; il faisait prendre ensuite le lait d'ânesse ou de vache, auquel il ajoutait un tiers d'eau miellée. Il recommandait aussi aux phthisiques l'usage du petit-lait et ensuite le lait, soit pur, soit mêlé, et il y ajoutait un peu de sel, quand il voulait le rendre purgatif. Il proscrivait néanmoins le lait, quand la maigreur et la faiblesse étaient extrêmes, de même que quand il y avait fièvre violente, et généralement dans tous les cas de vives douleurs de tête, de soif, de déjections bilieuses, quand les hypocondres étaient élevés et avec bruit, et dans les fièvres aiguës. Il voulait, pour que son usage fût utile dans la phthisie et les fièvres hectiques, que l'exténuation ne fût pas excessive, et que ces maladies ne fussent accompagnées d'aucun des symptômes que je viens d'énoncer [1]; et en effet le lait ne convient nullement dans ces circonstances, par rapport aux saburres des premières voies, qui produisent ces symptômes, et qui, en altérant et en corrompant le lait, aggravent la maladie, à raison de l'exténuation extrême que produit ou augmente l'inertie des organes et des sucs digestifs, qui, ne permettant pas une bonne assimilation, fait contracter au lait des qualités nuisibles.

1. *Aph.* 64, *sect* V.

Hippocrate prescrivait, dans la phthisie, de brûler en plusieurs endroits le dos et la poitrine, et de tenir ouverts, durant quelque temps, les ulcères qui en résultaient; enfin, il avait recours aussi à la purgation de la tête.

Quant à la diète, il conseillait l'usage de la chair de chèvre, et quelquefois de celle de porc. Esculape recommandait déjà cette dernière dans la même maladie. Lorsque les phthisiques ne crachaient pas aisément les matières purulentes dont leurs poumons sont farcis, il les nourrissait avec des viandes grasses et salées; il leur permettait le vin noir, âpre, et pris avec modération; il conseillait encore les exercices modérés, et surtout la promenade.

Il commençait le traitement de la douleur de tête, par les lotions et les fomentations continuées long-temps sur cette partie avec l'eau chaude, et par les sternutatoires, qui ont la vertu de purger la tête, en évacuant la pituite; il proscrivait le vin et recommandait les boissons humectantes. Si ces moyens n'étaient pas suffisans, il ouvrait les veines des narines et du front, pris il brûlait les veines de la tête en différens endroits, et pratiquait plusieurs incisions sur cette région.

Il remédiait à l'enflure de la rate, maladie à laquelle donnent souvent lieu les fièvres inter-

mittentes qui ont duré long-temps, par l'usage des purgatifs phlegmagogues [1] et des alimens propres à enrayer la pituitescence ; quand ces moyens sont infructueux, il veut qu'on brûle légèrement autour du nombril, en divers points, pour évacuer les eaux.

Il prescrivait d'abord, dans l'hydropisie, un régime desséchant [2], des promenades et des exercices violens ; il voulait même qu'on se livrât à des travaux pénibles, qui fissent suer, et qu'on se livrât ensuite au sommeil. Il recommandait les boissons âcres, pour exciter les urines, et voulait qu'on se nourrît de pain chaud trempé dans le vin noir et l'huile, et de chair de porc cuite dans le vinaigre. Il fallait d'ailleurs boire très-peu, et préférer dans le principe un petit vin blanc, et ensuite un gros vin noir, quand le mal avait fait des progrès sensibles. Quand l'on éprouve de la difficulté de respirer, il conseille de saigner au bras, pourvu toutefois que ce soit en été, que le malade soit dans la force de l'âge et qu'il ait des forces.

Outre ces moyens, il propose encore l'usage des purgatifs qui évacuent par bas l'eau et la pituite, mais non la bile. Au reste, il recommande une sorte de traitement particulier pour

1. *Lib. de locis in homine*

2. *Lib. de vict rat. in acut.*

chaque espèce d'hydropisie ; il en distingue entr'autres une qui dépend du foie, et une autre qui a sa source dans la rate. Il veut que, dans le commencement de la première, le malade prenne un breuvage composé avec l'origan cuit dans le vin, et du *laserpitium* de la grosseur d'un grain d'arobe. Cette boisson doit être suivie du lait de chèvre, dont il faut prendre quatre hémines avec un tiers d'hydromel. Il voulait, en outre, qu'on ne prît aucune nourriture solide, les dix premiers jours de la maladie, durant lesquels il jugeait si le malade guérirait ou non ; que l'on fît seulement usage de la tisane passée, et que l'on prît pour boisson du vin blanc non fort. Au bout de ce temps, il accordait de la chair de coq rôtie, qu'il fallait manger chaude ; de celle de jeunes chiens et de poisson, avec le même vin que ci-dessus. Mais lorsque les eaux commençaient à tomber dans le ventre, c'est-à-dire, quand l'hydropisie était décidément établie, il recourait aux remèdes indiqués plus haut, au vin noir et âpre, à l'exercice, etc.

Quant à l'hydropisie qui a sa source dans la rate, il faisait vomir dans le principe avec l'ellébore, et purgeait ensuite avec le *cneorum*, le suc d'*hippophaë*, ou des grains *cnidiens ;* après quoi il mettait le malade à l'usage du lait d'ânesse,

à la dose de huit hémines, et dans lequel on délayait un peu de miel. Lorsque ces remèdes étaient inefficaces, il recourait aux moyens chirurgicaux.

Hippocrate guérissait la fièvre quarte de la manière suivante. Il purgeait d'abord par le bas ; cette purgation était suivie de celle de la tête, et ensuite répétée : si la fièvre persistait, il laissait passer deux accès, après quoi il faisait baigner dans l'eau chaude, et, au sortir du bain, il donnait, gros comme un grain de millet, du fruit de la jusquiame, et autant de mandragore, du suc de *laserpitium* gros comme trois fèves, et une pareille quantité de triolet, le tout délayé dans le vin pur. Lorsque le malade était robuste, et paraissait se bien porter d'ailleurs, ou quand la fièvre quarte était la suite d'une fièvre de lassitude et de fatigue qui avait précédé, il commençait le traitement par les fomentations, et prescrivait ensuite l'ail, le miel, et du bouillon de lentilles, auquel on ajoutait le miel et le vinaigre. Le malade, après avoir pris ce mélange, avalait un vomitif; quand ce remède avait opéré, il se baignait dans l'eau chaude, et buvait ensuite du *cyceon* avec de l'eau ; le soir il soupait autant qu'il voulait avec des viandes légères. Dans l'accès suivant, il prenait un bain chaud, puis, après

s'être enveloppé de plusieurs couvertures pour amener la sueur, il avalait un vomitif composé de racine d'ellébore blanc, de triolet, et de laserpitium dans du vin pur : si ce mélange ne produisait pas le vomissement, il le répétait après avoir purgé la tête. Enfin Hippocrate prescrivait une nourriture légère et âcre ; et quand l'accès survenait à jeun, il s'abstenait de donner le vomitif.

Hippocrate observe que dans une dyssenterie accompagnée de l'enflure des pieds, la farine délayée dans le lait fut beaucoup plus utile que n'avait été le petit-lait de chèvre. Il remarque encore qu'une personne affectée de la même maladie, s'était très-bien trouvée du lait d'ânesse cuit. Il dit avoir vu aussi que le petit-lait et le lait dans lesquels on avait éteint des cailloux ardens, avaient soulagé dans les mêmes cas. On voit, d'après cela, qu'Hippocrate faisait un très-fréquent usage du lait et du petit-lait dans la dyssenterie. Il employait aussi le bouillon gras dans lequel on avait fait cuire des fèves et le *rubia tinctorum*.

Il purgeait fréquemment dans la maladie noire (vomissement de sang noir), et faisait boire du lait et du petit-lait. Il recommandait dans cette maladie l'abstinence des choses douces, grasses, oléagineuses, et voulait qu'on

n'en donnât que de froides et de purgatives, à moins que la faiblesse ne s'y opposât. Il faisait aussi saigner du bras; et quand le ventre était resserré, il prescrivait un lavement émollient; il défendait le vin et les femmes, les exercices, même la promenade, les liqueurs chaudes, les substances âcres et salines. (*Lib. II, de morbis.*) Ce traitement est approprié à la maladie, mais il faut en rayer les purgatifs, qui ne conviennent que lorsque la source de l'hémorragie est fermée : autrement ils l'augmenteraient et aggraveraient la maladie, comme le prouvent les observations des modernes.

Hippocrate a connu le scorbut, et l'a décrit en ces termes (*lib. de affect. intern.*) : « Ceux « qui sont attaqués de cette maladie, ont le « bas-ventre enflé, la rate dure, gonflée et « douloureuse. Leur visage est noir ou pâle, et « d'une couleur semblable à celle d'une gre- « nade. Il leur vient aux jambes des ulcères « qui ressemblent aux épynictides; leurs mem- « bres dépérissent, et ils sont sujets à la consti- « pation. »

Il attribuait en grande partie les maladies du sexe aux déplacemens de la matrice. Le plus redoutable de tous, selon lui, c'est lorsqu'elle remonte et comprime les parties qui sont au-dessus d'elle. Les accidens qui en ré-

sultent, sont le prompt changement de couleur, le grincement des dents, les convulsions; la difficulté de respirer, qui va quelquefois jusqu'à la suffocation; la privation de tous les sens; enfin un froid universel et semblable à celui de la mort. Il recommande, dans ce cas, d'appliquer des bandes au ventre, de repousser doucement la matrice en bas, d'ouvrir la bouche et de faire passer du bon vin, et, quand l'accès est fini, de purger et ensuite de donner le lait d'ânesse. Lorsque le mal est opiniâtre, il convient, après avoir remis la matrice en son lieu, d'administrer une boisson composée de castoreum, de l'herbe appelée *coryza*, de rhue, de cumin d'Éthiopie, de semence de raifort, de soufre et de myrrhe. Il veut aussi qu'on fasse éternuer la malade, afin de faire descendre la matrice; qu'on lui tienne des choses puantes sous le nez, ou qu'en les brûlant on lui en fasse respirer la fumée; et durant ce temps, il faisait oindre les parties inférieures avec des huiles ou des parfums liquides de l'odeur la plus suave.

Il a donné une bonne description des accidens qu'occasionnent les squirres de la matrice, et de suite un traitement général. « Quand « l'utérus est affecté d'un squirre, dit Hippo- « crate, les règles cessent, son orifice s'affaisse,

» et la conception est empêchée. Cette partie « est toute autre que dans l'état naturel ; elle « paraît au toucher aussi dure qu'un caillou.[1] » Il dit dans un autre endroit[2] que « les squirres « de la matrice dégénèrent souvent en cancers ; « et quand elle devient squirreuse, cette affec- « tion s'accompagne souvent d'une descente : « s'il survient une dureté dans les aînes, et si « la malade sent une chaleur extraordinaire « dans les organes de la génération, c'est un « signe qui indique que le cancer commence « à se former.

« Quand cette maladie est dans son prin- « cipe[3], il faut, dit-il, laver avec de l'eau « chaude, et appliquer des étoffes chaudes sur « la partie affectée. Si la femme est robuste, « et si les douleurs gagnent les parties supé- « rieures, on fomentera entièrement la malade, « et on lui fera avaler un purgatif ; et si la « saison est favorable, elle boira du petit-lait « cuit, durant cinq jours, et, à son défaut, on « lui donnera du lait d'ânesse bouilli, pendant « trois ou quatre jours. Après avoir bu ce lait, « elle fera usage d'eaux et d'alimens convena- « bles, tels que les viandes tendres et fraîches

1. *De morb. mulier. lib.* I.

2. *De nat. muliebri.*

3. *De morb. mulier. lib.* I.

« de mouton et de volaille, des bettes et de « la citrouille. Elle s'abstiendra de tout ce qui « est salé, âcre, du poisson, et de la viande de « chèvre. »

Il employait les pessaires, et leur usage était déjà connu long-temps avant lui; on en faisait même un remède universel dans presque toutes les maladies des femmes. Les anciens s'en servaient dans la vue de ramollir, d'adoucir, d'ouvrir, d'attirer, de resserrer, de purger, de retenir la matrice en sa place, etc.; et ils les préparaient tantôt avec des huiles et des graisses, des sucs d'herbes, et tantôt avec des matières irritantes.

Hippocrate commençait la cure de la suppression des règles par les vomitifs et les purgatifs; et après avoir mis en usage les pessaires les plus âcres, les parfums, les fomentations et les bains chauds, deux fois par jour, il administrait intérieurement des médicamens que l'expérience avait fait connaître propres à attirer ou à évacuer le sang par les voies naturelles. Il employait quelquefois dans cette vue le *crethmus* ou crête marine, cuite dans le vin, fait avec l'arbre appelé *tæda ;* il y joignait la mercuriale et les pois chiches. Si ces moyens n'étaient pas assez actifs, il donnait une boisson préparée avec cinq cantharides dont on

avait ôté la tête, les ailes et les pieds, le *tribulus marin*, *l'anthamus*, la semence de céleri ou de persil, et quinze œufs de séche, infusés dans du vin doux : il employait encore les feuilles et les fleurs de renoncules, qu'il infusait dans le même vin, avec le dictame de Crête, le *pencedanum*, le *panax*, la racine de pivoine, la semence de violette blanche, le suc de chou, le *laserpitium* et la graine de cresson. Ces deux derniers médicamens devaient être délayés dans du vin, ou dans du lait de chienne.

Il voulait qu'on s'abstînt du bain dans les pertes de sang utérines [1], de même que des substances échauffantes, diurétiques et purgatives. Il recommandait de faire coucher les malades dans des lits élevés du côté des pieds, et d'introduire dans le vagin des pessaires astringens [2]. Il voulait qu'on fomentât le ventre et les parties inférieures avec une éponge et des linges trempés dans l'eau froide, et qu'on fît prendre une boisson composée avec la semence de persil rôtie, pilée et passée au tamis; celle d'*erysimum*, préparée de même; celle de *peplium* ou de pavot, celle d'ortie; la galle ou mousse d'olivier sauvage, la rhue, l'origan, le pouliot; la farine d'orge, de fro-

1. *Lib. de locis in homine.*

2. *De morbis mulier. lib.* II.

ment, et le fromage de chèvre : il faisait appliquer aussi, dès le principe, une grande ventouse sur les mamelles [1]. Dès que la perte commençait à diminuer, il purgeait, faisait vomir, et mettait en usage les fomentations adoucissantes, puis astringentes, sur les parties inférieures : il y appliquait ensuite un cataplasme avec la farine d'épeautre mêlée avec le son, le fruit du figuier sauvage, et les feuilles d'olivier : enfin il faisait prendre le lait de vache, cuit ou cru, selon l'état de la malade. Il recommande aussi la semence d'*erysimum*, rôtie ou délayée dans le vin; il joignait à l'usage de ce remède celui des parfums, où entrait le vinaigre, le soufre, l'épeautre, la myrrhe, et le fruit de l'*ophis* ou *serpent*, espèce de plante que nous ne connaissons pas. Ces derniers médicamens concernent une perte de sang particulière, qu'il dit venir des lieux situés sous les *articulations de la matrice ;* mais on ne sait pas ce qu'il a entendu par là, ni quelle espèce de perte il a voulu désigner. Dans un autre endroit, il met la ciguë, prise intérieurement, au rang des remèdes qui arrêtent les pertes de sang utérines. « Prenez, dit-il, autant « de ciguë que trois doigts en peuvent conte- « nir, et buvez-en la décoction faite avec l'eau. »

1. *Aph.* 50, *sect.* V.

Il a sûrement voulu parler, dans cette circonstance, des pertes décidées par les spasmes de la matrice, et surtout de celles que produit l'ulcère de cette partie.

Le traitement des pertes utérines, accompagnées de douleurs, d'âcreté, de mauvaise odeur, etc., était d'ailleurs très-peu différent du précédent. Il donnait l'ellébore blanc, ensuite un purgatif, puis les adoucissans, et enfin les astringens dont on a parlé. Il faut remarquer, qu'outre les fomentations adoucissantes et astringentes, il employait encore les injections dans l'utérus, et surtout quand il était ulcéré: elles étaient composées des mêmes substances que celles-là, de même que les pessaires et les cataplasmes, qu'il mettait aussi en usage. Quant à la diète, il prescrivait le lait d'ânesse, les herbes non âcres et cuites, les poissons gluans, cuits avec l'oignon, et la coriandre dans la saumure douce et grasse. Il recommandait l'usage des chairs de porc, d'agneau, de mouton, plutôt rôties que bouillies, et pour boisson, un petit vin blanc édulcoré avec le miel. Il ne voulait pas qu'on se baignât souvent dans ces affections, et surtout bien chaudement. Lorsque la matrice avait été suffisamment humectée, et l'acrimonie des humeurs corrigée, il proscrivait tout-à-fait le

bain, et conseillait l'usage des alimens et des médicamens toniques et astringens.

Dans les accès hystériques, il comprimait le ventre avec des bandes, et faisait respirer des odeurs fétides; il introduisait quelquefois des sternutatoires, et faisait prendre intérieurement le castoreum. Il dirigeait en même temps des fumigations et des vapeurs, comme dans la suppression des règles, et se servait également, dans l'une et dans l'autre de ces affections, des pessaires. Mais le moyen le plus efficace qu'il conseillait, était le coït.

Il reconnaissait plusieurs causes de la stérilité et de l'avortement, et il prescrit en conséquence diverses méthodes de traitement. Il a décrit les symptômes de la vraie conception. Pour favoriser la délivrance qui se fait difficilement, il recommande de provoquer l'éternuement, et de secouer fortement la femme durant les douleurs de l'enfantement, si toutefois l'enfant se présente dans une position naturelle : mais s'il présente une autre partie que la tête, il veut qu'on le retourne de manière à ce que celle-ci se présente. Lorsque le fœtus était mort dans le sein de sa mère, il en faisait l'extraction avec un crochet de fer, et quelquefois le tirait par morceaux. Durant le travail, il appliquait des fomentations aux parties génitales. Dans

les inflammations de la matrice, survenues à la suite de l'accouchement, il employait les bains, les fomentations, la diète ténue, etc.; et dans la suppression soudaine des lochies, il prescrivait les purgatifs, les lavemens, les fomentations, et les bains tièdes.

Hippocrate appliquait à l'ictère une méthode de traitement qui réussit pour l'ordinaire dans le plus grand nombre de ceux qui en sont affectés. « Il faut, dit-il [1], ramollir la sur-« face externe du corps par des bains chauds, « et lubréfier les intestins et la vessie; car « l'ictère est causé par une bile extrêmement « agitée, qui se fixe immédiatement au-dessous « de la peau; et le médecin le moins habile, « qui sera instruit de cette circonstance, ne « peut manquer de réussir dans la cure de « cette maladie.......... On peut user en « toute sûreté des alimens, des potions, des « remèdes qui ont la vertu de calmer les dou-« leurs, pourvu que ce soit avec précaution « et prudence. Au contraire, les remèdes qui « purgent la bile et la pituite, sont très-dange-« reux, et le médecin qui les prescrit, est im-« prudent ou ignorant. » Cœlius Aurélien ne condamne pas moins l'usage des purgatifs dans

1. *Lib. de affect.*

l'ictère[1]; et en effet ils ne peuvent qu'augmenter l'irritation spasmodique des viscères du bas-ventre, qui, irradiée à la peau, y retient fixement les sucs bilieux qui y sont déposés.

Le cautère était fréquemment employé par Hippocrate ; il en faisait usage dans la plupart des maladies chroniques. Les instrumens dont il se servait pour cela, étaient tantôt des fers chauds, tantôt des fuseaux de bois qu'il trempait dans l'huile bouillante, tantôt une sorte de champignon qu'il faisait brûler sur la partie, et tantôt le lin cru. Il brûlait pour l'ordinaire dans les douleurs fixes. C'était surtout sur les doigts des pieds et des mains, et sur les hanches, qu'il portait le feu, au moyen du lin cru, dans la goutte et la sciatique. Il paraît que cette manière de brûler avec le lin cru, ou plutôt avec la toile neuve de lin, était la même que celle encore adoptée par les Égyptiens du temps de Prosper Alpin, qui en parle ainsi : « Les Égyptiens prennent un peu de « coton, qu'ils enveloppent dans un petit morceau de toile de lin, roulé en forme de « pyramide; après avoir mis le feu à la pointe, « ils en appliquent la base sur la partie qu'ils « veulent cautériser, en appuyant toujours par

1. *Lib.* III, *cap.* V.

« dessus, jusqu'à ce que la combustion soit « entièrement finie ». [1]

Il est une méthode à peu près semblable, en usage de temps immémorial à la Chine et au Japon, l'application du *moxa*, qu'on prépare de la manière suivante : on ramasse les feuilles les plus tendres et les sommités de l'armoise ; après les avoir fait sécher à l'ombre, on les frotte entre les mains, puis on en ôte les cotons et les fibrilles ; et l'espèce d'étoupe qui reste, est conservée pour l'usage. Celle qui a été gardée le plus long-temps, passe pour le meilleur moxa. Quand on veut s'en servir, on en forme entre les doigts de petites pyramides qui excèdent un peu la grosseur d'un pois. Quelquefois on enveloppe cette laine végétale dans un papier, et on la presse dans la main, afin qu'elle soit plus uniformément broyée ; on en coupe des globules de la grosseur de deux plumes à écrire, et on allume le sommet sur l'endroit qu'on se propose de cautériser.

Le moxa que l'on emploie de nos jours en Europe, n'est qu'une imitation de celui de la Chine et du Japon ; il consiste en une pyramide de coton cardé, qu'on allume sur la partie que l'on veut brûler. Pouteau, célèbre chirur-

---

1. *Médic. Egyptior. lib.* III, *cap.* XII.

gien de Lyon, l'a mis en usage avec beaucoup de succès dans quelques maladies, soit internes, soit externes; mais il n'a pas réussi dans toutes; et on peut même dire qu'il a trop généralisé ce moyen, et qu'il en a abusé. C'est particulièrement dans les affections rhumatismales chroniques que ce moyen est heureux: il a souvent guéri de ces maladies qui avaient éludé tous les secours de l'art. Néanmoins il ne réussit, pour l'ordinaire, que quand la suppuration qui suit la chute de l'escarre produite par la brûlure, se soutient pendant quelque temps. J'ai observé qu'il ne produisait pas de grands effets quand les douleurs étaient vagues et ambulantes; et il est dangereux quand elles sont accompagnées d'inflammation. C'est sur le noyau ou le centre de la douleur qu'il convient d'en faire l'application, et souvent il est nécessaire de la réitérer pour réussir. Le célèbre Dessault a employé ce remède avec succès dans la gibbosité.

La cautérisation a été en usage dès la plus haute antiquité: les Grecs l'employaient très-anciennement, et paraissent avoir pris cette méthode des Égyptiens ou des Éthiopiens. Ces derniers brûlaient le front de leurs enfans à l'instant de la naissance, et les Étrusques, l'occiput. Les Lybiens, peuple d'Afrique, et sur-

tout ceux qui menaient une vie pastorale, faisaient le plus grand cas de la cautérisation. Dès que leurs enfans avaient atteint l'âge de quatre ans, ils brûlaient aux uns les veines du sommet de la tête avec de la laine grasse, et aux autres celles des tempes, pour les préserver de la pituite qu'ils croyaient découler du cerveau. Quand cette opération décidait des spasmes, ils les calmaient en arrosant le corps avec de l'urine de bouc; et ce peuple, qui jouissait d'une constitution très-robuste et d'une santé constante, pensait ne devoir ces avantages qu'à cet usage.

Les Scythes nomades, qui disputaient d'ancienneté avec les Égyptiens, se faisaient appliquer le feu aux épaules, aux bras, aux jointures, à la poitrine, aux reins; et la raison de cette pratique était l'excès d'humidité et la faiblesse qu'ils éprouvaient dans les articulations. Ce qui prouve que les Égyptiens, desquels les Grecs ont presque tout emprunté, ont mis très-anciennement en usage le cautère actuel, c'est que, comme le rapporte Pline, [1] sous l'empire de Claude, lorsque la mentagre, qui était endémique en Asie, commença à se manifester à Rome, on fit venir des médecins Égyptiens qui se servirent du feu avec succès. Ce moyen

1. *Histor. nat. lib.* XXVI, *cap.* I.

héroïque, que notre mollesse a fait proscrire de nos jours, est d'un usage familier chez les Lapons, dans les douleurs des articles, et chez d'autres nations peu civilisées, où la médecine est, pour ainsi dire, encore au berceau.

On retrouve la pratique du cautère actuel établie dans toute l'Asie. Les médecins de la plupart de ces contrées brûlent, avec un fer rougi au feu, la plante des pieds, dans les coliques. Un médecin qui a vécu long-temps à la cour du Mogol, les guérissait presque toutes, en appliquant sur l'ombilic, un anneau de fer rougi au feu, d'un pouce et demi de diamètre. Cette méthode, qui était très-communément usitée parmi les anciens, est suppléée de nos jours par l'application des vésicatoires : elle est moins cruelle à la vérité, mais aussi elle est moins efficace, et guérit plus rarement et moins promptement. On peut cependant obtenir des effets qui en approchent, au moyen des caustiques, comme la pierre à cautère, la pierre infernale, les acides minéraux concentrés, les dissolutions métalliques, et notamment celles de mercure, le muriate oxigéné d'antimoine.

Hippocrate cautérisait, dans l'hydropisie naissante, le ventre en plusieurs endroits, vers la région du foie. Il pratiquait huit cautères sur

la tête, dans les grandes douleurs de cette partie, savoir deux vers les oreilles, deux à l'occiput, deux à la nuque, et deux près les angles des yeux. Lorsque ces cautères ne guérissaient pas, il faisait des incisions autour du front, en forme de couronne, et il entretenait, durant quelque temps, ouverts les bords de la plaie; il pratiquait de semblables incisions dans les fluxions qui se jettent sur les yeux, ainsi que des cautères à la tête et au dos. Aussi a-t-il dit : [1] *quæ medicamenta non sanant, ferrum sanat : quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat : quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet.*

Hippocrate a traité de la chirurgie, et rien n'est plus important que ce qu'il a dit des luxations, des fractures, des ulcères et des fistules. Les livres qu'il a écrits sur ces objets, feront toujours la base de la bonne chirurgie. Celse n'a fait que copier Hippocrate, pour ce qui concerne les fractures du crâne, la trépanation, les ulcères et les fistules.

On voit, d'après ce que je viens de rapporter d'Hippocrate, que la médecine avait fait de très-grands progrès; et cela devait être, si on considère que toutes les sciences et les arts se réunissent et se confondent en quelque sorte

1. *Aph.* VI, *sect.* VIII.

par une multitude de points de contact, et qu'il est impossible que l'une se perfectionne sans que toutes les autres n'avancent dans leur marche. Or l'histoire prouve que toutes les connaissances humaines atteignirent en Grèce presque leur point de perfection; ce peuple, né avec des organes sensibles, parlant la plus belle langue de la terre, jouissant de la liberté, et ayant du goût et des loisirs, offre les modèles de la législation et de la civilisation les plus avancées, des chefs-d'œuvre inimitables des arts, et peut-être le *maximum* des progrès que peut faire l'esprit humain dans le développement de ses facultés. Ceci ne peut plaire sans doute à quelques modernes, qui, pour voiler à leurs contemporains les vols qu'ils ont faits aux anciens, et s'attribuer la gloire des découvertes qu'ils ont puisées dans leurs écrits, voudraient anéantir l'antiquité, à laquelle ils en sont redevables.

Les Grecs durent tous ces avantages, non-seulement aux dispositions heureuses qu'ils tenaient du climat le plus favorable, à l'imagination et au génie, mais encore au commerce qu'ils avaient avec les autres nations, et notamment avec les habitans de l'intérieur de l'Asie, et les parties les plus orientales de l'Europe. Déjà du temps du père de la méde-

cine, les épiceries des Indes, et surtout de la côte de Malabar, étaient très-répandues dans le Péloponèse et dans l'Attique, où la branche de commerce relative aux aromates, aux parfums et aux cosmétiques, se trouvait presque entièrement concentrée entre les mains des Athéniens, qui avaient un grand nombre de marchés destinés à vendre ces matières.[1]

Mais telle est la connexion entre la civilisation et les mœurs, ainsi que l'avait déjà remarqué Socrate, que les dernières se dépravent dans les mêmes proportions que l'homme acquiert des connaissances et de la politesse. C'est ce qui arriva aux habitans de la Grèce. On les vit s'amollir et perdre leurs antiques vertus, à mesure que les sciences et les arts firent des progrès parmi eux. Aucun peuple ne fut plus livré au vice, si l'on en excepte les Romains quand ils furent énervés par les lettres des Grecs. Les hommes recherchaient avec fureur des plaisirs criminels qui outragent la nature; et les femmes, surtout celles de Lacédémone, se livraient à la dissolution la plus effrénée. Les premiers, dit Paw, semblent néanmoins excusables en quelque sorte, si toutefois on peut justifier la pédérastie, en ce

1. *Meursius, de ceranico-gemino, cap.* 16.

que les Grecs étaient les plus beaux des hommes, et le sexe était chez eux on ne peut pas plus difforme, et entièrement dénué des grâces qui le rendent séduisant. Mais la dissolution des femmes, continue le même, tenait à diverses causes, et surtout à la mauvaise éducation chez les Spartiates. Celles-ci n'en recevaient aucune qui fût convenable à l'état de fille ni à celui de femme; les mères ne pouvaient par conséquent pas donner des soins utiles à leurs enfans, ni leur enseigner la décence et les mœurs, dont elles n'avaient jamais eu la moindre idée. Toutes les passions exerçaient sur elles un empire tyrannique, qui n'était tempéré ni par la retenue de la pudeur, ni par la modération que dicte la sagesse: c'est pourquoi on les désignait, dans le reste de la Grèce, sous le nom d'*Andromanes*, parce que la passion de l'amour, qui chez elles dégénérait en fureur, les entraînait au dernier terme des faiblesses humaines.

Le sexe Grec éprouvait assez généralement les plus terribles perturbations. J'ose avouer à la face de l'univers, disait Galien, que j'avais conçu une haine mortelle pour ma propre mère; car elle était, ajoute-t-il, si violente et si emportée dans ses transports furieux, qu'elle mordait ses propres esclaves comme une bête féroce,

et dans ces accès, le sang coulait à grands flots de sa bouche.

Plutarque rapporte que les femmes de cette partie du Péloponèse brûlaient quelquefois de ce feu illégitime dont fut consumée Sapho, qui a dépeint elle-même, dans ses vers, les symptômes de cette passion honteuse et infâme. Il est possible qu'une organisation vicieuse ait été chez les Grecques le principe de ce mal terrible; mais on peut croire avec raison, que les excès qu'elles faisaient des vins de Laconie, encore plus violens que ceux de Lesbos, ne contribuaient pas peu à en développer le germe qu'elles portaient dans leur sein. Cet amour illusoire ne les mettait cependant pas à l'abri de l'amour réel, et Sapho éprouva tellement les fureurs de ces deux passions, que, pour s'en délivrer, elle eut recours au saut de Leucade. On ignore si elle y termina ses jours, ou si elle fut du nombre des privilégiées auxquelles on appliquait, ainsi que le rapporte Strabon, des plumes et des ailes, au moyen desquelles elles pouvaient se soutenir, après leur chute, sur les eaux de la mer, et être ensuite secourues par les prêtres d'Apollon, qui conseillaient cette immersion comme un remède propre à calmer les fureurs érotiques et à rendre la paix à l'ame.

Un autre cause non moins puissante de l'extrême désordre auquel se livraient les Lacédémoniennes, ajoute Paw, provenait du luxe effréné, et des richesses immenses qu'elles avaient accumulées, en acquérant tous les fonds de terre autrefois possédés par les branches masculines qu'avaient éteintes la discorde et la guerre. Telles ont été, selon cet auteur, les causes de la dépravation et de l'excessive dépopulation de Lacédémone. Mais qui ne voit ici des causes secondaires, ou plutôt les effets mêmes de la corruption? Tant que les sciences et les arts demeurèrent inconnus aux Spartiates, ils eurent des mœurs, et restèrent soumis aux lois de la république; ce ne fut que lorsque leur flambeau vint à luire chez ce peuple jadis austère, qu'il se livra à tous les vices, et qu'il devint l'esclave des autres nations. C'est ainsi que la corruption et le luxe, inséparables des progrès dans les sciences et les arts, amènent insensiblement la décadence des empires, et finissent par les renverser.

Écrits d'Hippocrate.

Il règne la plus grande incertitude sur les écrits véritables, et ceux faussement attribués à Hippocrate; la critique la plus sévère ne nous éclaire pas assez pour fixer notre juge-

ment sur cet objet. Érotien, qui vivait sous Néron, a fait l'énumération suivante des ouvrages d'Hippocrate. Les livres, dit cet auteur, qui renferment la doctrine des signes, sont le livre intitulé le *prognostic*, le livre des *humeurs*, et les deux livres des *prédictions*. Ces deux derniers, ajoute-t-il, ne sont pas d'Hippocrate. Ceux qui traitent de la physique, sont le livre *de flatibus*, celui de la *nature de l'homme*, celui de la *maladie sacrée*, celui de la *nature de l'enfant*, et celui de l'*air*, *des eaux et des localités*. Les ouvrages qui enseignent la méthode de traiter les maladies, sont les livres des *fractures*, des *articulations*, des *ulcères*, des *plaies* et des *dards*; des *plaies de tête*, du *laboratoire du médecin*, le *Mochlicus*; celui des *hémorroïdes et des fistules*, de la *diète*; ceux intitulés des *maladies*; celui de la *tisane*, des *lieux* ou des *parties contenues dans l'homme*; deux livres des *maladies des femmes*; un des *femmes stériles*, et celui de la *nourriture*. Quant aux aphorismes et aux six livres des *maladies épidémiques*, ils traitent de diverses matières relatives aux âges, aux constitutions, aux affections, à la diète, etc. Les autres concernent l'art en général, tels sont les livres intitulés le *serment*, de la *loi*, et de l'*ancienne médecine*. La *harangue de l'ambassade*, et le

discours prononcé à l'autel, prouvent les bienfaits d'Hippocrate envers sa patrie, et ne traitent pas de l'art. Voilà en sommaire ce qu'en dit Érotien.

Galien parle d'un *Artemidorus Capito* et d'un Dioscoride, qui étaient tous deux originaires d'Alexandrie, et qui avaient fait une collection de tous les écrits d'Hippocrate. Il leur reproche d'en avoir altéré le texte en différens endroits. La liste des livres que ces auteurs avaient recueillis, est plus considérable que celle d'Érotien : on y rencontre de plus le livre des *affections*, celui des *affections internes*, et deux autres livres des *maladies*. Galien prétend qu'on a ajouté au livre intitulé *Mochlicus*, qui est celui que nous avons aujourd'hui sous le titre de la *nature des os*. Il regarde comme supposé le livre des *glandes*; il soupçonne même que les deux livres *de partu septimestri*, et *de partu octimestri*, n'en faisaient qu'un. Il parle de plusieurs livres diététiques, au lieu qu'Érotien n'en cite qu'un; et quoique celui-ci ne pensât pas que les *prénotions de Cos* fussent d'Hippocrate, elles lui étaient néanmoins attribuées du temps de Galien, de même que le septième livre des maladies épidémiques, qu'Érotien regardait encore comme supposé. Cependant il est très-probable, ainsi que le pensaient déjà

plusieurs médecins de l'antiquité, que les prénotions de Cos ne sont qu'un recueil des observations faites par les médecins de cette île, et qui a été publié sous le nom d'Hippocrate.

Outre ces livres, il en est encore plusieurs autres attribués à Hippocrate, et qui sont ceux de la *nature de la femme*, de *ce qui concerne les vierges*, de la *semence*, des *chairs*, de la *superfétation*, de la *dentition*, du *cœur*, de la *vue*, de l'*anatomie*, de la *manière de tirer les enfans morts du ventre de leur mère*, les livres du *médecin*, de la *bienséance* et des *préceptes*. Il est encore plusieurs pièces que l'on suppose avoir été envoyées ou reçues par Hippocrate, ou avoir été écrites à son sujet. Je ne rapporterai pas tout ce qui a été dit par les critiques touchant ses écrits vrais ou supposés, je me bornerai à remarquer qu'il y en avait plusieurs regardés comme faux du temps d'Érotien et de Galien, dont les uns étaient attribués aux fils d'Hippocrate, et les autres à son gendre Polybe, à ses petits fils, à ses disciples et même à ses aïeuls. On pensait même que le livre des *articulations*, et celui des fractures, étaient de son grand-père, dont il portait le nom, et que celui de la *nature de l'homme* avait Démocrite pour auteur.

Qu'on ne soit donc plus étonné d'après cela,

si l'on rencontre quelquefois des contradictions dans les écrits de ce grand homme, contradictions qui ont exercé, sans beaucoup de fruit, ses commentateurs. Bien plus, il paraît que ce sont les livres les plus féconds en raisonnemens, qui lui ont été faussement attribués : Hippocrate raisonnait peu, mais observait beaucoup. On croit, avec raison, que la marque la plus certaine à laquelle on peut reconnaître les véritables écrits du père de la médecine, est un style très-concis et grave : il a écrit dans la dialecte ionique, qui était anciennement la même que l'attique. Enfin, les différens dialectes dans lesquels sont les différens ouvrages qui ont paru sous son nom, prouvent évidemment qu'il n'est pas l'auteur de tous. Il paraît que beaucoup nous viennent de ses ascendans, des médecins de Cos, de ses descendans et de ses disciples, et qu'il en est peu qui lui appartiennent en propre. Mais il n'est pas aisé de rendre à chacun ce qui lui appartient; l'intervalle immense qui s'est écoulé depuis eux jusqu'à nous, a couvert cet objet des plus épaisses ténèbres. Tout ce sur quoi s'accordent les critiques les plus éclairés, c'est que les livres des *chairs*, du *cœur*, de la *maladie sacrée*, des *vents* (*de flatibus*) ; le quatrième livre des *maladies ;* le huitième des *épidémiques ;* celui de la *nature*

des os, de la *nature de l'enfant*, etc., ne sont pas d'Hippocrate. On attribue à Polybe le livre de la *nature des os*, ainsi que celui de la *nature de l'enfant*, et le quatrième livre des *maladies*. On trouve dans ce dernier un système très-ingénieux sur l'æthiologie, qui est tirée des quatre humeurs principales, la *pituite*, le *sang*, la *bile*, et l'*atrabile*. On peut dire en général, que tous ces écrits, soit vrais, soit supposés, qui ont paru sous le nom d'Hippocrate, sont des chefs-d'œuvres d'observations, et que les théories qui y sont contenues, soit vraies et conformes à l'expérience, soit systématiques, portent l'empreinte du génie : et quels que soient leurs auteurs, ils n'en furent pas moins les flambeaux de la médecine, qui servent aujourdhui à guider nos pas dans la même carrière ; ils n'en méritent pas moins notre reconnaissance et nos regrets. Nous nous plaignons avec raison que l'histoire n'ait pas transmis leurs noms à la postérité : ceux de ces fléaux du genre humain, décorés du titre de conquérans, se perpétuent de jour en jour, tandis que les bienfaiteurs du genre humain, les seuls héros qui aient vraiment mérité de l'humanité, sont ensevelis dans un éternel oubli.

EXTRAITS D'HIPPOCRATE.

De l'air, des eaux et des lieux.

Celui qui désire connaître parfaitement la médecine, doit d'abord examiner, avec beaucoup de soin, toutes les saisons de l'année et leurs effets; car elles ne se ressemblent point: elles sont, au contraire, très-différentes entre elles par leur nature, et il leur arrive d'ailleurs une infinité de changemens divers. Il faut aussi qu'il connaisse la nature des vents froids et des vents chauds, tant de ceux qui sont communs à toutes les contrées, que de ceux qui sont propres à chaque pays. Enfin il faut qu'il connaisse bien toutes les qualités et les vertus des eaux; car autant celles-ci diffèrent par leur goût et par leur pesanteur, autant sont-elles différentes par leurs vertus.

Un médecin qui arrive dans une ville qu'il ne connaît pas, doit d'abord considérer son exposition, par rapport aux vents et au soleil: car il y a une bien grande différence entre une ville qui est située au nord, et celle qui est au midi; entre celle qui est au levant, et celle qui est au couchant. Cela lui étant bien connu, il doit fixer son attention sur les eaux, examiner si elles sont marécageuses, si elles viennent des

montagnes et des rochers, ou enfin si elles sont salées ou crues, légéres ou pesantes.

Ensuite il doit considérer le terroir, et voir s'il est nu et sec, couvert et humide; s'il est dans un fond et étouffé, ou élevé et froid. Il considèrera après cela le régime des habitans; s'ils sont grands buveurs et grands mangeurs, paresseux ou laborieux et adonnés aux exercices, et s'ils boivent peu, quoique d'ailleurs ils mangent beaucoup : car c'est de ces choses qu'il doit tirer des conséquences sur tout ce qui se présente. S'il est bien instruit de toutes ces choses, ou du moins de la plus grande partie, il n'ignorera la nature d'aucune maladie, soit particulière, soit générale, et par conséquent il ne restera pas indécis sur les remèdes qu'il doit employer, et ne commettra aucune faute; ce qui arrive infailliblement à ceux qui ont négligé de s'instruire de tout ce que je viens d'expliquer. Bien plus, il pourra prédire d'avance les maladies générales dont cette ville sera affligée à chaque saison, et celles dont chaque habitant est menacé par la manière différente de vivre; car, connaissant les changemens des saisons, le lever et le coucher des astres, leurs causes et leurs effets, il connaîtra parfaitement quelle sera l'année dans laquelle il va entrer. Mais un médecin qui aura

étudié très-exactement toutes les différentes qualités des temps, et qui pourra prédire quelle sera chaque année, connaîtra à plus forte raison ce que chaque chose sera en particulier : il saura ce qui contribue le plus à la santé ; et, sûr de son art, il marchera sans crainte dans tout ce qui regarde la pratique.

Que si quelqu'un pense que ces choses sont au-dessus du médecin, et qu'elles ne regardent que ceux qui s'occupent des météores ; pour peu qu'il veuille suspendre son jugement, il sera convaincu que la connaissance de l'astronomie est d'un très-grand secours dans la médecine : car le changement des saisons en apporte de très-grands dans la vigueur ou la faiblesse des organes digestifs. Mais il faut expliquer clairement de quelle manière on doit faire cette étude.

Toute ville qui est exposée aux vents chauds, c'est-à-dire, aux vents qui soufflent entre le levant et le couchant d'hiver, et qui est à l'abri de ceux du nord, abonde en eaux ; mais elles sont salées et peu profondes : elles sont chaudes en été, et froides en hiver.

Les villes qui ont une belle exposition, et par rapport aux vents, et par rapport au soleil, et qui ont de bonnes eaux, ne sont pas si sujettes aux changemens dont je parlerai : mais

celles qui ont des eaux marécageuses ou des eaux de lac, et qui ont une mauvaise exposition, y sont plus sujettes.

Si l'été y est sec, les maladies y sont courtes; et s'il est pluvieux, elles y durent très-longtemps, et presque toutes s'accompagnent d'ulcères rongeans. Si l'hiver est froid, les hommes y ont la tête très-humide et pleine de pituite, qui, tombant dans le ventre, cause de fréquentes diarrhées. Ils ont peu de force et de vigueur; ils digèrent avec peine: tout homme qui a la tête faible, ne saurait porter le vin; le moindre excès l'incommode. Aussi le vin leur est-il contraire. Quant aux maladies particulières qui y règnent, les voici. D'abord les femmes n'y jouissent pas d'une bonne santé, et sont sujettes aux fluxions. Il y en a beaucoup que la maladie, et non la nature, rend stériles, ou fait souvent avorter. Les enfans y ont de la difficulté de respirer, et tombent dans de fréquentes convulsions qu'on regarde comme épileptiques. Les hommes y ont des dyssenteries, des flux de ventre, de petites fièvres appelées *épiales*, des fièvres d'hiver très-longues et très-opiniâtres, des pustules qui s'engendrent durant la nuit, et des hémorroïdes: mais on n'y voit presque point de pleurésies et de péripneumonies, ni de fièvres ardentes, ni aucune des

maladies aiguës; car il est impossible que ces maladies règnent dans les lieux où l'on a le ventre libre. Il y a des ophtalmies humides qui ne sont ni longues ni fâcheuses, à moins qu'il ne survienne quelque maladie épidémique particulière par le changement des saisons. Quand les hommes ont passé cinquante ans, les catarrhes ou fluxions, qui viennent du cerveau, les rendent paralytiques, si le soleil leur donne tout d'un coup sur la tête, ou qu'ils y aient souffert un trop grand froid. Voilà quelles sont les maladies des habitans de ces pays; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient exposés aux maladies que les changemens de saisons causent ordinairement partout.

Quant aux villes qui ont une exposition contraire à celle dont je viens de parler, et qui, à couvert des vents chauds, sont exposées à des vents froids, entre le couchant et le levant d'été, voici ce qui leur est particulier. Premièrement, les eaux y sont froides et deviennent ordinairement fort douces : les hommes y sont nécessairement grands et secs; ils ont le ventre inférieur dur et cru, et le supérieur mou et humide, et la bile les domine plus que la pituite. Ils ont la tête saine et forte, et la plupart sont sujets à des ruptures de vaisseaux. Les maladies qui y règnent, sont les pleurésies

et toutes les affections aiguës ; car c'est nécessairement le partage des habitans des lieux où l'on a le ventre dur et constipé. On y est fort sujet aux suppurations, et cela vient de la rigidité de la fibre, de la dureté et de la constipation du ventre. La froideur de l'eau fait aussi que les vaisseaux se rompent. Les hommes de cette complexion sont nécessairement aussi plus grands mangeurs que grands buveurs ; car il est impossible qu'ils mangent et boivent également. Ils sont sujets de temps à autre à des opthalmies très-longues et très-fâcheuses, qui leur font souvent perdre la vue. Ils ont, en été, jusqu'à l'âge de trente ans, de grands et fréquens saignemens de nez. Le mal caduc y est rare, mais violent ; et la raison veut que ces hommes-là vivent plus long-temps que les autres, que leurs ulcères ne soient ni si humides ni si dangereux, et que leurs mœurs soient plus sauvages que douces. Voilà quelles sont les maladies ordinaires aux habitans de ces villes ; mais ils ne laissent pas de participer à celles qui sont communes et générales, et qui viennent du changement et de l'irrégularité des saisons. Pour les femmes, il y en a beaucoup de stériles, à cause des eaux qui sont dures, crues et froides ; ce qui fait qu'elles ne sont pas convenablement réglées, mais en petite quantité

et d'un sang très-mauvais. Elles accouchent difficilement, et sont peu sujettes à l'avortement. Lorsqu'elles ont accouché, elles ne peuvent pas nourrir leurs enfans, car elles n'ont point de lait, par rapport à la crudité et à la dureté des eaux. Il y en a beaucoup qui tombent dans la phthisie après leurs couches; car les efforts violens qu'elles ont faits, leur ont causé des ruptures de vaisseaux. Leurs enfans ont le scrotum enflé durant le bas âge; mais cette incommodité se dissipe avec le temps. Il est vrai que l'enfance y est plus longue qu'ailleurs, et que la puberté y est plus tardive. Voilà ce qu'on peut dire des vents froids et des vents chauds, et des villes qui y sont exposées.

Pour celles qui sont exposées aux vents entre le levant d'été et celui d'hiver, et celles qui ont une exposition toute contraire, voici ce qui les concerne. Celles qui regardent le levant, sont sans comparaison plus saines que celles qui sont au nord et que celles qui sont tournées aux vents chauds, quand il n'y aurait qu'un stade de différence; car premièrement le froid et le chaud y sont plus modérés : et les eaux qui reçoivent les rayons du soleil levant, ne sauraient être que très-claires, d'un très-bon goût, très-molles et très-agréables; les premiers rayons du soleil les purifient,

et l'air retient long-temps l'impression du matin. Les hommes y ont le teint fort bon et fleuri, à moins que quelque maladie ne l'altère. Ils ont la voix claire et nette, et sont mieux disposés que ceux du Nord pour l'entendement, et leurs passions sont plus réglées. Enfin tout ce qui y vient est meilleur; et l'on peut dire qu'une ville située de cette manière, a un printemps continuel, à cause de la douce température de l'air, qui n'est ni trop froid ni trop chaud. Les maladies y sont en petit nombre, légères et presque de même nature que celles qui ont lieu dans les villes exposées aux vents chauds. Les femmes y sont fécondes, et accouchent facilement.

Mais les villes qui regardent le couchant, et qui sont à couvert des vents du levant, et qui ne reçoivent que les vents chauds et ceux du nord; ces villes, dis-je, sont nécessairement malsaines: car premièrement les eaux n'y sont point claires, parce que l'air qui, comme je l'ai déjà dit, retient la première impression du matin, se mêle avec ces eaux, les corrompt, et le soleil ne peut les voir que lorsqu'il est déjà fort élevé. L'été, pendant tout le matin, il souffle des vents froids et il tombe de la rosée, et le reste du jour le soleil brûle et dessèche les hommes; c'est pourquoi ils n'ont ni force

ni couleur, et sont sujets à toutes les maladies dont j'ai parlé. Ils ont de plus la voix rude et enrouée, à cause de la grossièreté et de l'impureté de l'air, qui ne peut être purgé par les vents secs du nord, parce que ces vents n'y sont pas de longue durée, et que ceux qui y durent, sont très-humides et très-pluvieux. Les vents du couchant ressemblent très-parfaitement à ceux de l'automne, et la situation de ces villes leur donne une température à peu près semblable à celle de cette saison, à cause des changemens qui y arrivent dans un même jour; car le matin et le soir ont une constitution entièrement opposée. Voilà ce que j'avais à dire quant aux vents commodes et incommodes, sains et malsains.

Je passe maintenant aux eaux, et je vais indiquer celles qui sont saines ou malsaines, et quels biens et quels maux résultent de leur usage; car elles contribuent à la santé autant et même plus qu'autre chose.

Les eaux des marais, celles des lacs, et en général toutes celles qui sont stagnantes, sont nécessairement chaudes en été, épaisses et puantes, parce qu'elles ne coulent point, qu'elles reçoivent toujours de nouvelles pluies, et qu'elles sont échauffées par le soleil; c'est pourquoi elles sont d'un blanc jaunâtre, mau-

vaises et bilieuses. En hiver elles sont froides, glacées et troubles, tant par les neiges que par les pluies. C'est pourquoi elles sont grossières et pituiteuses. Ceux qui en boivent, ont la rate fort grosse et obstruée, le ventre dur, tendu et chaud, les épaules, les clavicules et le visage très-décharnés; car les chairs se fondent et sont reçues dans la rate : ainsi ils sont fort déliés et fort maigres. Il suit de là encore qu'ils sont altérés et affamés, et qu'ils ont les cavités supérieures et inférieures si sèches et si chaudes, qu'ils ont besoin de violentes purgations, et cette maladie ne les quitte ni en hiver ni en été. Il y a de plus quantité d'hydropisies qui finissent par la mort. Il règne en été des dyssenteries, des flux de ventre, et des fièvres quartes fort longues : or toutes ces maladies, quand elles durent fort long-temps, mènent ces sortes de complexions directement à l'hydropisie, et il n'en réchappe presque point. Voilà les maladies qu'ils ont en été.

Durant l'hiver, les jeunes gens y sont sujets à des inflammations des poumons, et à la frénésie : les vieillards, à des fièvres ardentes, qui sont l'effet de l'excessive constipation du ventre : et les femmes y ont ordinairement des tumeurs; elles sont surchargées d'une pituite blanche; elles conçoivent difficilement, et accouchent

de même; elles mettent au monde des enfans très-gros et très-volumineux, et qui dans la suite tombent dans la consomption, et sont toujours très-malsains : après leurs couches, ce qu'elles évacuent par vidanges, est de très-mauvaise odeur. Les enfans y ont ordinairement des descentes, et les hommes des varices et des ulcères aux jambes, de sorte qu'il leur est impossible de vivre long-temps : aussi vieillissent-ils avant l'âge. Il arrive souvent aussi que les femmes croient être grosses, et quand le terme est venu, cette grossesse s'évanouit; car ce n'était qu'une enflure causée par des eaux amassées dans la matrice. Je juge donc ces sortes d'eaux très-malsaines.

Les eaux les plus insalubres, après celles-ci, sont celles qui coulent des rochers, car elles sont dures; et celles qui viennent des lieux où il y a des eaux chaudes, du fer, du cuivre, de l'argent ou de l'or, du soufre, du vitriol, du bitume ou du salpêtre; car c'est la violence de la chaleur qui produit toutes ces matières. Il n'est donc pas possible que ces eaux soient bonnes ; elles sont dures et ardentes ; elles passent avec peine, et empêchent le ventre de faire ses fonctions.

Les meilleures sont celles qui viennent des lieux hauts et des collines qui n'ont que de la

terre, car elles sont douces et blanches, et elles portent bien le vin; elles sont chaudes en hiver et froides en été, ce qui désigne que leurs sources sont très-profondes. Mais il faut louer surtout celles qui coulent vers le levant, et principalement vers le levant d'été; car elles sont nécessairement les plus claires, les plus légères, et elles ont le meilleur goût. Toutes celles qui sont salées, âcres et crues, sont en général très-mauvaises à boire. Il y a pourtant certains tempéramens et certaines affections, auxquels elles conviennent, comme je le dirai tout à l'heure.

Cependant il faut se souvenir que celles qui sont au levant, sont les plus excellentes; qu'après celles-là ce sont celles qui coulent entre le levant et le couchant d'été, et plus vers le levant que vers le couchant; et que le troisième degré de bonté est pour celles qui coulent entre le couchant d'été et celui d'hiver. On met au dernier rang celles qui coulent vers le midi, et celles qui coulent entre le levant et le couchant d'hiver : mais elles sont moins dangereuses dans les pays froids que dans les pays chauds; et quant à leur usage, voici ce que j'en pense.

Ceux qui ont beaucoup de force et de santé, peuvent faire usage de toutes les eaux qui se présentent; mais ceux qui ne jouissent pas de

la santé, doivent rechercher les eaux les plus saines : ils trouveront du soulagement en observant les règles que je vais donner. Ceux qui ont le ventre dur, constipé et disposé à s'enflammer, doivent user des eaux les plus douces, les plus claires et les plus légères; et ceux qui l'ont mou, humide et pituiteux, doivent boire les eaux les plus dures, les plus crues et un peu salées; car elles consument la pituite et l'humidité.

Toutes les eaux qui cuisent facilement, qui fondent et pénètrent les viandes, lâchent le ventre et lui communiquent leurs vertus; et celles qui sont crues et dures, et qui cuisent difficilement ces mêmes viandes, ne peuvent que dessécher et resserrer. L'erreur populaire fait que l'on se trompe sur les eaux salées : on les croit très-propres à lâcher le ventre, quoiqu'elles y soient très-contraires, car elles sont crues et ne peuvent servir à cuire les viandes; c'est pourquoi elles sont plus propres à boucher et à resserrer, qu'à ouvrir et lâcher. Voilà pour ce qui est des eaux de source : venons aux eaux de pluie et de rivière.

Les eaux de pluie sont très-légères, très-douces, très-délicates et très-claires. 1.° Le soleil attire les parties les plus légères et les plus ténues de l'eau, comme cela paraît manifestement par le sel; car ce qu'il y a de plus

salé dans l'eau, y est laissé à cause de sa pesanteur et de sa grossièreté: mais ce qu'il y a de plus subtil, est élevé à cause de sa légèreté; et le soleil n'élève pas seulement les vapeurs des rivières et des étangs, mais de la mer et de toutes les choses où il se trouve quelque humidité, et il s'en trouve partout. Il en attire même des hommes, car il élève ce qu'il y a de plus subtil et de plus léger dans leurs humeurs. Une preuve bien évidente de cela, c'est un homme qui marche ou qui est assis au soleil : on ne voit aucune marque de sueur dans toutes les parties sur lesquelles le soleil donne, car toute la sueur est attirée par ses rayons; mais toutes celles qui sont cachées par les habits ou par quelque autre chose que ce soit, sont couvertes d'eau; l'humidité est attirée par la chaleur et retenue par les habits, de manière que le soleil ne saurait la boire, et ce même homme n'est pas plus tôt à l'ombre, qu'il sue partout également, le soleil n'éclairant plus aucune de ses parties.

Il suit de ce que je viens de dire, que de toutes les eaux, celles de pluies se corrompront le plus promptement, et auront la plus mauvaise odeur; car elles ne sont qu'un amas et un mélange de plusieurs sortes d'eaux toutes différentes; c'est ce qui produit la corruption.

Ajoutez à cela, que quand ces vapeurs sont élevées en haut, qu'elles sont agitées çà et là, et mêlées avec l'air, ce qu'il y a de plus trouble, de plus épais et de plus obscur, se sépare, devient *air* et nuage; et ce qu'il y a de plus subtil et de plus léger demeure là et devient doux, parce qu'il est cuit et brûlé par le soleil : car, telle est la nature de toutes ces choses, elles deviennent douces, quand elles sont cuites.

Pendant que les vapeurs sont dispersées, et qu'elles ne sont pas ramassées et réunies, elles flottent en l'air; mais lorsque des vents contraires les ont rassemblées, alors, ou le nuage crève, ou l'amas augmente : en effet, il y a bien de l'apparence que cela arrive lorsque les nuages, poussés par les vents, donnent dans d'autres nuages poussés par des vents contraires; car alors ces premières vapeurs étant arrêtées, et celles qui les suivent, survenant, cet amas s'épaissit, devient obscur et noir, et enfin chargé de son propre poids, il se rompt et tombe en pluie. Cette eau ne peut être que très-bonne; mais elle a besoin de cuire et d'être passée par un linge : autrement elle est fétide et rend la voix rude et rauque.

Les eaux de neige et de glace sont toutes très-mauvaises : car une eau qui a été gelée, ne recouvre jamais sa première qualité, parce

qu'elle a perdu ce qu'elle avait de plus clair, de plus léger et de plus doux, et qu'elle ne conserve que ce qu'elle avait de plus épais, de plus pesant et de plus trouble. Il est aisé de s'en convaincre par l'expérience. Qu'on prenne un vaisseau dans le plus grand froid, qu'on l'emplisse d'une certaine quantité d'eau qu'on aura mesurée ou pesée, qu'on l'expose à l'air afin qu'elle gèle jusqu'au fond; que le lendemain on la mette dans un lieu bien chaud, afin que la glace se fonde; et qu'on mesure et qu'on pèse ensuite cette eau : on la trouvera de beaucoup diminuée; marque sûre que la gelée a emporté ce qu'il y avait de plus subtil et de plus léger, et nullement ce qu'il y avait de plus pesant et de plus dense. Voilà pourquoi j'estime que toutes ces eaux de neige, de glace, et autres de même nature, sont très-mauvaises.

La pierre, la colique néphrétique, la strangurie, l'ardeur d'urine, la sciatique et les tumeurs, viennent particulièrement aux hommes qui boivent toutes sortes d'eaux, ou des eaux des grandes rivières où d'autres rivières se déchargent, des eaux de lacs où se rendent différentes eaux, et des eaux qui ont leur source fort éloignée; car il est impossible qu'une eau soit semblable à une autre eau : l'une est douce, et l'autre est salée ou alumineuse; celle-ci est

froide, et celle-là est chaude; et quand elles sont mêlées ensemble, elles se combattent continuellement, jusqu'à ce qu'enfin la plus forte prenne le dessus, et ce n'est pas toujours la même; mais c'est tantôt l'une et tantôt l'autre.

Les vents contribuent beaucoup encore à cette différence; car le vent du nord donne de la force à celle-ci, et le vent du midi en donne à celle-là, et ainsi des autres. Ces eaux laissent au fond du vaisseau qui les contient, du limon et du sable, et c'est ce qui fait qu'elles causent les maladies dont je viens de parler : mais elles ne les causent pas généralement à tous les hommes; car ceux qui ont le ventre libre et sain, la vessie peu échauffée et son col bien tempéré, ceux-là urinent bien facilement, et il ne se fait aucun amas au fond de la vessie: mais pour ceux dont le ventre est fort sec et ardent, et qui ont par conséquent la vessie très-échauffée, cette chaleur se communique au col de la vessie, ce qui fait que l'urine, ne pouvant couler, se cuit et se brûle; car il ne passe que ce qu'il y a de plus léger et de plus subtil: ce qu'il y a de plus pesant et de plus épais s'amasse au fond et s'augmente peu à peu. Le premier amas, étant remué et agité par l'urine qui cherche un passage, attire à soi tout ce qu'elle a d'épais, et s'augmente et se durcit;

et quand on veut uriner, il est poussé vers le col de la vessie, dont il ferme l'entrée, empêche l'urine de passer et cause des douleurs insupportables, et qui se font sentir tout le long de la verge : c'est pourquoi les enfans qui ont la pierre, frottent et tirent sans cesse cette partie à laquelle ils rapportent la cause de leurs douleurs. Une marque certaine que telle est la formation de la pierre, c'est que, lors de sa formation, on rend une eau très-claire et qui est comme du petit-lait, parce que ce qu'il y a de plus crasse et de plus bilieux, ne coulant point, demeure dans la vessie, où il s'augmente tous les jours. Elle est aussi formée, dans les enfans, du mauvais lait qu'ils têtent, c'est-à-dire, du lait qui est trop chaud et trop bilieux, car il leur échauffe le ventre et la vessie, ce qui cause les accidens dont je viens de parler. C'est pourquoi je dis qu'il vaudrait mieux donner aux enfans du vin bien trempé, car il dessèche et brûle moins les veines que le mauvais lait. Le même inconvénient n'a pas lieu pour les filles, car elles ont l'urètre plus court et plus large, de sorte que l'urine passe facilement; aussi ne donnent-elles aucune marque qu'elles aient de la difficulté à uriner; et comme elles ont l'urètre plus large, elles urinent plus que les garçons.

Pour ce qui est de la constitution de l'année, voici les signes qui peuvent faire conjecturer si elle sera saine ou malsaine. Si le lever et le coucher des astres sont suivis des signes et des effets qu'ils doivent produire; si l'automne est pluvieux et l'hiver modéré, c'est-à-dire, qu'il ne soit ni trop doux, ni trop violent, et que le printemps et l'été soient tempérés par des pluies douces et convenables à la saison, il est certain qu'une année pareillement constituée ne peut être que saine. Mais si l'hiver est sec, boréal, froid, et le printemps pluvieux et austral, et échauffé par les vents du midi, il faut nécessairement que l'été cause des fièvres, des dyssenteries et des ophtalmies; car lorsque le chaud vient tout d'un coup, la terre étant relâchée par le vent du midi et abreuvée par les pluies du printemps, il est impossible que la chaleur ne soit double : celle de la terre se joignant à celle du soleil, et les ventres des hommes n'étant pas encore resserrés, ni le cerveau débarrassé de l'humidité qu'il a contractée, le printemps étant tel, il faut nécessairement que le corps et les chairs abondent en humeurs; ce qui cause généralement des fièvres aiguës, surtout aux pituiteux, et des dyssenteries, particulièrement aux femmes et aux hommes qui ont le plus d'humidité.

Si le lever de la canicule est accompagné de pluies et de vents, et rafraîchi par les étésies (vents du nord), on peut espérer que les maladies cesseront, et que l'automne sera sain. Si le contraire a lieu, la mortalité se mettra sur les femmes et les enfans, et point du tout sur les vieillards ; ceux qui réchappent des maladies de cette constitution, tombent dans des fièvres quartes qui se terminent par l'hydropisie.

Si l'hiver est austral, chaud, pluvieux et doux, et le printemps boréal, froid et sec, les femmes grosses qui doivent accoucher au printemps, seront sujettes à avorter ; et celles qui accoucheront sans accident, n'auront que des enfans malsains et infirmes, qui mourront bientôt, ou qui seront toute leur vie faibles et languissans. Les autres personnes auront des dyssenteries et des ophtalmies sèches. Il y aura même des fluxions qui tomberont de la tête sur les poumons. Les pituiteux et les femmes auront des dyssenteries, la pituite coulant toujours de leur cerveau à cause de l'humidité de leur tempérament. Les bilieux auront des ophtalmies sèches, à cause de la chaleur et de la sécheresse de leurs chairs. Les fluxion set les catarrhes surviendront aux vieillards, parce que leurs veines sont dilatées et ouvertes, et les humeurs fondues dans les vaisseaux ; les

uns mourront subitement, et les autres seront paralytiques d'un côté : car lorsque l'hiver est chaud et humide, et que le corps par conséquent n'est point raffermi ni les veines resserrées, si le printemps est froid est sec, le cerveau, au lieu de se relâcher et de se fondre pour ainsi dire par la douceur de la saison, et de se purger des humeurs qui causent la distillation du nez et la toux, se resserre et s'affermit; et l'été venant tout à coup, la grande chaleur et ce changement extrême causent toutes ces maladies, qui, venant à finir, laissent des lientéries et des hydropisies, l'humidité du ventre ne pouvant être facilement desséchée.

Si l'été est pluvieux et austral, chaud, et que l'automne soit de même, l'hiver sera nécessairement malsain. Ceux qui auront passé l'âge de quarante ans, et les pituiteux, tomberont dans des fièvres ardentes, et les bilieux, dans des pleurésies et des péripneumonies.

Mais si l'été est sec, boréal, froid, et l'automne humide et austral chaud, l'hiver suivant apportera des maux de tête, des sphacèles du cerveau, des enrouemens, des distillations du nez, des toux, et quelquefois même des phthisies.

Si l'automne est sec, boréal et froid, et

si on n'a eu des pluies, ni avant le lever de la canicule, ni après le lever d'Arcturus, il est très-sain pour les pituiteux et pour tous ceux qui sont naturellement humides, et surtout pour les femmes; mais il est très-nuisible aux bilieux, car il les dessèche extrêmement, et leur cause des ophtalmies sèches, des fièvres aiguës très-dangereuses, et des affections hypocondriaques: car ce qu'il y a dans la bile de plus aqueux et de plus humide étant consumé, il ne reste que ce qu'il y a de plus épais et de plus âcre; ce qui arrive aussi au sang; et c'est ce qui cause ces maladies; au lieu que cette constitution est très-favorable aux pituiteux, parce qu'ils sont desséchés par les deux saisons qui se suivent, et que l'hiver les trouve sans humidité. Si quelqu'un donc prend garde à toutes ces choses, telles que nous les proposons, et s'il les considère avec attention, il connaîtra par avance la plupart des effets que tous ces changemens doivent causer. Il faut surtout bien observer les grands changemens des saisons, pour ne pas donner alors des médicamens sans une nécessité urgente, et pour ne pas inciser et ne pas cautériser les parties qui sont autour du ventre; il faut laisser passer au moins dix jours. Les deux solstices sont très-dangereux, surtout le solstice d'été; les deux

équinoxes le sont aussi, particulièrement l'équinoxe d'automne. Il faut encore bien prendre garde au lever des astres, surtout à celui de la canicule et à celui d'Arcturus, et bien observer le coucher des Pléiades; car ces jours-là sont des jours critiques pour les maladies, et emportent les malades ou les guérissent, ou font que les maladies changent de nature et d'état. Cela arrive ainsi que je l'ai exposé.

Je veux aussi faire voir combien l'Europe et l'Asie diffèrent en toutes choses, et combien leurs peuples se ressemblent peu. Ce serait s'engager à un trop long discours que de vouloir entrer dans de plus grands détails. Je me contenterai de parler des choses principales, et des différences les plus essentielles et les plus importantes que j'ai remarquées.

L'Asie diffère surtout de l'Europe par la nature des plantes et des hommes; car tout vient plus beau et plus grand en Asie qu'en Europe. Ce climat est plus doux, et les mœurs des hommes plus polies et plus cultivées, par rapport à la température douce des saisons; car l'Asie est située au milieu du lever du soleil, et également éloignée du grand froid et du grand chaud. Or ce qui contribue le plus à la bonté et à l'accroissement des choses qui naissent dans un pays, c'est un air tempéré, et

dans lequel aucune qualité ne domine avec excès.

Ce n'est pas que l'Asie soit également tempérée partout; je ne parle que de cette partie qui est située entre le froid et le chaud: c'est celle-là qui abonde en toutes sortes de fruits, qui est couverte d'arbres et qui jouit d'un air pur, et qui, avec les pluies dont elle est suffisamment arrosée, a encore les eaux que la terre fournit. Elle n'est ni brûlée par les grandes chaleurs, ni beaucoup desséchée, ni hérissée de frimas, mais modérément échauffée par les vents du midi, et humectée et rafraîchie par les sources, les pluies et les neiges; de sorte qu'il ne se peut que tous les fruits n'y viennent parfaitement beaux, tant ceux que la terre produit naturellement, que ceux que les hommes plantent et cultivent, et dont ils font usage, qu'ils adoucissent, de sauvages qu'ils étaient, en les entant ou en les transplantant. Tous les troupeaux y réussissent mieux qu'ailleurs; ils y sont mieux nourris: on y élève les enfans avec plus de facilité, et les hommes y sont mieux constitués, plus beaux et plus grands et mieux faits; et pour la taille et la beauté de la voix, il n'y a presque pas entre eux de différence; de sorte qu'on peut assurer que ce climat approche plus que tout autre de

la constitution la plus naturelle et la plus tempérée. Mais il est impossible que la force et le courage, la vigueur et la patience dans les travaux, accompagnent de telles constitutions, non plus qu'un attachement constant pour la même espèce ou pour une espèce différente; elles sont toujours entraînées par la volupté: de là vient qu'on y voit tant de monstres parmi les bêtes. Il en est de même en Égypte et en Lybie.

Pour ce qui est des peuples qui habitent à la droite du levant d'été jusqu'au Palus-Méotide (car ce sont les limites de l'Europe et de l'Asie), ils sont plus différens entre eux que ceux dont je viens de parler, à cause des fréquens changemens des saisons et de la nature de leur pays; car la nature des pays, comme celle des hommes, est différente selon ces changemens. Partout où ils sont plus fréquens et plus sensibles, le pays est plus sauvage et plus inégal; on y trouve des forêts et des montagnes, des prairies et des plaines; et partout où ils sont peu sensibles, le pays est plus égal. Il en est de même des hommes, si l'on y fait attention: dans les uns, la nature est la même que celle des montagnes, des forêts et des lieux arides; dans les autres, elle ressemble à celle des terres légères et humides:

dans ceux-ci, elle est la même que celle des pays qui ont des prairies et des marais; et, dans ceux-là, on reconnaît la nature des plaines et des lieux découverts et secs : car les variétés des saisons qui changent la nature des choses, sont grandes et nombreuses; et si elles sont différentes entre elles, les diversités qu'elles causent, ne le sont pas moins.

Je ne parlerai point des nations où l'on remarque peu de différence, pour ne m'attacher qu'à celles où les différences, soit de la nature, soit de la coutume, sont les plus sensibles, et je commencerai par les peuples qu'on appelle *Macrocéphales*.

Les Macrocéphales.

Les Macrocéphales sont ainsi appelés, parce qu'ils ont la tête fort longue. Il n'y a point de peuples dans l'univers qui aient la tête aussi longue qu'eux. La coutume seule fut d'abord la cause de cette excessive longueur; mais la nature s'est ensuite pliée à la coutume. Ces peuples croient que ceux qui ont la tête la plus longue, sont les plus vaillans : c'est pourquoi autrefois, dès qu'un enfant était né, lorsque sa tête était encore tendre, on la lui formait avec les mains, on l'alongeait autant qu'il était possible; et, avec des plaques et des

bandes, on la liait et serrait de manière qu'elle ne pouvait croître qu'en long. Ce qui n'était d'abord que coutume devint peu après nature, et avec le temps cette nature fut si forte qu'elle n'eut plus besoin du secours de la coutume. En effet la semence vient de toutes les parties du corps, et se ressent également de leur santé et de leurs maladies. Si ceux qui ont les yeux pers, engendrent des enfans qui ont les yeux pers, et les louches des louches, et ainsi de même de toutes les autres configurations du corps, pourquoi des hommes à longue tête ne feraient-ils pas des enfans à longue tête? Il est vrai qu'ils ne naissent plus aujourd'hui avec des têtes aussi longues, et cela vient de ce qu'ils ont laissé perdre par négligence leur première coutume, et que peu à peu la nature travaille à reprendre son premier pli. Tel est mon sentiment.

Les Phasiens.

Je vais parler de ceux qui habitent le long du Phase. Ce pays est marécageux, chaud, humide et couvert. En tout temps il y tombe des pluies très-fortes, et ses habitans vivent dans des marais où ils bâtissent au milieu des eaux des maisons avec du bois et des cannes. Ils vont rarement dans les villes et les marchés,

mais ils courent çà et là dans de petites barques qu'ils font d'un seul tronc d'arbre, et dont ils se servent dans leurs canaux qui sont très-nombreux. Ils ne boivent que des eaux chaudes et croupies, qui sont altérées par le soleil et grossies par les pluies. Le Phase même n'est qu'une eau dormante, car de tous les fleuves c'est le plus tranquille et le plus lent. Les fruits dont ils font usage, sont maigres, sans force, et non mûrs; l'excessive humidité ne leur permet pas de mûrir et de croître: c'est cette humidité qui rend l'air de ce climat très-épais et très-grossier. Toutes ces choses font que les habitans du Phase sont très-différens des autres pour la figure, car ils sont excessivement grands et gros. Il ne paraît sur leurs corps ni tendons ni veines. Ils sont pâles et défaits, comme ceux qui ont la jaunisse; ils ont la voix grosse et rude, par rapport à la grossièreté et à l'humidité de l'air; ils sont lâches dans les travaux. Les changemens des saisons n'y sont pas sensibles, ni pour le chaud ni pour le froid. Tous leurs vents sont des vents du midi, excepté un seul qui s'appelle *cenchron*, souvent très-violent et toujours très-incommode, parce qu'il est chaud. Le vent du nord n'arrive pas jusqu'à eux, ou s'il y parvient, il est si faible qu'on le sent à peine.

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable sur la différente nature et la conformation particulière des Européens et des Asiatiques.

Pour ce qui est de la mollesse et de la lâcheté de ces derniers, qui sont beaucoup moins forts et moins courageux que les Européens, et ont des mœurs plus douces, la cause en doit être surtout attribuée aux saisons, qui ne passent jamais d'un grand froid à un grand chaud, ni d'un grand chaud à un grand froid, et qui sont toujours égales ; ce qui fait que les esprits n'y éprouvent pas de grands mouvemens, ni les corps des changemens bien violens : deux choses qui décident les passions et qui rendent vif et courageux, ce que ne peuvent être ceux qui habitent un climat où règne l'égalité ; car ces changemens éveillent l'ame plus que toute chose, et ne la laissent pas un seul moment en repos. Outre ces raisons, qui me paraissent très-vraisemblables, il y a encore celle de la coutume.

Les Sauromates.

Il y a, en Europe, une nation scythique, près des Palus-Méotides, qui diffère de toutes les autres, et qu'on appelle les *Sauromates*. Les femmes montent à cheval, lancent le javelot, et combattent pendant qu'elles sont vierges. Il

faut qu'elles aient tué trois de leurs ennemis pour obtenir la permission de se marier; et elles n'habitent avec leurs maris qu'après avoir fait le sacrifice ordonné par la loi. Celle qui se marie, est dispensée de monter à cheval et d'aller à la guerre, à moins que le pays ne soit forcé de prendre les armes pour quelque grande nécessité. Elles n'ont que la mamelle gauche; car pendant leur jeunesse les mères ont soin de leur brûler la mamelle droite avec un instrument d'airain fait pour cela, de sorte que, cette mamelle ne pouvant croître, toute la force va à l'épaule et au bras droit. A l'égard du reste des Scythes, ils sont semblables entre eux, et ne ressemblent en rien aux autres peuples. Il en est de même des Égyptiens, excepté qu'ils sont affaiblis par la grande chaleur, et les Scythes par le froid excessif. Ce qu'on appelle le *désert de la Scythie*, est une vaste plaine toute nue, semée de prairies et arrosée de beaucoup de sources et de ruisseaux. Elle a aussi de grandes rivières où se déchargent les eaux de la plaine par des rigoles ou des canaux.

C'est là le pays des Scythes qu'on appelle *nomades*, parce qu'ils n'ont pas de maisons, et qu'ils habitent dans des chariots dont les plus petits sont à quatre roues, et les autres à

six, mais tous couverts et formés de grands tapis de laine, et faits comme des maisons qui ont jusqu'à trois étages, qui les mettent à couvert des neiges et des pluies, et qui les défendent contre la violence des vents. Ces chariots sont tirés par deux ou trois paires de bœufs, qui n'ont point de cornes à cause de l'excessive rigueur du froid. Les femmes vivent dans ces chariots, et les hommes suivent à cheval à la tête de leurs troupeaux et de leurs haras. Ils demeurent dans un même lieu, tant qu'ils y trouvent du fourrage; et quand ils ont tout consommé, ils décampent et vont ailleurs. Ils mangent des viandes bouillies, et boivent du lait de jument, dont ils font aussi du fromage, qu'ils appellent *hippace*. Voilà pour leurs coutumes et leur manière de vivre, pour leur climat, et pour leur figure, qui est entièrement différente de celle de tous les autres peuples; car ils se ressemblent tous, de même que ceux de l'Égypte. Il n'y a point de nation moins féconde, et où les animaux soient plus nombreux et plus petits. Aussi les Scythes habitent précisément sous l'Ourse et vers les monts Riphéens, d'où souffle Borée. Le soleil ne s'approche d'eux qu'à la fin du solstice d'été; alors il les échauffe peu de temps. Les vents chauds ne parviennent à eux que rarement,

encore n'ont-ils que peu de force ; ils ressentent toujours les vents du nord, que les neiges, les glaces et les eaux rendent extrêmement froids, et qui, soufflant continuellement de ces montagnes, les rendent inhabitables. Ils vivent dans des lieux humides et dans un air grossier, toujours obscurci par des brouillards. L'hiver y est perpétuel, car l'été n'y dure que peu de jours et même y est très-faible. Ses plaines sont nues et découvertes, sans aucun abri de montagnes, et entièrement exposées au nord.

C'est pourquoi les animaux qui y naissent, sont très-petits, comme destinés à se tenir presque toujours cachés dans des trous, à cause du grand froid et de la nudité de la terre, qui n'est point couverte, et où ils ne trouvent aucun abri ; les saisons n'y éprouvent pas des changemens très-grands et très-sensibles : elles sont toujours égales ou peu inconstantes ; c'est pourquoi les habitans se ressemblent tous. Ils ont toujours la même nourriture et les mêmes habits, hiver et été ; ils ne respirent qu'un air humide et épais ; ils ne boivent que des eaux de neige et des eaux glacées ; ils n'ont ni force ni vigueur, car il est impossible qu'on ait ni force de corps, ni fermeté d'ame, dans un climat qui n'est point sujet à de grands chan-

gemens. Toutes ces choses font qu'ils sont gras et charnus, qu'ils ont les jointures lâches et humides, et que leurs ventres supérieurs et inférieurs sont toujours remplis d'humeurs, et surtout le bas-ventre; car il ne se peut pas que le ventre soit sec dans un climat semblable, et dans des hommes de ce tempérament. Cette masse de chair et cette graisse dont ils sont accablés, les rendent tous si semblables, qu'un homme n'y diffère presque pas d'un autre homme, ni une femme d'une autre femme. Cela vient aussi en partie de ce que, les saisons étant toujours égales, il n'arrive aucun changement, ni aucune altération dans la semence, si ce n'est par quelque maladie, ou par quelque accident très-violent et très-rare.

Je vais donner une preuve bien convaincante de leur humidité. La plupart des Scythes, et généralement tous les nomades, ne se brûlent les épaules, les bras, les jointures des mains, la poitrine, les cuisses et les lombes, qu'à cause de cette excessive humidité et de cette nature molle qui les énerve, de manière qu'ils n'ont la force, ni de tendre un arc, ni de lancer un javelot; mais quand ils se sont brûlé l'extrémité des jointures, leur corps devient plus robuste, plus ferme et mieux nourri. Ils sont très-mous, très-humides et très-gras, 1.°, parce

qu'ils ne sont pas emmaillottés dans l'enfance, non plus que les Egyptiens, afin qu'étant plus charnus, ils puissent se tenir plus long-temps à cheval; et 2.°, parce qu'ils passent assis presque toute leur jeunesse : car jusqu'à ce qu'ils soient en âge de monter à cheval, ils se tiennent toujours dans leurs chariots, et ne marchent que très-rarement, à cause de la vie ambulante qu'ils mènent, n'étant jamais fixes en aucun endroit. Leurs femmes sont aussi prodigieusement grasses et grosses. Les Scythes ont le teint et les cheveux roux; car le soleil n'y ayant jamais de force, ils sont frappés par le grand froid qui consume leur blancheur et les rend roux. Pour ce qui est de la fécondité, il n'est pas possible qu'elle se trouve dans des tempéramens de cette nature. Les hommes n'y sont point enclins du tout aux femmes : ils sont trop humides, et ont le ventre trop mou et trop froid; d'ailleurs ils sont affaiblis par l'exercice continuel qu'ils font du cheval. Voilà la cause de la stérilité des hommes. Celle des femmes vient de leur humidité, et de leur graisse qui, bouchant l'orifice de la matrice, les empêchent de concevoir. Elles ne sont point réglées comme il convient, mais trop peu. Outre cela, elles ne font aucun exercice et ont le ventre mou et froid. Toutes ces choses font que

les Scythes sont les plus stériles de tous les peuples.

Cela est rendu encore plus évident par leurs femmes esclaves, qui n'ont pas plutôt couché avec un homme qu'elles sont grosses, à cause de l'exercice continuel qu'elles font, et à cause de leur maigreur.

Ajoutez à cela, que la plupart des Scythes deviennent eunuques. Ils font toutes les fonctions des femmes et parlent comme elles : on les appelle efféminés. Les habitans du pays croient que c'est une maladie qui vient de la colère des dieux; c'est pourquoi ils honorent particulièrement ceux qui en sont attaqués : ils les adorent même, et ce grand respect vient de la crainte qu'ils ont d'éprouver le même accident. Quant à moi, je suis persuadé que cette maladie vient des dieux, ainsi que toutes les autres; que de ce côté, il n'y à entre elles aucune différence, et qu'il n'y a rien de plus divin et de plus naturel dans les unes que dans les autres ; toutes les maladies venant également des dieux. Cela n'empêche pourtant pas qu'elles n'aient chacune leurs causes marquées, car dans la nature il ne se fait rien qui n'ait sa cause. Voici ce que je pense de la maladie dont il est question.

J'ai déjà dit que les Scythes sont toujours à

cheval, et comme ils ont toujours les jambes pendantes, cela y attire sur les jointures des fluxions qui, étant invétérées, rétrécissent les nerfs et les rendent boiteux. Pour se guérir, ils ont recours au remède suivant. Quand ils sentent cette maladie se former, ils se font couper les veines qui sont derrière les oreilles, et laissent couler le sang jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Ils s'endorment en cet état; après leur réveil, les uns sont soulagés, et les autres sont encore plus malades.

Je crois donc que c'est ce même remède qui leur nuit, et que lui seul cause la maladie qui les rend semblables aux femmes; car derrière les oreilles il y a deux veines qui ne sont jamais coupées sans qu'il en résulte la stérilité, et ce sont précisément ces deux veines qu'ils coupent : c'est ce qui fait que lorsqu'ils approchent de leurs femmes, ils ne se trouvent plus hommes. Ils ne s'embarrassent pas pour la première fois que cela leur arrive, et se tiennent en repos; mais après plusieurs essais, voyant que cette faiblesse continue, ils ne doutent plus alors qu'ils n'aient offensé les dieux qui, pour se venger, leur font sentir les effets de leur colère. Ils prennent donc des robes de femmes, et avouant publiquement leur impuissance, ils vivent en femmes, et en font toutes les fonc-

tions. Ce mal n'arrive point du tout aux pauvres; il n'y a que les nobles et les riches qui en soient attaqués, parce qu'ils vont toujours à cheval, au lieu que les pauvres vont à pied. Or, si cette maladie était envoyée particulièrement par les dieux, elle arriverait aux uns comme aux autres, et même plus tôt aux pauvres qu'aux riches, car les pauvres honorent bien moins les dieux. En effet, ce sont les riches qui leur font le plus fréquemment des sacrifices, qui leur élèvent des temples, qui leur érigent des statues, et qui leur font mille offrandes et mille dons; ce que les pauvres ne sont pas en état de faire. Le plus souvent même ces derniers, au lieu d'honorer les dieux, murmurent et blasphêment contre eux, à cause du partage si inégal qu'ils font des richesses. La punition de tous les crimes devrait donc plutôt tomber sur les pauvres que sur les riches, qui n'y ont point de part. Mais, comme je l'ai déjà dit, cette maladie ne vient des dieux que comme les autres, et elles ont toutes leurs causes dans la nature. Voilà ce qui produit la maladie des Scythes, et il en est de même dans tous les autres pays : car partout où l'on monte souvent à cheval, on est sujet à des douleurs des jointures, à des sciatiques et à des gouttes, et l'on est peu enclin à l'amour, comme cela

arrive aux Scythes, auxquels le grand froid et la lassitude ne donnent pas le temps de penser aux plaisirs, et qui d'ailleurs ne regardent pas la perte de leur virilité comme une grande infortune. Voilà ce qui regarde les Scythes.

Tous les autres Européens sont très-différens entr'eux et pour la taille et pour le visage, à cause des grands changemens des saisons qui sont très-fréquens chez eux; car ils ont de grands hivers, des étés très-chauds, de grandes pluies, de grandes sécheresses et de grands vents, qui causent beaucoup de changemens considérables; et ces changemens causent cette différence dans la génération par la grande variété, dans leur semence, qui n'est pas toujours la même dans le même homme, étant tout autre l'hiver que l'été, et pendant la sécheresse que durant les pluies. Voilà pourquoi les Asiatiques se ressemblent bien plus que les Européens; car il arrive bien plus d'altération dans la semence dans les pays sujets à ces fréquens changemens de saisons, que dans ceux où les saisons sont presque toujours égales. Par là l'on trouve aussi la raison de la différence des mœurs : la rusticité, la férocité, l'audace, sont le partage des premiers; car les fréquentes altérations des esprits engendrent la férocité et l'audace, et détruisent la bonté et la douceur.

Par là je juge que les Européens sont plus courageux que les Asiatiques; car l'égalité des saisons engendre la paresse, et leur changement exerce le corps et l'esprit, et les porte au travail. Or la lâcheté naît de l'oisiveté et de la paresse, et le courage est nourri par l'exercice et par l'action. Aussi les peuples de l'Europe sont-ils plus belliqueux que ceux d'Asie.

Le gouvernement y a aussi beaucoup de part; car les Européens ne sont pas soumis à des rois comme les Asiatiques, et partout où il y a des rois, les peuples sont lâches; ils sont esclaves, même quant à la pensée, et ils ne s'exposent pas volontiers aux dangers. Les Européens sont libres et bravent les périls, parce que c'est pour eux qu'ils s'y exposent; ils ont toute la gloire des victoires qu'ils remportent, et en cueillent seuls les fruits. Voilà comment la lâcheté et la bravoure sont en grande partie les effets du gouvernement.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en Europe des nations différentes pour la taille, le visage et la force; mais la cause de cette différence vient des raisons que j'ai déjà exposées, et je vais les faire entendre plus clairement.

Tous ceux qui habitent un pays montagneux, rude, fort élevé et fort sec, éprouvent de très-grands changemens : ils sont par conséquent

plus grands, plus agissans et plus courageux; et ces sortes de tempéramens ne peuvent manquer d'être cruels et féroces : mais ceux qui vivent dans un pays enfoncé, étouffé et plein de prairies, plus sujet aux vents chauds qu'aux vents froids, et qui n'a que des eaux chaudes, sont gros et charnus; ils ont les cheveux noirs, ils sont eux-mêmes plus noirs que blans; ils ont moins de pituite que de bile, et n'ont ni tant de force ni tant de courage que les premiers, à moins que l'habitude ne leur donne ces qualités dont la nature est avare envers eux. Que s'ils ont dans leurs pays des rivières qui reçoivent les eaux de pluies et celles qui sont stagnantes, ils jouissent d'une bonne santé et ont un bon teint; mais s'ils n'ont point de rivières, et s'ils sont obligés de boire des eaux croupies et fétides, ils ont nécessairement des affections du ventre et de la rate.

Ceux qui habitent un pays élevé, découvert, exposé aux vents, et où il y a abondance d'eaux, sont grands et droits : ils se ressemblent presque tous; mais ils ont moins de courage et plus de douceur.

Ceux qui demeurent dans un pays nu, maigre et sec, et qui n'est pas sujet à de grands changemens, ont le corps dur et robuste, et ont le teint plutôt jaunâtre que noir; ils

sont arrogans et colériques, opiniâtres et entêtés.

Partout où l'on éprouve des changemens de saisons très-fréquens et très-différens, on trouve des hommes d'une figure très-différente et qui ne se ressemblent en rien, ni pour la complexion, ni pour les mœurs. Cela vient premièrement de la différence des tempéramens, et ensuite des productions du sol et des eaux dont on y fait usage. On remarque presque toujours que les formes et les mœurs des hommes sont analogues à la nature du pays qu'ils habitent.

Dans tous les lieux où la terre est grasse, molle et aquatique, et où les eaux sont si peu profondes qu'elles sont chaudes en été et froides en hiver, et où les saisons ont une douce température, les hommes sont très-charnus : ils ont les jointures grosses; ils sont humides et ne supportent pas les fatigues; ils sont lâches, paresseux, dormeurs : ils n'ont ni esprit ni adresse, et ils sont inhabiles à cultiver les arts.

Mais partout où le pays est nu, ouvert et rude, où l'on éprouve les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été, les hommes y sont maigres et velus, mais vigoureux, robustes, vigilans, laborieux, arrogans et opiniâtres, plus féroces que doux, propres aux arts, et belli-

queux. En un mot, tout ce qui vient dans quelque terre que ce soit, se sent des qualités de la terre qui le produit. Il suffit d'avoir expliqué les plus grandes différences qui ont lieu parmi les hommes, et pour la figure et pour le tempérament; on en pourra tirer des conséquences justes pour parvenir sûrement à la connaissance de toutes celles dont on n'a point parlé.

De la diète salutaire.

Dans le cours ordinaire de la vie, voici le meilleur régime qu'on puisse observer. En hiver, il faut manger beaucoup, et boire très-peu. La boisson doit être du vin pur, et la nourriture des viandes rôties et du pain. Il ne faut manger que très-peu ou point d'herbes pendant toute cette saison. De cette manière on se conservera le corps sec et chaud.

Au printemps on pourra boire un peu plus et peu à peu du vin plus trempé. On se nourrira de viandes plus succulentes et en moindre quantité; en se retranchant peu à peu le pain, on mangera du gâteau fait avec la farine d'orge: on se retranchera de même les ragoûts. Au lieu de manger du rôti, on fera usage de viandes bouillies. On usera peu des herbes jusqu'à l'été; mais, afin que ce changement ne soit pas d'abord

trop grand, on y procédera peu à peu, et non tout d'un coup.

Durant l'été on se nourrira de gâteau mou. On boira beaucoup et du vin très-trempé. Toutes les viandes seront bouillies. Voilà le régime qu'il faut observer en été, afin que le corps soit humide et froid : cette saison, étant sèche et chaude, brûle par conséquent, et dessèche le corps ; il faut donc s'occuper à la combattre de cette manière, et comme on a passé de l'hiver au printemps, il faut passer de même du printemps à l'été, en retranchant de sa nourriture, et en ajoutant à sa boisson. Il faut faire tout le contraire, en passant de l'été à l'hiver.

En automne on commencera à augmenter sa nourriture. On mangera des viandes plus sèches, et on boira moins et du vin moins trempé. On passera l'hiver en buvant fort peu, et du vin encore moins trempé, et en se conduisant du reste comme il vient d'être dit. De cette manière on jouira d'une bonne santé, et on éprouvera peu de froid. Le régime précédent est fondé sur ce que cette saison est froide et humide.

Ceux qui sont gras, qui ont les chairs molles, et qui sont rouges et vermeils, doivent user, la plus grande partie de l'année, de viandes fort

sèches, parce qu'ils sont d'un tempérament très-humide. Ceux qui sont maigres, déliés, secs, roux ou noirs, doivent fréquemment observer un régime humide; car ils sont d'un tempérament sec.

Les jeunes gens doivent aussi se nourrir de viandes plus molles et plus humides, parce que cet âge est fort sec, et que les corps sont encore nerveux et fermes.

Quant aux vieillards, ils observeront, la plupart du temps, un régime plus sec, parce qu'à cet âge les corps sont mous, humides et froids. Il faut donc ordonner les différens régimes selon l'âge, la saison, la coutume, les lieux et les tempéramens, en s'opposant toujours ou au froid ou au chaud; c'est le moyen d'entretenir une santé parfaite.

Durant l'hiver il faut marcher fort vîte, et l'été doucement, à moins qu'on ne marche au soleil. Ceux qui sont très-gras, doivent marcher encore plus vîte, et ceux qui sont fort maigres, encore plus doucement.

Il faut se baigner souvent en été, et rarement en hiver. Ceux qui sont maigres, doivent se baigner plus souvent que ceux qui sont gras. En hiver il ne faut porter que des étoffes naturelles, et en été il ne faut porter que des étoffes préparées à l'huile.

Ceux qui sont gras et qui désirent perdre de leur embonpoint, doivent faire tous leurs exercices à jeun, et manger ensuite encore tout fatigués et avant que d'être refroidis : mais avant que de manger, il faut qu'ils boivent du vin trempé et qui ne soit pas froid. Leurs viandes seront préparées avec du sésame ou autres substances de cette nature, et grasses; car, de cette manière, il en faudra peu pour les remplir. Outre cela, il faut qu'ils ne fassent qu'un repas par jour, qu'ils s'abstiennent du bain, qu'ils couchent sur un lit fort dur, et qu'ils se promènent nus, autant que faire se pourra.

Ceux qui sont maigres et qui veulent prendre de l'embonpoint, doivent faire tout le contraire, et ne rien faire avant que d'avoir mangé.

Pour ce qui concerne les vomissemens et les lavemens, voici comment il en faut user. Pendant les six mois d'hiver, il faut vomir, car cette saison est plus pituiteuse que l'été; il survient des maladies vers la tête et dans la région au-dessus du diaphragme : mais durant les six mois d'été, il faut user de lavemens, car cette saison est chaude et les corps sont bilieux. On a des pesanteurs aux lombes et aux genoux; on est échauffé et on a des tranchées : il faut donc rafraîchir le corps, et attirer de tous les endroits, par le bas, les

humeurs qui s'élèvent et qui cherchent à monter.

Les lavemens pour ceux qui sont gras et humides, doivent être plus salés et plus clairs : pour ceux qui sont secs, faibles et maigres, les lavemens doivent être plus gras et plus épais. Les lavemens gras et épais se feront avec du lait ou avec de la décoction de pois et autres choses de cette nature. Les lavemens clairs ou salés seront composés d'eau salée, d'eau de mer, ou autres choses semblables. Voici comment il faut user des vomissemens. Ceux qui sont gras, doivent vomir à jeun, après avoir couru ou s'être promenés fort vîte vers le milieu du jour. Ils prendront quatre onces d'hyssope broyé dans une pinte d'eau. Ils feront usage de cette boisson, après y avoir versé un peu de vinaigre, et jeté du sel pour la rendre plus agréable. Ils boiront d'abord doucement, et ensuite ils boiront plus vîte.

Ceux qui sont maigres et plus faibles, ne vomiront qu'après avoir mangé ; et voici la méthode qu'ils suivront : après avoir pris un bain chaud, ils boiront une livre de vin pur ; ils mangeront ensuite plusieurs sortes de viandes, et ne boiront ni pendant ni après le repas. Ils resteront sans boire, autant de temps qu'il en faut pour faire dix stades. Après ce temps,

là, ils prendront trois sortes de vins : du vin dur, du vin doux et du vin qui soit aigre. Ils les mêleront et boiront ce mélange, d'abord pur, très-doucement et en y mettant beaucoup de temps ; après cela, ils le boiront plus trempé, plus vîte et en plus grande quantité.

Ceux qui ont l'habitude de vomir deux fois le mois, feront mieux de vomir deux jours de suite que de vomir tous les quinze jours. Il y en a qui font tout le contraire.

Ceux qui ne peuvent vomir, et qui n'ont pas le ventre libre, doivent manger plusieurs fois par jour, de plusieurs sortes de viandes différemment préparées, et boire de deux ou trois sortes de vins. Mais ceux qui vomissent facilement ou qui ont le ventre humide, observeront une méthode toute contraire.

On doit baigner les enfans dans l'eau chaude pendant long-temps. Il faut leur faire boire du vin trempé qui ne soit pas froid, et choisir du vin qui n'enfle point le ventre, qui ne donne point de vents. Cela fera qu'ils seront moins sujets aux convulsions, et qu'ils seront plus grands et plus forts.

Les femmes doivent user du régime le plus sec ; car les alimens secs conviennent mieux à la mollesse de leur chair, et le vin le moins

trempé est le meilleur pour la matrice et pour la nourriture de l'enfant.

Ceux qui font des exercices, doivent beaucoup courir et lutter en hiver ; lutter peu et ne point courir en été, mais se promener beaucoup au frais.

Ceux qui sont fatigués de la course, doivent lutter : et ceux qui sont fatigués de la lutte, doivent courir. Au moyen de cet exercice la partie fatiguée se réchauffe, se délasse et se remet.

Ceux à qui un exercice trop violent donne le flux de ventre, et dans les selles desquels on voit des alimens non digérés, doivent se retrancher au moins le tiers de leurs exercices, et la moitié de leur nourriture ordinaire ; car c'est une marque certaine que leur estomac n'a pas assez de chaleur pour cuire cette quantité d'alimens. Ils se nourriront d'un pain très-rôti, trempé dans du vin ; boiront peu et du vin très-pur, et ne se promèneront point du tout après avoir mangé. Ils observeront de ne faire qu'un repas par jour ; car, de cette manière, l'estomac se réchauffera et acquerra la force de digérer. Cette sorte de flux de ventre arrive à ceux qui ont les fibres roides, surtout quand ils mangent beaucoup de viandes. Leur tempérament étant de cette nature, leurs veines

resserrées et compactes ne peuvent pas recevoir les alimens qu'ils prennent. Cette espèce de tempérament est sujette à des changemens et varie aisément. La bonne complexion y est de peu de durée. Ceux qui ont les chairs plus lâches et les veines plus amples, et qui sont plus velus, digèrent mieux les viandes, soutiennent mieux les fatigues et les travaux, et leur bonne complexion dure plus long-temps.

Ceux qui vomissent le lendemain ce qu'ils ont mangé la veille, et dont les hypocondres s'élèvent, leurs alimens n'étant pas bien digérés, ont besoin de dormir plus long-temps et d'assujettir leur corps à de nouveaux exercices. Il doivent boire le vin pur en plus grande quantité, et commencer par manger beaucoup moins ; car il est évident que leur estomac est trop faible et trop froid pour digérer la quantité d'alimens qu'ils prennent.

Ceux qui ont souvent soif, doivent retrancher de leur nourriture et de leurs travaux, et boire leur vin fort trempé et le plus froid possible.

Ceux qui ont des douleurs d'entrailles, soit à cause des exercices violens ou de leurs travaux, doivent se reposer sans avoir mangé, et user d'une boisson qui, étant prise en petite quantité, fasse uriner beaucoup, afin que les

veines des entrailles ne soient pas tendues par une trop grande réplétion ; car ce sont ces obstructions qui causent des tumeurs et des fièvres.

Ceux qui ont des maladies qui viennent du cerveau, ont la tête appesantie ; ils urinent souvent, et ont tous les autres accidens de la strangurie. Cet état dure neuf jours ; et s'ils rendent par le nez ou par les oreilles des glaires ou du pus, ils sont guéris, et la strangurie cesse : ils urinent beaucoup alors et sans peine, et leur urine est blanche jusqu'au vingtième jour, et ils n'ont plus de mal de tête. Mais quand ils veulent s'appliquer à quelque lecture qui demande de l'attention, ils trouvent leurs yeux obscurcis.

Il faut que tout homme sage se persuade que la santé est un trèsor trés-précieux, sache ce qui peut occasioner les maladies, et observe les règles qui les font fuir.

Du régime dans les maladies aiguës.

Ceux qui ont compilé les sentences cnidiennes, ont très-bien exposé tout ce que les malades souffrent dans chaque maladie, et comment quelques-unes d'elles leur arrivent ; en un mot, tout ce qu'une personne qui ne saurait pas la médecine, pourrait écrire, après s'être informée des malades de ce qu'ils ont

souffert : mais ils ont oublié la plupart des choses qu'un médecin doit savoir, sans avoir entendu le rapport des malades.

Ainsi, puisque la cure de chaque maladie exige une connaissance parfaite des circonstances qui lui sont propres, on ne doit pas être surpris que je sois d'un sentiment contraire au leur sur cet objet, d'autant plus qu'ils mettent en usage peu de médicamens dans les maladies aiguës. Ils nous ont laissé, il est vrai, un grand nombre de remèdes pour les maladies d'une autre nature, et qui presque tous sont purgatifs : ils ont aussi vanté l'efficacité du lait et du petit-lait employé à propos. Si ces médicamens étaient bons et propres aux maux pour lesquels ils les prescrivent, leur simplicité, leur petit nombre et la facilité de les préparer, augmenteraient leur valeur; mais il en est tout autrement.

Ceux qui dans la suite ont traité le même sujet, ont montré plus de savoir en médecine, en indiquant les remèdes propres à chaque maladie. Il faut pourtant avouer que les anciens n'ont rien écrit sur le régime qui vaille la peine d'être lu, et qu'ils ont gardé là-dessus un profond silence. Quelques-uns, il est vrai, n'ont point ignoré les différentes formes et divisions des maladies ; mais ils ont erré en s'at-

tachant à nous donner leurs différens noms: car il n'est pas aussi facile qu'on le pense d'en faire l'énumération, si nous plaçons toutes les maladies sous différentes classes, parce qu'elles diffèrent en quelque chose, ou si nous croyons qu'une maladie ne peut être la même à moins qu'elle n'ait le même nom.

Mon opinion est que nous devons en toutes choses nous conduire suivant les règles de l'art, et agir avec la plus grande exactitude, si nous voulons réussir. Dans les choses qui demandent de la diligence et où il est dangereux de différer, il y aurait de l'imprudence à faire attendre nos secours. Dans le cas où la maladie exige un traitement modéré, il ne faut pas faire souffrir inutilement le malade. En un mot, nous devons toujours tendre à ce qu'il y a de plus parfait, quelle que soit la partie de la médecine que nous ayons embrassée, sans nous assujettir servilement à des méthodes particulières. Je ferai toujours grand cas d'un médecin qui, pour se rendre utile et aux malades et à ceux de sa profession, n'aura rien négligé pour perfectionner les méthodes que l'on suit ordinairement dans la cure des maladies aiguës qui font le plus de ravage : telles sont celles à qui nos ancêtres ont donné le nom de pleurésie, de péripneumonie, de léthargie,

de fièvre ardente, outre un grand nombre d'autres qui ont beaucoup d'analogie avec les précédentes ; car elles épuisent les malades par la fièvre continue qui les accompagne.

Lorsqu'il ne règne point de maladie pestilentielle épidémique, mais seulement des fièvres sporadiques de différente espèce, il meurt un plus grand nombre de personnes de ces fièvres que d'aucune autre maladie. Le peuple, n'étant point capable en général de distinguer un bon médecin d'avec un ignare, approuve ou condamne, suivant son caprice, les cures dont il est témoin. Il est même présumable que les médecins du commun ne connaissent point ces fièvres, dont on ne peut comprendre la nature sans étude : car il n'est pas difficile de savoir le nom des choses qui s'offrent tous les jours à nos yeux ; mais il en est tout autrement des choses dont nous parlons, qui mettent dans l'obligation de faire paraître du savoir ou de l'ignorance.

On ne peut mieux faire, selon moi, que de communiquer au public les choses qu'il lui est utile de connaître ; elles ont quelquefois même échappé à la connaissance des médecins : par exemple, la raison qui a déterminé quelques médecins à donner, dans les maladies aiguës, la tisane non passée, dans la persuasion que cette méthode est la meilleure.

D'autres combattent de toutes leurs forces la coutume de quelques autres médecins, de donner à leurs malades de l'orge cuite, dans la croyance qu'elle est dangereuse, tandis qu'ils en donnent le jus qu'ils en tirent, en la passant à travers un linge.

D'autres enfin ne permettent la tisane épaisse et son jus, qu'au septième jour de la maladie, et d'autres seulement après que la crise est arrivée.

J'ose assurer que la connaissance du régime qu'il convient d'observer dans les maladies aiguës, est excellente et embrasse plusieurs autres parties de la médecine qui sont importantes; car le régime peut beaucoup pour la guérison des malades, et pour entretenir la santé; pour fortifier ceux qui font de l'exercice, et pour faciliter la conception.

La tisane me paraît préférable à tout autre aliment tiré des différentes espèces de grains, et je loue beaucoup ceux qui lui ont donné cette préférence; car elle a une espèce de viscosité légère et égale, agréable, lubréfiante, humectante, qui n'altère point, et délaye tout ce qui a besoin de l'être. Elle n'est point astringente, ne dérange point l'estomac durant la digestion, et ne fait point enfler le ventre, ayant perdu cette propriété par la coction qui la fait gonfler autant que le permet sa nature.

Un médecin qui prescrit la tisane dans les maladies, ne doit point permettre que les malades passent un seul jour sans prendre de la nourriture, à moins qu'il ne le croie nécessaire pour hâter l'effet d'un purgatif ou d'un lavement qu'il leur aurait fait prendre.

Ceux qui ont l'habitude de faire deux repas par jour, peuvent user de la tisane un même nombre de fois; mais ceux qui ne font ordinairement qu'un repas, en useront une seule fois les premiers jours : on les accoutumera cependant peu à peu à en prendre deux fois par jour, si on le juge nécessaire. Il ne faut point la donner trop épaisse, ni en trop grande quantité; il suffit d'en donner assez pour prévenir la trop grande inanition des vaisseaux. Si la maladie est accompagnée d'une grande sécheresse, la dose n'en doit pas être trop forte; et il est même bon de donner auparavant au malade de l'hydromel, du vin ou telle autre chose qu'on jugera lui être convenable. Je spécifierai ci-après ce qui convient le plus à chaque cas en particulier. Si la bouche est humide, et que la matière expectorée soit louable et sans aucune mauvaise qualité, il faut beaucoup augmenter la quantité de tisane que l'on donne au malade; car une humectation subite et abondante indique la promptitude de

la crise : c'est le contraire pour celle qui est lente et plus abondante.

Telle est la manière dont on doit se conduire dans son usage. Je passe plusieurs autres choses sous silence, d'où l'on peut tirer des prognostics, pour en reprendre l'examen dans la suite. Plus l'expectoration est abondante, plus le malade doit user de tisane, jusqu'à ce que la crise se fasse. Il est même à propos d'en continuer l'usage pendant deux jours après la crise, crainte de rechute, surtout lorsqu'il y a apparence de crise le cinquième, le septième ou le neuvième jour, en ayant toujours égard au nombre pair ou impair des jours. Il est à propos, deux jours après la crise, de donner de la tisane au malade, soir et matin, jusqu'à ce qu'il soit en état d'user d'alimens plus solides.

Voici les avantages que retire le malade de l'usage immédiat de toute la tisane. Les douleurs qui accompagnent la pleurésie, cessent bientôt, parce que l'expectoration commence à se faire. Les évacuations des poumons sont bien plus parfaites, et la suppuration moins abondante, que si le malade usait d'une autre nourriture. Les crises sont aussi plus naturelles, moins difficiles, et les rechutes moins à craindre.

La tisane doit être faite avec de la bonne orge et bien cuite, à moins qu'on ne veuille employer que son jus; car, outre les autres vertus de la tisane, cette préparation donne à l'orge une vertu lubréfiante, qui l'empêche d'offenser le gosier. La tisane ne cause jamais d'obstructions, ni de pesanteurs d'estomac; elle passe aisément, n'altére point, se digère avec facilité, et relâche beaucoup, pourvu qu'elle soit bien cuite: ce qui la rend extrêmement utile dans les maladies aiguës, de manière qu'un malade se trouve souvent très-mal pour n'en avoir pas fait un assez grand usage.

Lorsque le malade est constipé, et prend de la tisane sans avoir auparavant évacué ses excrémens, il ne fait qu'augmenter les douleurs qu'il ressentait déjà, ou s'en procurer, s'il n'en a pas. Ajoutez à cela la difficulté de respirer, qui peut avoir des suites funestes; car elle dessèche les poumons, et décide des douleurs dans les hypocondres, le bas-ventre et le diaphragme. Bien plus, si la douleur de côté est continuelle, et ne cède point aux fomentations chaudes, et si le malade ne rend qu'une matière visqueuse et non cuite; si, au lieu de l'apaiser par la saignée ou la purgation, selon que les circonstances l'exigent, on fait prendre de la tisane au malade, on ne fait que

hâter sa mort : de là vient que ceux qui usent de la tisane dans ces cas, meurent le septième jour, et même plus tôt, quelquefois dans le délire, et d'autres fois dans l'orthopnée et le râlement.

Ces symptômes ont fait croire aux anciens, que ces malades avaient été frappés d'un coup du ciel : ce qui les a confirmés dans cette opinion, c'est que ceux qui mouraient de ces maladies, avaient le côté livide après leur mort, comme s'ils eussent reçu quelque coup ; mais a vraie cause de cette couleur, c'est que le malade meurt, avant que l'inflammation de la plèvre et des poumons ait cessé. Ils deviennent aussitôt asthmatiques ; car la vîtesse de la respiration empêchant la coction de la matière qui doit être expectorée, et la rendant extrêmement visqueuse, comme nous l'avons déjà observé, empêche l'expectoration, et fait que, s'attachant au gosier, elle cause le râlement : et la maladie est ordinairement funeste, quand elle parvient à ce point ; car toute matière visqueuse obstrue le passage de l'air dans les poumons, et l'oblige d'en sortir très-promptement, ce qui contribue à hâter la mort ; la matière, en s'attachant au gosier, retarde la respiration, et la lenteur de celle-ci augmente de plus en plus la viscosité de cette matière, et l'empêche de sortir.

Si l'usage inconsidéré de la tisane est nui-

sible dans ces sortes de maladies, à plus forte raison les alimens et les boissons nourrissantes doivent être dangereux. Soit donc qu'une personne se trouve mal pour avoir usé de la tisane, de son suc, ou de quelque autre liquide épaissi, on doit employer les mêmes remèdes, à moins que quelques circonstances n'obligent à agir autrement : voici les méthodes qu'on doit suivre.

Si un homme est attaqué de la fièvre, aussitôt après avoir mangé, et avant que d'être allé à la selle, il doit s'abstenir de tisane, soit qu'il éprouve de la douleur ou non, jusqu'à ce que les alimens aient passé dans les intestins inférieurs. S'il ne ressent aucune douleur, il boira de l'oxymel chaud, si c'est en hiver; et froid, si c'est en été ; s'il est extrêmement altéré, de l'hydromel délayé avec beaucoup d'eau. Si la douleur est continue, et qu'il y ait quelque inconvénient à en craindre, on ne lui permettra la tisane qu'après le septième ou le neuvième jour, pourvu que sa complexion soit forte ; il faut même dans ce cas, qu'elle ne soit ni trop épaisse, ni en trop grande quantité. Si le malade est robuste et dans la force de l'âge, et si les alimens qu'il a pris dans son dernier repas, n'ont point encore fait place à ceux qu'il doit prendre, on lui donnera un lavement : mais s'il est d'une faible complexion,

il vaut mieux se servir d'un suppositoire, à moins qu'il n'ait le ventre naturellement libre. Pour ce qui est du temps propre à lui donner de la tisane, on doit avoir pour maxime, tant au commencement que dans le cours de la maladie, que toutes les fois que le malade a les pieds froids, l'usage de la tisane lui est très-pernicieux; mais on peut lui en donner lorsque la chaleur revient aux pieds. Cette précaution est de la plus grande importance dans toutes les maladies, surtout dans les aiguës, mais plus encore dans celles qui sont accompagnées de fièvre ardente, et mettent la vie du malade en danger.

On doit commencer par donner au malade le suc de la tisane, et ensuite la tisane, en observant toujours les règles que nous avons prescrites. Il est à propos aussi de tenter de dissiper la douleur de côté, soit qu'elle se manifeste dès le commencement, soit dans le cours de la maladie, par des fomentations chaudes; la meilleure de cette espèce est de l'eau chaude dans un vaisseau de cuir, dans une vessie, ou dans un vaisseau de terre ou de cuivre, en appliquant auparavant quelque chose de mou sur la partie, pour l'empêcher d'être offensée.

On peut encore fomenter commodément la partie avec une éponge fine, après en avoir

exprimé faiblement l'eau chaude dans laquelle on l'a trempée : mais, de quelque espèce de fomentation que l'on use, on aura toujours soin de la couvrir, tant pour qu'elle conserve plus long-temps sa vertu, que pour empêcher les vapeurs qui s'en élèvent de pénétrer dans les poumons ; à moins qu'on ne veuille remplir un autre but, en faisant le contraire. Il est encore utile d'appliquer sur la partie de petits sachets pleins d'orge et d'ers macérés dans du vinaigre, qui par là devient trop faible pour l'usage ordinaire. Le son est encore très-propre à remplir la même fin. Le sel et le millet cuits au four, et renfermés dans des sachets, nous fournissent encore des fomentations sèches très-utiles ; car le millet est lénitif et laxatif. Ces sortes de fomentations émollientes dissipent les douleurs qui s'étendent jusqu'aux clavicules ; mais lorsque les fomentations chaudes n'apaisent point les douleurs, on ne doit pas les continuer plus long-temps, car elles affaiblissent les poumons et hâtent la suppuration. Si la douleur se fait sentir à la clavicule, et que le malade sente une pesanteur dans le bras, autour de la mamelle, ou au-dessus du diaphragme, il faut, sans délai, le saigner au bras copieusement, jusqu'à ce que la douleur diminue, et que son sang paraisse plus rouge ou

plus livide ; car ces deux changemens sont ordinaires dans ces maladies.

Mais si la douleur se fait sentir sous le diaphragme et non aux clavicules, on purgera le malade avec l'ellébore noir ou le tithymale marin, en mêlant avec l'ellébore des carottes sauvages avec du séséli, du cumin, de l'anis, ou telle autre plante odoriférante qu'on voudra ; et avec l'épurge, le suc du silphium : car, comme tous ces simples ont une même vertu, il résulte les mêmes effets de leur mélange. L'ellébore noir opère mieux que l'épurge, et hâte plus efficacement la crise ; mais l'épurge est plus propre à chasser les vents. Ces deux plantes, qui sont les meilleures, ont une qualité anodine qui leur est commune avec plusieurs autres cathartiques. Quoique les purgatifs qui ne sont pas amers ou qui n'ont aucune saveur désagréable, et qui ne rebutent point le malade par la grande quantité qu'il en faut prendre ni par leur couleur, produisent de très-bons effets lorsqu'on les donne sous forme de tisane, il convient cependant de faire prendre de la tisane au malade en une quantité qui ne soit pas inférieure à celle à laquelle il est habitué, après une dose des purgatifs dont nous venons de parler ; mais il ne faut pas qu'il prenne d'aliment liquide tandis que le purgatif opère ;

il peut, lorsque celui-ci a cessé d'agir, en user, mais en moindre quantité que de coutume, d'abord, et ensuite l'augmenter successivement, pourvu que la douleur ait cessé, et que rien d'ailleurs ne s'y oppose.

On doit observer les mêmes règles à l'égard du suc de tisane: il vaut mieux d'abord commencer par là, que d'y avoir recours le troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième jour, lorsque les vaisseaux sont épuisés par l'abstinence; à moins que la crise ne se fasse durant ce temps-là. Les précautions qui doivent précéder son usage, sont les mêmes que celles dont j'ai parlé. Voilà ce que je pense de l'usage de la tisane, et des boissons dont je ferai mention dans la suite. Il est cependant des médecins qui agissent tout autrement qu'ils ne devraient dans ces occasions; car ils ont pour méthode, après avoir épuisé le malade au commencement de la maladie par une abstinence de deux, trois, ou d'un plus grand nombre de jours, de leur donner des alimens, et de leur permettre l'usage des liquides nourrissans, sur ce principe peut-être, qu'il faut compenser le changement survenu dans le corps, par un autre plus grand et tout opposé. A la vérité, un pareil changement serait avantageux s'il pouvait s'opérer d'une manière régulière, successive et sans violence; mais

comme ce changement consiste principalement dans la quantité d'alimens qu'on accorde au malade, si celle-ci n'est point proportionnée, il s'en trouve très-mal, surtout lorsqu'il use de la tisane entière. Ceux même qui usent de son suc, en sont incommodés, comme ceux qui usent de liquides, quoiqu'ils le soient beaucoup moins que les autres. La connaissance du régime qu'observent les personnes qui se portent bien, peut nous être aussi d'une grande utilité dans ces cas; car si on remarque une si grande différence entre les alimens, par rapport aux changemens qu'ils occasionnent dans le corps de ceux qui se portent bien, à plus forte raison cette différence doit-elle être plus grande dans ceux qui sont malades, et surtout ceux qui sont attaqués de maladies aiguës.

On comprendra aisément qu'un régime constant et uniforme, quoiqu'il ne soit pas sans reproches, est bien plus propre à conserver la santé que le passage subit d'un mauvais régime à un autre plus salutaire. Ceux qui sont habitués à faire un ou deux repas par jour, se trouvent incommodés lorsqu'ils viennent à changer de coutume. Qu'un homme prenne un repas à midi contre son ordinaire, il s'en trouve mal, et éprouve une pesanteur, une faiblesse

et une inactivité par tout le corps; s'il soupe outre cela, il a des rapports aigres et quelquefois la diarrhée, lorsque l'estomac est plus chargé qu'à l'ordinaire, ayant accoutumé de se décharger lui-même, et n'ayant jamais été obligé de supporter la fatigue d'une double coction. Dans ce cas, il est à propos de compenser ce changement par un autre, c'est-à-dire, de dormir après le dîner, et le soir après souper, en évitant le froid en hiver et le chaud en été. Celui qui ne peut dormir, se promènera long-temps, en se reposant de temps à autre; il mangera peu à souper, ou même ne prendra aucun aliment, et boira modérément de quelque liqueur qui n'ait rien de trop cru. La même personne se trouvera beaucoup plus mal, si elle fait trois repas dans un jour, et son incommodité sera d'autant plus grande qu'elle mangera plus souvent. Il est cependant des personnes qui peuvent faire trois repas par jour sans en être incommodées, ce qui ne vient que de la coutume qu'elles ont prise. D'autres, qui ne font que deux repas, se sentent faibles lorsqu'ils ne dînent pas, ne peuvent vaquer à aucune affaire, et outre cela sentent une douleur au cardia; leurs viscères semblent être en quelque sorte suspendus, leur urine est chaude et pâle, et leurs excré-

mens sont brûlés en dedans. Quelques-uns ont la bouche amère, les yeux creux, et sentent un battement aux tempes, et un froid aux extrémités. Il en est encore qui, n'ayant point dîné, ne peuvent souper sans ressentir une oppression d'estomac, et de plus grandes inquiétudes pendant la nuit que s'ils eussent dîné deux fois. Ainsi, puisque tout changement dans le régime ordinaire, ne durât-il qu'un demi jour, produit de semblables effets sur ceux qui se portent bien, le mieux est de ne rien ajouter ni retrancher de la nourriture qu'on a coutume de prendre. Un homme qui, contre l'ordinaire, ne mange qu'une seule fois par jour, et qui, après avoir jeté les vaisseaux dans l'inanition en jeûnant tous les jours, prend à son souper la quantité de nourriture à laquelle il était habitué, tombera sûrement malade pour avoir négligé de dîner, et sentira après souper une pesanteur qui sera d'autant plus grande qu'il aura plus mangé; l'oppression sera bien plus considérable si, les vaisseaux étant dans l'inanition par une trop longue abstinence, il mange copieusement à son souper. Ceux qu'un long jeûne a épuisés, ne peuvent donc mieux faire, pour compenser cette abstinence et réparer leurs forces, que de se garantir du froid et du chaud, et de ne point se

fatiguer inutilement par des travaux qu'ils ne peuvent supporter. Il faut qu'ils soupent beaucoup moins qu'à l'ordinaire, et que les alimens qu'ils prennent ne soient point secs, mais humides. Leur boisson ne doit point être aqueuse, ni en moindre quantité que la nourriture qu'ils prennent. Ils doivent dîner très-sobrement le lendemain, et reprendre insensiblement leur train de vie ordinaire. Quelques-uns, surtout ceux dont les parties supérieures contiennent beaucoup de bile, sont bien plus incommodés de ces irrégularités que les flegmatiques, qui, à tous égards, sont plus en état de supporter une abstinence à laquelle ils ne sont point habitués, et de se contenter d'un seul repas par jour.

Ce que j'ai dit suffit pour prouver que tout changement extraordinaire dans les choses qui concernent la nature et l'habitude du corps, est une des causes principales des maladies. C'est pourquoi il est tout-à-fait dangereux d'évacuer excessivement les vaisseaux, ou de prendre de la nourriture dans le commencement d'une maladie qui est accompagnée d'inflammation, en un mot, de passer tout à coup d'un état à un autre tout opposé.

On pourrait ici, relativement à ce qu'on vient d'exposer, dire plusieurs choses touchant

l'estomac et les autres parties qui ont du rapport avec lui; par exemple, que nous supportons aisément les alimens et les boissons auxquelles nous sommes habitués, quoiqu'elles soient naturellement mauvaises; et, au contraire, que les meilleurs alimens sont nuisibles lorsqu'on n'y est pas accoutumé. Ce serait encore ici le lieu de parler des effets que produit le trop grand usage de la viande, de l'ail, du silphium et de son suc, des choux, et des autres substances semblables, qui jouissent de quelque propriété particulière : mais on ne sera pas surpris qu'elles dérangent et incommodent l'estomac plus que tout autre viscère, si on fait attention au gonflement, à l'enflure et aux tranchées que causent les gâteaux à ceux qui n'en ont jamais mangé ; à la soif et à la réplétion subite que cause le pain chaud, à raison de la propriété qu'il a de dessécher, et de la difficulté avec laquelle il se digère ; aux différens effets que produit le pain bis et celui de fleur de farine sur les estomacs qui n'y sont point faits; à ceux que produisent les gâteaux, lorsqu'ils sont plus secs, plus humides ou plus visqueux qu'à l'ordinaire, et la nouvelle farine d'orge, séchée au feu ; à la manière dont elle agit, lorsqu'elle est vieille, sur ceux qui n'ont jamais fait usage que de nouvelle ;

aux effets qu'on éprouve pour avoir substitué le vin à l'eau, ou l'eau au vin, ou abandonné la coutume qu'on avait prise de boire le vin pur ou trempé, pour une autre tout opposée : car ces changemens ne peuvent manquer à coup sûr d'occasioner une surabondance d'humidité dans l'estomac, et des flatuosités dans les intestins inférieurs ; ou une palpitation de cœur, une pesanteur de tête, et une soif excessive. Les vins blancs et rouges, substitués l'un à l'autre, contre la coutume, sont capables de causer un grand nombre d'altérations dans le corps, quoiqu'ils soient également spiritueux; de sorte qu'on n'a pas lieu de s'étonner de ce que les vins doux et spiritueux que l'on quitte tout d'un coup l'un pour l'autre, produisent des changemens si considérables.

Il faut avouer cependant qu'il se présente certains cas dans les maladies aiguës où l'on peut changer de régime sans que le corps change, quant à sa force ou sa faiblesse, assez considérablement pour qu'il soit nécessaire d'ajouter ou de retrancher de la nourriture. Dans ces cas néanmoins, il faut avoir égard à la force du malade, à la nature de la maladie, à la constitution du corps, à l'habitude et à la manière de vivre ordinaire, par rapport au boire et au manger.

L'augmentation de nourriture est rarement utile au malade dans les maladies aiguës ; mais il est souvent nécessaire de la lui retrancher tout-à-fait, pourvu qu'il ait assez de force pour supporter une pareille abstinence, jusqu'à ce que la maladie soit arrivée à son plus haut degré, et que la crise soit prête à se faire. J'indiquerai ci-après les cas dans lesquels ce que je viens de dire a lieu ; et comme les exemples ont beaucoup plus de force que les maximes que je pourrais donner, j'aurai soin d'en proposer. Je passerai à la continuation de l'exposition de la doctrine dont j'ai dessein de prouver l'excellence à mes lecteurs, convaincu qu'elle est beaucoup plus importante qu'on ne le pense ordinairement.

Dans le commencement des maladies aiguës on a permis à quelques-uns de prendre de la nourriture le premier jour, et à d'autres le second jour de la maladie ; il y en a même qui ont pris tout ce qu'on leur a présenté, sans en excepter le *cyceon*.

Il s'en faut de beaucoup que ce régime soit le meilleur, quoique les fautes de cette espèce soient moins pernicieuses que si, après deux ou trois jours d'abstinence et l'inanition des vaisseaux qui en est une suite, le malade avait commencé un pareil régime le quatrième ou

le cinquième jour. Il est très-dangereux, après tous ces jours d'abstinence et d'inanition, de prendre de la nourriture les jours suivans, avant que la maladie soit préparée pour la crise. Une pareille méthode ne manquerait pas d'être funeste à un grand nombre de personnes, à moins que la maladie ne fût d'une nature très-bénigne. Les fautes ne sont pas si pernicieuses au commencement, et on les répare plus aisément que celles que l'on commet lorsque la maladie a fait plus de progrès. Il me paraît que l'on ne peut interdire, pendant les premiers jours, l'usage de tel ou tel aliment liquide aux malades qui sont dans la nécessité de prendre de la nourriture les jours suivans. Quelle imprudence ne commettent donc point ces malades qui commencent à user de la tisane d'orge après deux ou trois jours d'abstinence, puisqu'elle ne peut manquer de leur être nuisible? Ceux qui n'usent que de sa crême, ignorent sans doute le tort qu'ils se font, lorsqu'ils la prennent à contre-temps. Il n'est pas besoin cependant d'avoir beaucoup de prudence pour comprendre que l'usage de toute la tisane d'orge, avant que la maladie soit préparée pour la crise, est très-nuisible à ceux qui ne sont accoutumés qu'à sa crême, et c'est à eux à s'en abstenir.

Tout ce que je viens de dire prouve évi-

demment que quelques médecins suivent une très-mauvaise méthode lorsqu'ils permettent à leurs malades l'usage des alimens au commencement des maladies, ou qu'ils les jettent dans l'inanition tout d'un coup. Les principes sur lesquels ils se fondent, pour leur accorder ou retrancher des alimens, sont le plus souvent faux, et pour la plupart contraires aux règles qu'on devrait suivre. Quelquefois ils passent de l'inanition des vaisseaux à l'usage des alimens liquides, tandis qu'ils eussent dû passer de l'usage de ces derniers à l'inanition, supposé que la maladie exigeât un semblable changement. Ces erreurs sont quelquefois cause que les crudités bilieuses se jettent sur la tête et la région de la poitrine. Cet accident est suivi de l'insomnie, qui empêche la coction de la matière morbifique : le malade est abattu, chagrin, inquiet, et tombe dans le délire ; son regard est farouche, étincelant ; les oreilles lui tintent ; le froid s'empare des extrémités ; son urine est crue ; ses crachats deviennent sans consistance, salés et naturels quant à la couleur, mais peu abondans ; il sue autour du cou, et cette sueur est accompagnée d'anxiétés et d'inquiétudes ; sa respiration est comme entrecoupée, fréquente et extrêmement forte ; ses sourcils s'étendent en quelque manière ; il tombe

dans des syncopes fréquentes ; il rejette les hardes dont il était couvert ; il est saisi d'un tremblement des mains et quelquefois de la lèvre inférieure. Lorsque ces symptômes surviennent au commencement de la maladie, ils présagent un violent délire, et pour l'ordinaire la mort. On n'en réchappe guères qu'à la faveur d'un abcès, d'une hémorragie par le nez, ou d'une évacuation d'un pus épais par l'expectoration.

Peu de médecins ont assez de sagacité pour discerner dans les maladies la faiblesse qui est causée par l'inanition des vaisseaux ou tel autre accident, de celle qui ne vient que de la douleur et de la violence de la maladie, et pour discerner les différentes impressions et affections de toute espèce qui ont leur principe dans la nature et l'habitude des individus ; quoique la vie et la mort des malades dépendent de la connaissance ou de l'ignorance de ces choses. L'inconvénient est grand, lorsque le médecin, regardant la faiblesse de son malade comme une suite de son abstinence, augmente sa nourriture, tandis que son épuisement et sa faiblesse n'ont pour cause que sa tristesse et la violence de la maladie. C'est une ignorance impardonnable de ne pas savoir distinguer quand une maladie vient d'inanition, et de diminuer mal à propos la nourriture du malade.

Une pareille méprise est dangereuse, et beaucoup plus ridicule que la précédente, quoiqu'accompagnée d'un moindre danger; car si alors quelqu'autre personne qui ignore tout-à-fait la médecine, mais qui est instruite de ce qui a précédé, conseille au malade l'usage des alimens que le médecin lui avait défendus, on ne pourra pas douter qu'elle ne le soulage beaucoup. Une semblable erreur attire au médecin le mépris du public, qui est fortement persuadé que le malade doit sa vie aux conseils dont nous venons de parler.

Je décrirai dans la suite les signes qui sont propres à ces différentes maladies, pour qu'on puisse en faire la distinction; et, en effet, ils ont quelque rapport avec ce qui arrive à l'égard de l'estomac. Si le corps demeure long-temps en repos contre son ordinaire, ses forces diminueront sensiblement; et s'il passe subitement du repos au travail, il est certain que ce changement sera suivi de quelque inconvénient. Nous devons porter le même jugement de chaque partie du corps. Les pieds, ainsi que les autres membres, se ressentiront d'un violent exercice après avoir resté long-temps dans l'inaction. Il en sera de même des dents, des yeux et des autres parties du corps. Un lit trop mou ou trop dur causera des douleurs à ceux qui

n'y sont pas accoutumés; et si l'on couche à l'air, quoiqu'on n'ait pas coutume de le faire, le corps perdra sa flexibilité ordinaire. Il ne sera pas inutile d'éclaircir cette doctrine par des exemples. Supposons qu'un homme contracte un ulcère à la jambe, qui ne soit pas assez dangereux pour lui causer de l'inquiétude, ni assez peu considérable pour le négliger, et que sa chair ne soit ni trop difficile ni trop aisée à guérir; supposons encore qu'il garde le lit les premiers jours sans remuer la jambe: il évitera par là l'inflammation, et guérira beaucoup plus tôt par ce moyen, que s'il eût fait le moindre exercice pendant la cure. Mais s'il se lève le cinquième, sixième ou septième jour, il s'en trouvera beaucoup plus mal que si, dès le commencement, il eût resté sur ses jambes et se fût promené. S'il passe tout d'un coup à un violent exercice, il souffrira davantage que s'il eût fatigué de la même manière pendant tout le temps de la cure. Toutes ces choses jointes ensemble, prouvent suffisamment que tout changement extraordinaire, de quelque espèce qu'il soit, est pernicieux.

La trop grande quantité d'alimens nuit à l'estomac en plusieurs manières, après une longue abstinence; et toutes les autres parties du corps reçoivent plus de dommage du travail

après un long repos, que du passage d'une nourriture abondante à l'abstinence, pourvu toutefois que l'on procure du repos au corps après ce changement.

Si l'on passe tout d'un coup de l'exercice et du travail au repos et à l'inaction, il faut aussi à proportion fournir à l'estomac moins de nourriture à digérer; autrement on ne peut manquer de sentir une pesanteur par tout le corps, ou quelqu'autre incommodité.

Je me suis beaucoup étendu sur le changement de régime, à cause de l'importance de cette matière, non-seulement en général, mais encore par rapport au sujet que nous traitons, c'est-à-dire, le passage de l'état d'inanition des vaisseaux à l'usage des alimens liquides dans les maladies aiguës. Ce changement doit être tel que je viens de dire; mais on ne doit point user de cette espèce d'alimens, que la matière morbifique ne soit dans un état de coction, et qu'il ne paraisse quelques signes d'évacuation ou d'irritation autour des intestins ou des hypocondres, pareils à ceux que je décrirai.

Une insomnie obstinée et continue engendre des crudités, et empêche la coction des alimens solides et liquides; un trop long sommeil, au contraire, relâche le corps, et rend la tête faible et pesante.

Règles pour l'usage du vin, du vin trempé, de l'eau, de l'hydromel, de l'oxymel et des bains.

On doit avoir égard aux caractères et aux effets suivans, dans le choix des vins doux, spiritueux, blancs ou noirs, dans les maladies aiguës. Les vins doux ne sont pas si sujets à enivrer et à appesantir la tête que les spiritueux, mais ils sont plus laxatifs. Ils augmentent cependant les tumeurs des viscères du foie et de la rate, beaucoup plus que les autres, et ne conviennent point aux personnes bilieuses, parce qu'ils augmentent la soif. Ils engendrent encore des flatuosités dans les intestins supérieurs, flatuosités dont les inférieurs ne se ressentent pas, comme on pourrait le croire; car, causées par les vins doux, elles n'ont point une qualité pénétrante, et s'arrêtent autour des hypocondres. Les vins doux ne provoquent point l'urine, comme les vins blancs spiritueux, mais ils facilitent davantage l'expectoration. Il est à remarquer que le vin doux qui altère, rend l'expectoration moins abondante que celui qui n'augmente point la soif.

Nous avons fait en partie l'éloge et la censure du vin blanc spiritueux, dans ce que nous venons de dire du vin doux. Il pénètre avec

plus de facilité que l'autre jusqu'à la vessie : il est diurétique et lève efficacement les obstructions, ce qui le rend d'une grande utilité dans les maladies aiguës ; car quoiqu'il soit moins propre que le précédent à d'autres usages, la propriété qu'il a de purger par les urines, délivre le corps de maladies, lorsqu'on en use à propos. On peut tenir pour sûres les règles que je viens de donner sur les avantages et les inconvéniens qui résultent de l'usage du vin, quoiqu'elles aient éte inconnues aux médecins qui m'ont précédé.

On peut user des vins austères noirs et d'une couleur foncée, dans les maladies aiguës, aux conditions suivantes : qu'on ne sente point de pesanteur de tête, qu'on n'ait point de délire, que l'expectoration soit libre, qu'il n'y ait point de suppression d'urine, que les excrémens soient quelque peu humides et semblables à de la raclure. Dans de pareilles circonstances on peut se hasarder à substituer ces derniers au vin blanc.

Il est encore bon de savoir que le vin bien trempé est moins nuisible aux parties supérieures et à celles qui sont aux environs de la vessie, et que celui qui l'est moins, est meilleur pour celles qui sont autour des intestins.

De l'hydromel, ou du miel et de l'eau.

L'hydromel est moins propre, pendant le cours des maladies aiguës, aux personnes bilieuses, ou dont les viscères sont gonflés, qu'aux autres. Cependant il altère moins que le vin doux; il ramollit les poumons, facilite l'expectoration, et apaise la toux. Il a même une qualité savonneuse, capable de rendre les crachats plus gluans. L'hydromel est aussi un excellent diurétique, pourvu qu'il ne rencontre aucun obstacle dans les viscères. Il facilite encore la sortie des excrémens bilieux par les selles, qui sont quelquefois louables, et dans d'autres temps trop bilieuses et trop écumeuses, surtout dans les personnes d'un tempérament bilieux, ou qui ont des obstructions des viscères.

Lors donc que l'hydromel est bien délayé, il est plus propre à hâter l'expectoration et à ramollir les poumons : mais l'étant moins, il purge par bas, avec plus d'efficacité, les excrémens écumeux, et ceux qui sont trop chauds et trop bilieux. Il faut cependant avouer que ces sortes de selles sont accompagnées de quelques inconvéniens, car elles augmentent la chaleur des hypocondres au lieu de l'apaiser; elles causent des inquiétudes, une agita-

tion continuelle des membres, l'ulcération des intestins et de l'anus. On indiquera ci-après les remèdes qui conviennent à ces accidens.

On peut donc, dans ces sortes de maladies, substituer l'hydromel à toute autre boisson.

On a vu ci-devant les raisons pour lesquelles il est plus avantageux dans certains cas que dans d'autres.

L'hydromel passe pour réduire ceux qui en font usage, à une faiblesse qui est bientôt suivie de la mort. Ce reproche est fondé sur ce que quelques personnes sont mortes de faim pour en avoir fait leur principale nourriture, comme si son véritable usage eût été de nourrir. L'hydromel, quand même on le boirait seul, a beaucoup plus de force que l'eau, à moins qu'il ne purge. Il est même, à quelques égards, plus fort que les vins blancs légers, faibles et sans odeur; quoique plus faible, à quelques autres. Qu'une personne boive deux fois autant de vin que d'hydromel, elle se trouvera beaucoup plus forte de l'usage de l'hydromel que de celui du vin, à moins que le premier ne le purge, et l'hydromel engendrera une plus grande quantité d'excrémens que le vin. Cependant, si l'on vient à boire de l'hydromel après de la tisane, il occasionnera une réplétion et un gonflement extraordinaires, qui se feront sentir aux viscères qui

sont aux environs des hypocondres : au contraire, il ne produira pas d'aussi mauvais effets, et deviendra même en quelque sorte salutaire, si on le boit avant la tisane.

Lorsque l'hydromel est cuit, il a meilleure apparence que quand il est cru; car il devient léger, clair, blanc et transparent, sans qu'il acquière pour cela aucune vertu. Il n'est pas même aussi doux que lorsqu'il est cru, surtout si le miel est bon; mais il est plus faible et engendre moins d'excrémens. Ces propriétés ne sont point nécessaires à l'hydromel, eu égard aux circonstances dans lesquelles on l'emploie. L'hydromel cuit est d'un meilleur usage, lorsque le miel est mauvais, noir, impur et de mauvaise odeur, car le fer corrige la plupart de ces mauvaises qualités.

De l'oxymel.

La liqueur que l'on appelle oxymel est fort salutaire dans les maladies, pour plusieurs raisons; car l'oxymel facilite l'expectoration et rend la respiration libre. Il est bon cependant de se souvenir, lorsqu'on le donne, que celui qui est extrêmement acide, peut produire des changemens considérables sur les crachats qui sortent avec facilité; s'il venait à faciliter la sortie de ceux qui, étant attachés aux bronches,

rendent la voix rauque, et à dilater les bronches, il soulagerait considérablement les poumons, et il ne pourrait manquer d'être extrêmement salutaire : mais il arrive quelquefois le contraire ; et celui qui est acide, est si fort éloigné de faciliter l'expectoration, qu'il rend les crachats plus gluans, ce qui devient nuisible au malade. Ceux-là s'en trouvent encore plus mal qui ne peuvent ni souffrir ni rejeter la matière qui est attachée à leur gorge.

On doit, dans l'usage de l'oxymel, avoir égard aux forces du malade ; et supposé que les choses soient en bon état, le lui donner chaud, mais en petite quantité d'abord, en augmentant peu à peu, mais jamais trop à la fois. Celui qui est un peu acide humecte la bouche et la gorge, facilite la sortie de crachats, apaise la soif, et fait beaucoup de bien aux hypocondres et aux viscères voisins. Il empêche les mauvais effets du miel, en corrigeant ce qu'il a de bilieux ; il dissipe les vents et provoque l'urine ; il humecte un peu trop les intestins inférieurs, et cause des tranchées. Il est cependant quelquefois pernicieux dans les maladies aiguës, car il empêche les vents de se frayer un passage à travers le corps, et les force à remonter ; quelquefois aussi il affaiblit le corps et refroidit les extrémités. Voilà quels sont

les mauvais effets de l'oxymel. Il est bon d'en donner un peu au malade vers la nuit, avant qu'il ait pris de la tisane. Je ne vois même aucune raison qui pût empêcher de lui en donner long-temps après le souper. Quant à ceux dont le régime consiste en fluides, et qui n'usent d'aucun aliment, je crois que l'usage continuel de l'oxymel ne leur convient point, à cause qu'il irrite et picotte leurs intestins avec d'autant plus de facilité qu'ils sont vides, et que leurs vaisseaux sont épuisés. Ajoutez à cela qu'il diminue leurs forces.

Si l'on jugeait cependant que le fréquent usage de l'oxymel pût être salutaire dans les maladies, on n'y mettrait du vinaigre qu'autant qu'il en faut pour lui donner du goût; et parlà on corrigerait ce qu'il pourrait avoir de nuisible, et on lui conserverait ses bonnes qualités en entier.

En un mot, la qualité acide du vinaigre rend cette liqueur plus propre aux tempéramens bilieux qu'aux mélancoliques : car la bile, étant plus amère, se dissout et se convertit en phlegme lorsque le vinaigre vient à l'exalter; au lieu que le phlegme fermente, s'exalte, et ne fait qu'augmenter. Le vinaigre est beaucoup plus nuisible aux femmes qu'aux hommes, car il occasionne des douleurs de matrice.

De l'eau.

Je ne sais de quelle utilité peut être l'usage de l'eau dans les maladies aiguës, puisqu'elle n'apaise point la toux dans les péripneumonies; qu'elle ne facilite point l'expectoration, et qu'elle produit de plus mauvais effets que les autres liqueurs, lorsqu'on en fait un usage continuel. Elle peut cependant faciliter l'expectoration, lorsqu'on en boit quelque peu entre l'oxymel et l'hydromel, à cause qu'elle altère ces liqueurs et hâte leurs bons effets, en les délayant dans l'estomac. Elle ne vaut rien à d'autres égards, car elle ne fait qu'augmenter la soif, au lieu de l'apaiser; elle se change en bile dans les tempéramens bilieux; elle nuit aux hypocondres, et devient plus nuisible encore lorsqu'elle a une fois pénétré dans les intestins inférieurs, car sa qualité bilieuse augmente, et elle affaiblit aussi les forces du malade; elle augmente la chaleur du foie et de la rate, lorsque ces viscères sont enflammés, et devient incommode, par son agitation, à l'estomac et aux intestins. Comme elle est froide et difficile à digérer, elle passe avec peine et n'excite ni la sortie des urines ni celle des excrémens; elle n'engendre aucun excrément, ce qui la rend encore malfaisante. Ces inconvéniens deviennent

beaucoup plus considérables lorsqu'on la boit tandis que les pieds sont froids, suivant que les circonstances la disposent à produire tel ou tel mauvais effet.

Dans les maladies néanmoins où l'on appréhende une violente oppression de tête, ou un délire, on doit absolument défendre au malade l'usage du vin, et ne lui donner que de l'eau; ou si on lui permet quelque peu de vin, il doit être blanc, aqueux, sans odeur : il est même bon de boire un peu d'eau après, pour qu'il ait moins d'effet sur le cerveau et sur les sens. On a déja vu quels sont les cas et les saisons qui demandent qu'on use ou qu'on s'abstienne du vin, qu'on le boive froid ou chaud; et c'est de quoi nous aurons encore occasion de parler dans la suite.

Quant aux autres liqueurs, telle que l'eau d'orge, ou celles que l'on retire des plantes fraîches, des peaux ou des pédicules de raisin, du froment, du cnicus (chardon béni), des baies de myrthe, de grenade et autres matières semblables, on indiquera les occasions dans lesquelles on peut s'en servir, en parlant des maladies auxquelles elles conviennent. Nous suivrons la même méthode à l'égard des autres médicamens composés.

Du bain.

Le bain peut être fort salutaire dans plusieurs maladies ; dans quelques-unes par son fréquent usage, et dans d'autres, pris plus rarement. On ne peut quelquefois en user aussi souvent qu'on le devrait, faute de commodités ; car on trouve dans peu de maisons les instrumens et les personnes nécessaires pour cet effet, et à moins qu'on ne se baigne tout-à-fait, il peut devenir extrêmement nuisible. Le bain doit être exempt de fumée, l'eau doit y être abondante, les ablutions fréquentes, mais jamais excessives, à moins que les circonstances n'y obligent. On peut, je crois, se passer de frictions ; mais supposé qu'elles soient nécessaires, le médicament détersif qu'on emploie pour cet effet doit être chaud, et les frictions plus fréquentes qu'à l'ordinaire : on doit laver copieusement et substituer promptement de l'eau nouvelle à la première. La cuve doit être placée de façon qu'on puisse y entrer et en sortir commodément. Les personnes qui se baignent doivent se tenir en repos et en silence, et laisser aux baigneurs le soin de faire ce qu'il faut. Il faut avoir à portée de l'eau de différens degrés de chaleur ; les effusions doivent être promptes : on doit, au lieu de frottoir, se servir d'éponge,

et le corps ne doit point être tout-à-fait sec lorsqu'on vient à l'oindre. Il faut avoir soin de sécher la tête autant qu'il sera possible, en la frottant avec une éponge, et garantir la tête et toutes les autres parties du corps de quelque froid que ce puisse être. On ne doit point se baigner aussitôt après avoir pris une potion ou un aliment liquide, ni boire ni manger au sortir du bain : il importe extrêmement de savoir si le malade aimait beaucoup le bain, ou était accoutumé de se baigner pendant qu'il était en santé, car ceux-là en sont beaucoup plus avides, s'en trouvent beaucoup mieux, et ne peuvent s'en passer sans en être incommodés.

Le bain, généralement parlant, est beaucoup plus utile dans la péripneumonie que dans les fièvres ardentes : car il apaise les douleurs de côté, du dos et de la poitrine; il mûrit les crachats, et en facilite la sortie; il rend la respiration libre, fait cesser les lassitudes, ramollit les membres et la peau extérieure, provoque l'urine, dissipe les pesanteurs de tête, et humecte les narines.

Tels sont les avantages qu'on retire du bain lorsqu'on le prend comme il faut; mais si une ou plusieurs des choses nécessaires manquent, il est à craindre que cette espèce de remède ne fasse plus de mal que de bien, et la moin-

dre négligence de la part des baigneurs est capable de porter un préjudice considérable aux malades.

Le bain ne vaut rien dans les maladies où le ventre est plus libre qu'il ne faut ; il n'est pas moins nuisible à ceux qui sont constipés, à moins qu'on ait soin de remédier auparavant à cet inconvénient. Les personnes extrêmement faibles doivent s'abstenir du bain, de même que celles qui sont sujettes aux nausées, aux vomissemens, aux rots acides, et aux saignemens de nez, à moins que l'hémorragie soit moins considérable qu'il ne faudrait, et qu'on sache profiter de l'occasion. Si l'hémorragie n'est pas considérable, il est à propos de se baigner, soit pour l'utilité de tout le corps, ou seulement pour celle de la tête.

Pourvu donc que l'on ait toutes les commodités nécessaires, et que les forces du malade le permettent, on peut lui faire prendre les bains tous les jours, et même deux fois par jour, supposé qu'il soit porté pour cette espèce de remède. Ceux qui usent de tisane risquent moins de se baigner que ceux qui ne font usage que de sa crême; il y a cependant des occasions où l'on peut permettre les bains à ces derniers. Ce remède est moins propre à ceux qui ne prennent que des fluides, quoiqu'ils

puissent y avoir recours dans certaines circonstances.

Ce que nous venons de dire suffit pour nous faire connaître l'espèce de régime que demande le bain pour être salutaire. Il ne convient point à ceux qui manquent de commodités nécessaires pour en profiter ; les autres en peuvent user, pourvu que les symptômes de la maladie n'y soient point contraires, et qu'on ait lieu de s'en promettre quelqu'avantage.

Des fièvres et des maladies accompagnées de fièvre.

L'été occasionne des fièvres ardentes : lorsque les veines, étant desséchées par la chaleur de la saison, attirent à elles les humeurs âcres, séreuses et bilieuses, il survient une fièvre violente, accompagnée d'une grande douleur et d'un sentiment de lassitude dans les os. Elle naît ordinairement après un long voyage et une soif de longue durée, lorsque les veines attirent les humeurs chaudes et acrimonieuses.

Dans cette maladie la langue devient rude, sèche et noire ; les parties qui sont aux environs du ventre sont affectées d'une douleur poignante ; les excrémens sont très-liquides, et d'une couleur pâle : ces accidens sont accom-

pagnés d'une soif violente, de l'insomnie, et quelquefois du délire.

On doit donner au malade autant d'eau et d'hydromel cuit, bien délayé, qu'il en voudra boire : supposé qu'il se sente la bouche amère, il est à propos de lui donner un émétique et un lavement; et si ces remèdes n'opèrent point, de le purger avec du lait d'ânesse cuit : tout ce qui est salé et acrimonieux ne lui vaut rien, et il doit s'abstenir de tout aliment, même liquide, jusqu'après la crise. La maladie cesse lorsqu'il survient un saignement de nez considérable, une sueur critique naturelle; que l'urine est blanche et épaisse, avec un sédiment léger, ou qu'il vient à se former un abcès. Lorsque la maladie cesse sans aucun de ces symptômes, le malade a une rechute, ou est attaqué de douleurs dans les hanches ou dans les jambes, et crache une matière grossière, lorsqu'il doit recouvrer la santé.

Il est une autre espèce de fièvre ardente qui cause le flux de ventre et la soif, rend la langue rude, sèche et salée, supprime l'urine, cause l'insomnie et du froid dans les extrémités.

La crise de cette maladie ne se fait jamais sans un saignement de nez, ou un abcès autour du cou, ou des douleurs dans les jambes; sans un crachement de matière épaisse après

que le flux de ventre a cessé, ou des douleurs vers l'os ischium; ou sans que les parties de la génération deviennent livides. L'enflure des testicules est encore un signe que la crise approche. Le malade doit user d'alimens liquides attractifs.

Dans les fièvres aiguës, si la maladie est violente, et le malade robuste et dans la fleur de son âge, on le saignera. Si c'est une esquinancie ou une pleurésie, on facilitera l'expectoration avec un éclegme. Supposé que le malade soit affaibli par la trop grande abondance de la saignée, au lieu de la réitérer, on lui donnera un lavement tous les trois jours, jusqu'à ce qu'il soit hors de danger, et n'ait plus besoin d'autre remède que l'abstinence.

Les tumeurs des hypocondres qui ne sont point causées par l'interception des esprits (peut-être hystériques); les contractions du diaphragme, la difficulté de respirer; l'orthopnée sèche et sans aucune suppuration interne, mais qui provient de l'interception de la respiration (le rétrécissement des ramifications de la trachée-artère, empêchant l'entrée de l'air); mais surtout les douleurs violentes du foie, les oppressions de la rate, les inflammations et les maladies causées par des tumeurs douloureuses dans les parties situées au-dessous du dia-

phragme ; toutes ces maladies, dis-je, ne cèdent point d'abord aux purgatifs, mais elles deviennent plus traitables lorsqu'on commence par la saignée. On doit ensuite avoir recours aux lavemens, à moins que la maladie ne soit extrêmement violente ; il faut avoir égard à la sûreté et à l'effet modéré des purgatifs qu'on emploie après la saignée.

Quiconque, dans le commencement d'une maladie inflammatoire, tente la cure avec des cathartiques, ne saurait diminuer la tension et l'inflammation de la partie affectée ; car la maladie, dans cet état de crudité, ne cède point à de pareils remèdes : au contraire, ce traitement fond et détruit les parties saines qui eussent résisté à la maladie ; et lorsque le corps est affaibli, la maladie augmente et devient incurable.

De la catalepsie.

Lorsqu'une personne perd tout d'un coup la parole sans aucune cause manifeste, ou violence étrangère et sensible, on doit attribuer cet accident à la stagnation du sang dans les veines. Dans ce cas, il faut ouvrir la veine interne du bras droit, et tirer plus ou moins de sang, suivant l'âge et le tempérament du malade. Cette maladie est ordinairement accompagnée

de la rougeur du visage, de l'immobilité des yeux, de tensions extraordinaires des bras, de grincemens des dents, de palpitations, de la contraction des mâchoires, de la froideur des extrémités, et de l'interruption du pouls. Lorsque les douleurs commencent, il se fait une affluence d'humeurs acrimonieuses et de bile noire sur la partie souffrante. Les parties internes sont affectées d'une douleur aiguë, de même que les vaisseaux sanguins, qui se dessèchent et se resserrent considérablement; et comme ils sont des plus enflammés, ils attirent les humeurs, qui s'y portent aisément. Il arrive de là que le sang venant à se corrompre, et la circulation ne pouvant plus se faire à l'ordinaire, il se forme des stagnations, dont les frissons, les vertiges, la privation de la voix, la pesanteur de tête, et les convulsions, sont les suites, lorsqu'elles affectent le cœur, le foie, ou la veine cave. De là viennent encore les paralysies et les épilepsies, lorsque la fluxion tombe sur le voisinage des parties qu'on vient de nommer, et qu'elles se dessèchent par l'impossibilité où sont les esprits d'y pouvoir passer.

Ce que l'on peut faire de mieux pour ces sortes de maladies, est de saigner immédiatement après avoir appliqué des fomenta-

tions, tandis que les esprits affectés et les sens sont encore en mouvement; car ces remèdes ont pour lors une très-grande efficacité. Le malade ayant un peu repris ses forces après la saignée, un vomitif ne sera pas hors de propos, à moins qu'il ne se sentît extrêmement soulagé; mais il faut toujours avoir égard à la crise. Supposé que les lavemens ne produisent aucun effet, on le purgera avec six pintes de lait d'ânesse cuit; on peut même lui en donner plus de huit pintes, si son tempérament se trouve assez fort pour cela.

De l'esquinancie.

L'esquinancie, qui est une maladie fort fréquente en hiver ou au printemps, est causée par l'écoulement d'une quantité d'humeurs visqueuses sur les veines jugulaires, qui absorbent beaucoup plus que les autres, à cause de leur grandeur extraordinaire. Cette humeur froide et visqueuse obstrue tous les passages du sang et des esprits, condense le sang qui est aux environs, le fige et le fait croupir, étant naturellement froide et propre à causer des obstructions.

Il arrive de là que les malades sont suffoqués; leur langue est livide, ronde et repliée, à cause du gonflement des veines qui sont

dessous, et lorsqu'on fait une incision à la luette, que l'on appelle *kiotomie*, il paraît une grosse veine de chaque côté. Ces veines, ainsi gonflées par les humeurs, pressent la langue, qui, à cause de sa sécheresse et de sa qualité spongieuse, est susceptible des impressions que font sur elle les veines voisines, et absorbent avidement les humeurs dont elles abondent ; ce qui la rend ronde, de plate qu'elle était auparavant, livide, sèche et inflexible; de sorte que le malade court risque d'être suffoqué, à moins d'un prompt secours, qui consiste à lui ouvrir les veines des bras, aussi bien que celles qui sont sous la langue : à lui donner des éclegmes propres à inciser les humeurs, des gargarismes chauds : à évacuer une partie des humeurs par une expectoration abondante, et à lui raser la tête. On doit encore lui appliquer un cérat sur la tête et sur le cou, et par dessus, de la laine ; et lui fomenter les parties extérieures avec des éponges imbibées d'eau chaude. Sa boisson doit être de l'eau et de l'hydromel chaud, ou la crême de tisane, lorsqu'on est assuré par la crise qu'il est hors de danger.

En été ou en automne les humeurs chaudes et acrimonieuses, qui participent de la chaleur et de l'acrimonie de la saison, venant à des-

cendre du cerveau, corrodent, ulcèrent et gonflent la partie où elles s'arrêtent, et causent une orthopnée accompagnée d'une grande sécheresse. On n'aperçoit dans ce cas aucune enflure de la gorge; les muscles inférieurs du cou sont fixes comme dans le *tétanos*; la voix est entrecoupée, la respiration faible, fréquente et difficile; il survient une ulcération à la trachée-artère, et une inflammation aux poumons, qui empêche l'air extérieur d'y pénétrer; et si la maladie ne se porte point d'elle-même vers les parties extérieures du cou, elle est plus terrible et plus funeste, à cause de la saison, et parce qu'elle doit son origine à des humeurs chaudes et âcres.

Observations sur les fièvres.

Lorsque la fièvre saisit une personne avant qu'elle ait rendu ses excrémens, ou immédiatement après qu'elle a mangé, soit qu'elle soit accompagnée d'un point de côté ou non, le malade doit se tenir en repos jusqu'à ce que l'aliment ait descendu dans les intestins inférieurs, et boire en même temps de l'oxymel. Lorsque la pesanteur se fait sentir dans les reins, on doit le purger avec un lavement ou un cathartique faible, lui donner ensuite des alimens liquides et de l'oxymel. Le malade peut user après de

végétaux et de poisson bouillis, d'un peu de vin trempé sur le soir, et de l'hydromel délayé pendant le jour. Lorsque les vents qu'il rend, sont fort puans, un suppositoire ou un lavement ne peut que lui faire du bien; autrement il peut continuer à boire de l'oxymel jusqu'à ce que les excrémens aient descendu dans les intestins inférieurs, et prendre ensuite un lavement.

Si la fièvre ardente vient à saisir une personne pendant qu'elle a le ventre libre, et qu'on juge à propos de la purger, on ne doit le faire que le quatrième jour. On lui donnera après le purgatif quelque aliment liquide, en observant le retour de l'accès; afin de ne lui rien donner durant l'accès, ou sur le point de son retour, mais seulement lorsqu'il a cessé et que la maladie est fort éloignée du retour du paroxisme suivant. Ne lui donnez aucune boisson, aucun aliment liquide, ni aucune autre chose de cette espèce, pendant qu'il a les pieds froids; attendez toujours que la chaleur soit revenue, et donnez-lui pour lors ce que vous jugerez à propos: car la froideur des pieds est toujours une marque de l'approche de l'accès; et pour lors, si vous chargez l'estomac du malade, vous ne pouvez que lui nuire, et augmenter par là considérablement la maladie. Lorsque

l'accès a cessé, les pieds deviennent beaucoup plus chauds que le reste du corps, et venant à se refroidir, la fièvre augmente ; il s'allume dans la poitrine un feu qui embrase la tête : car toute la chaleur se portant vers cette dernière partie, il n'est pas surprenant que les pieds, qui sont naturellement nerveux et d'une substance peu charnue, se refroidissent. D'ailleurs l'éloignement où ils sont des parties dans lesquelles la chaleur réside, ne contribue pas peu à les refroidir, lorsque la chaleur se concentre dans la poitrine. La raison seule apprend que les pieds doivent s'échauffer lorsque le paroxisme fébrile vient à cesser tout-à-fait ; pour lors la tête et la poitrine se refroidissent, et c'est pour cette raison que le malade doit prendre de la nourriture. Lorsque les pieds sont froids, l'estomac doit être nécessairement incommodé de trop de chaleur. De là naissent les soulèvemens de cœur, la tension des hypocondres, l'insomnie, à cause de l'agitation interne, le délire et les douleurs que le malade ressent, lorsque les matières qu'il rend par le vomissement sont crues et mauvaises. Mais lorsque les pieds sont chauds, et que l'urine a un cours libre, quand même il ne paraîtrait aucune sueur, tous ces fâcheux symptômes s'apaisent, et pour lors il est à propos de lui

donner un aliment liquide, qui dans un autre temps lui serait nuisible.

Ceux qui ont le ventre libre pendant tout le cours de la fièvre, doivent tenir leurs pieds aussi chauds que le reste du corps, en les échauffant et y appliquant des cérats, et les enveloppant de linges ; mais lorsqu'ils sont naturellement chauds, les fomentations ne sont nécessaires que pour les garantir du froid. Dans ces cas, le malade ne doit point faire un trop grand usage d'hydromel ni d'eau froide.

La plupart de ceux qui ont le ventre trop libre pendant la fièvre, et qui sont dans le délire, épluchent leurs couvertures, se frottent le nez, répondent précipitamment à ce qu'on leur demande, et ne tiennent aucun propos suivi. Ces symptômes sont causés, à ce que je crois, par une bile noire. Dans ces cas, si les selles sont liquides, je crois qu'on ne peut rien donner de mieux au malade que des tisanes rafraîchissantes et épaisses, et des boissons propres à arrêter le cours de ventre, mais plutôt vineuses qu'astringentes.

Quant à ceux qui, dès le commencement de la fièvre, sont attaqués du vertige et de battemens à la tête, et rendent une urine crue et claire, on doit s'attendre à voir augmenter la fièvre vers le temps de la crise ; il peut

même arriver facilement qu'ils tombent dans le délire.

Ceux dont l'urine est épaisse et trouble au commencement, demandent d'être purgés, pourvu que rien ne s'y oppose. Les purgatifs ne valent rien pour ceux dont l'urine n'a point de sédiment et est claire; mais on peut leur donner un lavement, si on le juge à propos, en observant ce qui suit.

Le malade doit se tenir en repos, s'oindre et se couvrir également, boire de l'hydromel délayé, et prendre sur le soir de la crême de tisane. Les lavemens sont aussi salutaires au commencement que les purgatifs sont nuisibles; car la moindre agitation que l'on cause dans la région de l'estomac, suffit pour empêcher la coction de l'urine, et prolonger considérablement la fièvre sans aucune sueur ou crise. Ne donnez aucun aliment liquide au malade à l'approche de la crise, lorsque la maladie est à son plus haut période, et attendez que le malade sente du soulagement, et se porte de mieux en mieux.

On doit observer les crises dans toutes sortes de fièvres, et interdire alors toutes sortes d'alimens liquides au malade.

Il y a des fièvres qui sont ordinairement de longue durée, et lorsque le froid s'empare des

extrémités, elles finissent par des abcès autour des oreilles et du cou. Supposé que les pieds soient chauds, on doit s'attendre à d'autres accidens, tel qu'un saignement de nez, et quelquefois une diarrhée.

Ceux qui sont attaqués de fièvres accompagnées de grandes anxiétés, et d'une tension d'hypocondres, d'une inquiétude qui ne leur permet pas de demeurer un moment dans le même endroit, et d'un froid aux extrémités, ont besoin que l'on ait pour eux beaucoup de soin et d'attention. La méthode que l'on doit suivre à leur égard, est de ne leur donner que de l'oxymel délayé, et de leur interdire tout aliment liquide jusqu'à ce que la fièvre ait cessé, et que leur urine donne des signes de coction. Le malade doit coucher dans une chambre obscure, sur un lit mollet, demeurer long-temps dans la même posture, et éviter autant qu'il lui sera possible toute agitation du corps; par ce moyen il se sentira considérablement soulagé. Il est même bon d'appliquer, aussi chaudement qu'on le pourra, sur les hypocondres, un cataplasme de graine de lin, cuite dans de l'eau et de l'huile.

On peut tirer des pronostics très-probables des urines. Celles qui sont troubles et pâles, sont meilleures que celles qui sont noires et

sans consistance ; leurs fréquentes altérations indiquent une fièvre de longue durée, laquelle, par conséquent, doit être irrégulière et essuyer divers changemens, soit en bien, soit en mal. On ne doit point entreprendre la cure des fièvres anomales, qu'elles n'aient pris quelque caractère et quelque régularité, et pour lors on doit leur opposer un régime convenable, et suivre une bonne méthode, en ayant toujours égard à tout ce que la nature opère. Le visage et tout l'extérieur du malade varient et méritent notre attention ; il est donc du devoir du médecin de ne laisser échapper aucune circonstance, soit qu'elle se manifeste par des signes extérieurs, ou qu'il faille la découvrir par le secours du raisonnement, et de ne négliger spécialement aucune de celles qui appartiennent à des jours pairs ou impairs.

On doit toujours appréhender les jours impairs, parce qu'ils produisent des changemens dans les maladies, soit en mieux, soit en pis. On observera donc le premier jour que la maladie a commencé, d'où et comment elle est venue, ce qui passe pour la première et la principale chose à considérer. On doit ensuite examiner le malade, peser et considérer attentivement toutes choses ; s'informer d'abord de l'état dans lequel il trouve sa tête, s'il n'y sent

aucune douleur et aucune pesanteur. Pour ce qui est de ses côtés et de ses hypocondres, on lui demandera s'il n'y sent aucune douleur; si les hypocondres en particulier sont douloureux, enflés ou obliques (c'est-à-dire, s'ils sont plus enflés d'un côté que de l'autre); s'il ressent quelque plénitude ou quelque douleur dans le côté, et si cette douleur est accompagnée de la toux, de tranchées ou de maux de ventre.

Si quelqu'un de ces symptômes affecte les hypocondres, le remède le plus convenable est un clystère laxatif; le malade boira de l'hydromel cuit, le plus chaud qu'il pourra. Informez-vous aussi s'il n'est pas sujet à tomber en défaillance lorsqu'il se lève, et si sa respiration est libre. On doit encore avoir égard aux selles, et examiner si elles sont considérablement noires, ou aussi louables que lorsque le malade se portait bien; observez encore si la fièvre n'augmente point le troisième jour.

Après avoir considéré ce qui arrive les trois premiers jours de ces maladies, il reste encore d'autres choses à examiner. Par exemple, si quelques-uns des symptômes dont nous avons parlé, sont les mêmes le quatrième jour que le troisième, le cas est dangereux.

Quant aux signes, les selles noires présagent

la mort; mais celles qui ressemblent à celles des personnes qui sont en santé, sont un signe de convalescence, lorsqu'elles sont les mêmes tous les jours.

Supposé qu'on ne puisse venir à bout de procurer une selle au malade au moyen d'un suppositoire, et que sa respiration continue cependant d'être libre, mais qu'il tombe en défaillance lorsqu'il s'assied ou se couche dans son lit dès les premiers jours de la fièvre, on doit s'attendre à un délire, soit que le malade soit homme ou femme.

Les mains méritent encore notre attention, car si elles tremblent on peut s'attendre à un saignement de nez.

Examinez aussi les narines du malade, pour voir si l'haleine passe également par toutes les deux; lorsqu'elle sort abondamment par le nez, les convulsions ne tardent point pour l'ordinaire, et la mort en est une suite. Il importe au médecin de former des pronostics sûrs.

Si la fièvre survient en hiver, accompagnée de la rudesse et de la sécheresse de la langue, quand même le malade paraîtrait ensuite se porter mieux, il est bon de l'affaiblir, en ne lui donnant que de l'eau, de l'hydromel, et de la crême de tisane; car il est dangereux de se

fier au relâche que donnent ces sortes de fièvres, parce que les signes de cette espèce prouvent que le malade est dans un état hasardeux. Lorsque vous serez instruit de toutes ces choses, faites, si vous voulez, le pronostic de la maladie; mais que ce soit toujours avec circonspection.

S'il survient quelque symptôme formidable dans les fièvres, le cinquième jour; que le malade soit tout d'un coup attaqué de la diarrhée, qu'il tombe en défaillance, qu'il perde la voix, qu'il soit saisi de convulsions ou d'un hoquet qui ne lui donne aucun relâche; si la sueur se fait un passage à travers la lèvre supérieure, le front ou la nuque du cou; les personnes qui éprouvent ces symptômes, meurent asthmatiques en très-peu de temps.

Ceux qui, ayant la fièvre, sont affectés de tubercules aux jambes, qui sont long-temps à mûrir, la fièvre continuant toujours, et qui de plus ont une suffocation à la gorge, sans qu'il paraisse aucune tumeur autour de la partie, les tubercules demeurant toujours dans le même état, sont ordinairement saisis d'un saignement de nez, qui, étant copieux, pronostique la fin de la maladie, et sa durée lorsqu'il ne l'est point; et moins l'hémorragie est abondante, plus la maladie est fâcheuse et longue.

Si le malade se trouve d'ailleurs passablement bien, il peut s'attendre à des douleurs aux pieds ; mais si la douleur s'empare de cette dernière partie, devient excessive, et est suivie d'une inflammation continue, la douleur s'emparera peu à peu du cou, des clavicules, des épaules, de la poitrine et des hanches, et ces dernières seront nécessairement affectées de tubercules. Si ceux-ci viennent à disparaître, et qu'il survienne un tremblement de mains aux malades, il tombe aussitôt dans les convulsions et dans le délire ; il s'élève des pustules et des taches rouges sur ses sourcils, les paupières s'enflent et se rapprochent, il y survient une inflammation sèche, les yeux s'enflent extrêmement, et le délire augmente beaucoup ; il est cependant beaucoup plus violent la nuit que le jour. L'imparité des jours favorise la production des symptômes dont nous venons de parler ; mais de quelque façon et en quelque temps qu'ils surviennent, ils sont toujours d'un très-mauvais présage.

Supposé que l'on ait besoin de purger ces sortes de malades au commencement, il faut le faire avant le cinquième jour, pourvu qu'on aperçoive un murmure dans les intestins ; autrement il ne faut pas le faire : mais si l'on y apercevait un murmure, et que les excrémens

fussent bilieux, on les purgera légèrement avec de la scamonée. Quant au reste du traitement, privez les malades autant qu'il sera possible des alimens liquides, jusqu'à ce que le quatorzième jour soit passé et que la fièvre commence à décliner; cette méthode hâtera la cure.

Si celui qui a la fièvre vient à perdre la voix environ le quatorzième jour, c'est un signe que la maladie ne le quittera pas de long-temps; si cet accident lui arrive précisément le quatorzième jour, elle sera de plus longue durée encore.

Si une personne attaquée de la fièvre a quelque difficulté à parler le quatrième jour, et que ses selles soient bilieuses et sans consistance, elle tombe pour l'ordinaire dans le délire.

Il est encore important de considérer les suites de plusieurs accidens qui surviennent.

Dans les maladies aiguës qui surviennent en été et en automne, une distillation soudaine de quelques gouttes de sang par le nez, indique une grande résistance, une inflammation des vaisseaux, et une urine claire le jour suivant. Si le malade est dans la fleur de l'âge, endurci à la fatigue, charnu, d'un tempérament sujet à la mélancolie, ou que le trop grand usage de liqueurs spiritueuses lui ait rendu les mains tremblantes; vous pouvez en toute sûreté pro-

nostiquer un délire ou des convulsions, qui sont beaucoup moins dangereuses lorsqu'elles arrivent dans les jours pairs que dans les jours impairs, à moins que le malade ne soit guéri par un saignement de nez copieux, un flux hémorroïdal; ou par une suppuration, un transport de la matière morbifique, des tumeurs critiques; ou des douleurs autour des hypocondres, des testicules ou des jambes : la cessation de ces accidens est souvent suivie de l'évacuation et de la décharge d'une urine épaisse, blanche, et qui donne un sédiment de même nature.

Dans la fièvre qui est accompagnée du hoquet, on fera prendre au malade du suc de silphium; et de la carotte sauvage pilée avec de l'oxymel; et on lui donnera du galbanum dans du miel avec du cumin, en forme d'éclegme; il peut ensuite prendre du suc de tisane coulée. Le malade ne peut échapper qu'à l'aide de sueurs critiques, d'un sommeil régulier, et de l'évacuation d'une urine âcre et épaisse, à moins que la maladie ne se termine par un abcès. On peut composer un éclegme avec des pignons et de la myrrhe. Le malade doit boire de l'oxymel ou de l'eau d'orge, supposé qu'il soit extrêmement altéré.

Dans la péripneumonie, ou la pleurésie, on

doit examiner avec attention la fièvre aiguë dont elles sont accompagnées ; si la douleur se fait sentir aux deux côtés, ou dans l'un seulement; si le malade respire difficilement; s'il a de la toux; de quelle espèce sont ses crachats; s'ils sont rouges, livides, clairs, écumeux, égaux, ou différens à tous égards de leur état naturel et de ce qui arrive ordinairement. Dans ces sortes de cas, on doit traiter le malade de la manière suivante.

Si la douleur se porte vers les clavicules, la poitrine ou les bras, on ouvrira la veine interne du bras, du côté de la douleur, et l'on tirera autant de sang que la constitution du corps, la saison, l'âge et le tempérament du malade, le permettront; on peut même laisser couler le sang jusqu'à défaillance, si la douleur est aiguë, et donner ensuite un lavement. Il faut le purger si la douleur, située sous la poitrine, est extrêmement aiguë; ne lui donnez rien pendant que le remède opère; mais après qu'il aura cessé son effet, qu'il boive de l'oxymel; purgez-le le quatrième jour, mais n'usez que de lavemens les trois premiers; et, supposé qu'il ne se sente point soulagé, ayez recours aux purgatifs; ayez soin du malade jusqu'à ce que la fièvre l'ait quitté, et que le septième jour soit arrivé. S'il paraît alors exempt

de danger, procédez comme il suit : donnez-lui d'abord un peu de suc de tisane avec du miel ; ensuite, si les crachats sortent avec facilité, si la respiration est libre, et si la douleur de côté s'apaise, faites la tisane plus épaisse, et donnez-lui en, deux fois par jour, une plus grande quantité.

Si la maladie est obstinée, la boisson doit être moins copieuse et les alimens liquides en moindre quantité, c'est-à-dire, le suc de tisane ne doit point être épais, et le malade ne doit en user qu'une fois par jour et même lorsqu'il commence à se trouver mieux, ce que l'on peut connaître à l'urine. Dans ces maladies, les alimens liquides ne valent rien tant que l'urine et les crachats ne donnent point de signes de coction. Si le malade a été souvent purgé, il faut que sa diète soit légère et un peu abondante, car autrement il ne pourrait dormir à cause de l'inanition des vaisseaux, ni fournir aux frais de la crise. La coction étant faite, et la matière morbifique étant évacuée, rien n'empêche qu'il ne puisse user d'une nourriture plus abondante. On connaît que les crachats et les urines sont dans un état de coction, lorsque les premiers ressemblent à du pus, et que les secondes déposent un sédiment rougeâtre, semblable à la farine de vesces.

Dans les douleurs de côté, il est à propos d'user de fomentations chaudes et de cérats, d'oindre les jambes et les lombes avec de l'huile ou de la graisse chaude, et d'appliquer sur les hypocondres un cataplasme de graine de lin, qui s'étende jusqu'aux mamelles.

Lorsque la péripneumonie est dans toute sa force, elle ne cède à aucun remède sans le secours de l'expectoration, et elle est dangereuse si elle est accompagnée d'une difficulté excessive de respirer, si l'urine du malade est claire et âcre, s'il sue par la tête et par le cou : tous ces symptômes sont funestes en tant qu'ils procèdent d'une suffocation des forces, et de la violence même de la maladie, à moins qu'il ne se fasse une évacuation abondante d'urine, ou une expectoration de matière cuite; car pour lors il se fait une crise.

On prépare un éclegme pour la péripneumonie avec des pignons, du galbanum, et du miel Attique. Au commencement de la pleurésie, lorsque la douleur est pressante, il faut faire bouillir de l'aurone, du poivre et de l'ellébore noir dans de l'oxymel, et donner ce médicament au malade. La décoctionde panax dans de l'oxymel, donnée au malade, est bonne dans les affections du foie et les douleurs du diaphragme. Ce qui opère par les selles ou les

urines doit être pris dans du vin et du miel ; mais il est quelquefois à propos que le malade prenne quelques purgatifs légers, étendus dans suffisante quantité d'hydromel aqueux.

Lorsque la dyssenterie cesse, il survient un abcès ou une autre espèce de tumeur, à moins que la douleur ne se termine par une fièvre, par des sueurs, par une évacuation d'urine épaisse, blanche et transparente, par une fièvre tierce, par des varices, ou qu'elle ne se fixe sur les testicules, les jambes ou les hanches.

Dans la fièvre bilieuse, si la jaunisse survient avec le frisson avant le septième jour, la maladie cesse : mais elle est funeste, lorsqu'elle survient après ce temps, et sans aucun frisson.

La saignée apaise les convulsions qui surviennent autour des reins, et détruit les stagnations du sang causées par la surabondance d'humeurs mélancoliques. Mais lorsque le corps est tiré en devant avec violence par les contractions convulsives des muscles ; que la sueur sort par le cou et par le visage ; que la violence de la douleur aiguillonne et contracte les muscles psoas, qui, étant considérablement épais, portent sur l'épine du dos, dans cette partie où les plus grands nerfs prennent leur origine, et s'étendent jusqu'aux pieds ; à moins que le malade ne soit attaqué de la fièvre, qu'il

ne dorme, que son urine ne soit dans un état de coction, et qu'il n'ait des sueurs critiques, il faut lui donner du vin de Crète et de la farine cuite. Il est bon encore de l'oindre avec des cérats émolliens, de lui faire mettre les jambes dans un baquet plein d'eau chaude, et de lui envelopper ensuite les bras et les jambes. Appliquez-lui encore, sur la région des lombes, un morceau de peau chaude, couverte de graisse et de cérat, qui s'étende depuis le cou jusqu'aux hanches, de telle sorte qu'il embrasse les parties antérieures : on peut aussi fomenter de temps à autre les parties avec des vessies pleines d'eau chaude; et après avoir couvert le malade, il faut le laisser en repos.

Gardez-vous de trop purger le malade; mais s'il était constipé depuis long-temps; servez-vous d'un suppositoire : s'il produit l'effet que vous désirez, il soulagera le malade : sinon vous lui ferez boire, le matin à jeun, avant que de le baigner, du vin odorant, mêlé avec de la racine de brioine et de carotte sauvage; donnez-lui ensuite à manger de la farine cuite toute chaude, et du vin tempéré, à discrétion. Si cette méthode réussit, on peut en tirer bon augure; sinon le malade court risque de perdre la vie.

Toutes les maladies se terminent ou se gué-

rissent par les évacuations qui se font par la bouche ou par le ventre, par la vessie ou quelqu'autre semblable émonctoire : mais la sueur est commune à toutes les maladies, et les termine toutes également.

Lorsque la fluxion descend du cerveau, l'ellébore est un excellent remède : mais il ne convient pas à ceux qui ont un abcès ou quelque vaisseau rompu, et qui se ressentent des mauvais effets de l'intempérance, ou qui sont attaqués d'une suppuration, de quelque cause qu'elle vienne ; car dans ces cas il ne peut produire aucun bon effet, et si le mal augmente on en imputera la faute au médecin. Mais si le corps est languissant ; si le malade a mal à la tête, et les conduits de la respiration bouchés ; s'il crache beaucoup, s'il sent une pesanteur aux genoux, s'il sort de son corps une odeur plus forte qu'à l'ordinaire, on peut lui ordonner l'ellébore, pourvu que les symptômes dont nous venons de parler, ne viennent point d'intempérance ou de débauche, de chagrin, de souci, du défaut de sommeil ; autrement il faut que la méthode qu'on suivra dans la cure, soit proportionnée à la cause et à la force de la maladie.

Les douleurs dans les côtés, le dos, les reins et les hanches, et tout ce qui rend la respira-

tion difficile, sont quelquefois l'effet de la fatigue : quoique les douleurs des reins et des hanches puissent aussi être causées par la crapule ou par l'usage des alimens flatueux, la dysurie, l'enchifrenement et l'enrouement, ainsi que les accidens que je viens de nommer, sont souvent causés par les fatigues des voyages.

On tire du régime un grand nombre de signes qu'il est bon de connaître, suivant qu'une personne s'écarte de celui auquel elle était accoutumée. Si un homme qui n'a jamais dîné, vient à le faire, son ventre s'enfle considérablement, il se sent pesant et assoupi; s'il soupe encore, outre cela, son estomac ne peut manquer de se déranger. Les personnes qui se trouvent dans ce cas doivent dormir aussitôt après avoir pris le bain, et se promener à leur lever pendant un temps considérable; si elles peuvent par ces moyens aller à la selle, elles ne doivent point se priver de souper, il leur est même permis de boire un peu de vin qui ne soit pas trop trempé : mais si la constipation continue, elles doivent se faire oindre le corps avec de l'huile chaude; boire quelque peu de vin blanc ou doux, trempé, et se livrer ensuite au repos : si elles ne peuvent pas dormir, ce sera une nouvelle raison pour qu'elles gardent encore le repos.

Quant aux boissons, celles qui sont aqueuses passent avec peine, s'amassent et flottent autour des hypocondres, et ne sortent pas aisément par les urines. Quiconque se remplit de semblables liqueurs, ne peut vaquer à aucune affaire qui demande de grands efforts, de la force et de l'agilité. Dans ce cas, il convient de demeurer en repos, jusqu'à ce que ces fluides soient cuits et unis avec les alimens. Les boissons les plus fortes et les plus austères, causent des palpitations dans le corps, et des battemens à la tête. Ceux que ces sortes d'excès ont dérangés, sont soulagés par le sommeil et en buvant quelque liqueur chaude.

Le jeûne ne vaut rien pour les maux de tête; ceux qui ne font qu'un repas par jour deviennent faibles, leur urine est chaude, à cause de l'inanition non naturelle des vaisseaux; ils sentent une amertume et une salure dans la bouche; ils tremblent, quelque léger exercice qu'ils fassent; les artères des tempes s'enflent, et ils ne peuvent aussi bien digérer leur souper que s'ils avaient dîné. Il convient à ces sortes de personnes de boire moins qu'à leur ordinaire, de manger du maza très-liquide au lieu de pain, et de faire usage d'oseille ou de mauve, de tisane d'orge mondé ou de poirée; de boire à table une quantité modérée de vin bien dé-

layé, et de se promener après souper jusqu'à ce que, la digestion étant faite, elles puissent rendre ce qu'elles ont pris par les urines; elles mangeront aussi du poisson bouilli.

Les alimens manifestent aussi leurs qualités par les effets qu'ils produisent. L'ail, par exemple, engendre des vents et des chaleurs dans l'estomac; il rend la tête pesante, cause des inquiétudes, et augmente les douleurs auxquelles on est sujet: mais il provoque l'urine, ce qui est une fort bonne qualité.

Le fromage engendre des vents, et est astringent; il dessèche les alimens; il est cru, indigeste, et très-pernicieux à ceux qui ont bu avec excès.

Les légumes de toute espèce sont flatueux, soit qu'on les mange crus, ou cuits, fricassés, verts, ou marinés: on ne doit en user qu'avec d'autres alimens, chaque espèce a des défauts qui lui sont propres.

Les pois chiches, soit crus ou cuits au four, engendrent des vents et causent des douleurs.

Les lentilles dont on n'a point ôté les cosses, sont astringentes et causent de violentes et fréquentes contractions de cœur. Les lupins sont les moins malfaisans de cette espèce.

Le silphium, tant la plante que son suc, se digère aisément par quelques personnes, mais dif-

ficilement par ceux qui n'y sont point habitués; il engendre ce que nous appelons *bile sèche*, surtout lorsqu'on le mange avec du fromage ou du bœuf; car le bœuf aigrit les affections mélancoliques, à cause qu'il résiste aux organes de la digestion, et qu'il n'est pas aisément dissous par l'action de l'estomac : mais on corrige toutes ces mauvaises qualités en le faisant cuire comme il faut, et ne le mangeant que quand il est vieux.

La chair de chèvre a, avec tous les défauts de celle du bœuf, celui d'engendrer des crudités, des vents, des rots, et de la bile. Celle qui est odorante, ferme et agréable au goût, est la meilleure; mais on doit la faire bien cuire, et la manger froide. Celle au contraire qui est dure, désagréable et de mauvaise odeur, est la pire, surtout étant fraîche. Elle est meilleure au printemps qu'en automne.

La chair de cochon ne vaut rien lorsqu'elle est trop ou trop peu cuite; car elle est pour lors sujette à engendrer de la bile et un grand nombre d'incommodités. Celle de truie est préférable; mais l'on doit choisir celle qui n'est ni trop grasse, ni trop maigre, ni trop vieille : elle est beaucoup meilleure lorsqu'on la mange un peu froide, après lui avoir ôté la peau.

Dans la bile sèche, le ventre s'enfle, les in-

testins murmurent, la douleur s'empare des côtés et des reins, rien ne passe par les selles, et le malade est entièrement constipé.

Gardez-vous bien de donner un vomitif à ceux qui sont dans cet état : mais contentez-vous de les purger par bas. Servez-vous pour cet effet d'un lavement chaud, que vous rendrez aussi émollient qu'il sera possible, en y mêlant de la graisse : et après avoir oint comme il faut le malade, conduisez-le à un bain où il y ait abondance d'eau chaude ; placez-le dans une cuve, et versez l'eau sur lui par degrés. Si ce traitement peut lui procurer une selle, la maladie cessera. Le sommeil, et l'usage de quelque vin vieux et léger tout pur, ne peuvent que lui faire beaucoup de bien. Donnez-lui aussi de l'huile pour qu'il puisse aller à la selle, et se délivrer par là de sa maladie ; mais ne lui permettez aucune sorte d'alimens. Si la douleur ne s'apaise point, donnez-lui du lait d'ânesse jusqu'à ce qu'il le purge. Si ses excrémens sont liquides et bilieux, et s'il est sujet aux tranchées, aux vomissemens et aux défaillances, il doit garder le repos, boire de l'hydromel, et éviter le vomissement.

Il y a deux sortes d'hydropisie, l'une appelée *hyposarcidios*, que l'on ne peut pas éviter lorsqu'elle commence une fois à se former ; et l'au-

tre qui est venteuse, dont on ne peut guérir que par un grand bonheur, et qui demande que le malade travaille beaucoup, ou qu'il fasse un exercice pénible; qu'on lui fasse des fomentations et qu'il vive avec beaucoup de retenue, qu'il mange des choses sèches et âcres, ce qui est le moyen de rendre beaucoup d'urines et de se fortifier. S'il a de la difficulté de respirer, il faut lui tirer du sang du bras, supposé que ce soit en été, qu'il soit à la fleur de son âge, et qu'il ait beaucoup de force. Il doit se nourrir de pain chaud trempé dans du vin noir et de l'huile, de chair de pourceau cuite dans du vinaigre, boire très-peu, faire autant d'exercice qu'il est possible, et se promener dans les lieux escarpés.

Ceux qui ont le bas-ventre chaud, sont sujets à des selles âcres et irrégulières, et aux flux de ventre. Si leurs forces le permettent, ils doivent prendre une dose d'ellébore blanc, afin de faire une révulsion; mais s'ils sont faibles, on doit leur donner du suc de froment nouveau, épais et froid, du gruau de lentilles, du pain cuit sous les cendres, ou du poisson, qui doit être bouilli pour ceux qui ont la fièvre, et rôti pour les autres. Ceux qui n'ont point la fièvre, peuvent boire du vin noir, ou de l'eau dans laquelle on aura fait macérer des nèfles,

des baies de myrthe, des coins, des cormes, des dattes ou des raisins sauvages. Si le malade est incommodé de tranchées sans avoir la fièvre, il boira du lait de vache chaud, en petite quantité d'abord, mais plus copieusement dans la suite ; ou bien on lui préparera une boisson avec de la graine de lin, du froment rôti réduit en farine, des fèves d'Égypte, dont on ôtera les cosses, que l'on moudra et que l'on fera macérer. Il mangera aussi des œufs à demi-cuits, de la fleur de farine, du millet et de l'alica cuit avec du lait ; ces alimens veulent être mangés froids : il usera aussi d'alimens et de boissons de même nature que ceux dont nous avons parlé ci-dessus.

Un des points les plus importans du régime, est de savoir quand il est à propos de donner à manger à ceux qui ont des maladies aiguës et chroniques : pour cet effet il faut observer l'augmentation et la rémission des fièvres, afin de donner à manger aux malades lorsqu'il le faut, leur retrancher la nourriture quand on le juge à propos, et connaître quand la maladie est éloignée de son plus grand degré de violence.

Il est bon encore de faire attention au mal de tête dont les malades peuvent être attaqués, soit qu'il vienne d'un trop violent exercice,

comme de la course, de la chasse, du voyage, de quelqu'autre travail hors de saison, ou du commerce vénérien. Observez-aussi la disposition de ceux qui ont une mauvaise couleur, qui sont enroués, qui manquent de sang, des asthmatiques, de ceux qui ont une toux sèche, qui sont altérés, qui ont des vents, ou dont le sang forme des stagnations. On ne doit pas négliger de remarquer ceux qui ont des tensions aux hypocondres, aux côtés et au dos, des engourdissemens, des tintemens d'oreilles, une incontinence d'urine, ou la jaunisse; ceux dont les selles sont crues, qui ont des saignemens de nez, ou un flux hémorroïdal abondant; qui sont enflés, ou qui sont sujets à des douleurs insupportables, dont ils ne peuvent se délivrer. On ne doit purger aucun de ces malades; car outre que cela est inutile et dangereux, on empêche la crise, et l'on prive la nature des moyens dont elle use pour se secourir elle-même. Supposé que la saignée paraisse nécessaire dans quelques-uns de ces cas, il faut auparavant affermir le ventre, recommander l'abstinence au malade, et lui défendre le vin. Le reste de la cure consiste dans un régime convenable et dans l'usage des fomentations humides : mais si le malade paraît constipé, on lui donnera un lavement; ou si l'on croit la

purgation nécessaire, on peut se servir en toute sûreté d'ellébore ; mais il ne convient jamais de purger le malade par bas, dans aucun de ces cas.

La meilleure méthode consiste à traiter ces sortes de malades avec les diurétiques et les diaphorétiques ; à leur ordonner la promenade et des frictions légères, de peur que leurs humeurs ne s'épaississent ; et, s'ils sont obligés de garder le lit, il faut les faire frotter par quelqu'un.

Si la maladie affecte la poitrine et les parties qui sont au-dessus du diaphragme, le malade doit être assis, et ne se baisser que le moins possible, jusqu'à ce que ses forces soient revenues ; il est bon de le frotter même, pendant qu'il est assis, avec une grande quantité d'huile chaude.

Si la douleur réside dans le ventre au-dessous du diaphragme, la meilleure situation est de demeurer couché, sans remuer le corps qu'autant qu'il le faut pour les frictions.

Les maladies du bas-ventre, qui se terminent par les urines et les sueurs, cessent d'elles-mêmes, lorsqu'elles sont légères, pour peu qu'elles diminuent ; mais celles qui sont plus considérables, ont des suites fâcheuses ; car, ou le malade meurt, ou il tombe dans d'autres maladies, avant que d'avoir eu le temps de

recouvrer la santé. Les maladies de cette espèce se fixent généralement sur quelques parties.

Potion pour l'hydropisie.

℞. Trois cantharides : ôtez-leur la tête, les jambes et les ailes ; broyez le corps dans un quart de pinte d'eau, et donnez cette boisson au malade. Lorsque le remède commencera à opérer, usez d'embrocations d'eau chaude. Le malade doit prendre ce remède à jeun, après s'être fait oindre, et manger du pain chaud trempé dans l'huile.

Pour arrêter les hémorragies du nez.

Trempez un flocon de laine dans du suc de figue, et appliquez-le sur l'artère interne du nez ; ou bien, introduisez dans les narines de la présure ou du calcitis, en pressant par dehors, avec les doigts, les cartilages du nez. Purgez aussi le malade avec du lait d'ânesse cuit ; rasez-lui la tête, et appliquez-y des réfrigérans, si le temps est chaud.

La jugioline purge par haut, lorsqu'on la prend en poudre, au poids d'une drachme et demie, dans de l'oxymel ; on la mêle aussi avec trois fois autant d'ellébore, ce qui rend ce médicament moins suffocant.

Suture pour la trichose.

Prenez une aiguille enfilée, et passez-la par la partie supérieure et la plus étendue de la paupière, et en bas; passez-en une autre de bas en haut, au-dessous de l'endroit où la première était passée. Cousez ensuite et liez les deux fils ensemble, jusqu'à ce que les poils tombent.

On doit en user de même à l'égard des hémorroïdes, c'est-à-dire, les faire traverser par une aiguille enfilée d'un cordon de laine grasse, le nouer et appliquer dessus un suppuratif; on doit user d'embrocations après cette suture, et en laisser toujours une sur la partie. Lorsque le malade aura repris ses forces, on le purgera avec de l'ellébore, et on lui fera faire de l'exercice jusqu'à ce qu'il sue; mais on doit faire précéder les frictions. La course, l'usage du vin pur, et tous les alimens acrimonieux, excepté l'origan, ne lui valent rien; il vomira une fois en sept jours, ou trois fois par mois; et par ce moyen, il acquerra une excellente habitude de corps. Le vin dont il usera doit être jaune (foncé), austère, trempé, et en petite quantité.

Pour ceux qui ont des suppurations internes.

Faites bouillir un oignon de squille dans l'eau, et jetez la liqueur lorsqu'il sera bien cuit;

faites-le bouillir de nouveau dans une autre eau jusqu'à ce qu'il ait entièrement perdu sa dureté. Cela fait, pilez-le avec du cumin, du sésame blanc rôti, et des amandes nouvelles; et après avoir donné à ces drogues une consistance convenable avec du miel, donnez-les au malade sous forme d'éclegme avec un verre de vin doux par dessus. Pour aliment liquide, ℞. la mesure d'un petit *acetabulum* (huitième de pinte) de pavot blanc; broyez-le, et faites-le macérer et cuire dans de l'eau où l'on ait lavé du froment nouveau; adoucissez le mélange, et donnez-le au malade, qui ne doit prendre autre chose de tout le jour; faites-le souper ensuite, et ayez toujours attention aux symptômes.

Pour la dyssenterie.

℞. Un quart de pinte de fèves mondées, et douze jets de garance.

Broyez-les, faites-les cuire ensemble, et après en avoir fait un éclegme avec quelque matière huileuse, donnez-le au malade.

Pour les yeux.

℞. Spodium.

Lavez-le, et réduisez-le en poudre très-fine; humectez-le avec du verjus, faites-le sécher au soleil; et lorsque vous voudrez vous

en servir, mouillez-le de nouveau pour lui donner consistance d'onguent. Lorsqu'il sera sec, broyez-le, et appliquez-le sur les yeux, et saupoudrez-en les angles de cette partie.

Pour l'humidité des yeux.

℞. De l'ébène, drach. j ; de la chaux de cuivre, drach. j s.

Broyez ces drogues sur un porphire, et y ajoutez safran, drach. s. Lorsqu'elles seront réduites en poudre, versez dessus une demi-pinte de vin doux attique, et après les avoir exposées au soleil, couvrez-les, et servez-vous en après que la digestion sera faite.

Pour les douleurs des yeux.

℞. Calcitis, drach. j ; des raisins, après avoir exprimé la troisième partie de leur suc ; de la myrrhe, du safran.

Broyez ces substances, et mêlez-les avec du moût ; mettez-les en digestion au soleil, et oignez-en la partie affectée. On gardera cette composition dans un vaisseau de cuivre.

Pour reconnaître la suffocation de matrice.

Pincez la malade avec les deux doigts : si elle a du sentiment, c'est une suffocation ; si non, c'est une convulsion.

Pour l'hydropisie.

Donnez la quantité d'un *acetabulum* rond attique de meconium, petite espurge, pour une dose. ℞. des scories de cuivre, autant qu'il en faut pour couvrir la largeur de trois soudes ; donnez-leur de la consistance avec de la farine de froment nouveau ; et après les avoir broyées, donnez-les sous la forme de pilules : elles chassent l'eau par les selles, et évacuent les excrémens. Mettez quelques gouttes de suc de tytimale sur des figues sèches, sept gouttes sur chaque figue, et gardez-les dans un vaisseau neuf pour l'usage du malade, qui doit en prendre avant ses repas. Broyez encore du meconium, et versez de l'eau dessus ; exprimez le suc, et donnez-lui, avec de la farine et du miel, la forme d'un gâteau. Faites-le cuire au four, et donnez-en au malade, et par dessus du vin doux ou de l'hydromel trempé.

Qu'on ne soit point surpris si j'ai tant insisté sur la médecine d'Hippocrate : c'est qu'elle est uniquement fondée sur l'observation et l'expérience ; il n'a recueilli que des faits, et ce recueil est immense. Il a donné un code médical auquel on n'a pas beaucoup ajouté depuis. Ses ouvrages supposent un esprit vaste, un jugement sûr, une exactitude et une sagacité à

laquelle rien n'échappe. Tel fut le mérite de cet homme justement célèbre; tel fut celui des médecins qui marchèrent sur ses traces. On peut affirmer que les anciens ont été les plus habiles dans l'art de guérir; car leur esprit n'étant point préoccupé de systèmes futiles, et plus voisins de la nature, ils l'ont mieux étudiée et mieux vue. Heureux les hommes, si la précieuse simplicité de l'art se fût conservée, et si de hardis novateurs, qui avaient appris, dans les écoles des philosophes Grecs, l'art d'embellir leurs erreurs, n'étaient venus défigurer la médecine, en lui associant tous les paradoxes et les systèmes en vogue de leur temps.

Hippocrate rendit des services signalés à la Grèce, et en particulier à sa patrie. Une peste affreuse ravageait l'Attique: Hippocrate parvint, par son zèle et ses soins, à en arrêter le cours, et à délivrer son pays de ce terrible fléau; il fit allumer pour cela des feux nombreux, alimentés par des bois odoriférans, des aromates, des fleurs et des parfums. Il parvint par ces moyens à altérer, sinon à détruire, les miasmes délétères répandus dans l'atmosphère, et prévint ainsi la maladie.

Thucidide, qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponèse, a donné une relation très-exacte des symptômes qui accompagnaient cette

peste : « je me contenterai, dit-il (lib. II, *de* « *bello Pelopon.*), d'exposer les accidens de cette « terrible maladie, comme en ayant été témoin « moi-même ; cela pourra être de quelque uti- « lité à la postérité, s'il arrive que ce fléau « reparaisse jamais. Premièrement, cette année « fut exempte de toute autre maladie ; et quand « il en survenait quelqu'une, elle dégénérait « bientôt en celle-ci. Elle attaquait tout à coup « les personnes qui jouissaient de la plus belle « santé, et sans que rien parût y donner « occasion ; elle débutait par un grand mal « de tête ; les malades avaient les yeux rouges « et enflammés, la langue sanglante, le gosier « de même, une haleine infecte et une grande « difficulté de respirer, que suivaient l'éternue- « ment et l'enrouement : de là, descendant à la « poitrine, elle causait une toux violente ; « quand elle attaquait l'estomac, elle le fai- « sait soulever, et produisait des vomissemens « bilieux très-fatigans. La plupart avaient un « violent hoquet, suivi de convulsions terribles, « qui duraient chez les uns jusques dans la « convalescence, et s'apaisaient chez les au- « tres dans le cours de la maladie. Le corps « n'était point pâle, mais rougeâtre et livide, « couvert d'élevures et de pustules, et n'était « pas bien chaud au toucher, mais brûlait tel-

« lement au dedans, que les malades ne pou-
« vaient souffrir ni couverture ni drap. Ils
« éprouvaient un bien-être marqué en se
« plongeant dans l'eau froide; et plusieurs, aux-
« quels on ne prenait pas garde, se précipitè-
« rent dans des puits, pressés par une soif in-
« extinguible. Ils avaient des insomnies et des
« agitations continuelles, sans que le corps
« s'affaiblît, tant que la maladie était dans sa
« force; car on résistait au-delà de toute ap-
« parence; de sorte que la plupart mouraient
« au septième ou au neuvième jour, de l'ardeur
« qui les consumait, sans que les forces fus-
« sent beaucoup diminuées. Si l'on passait ce
« temps, la maladie se portait au bas-ventre, et,
« affectant les intestins, causait une diarrhée
« excessive, qui jetait les malades dans un
« épuisement mortel. La maladie attaquait suc-
« cessivement toutes les parties du corps, en
« commençant par les supérieures; et si l'on
« échappait dans le principe, le mal gagnait
« les extrémités. Il affectait tantôt les testicu-
« les, et tantôt les doigts des pieds et des
« mains; plusieurs ne guérirent qu'en per-
« dant l'usage de ces parties, et quelques-uns
« même la vue. Quelques-uns recouvraient la
« santé, en perdant la mémoire, au point de
« se méconnaître eux-mêmes et leurs amis. La

« maladie, ajoute-t-il peu après, laissant à part « beaucoup d'accidens extraordinaires, différens « selon les sujets, était généralement accom- « pagnée des symptômes dont je viens de faire « l'histoire. Il périt beaucoup de malades, et « on ne trouva aucun remède général, car ce « qui faisait du bien aux uns, nuisait aux au- « tres. Ce qu'il y avait d'extrêmement fâcheux, « c'est que, d'un côté, le désespoir s'emparait « des malades, et faisait qu'ils s'abandonnaient « à eux-mêmes et ne voulaient rien faire « pour leur guérison; et de l'autre, que la « contagion se répandait sur ceux qui assis- « taient les malades, et causait le plus grand « dégât. »

Comme cette même maladie régnait dans l'armée d'Artaxerxès, ce monarque fit offrir à Hippocrate des sommes considérables pour venir secourir son armée; celui-ci lui fit dire que le patriotisme et l'honneur l'emporteraient toujours chez lui sur toutes les richesses de l'univers, et qu'il n'irait jamais au secours des ennemis de la Grèce. Le roi lui fit des menaces terribles; et Hippocrate, content d'avoir rempli son devoir, les méprisa. Il parcourait les différens lieux de l'Archipel, et y guérissait les malades avec le désintéressement le plus noble et la générosité la plus grande. On

lui décerna, à sa mort, les honneurs de l'apothéose, et on lui éleva des autels. Il s'était acquis une si grande considération que les Athéniens lui firent présent d'une couronne d'or. Les Abdéritains, qui avaient une singulière vénération pour leur philosophe Démocrite, s'imaginant que ses ris continuels étaient des traits de folie, députèrent quelqu'un à Hippocrate pour le prier de venir lui administrer les secours de son art : celui-ci se rendit incontinent à Abdère, et alla visiter Démocrite dans une grotte, où il le trouva occupé à fouiller dans les entrailles des animaux, et à rédiger ce qu'il observait. Après la conversation qu'il eut avec lui, ô Abdéritains, s'écria-t-il, vous êtes plus fous que celui pour lequel vous m'avez appelé ; c'est à sa sagesse que vous êtes redevables de la prospérité et de la gloire de votre république : vous avez plus besoin du médecin que lui ; ce n'est point sa folie qui le fait rire, mais la vôtre.

AUTRES MÉDECINS GRECS.

Démocrite, Anaximène et Anaxagore.

Démocrite se livra non-seulement à l'étude de la philosophie, mais encore à celle de la médecine. Mais, avant que d'en parler, l'ordre des temps exige que nous fassions mention

d'Anaxagore, un des grands philosophes de la Grèce, et qui a donné un système sur la génération qui me paraît avoir servi de base à celui des molécules organiques de Buffon. Ce philosophe naquit à Clazomène, dans l'Ionie, environ la soixante-dixième olympiade, et quarante ans avant Démocrite; il fut disciple d'Anaximène. Son goût pour la philosophie l'engagea à abandonner à ses parens toutes ses richesses, pour se livrer plus librement à la recherche de la vérité. Il fit des progrès rapides, et il commença à philosopher dans Athènes à l'âge de vingt ans; il y compta d'illustres disciples, notamment Périclès et Euripide. Il se signala par la nouveauté et par la singularité de ses dogmes. Il enseignait que la lune était habitée, et qu'il y avait des collines et des vallées; que le soleil était une masse de feu plus considérable que le Péloponèse. Les cieux, selon lui, sont de pierre, et la prodigieuse vîtesse avec laquelle ils se meuvent, les empêche de tomber. Il admettait une intelligence qui avait produit le mouvement de la matière, et débrouillé le chaos. L'univers est conduit, selon lui, par l'action d'un esprit infini; mais il entendait, ainsi que presque tous les anciens philosophes, par le mot *pneuma*, *spiritus*, esprit, une matière

extrêmement subtile et inapercevable par les sens. Anaximène, son maître, soutenait même que l'air était dieu, et que l'ame était composée de terre et d'eau. Il fallait bien qu'il la fît d'une matière un peu plus épaisse que celle de la divinité. Anaxagore soutenait que les sens de l'homme sont trompeurs, et que ce n'est pas à eux, mais à la raison, à juger des choses. Il prétendait que rien, à proprement parler, ne naissait et ne périssait; mais que les essences des êtres consistent dans un principe actif, d'où elles sont émanées. Il existe dans la nature, disait-il, une matière commune aux animaux et aux végétaux, qui est employée au développement de tous les êtres pourvus de l'organisation. Cette matière, sans cesse en activité, s'assimile continuellement avec des corps de même nature; et c'est en s'assimilant avec eux qu'elle paraît engendrer : ainsi les espèces animales ne peuvent jamais s'épuiser. Ce système a été appelé par les Grecs *homœomérie*. Les os, suivant lui, sont formés de petits os invisibles; les viscères, d'un certain nombre de petits viscères; plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au fluide qui circule dans nos vaisseaux. Plusieurs molécules d'or composent ce métal; le feu et l'eau naissent de particules de feu et d'eau. En un

mot, tous les corps sont le résultat de l'assemblage des parties similaires.

Nunc et Anaxagoræ scrutemur homœomeriam,
Quam Græci memorant, nec nostrâ dicere linguâ
Concedit nobis patrii sermonis egestas.
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
Principium rerum quam dicit homœomeriam.
Ossa videlicet è pauxillis atque minutis
Ossibu'; sic et de pauxillis atque minutis
Visceribus viscus gigni; sanguenque creari,
Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis;
Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum; et de terris terram concrescere parvis;
Ignibus ex ignem; humorem ex humoribus esse:
Cætera consimili fingit ratione, putatque. [1]

Anaxagore prétendait encore que les corps renferment en eux-mêmes les élémens de mille autres; mais que ceux-là sont sensibles à la vue, qui, répandus en plus grand nombre dans les corps, et placés à la surface, sont, par cette raison, exposés aux yeux. Cette opinion est absurde; car il s'ensuivrait que les principes des corps ne différeraient pas des composés, et seraient corruptibles comme eux. Mais il paraît que le motif de ce philosophe, dans l'hypothèse de ses *homœoméries* ou *homogénéités*, était de prouver qu'aucun être ne se fait de

1. *Lucret. lib.* I, *vers.* 830.

rien, et ne se réduit à rien. Anaxagore embrassa la géométrie, l'astronomie, la morale et la politique ; son vaste génie suffisait à tout. On a raconté diversement sa mort ; mais l'opinion la plus probable est qu'il périt de faim et de misère.

Démocrite était originaire de Milet ; il fut surnommé Abdéritain, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Abdère, ville de Thrace. Il fut élevé par des Mages, qui lui enseignèrent la théologie et l'astrologie ; il étudia ensuite sous Leucippe, et apprit de lui le système des atomes et du vide. Il eut une si grande passion pour la philosophie, qu'il dépensa tout son patrimoine à voyager. Il parcourut la Perse, l'Égypte, Babylone et les Indes, et eut de fréquentes conférences avec les médecins, les philosophes, les prêtres et les gymnosophistes. Il est quelques ouvrages qui passent pour être d'Hippocrate, et qu'on lui attribue ; entr'autres les livres de la *diète*, de la *nature de l'homme*, etc. Il existe encore, dit-on, quelques manuscrits grecs de chimie qui portent son nom, et qui sont à la bibliothèque nationale à Paris ; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui.

On rapporte plusieurs faits concernant Démocrite, qui sont plus surprenans que dignes

de foi : on a répandu sur l'histoire des philosophes autant d'aventures prodigieuses et admirables que sur celle des paladins. On dit entr'autres, qu'il s'enfermait dans les tombeaux pour y méditer à son aise et sans distraction ; qu'il y sut discerner, en présence d'Hippocrate, que le lait qu'on lui apportait était d'une chèvre noire, qui n'avait encore fait qu'un chevreau ; et, qu'ayant salué, à titre de fille, une jeune personne qui accompagnait Hippocrate, il la salua le lendemain comme femme, ayant reconnu à ses yeux qu'elle avait perdu sa virginité la nuit précédente : cette sagacité serait capable, de nos jours, de rendre la philosophie odieuse à la plus belle partie du genre humain.

Une autre anecdote, non plus croyable, c'est que Démocrite, âgé de plus de cent ans, et dégoûté de la vie, se retranchait chaque jour une partie de sa nourriture. Sa sœur s'attristait, dit Diogène Laërce, de voir que la mort prochaine de son frère la priverait du plaisir d'assister aux fêtes de Cérès, et le supplia de retarder son dernier instant ; ce à quoi il consentit, et pour cela il se faisait apporter tous les matins du pain chaud, dont la seule odeur le soutint durant les trois jours de la fête, après quoi il se laissa tomber paisiblement entre les bras de la mort. Athénée raconte la

chose d'une autre manière : il dit que les femmes du logis, appréhendant qu'il ne mourût durant ces fêtes, et qu'elles ne pussent y assister, le prièrent de vivre encore quelque temps ; il déféra à leurs invitations, et se fit apporter un pot de miel, dont la seule odeur le fit vivre durant quelques jours ; ensuite il le fit emporter et mourut.

On a dit encore de Démocrite, qu'il s'était rendu aveugle pour être moins distrait dans ses méditations ; mais ce trait est aussi peu croyable que les précédens, et doit être mis au rang des fables merveilleuses qu'on se plaît à débiter sur les grands hommes, pour renchérir encore sur leurs véritables actions, comme s'il était absolument nécessaire, pour paraître avec une célébrité méritée par les talens ou les vertus, de se singulariser par des choses qui répugnent à la nature et à la raison. Il est probable que Démocrite devint aveugle ; mais s'il le fut effectivement, il est bien plus probable que ce fut par accident, ou par l'effet de la vieillesse.

Démocrite eut un grand génie, un esprit vaste et pénétrant. Les mathématiques, la physique, la médecine, la morale, les belles-lettres et les beaux arts, furent l'objet de ses études ; et il y devint assez habile pour mériter

la gloire de l'invention. Il fut partisan des atomes et du vide, imaginés par son maître Leucippe; mais il fit à ce système des changemens qu'augmenta encore, dans la suite, la secte Épicurienne. Il prétendait que le mouvement des atomes était éternel et nécessaire; que chacun d'eux avait quelque chose de divin, et que toute la nature participait à cette divinité, parce que la nature entière n'est qu'un assemblage d'atomes étroitement unis les uns aux autres : c'est, selon lui, cet assemblage merveilleux d'atomes, qui, quoique fait par le hasard, forme ce qu'on appelle la providence, la sagesse et les décrets des dieux. Ce philosophe pensait que, puisque les atomes se mouvaient sans relâche, et dans un vide infini, ils avaient formé, en se mêlant et en s'entrelaçant les uns avec les autres, plusieurs mondes qui naissaient et périssaient tour à tour. « Il « serait, disait-il, aussi ridicule de penser « qu'il n'y a qu'un seul épi de blé dans tout « un champ, qui en paraît couvert, que de « croire quil n'y a qu'un seul monde dans « l'infini. »

Si Pétrone est digne de foi, Démocrite donna une grande partie de son temps à faire des expériences sur les plantes et sur les minéraux. Sénèque dit qu'il avait trouvé le moyen d'amol-

lir l'ivoire, et celui de composer des émeraudes. C'est d'après cela qu'on l'a regardé comme chimiste. Il se livra aussi à l'étude de l'anatomie, et à celle de l'homme considéré physiologiquement.

Diagoras.

Démocrite instruisit, dans la philosophie et la médecine, Diagoras, son esclave, qui était de l'île de Mélos, l'une des Cyclades, et qu'il avait acheté sur sa bonne physionomie. On trouve, dans Aëtius, la composition d'un collyre imaginé par ce dernier.

Diagoras fut tout à la fois médecin, philosophe et poëte; mais il est plus connu par son athéisme que par ses autres qualités. Quelqu'un ayant un jour voulu le convaincre du soin que les dieux prennent des hommes, en lui montrant les tableaux que différentes personnes échappées du naufrage avaient placés dans un temple pour s'acquitter de leurs vœux, et donner un témoignage public de leur reconnaissance envers la divinité qui les avait sauvées; il répondit que, « si c'était la coutume « de faire des tableaux où fussent représentés « tant d'autres malheureux qui avaient péri « sur mer, malgré leurs vœux, ces derniers « *ex-voto* seraient en beaucoup plus grand

« nombre que les premiers. » On rapporte un autre trait qui prouve combien il était incrédule. Étant un jour dans un cabaret où le bois manquait, il prit une statue d'Hercule qui était en bois et qu'il trouva dans la chambre, et la jeta au feu. « Courage, dit-il, Hercule, « il faut que tu fasses bouillir aujourd'hui « notre pot ; ce sera le treizième et le dernier « de tes travaux. » Les Athéniens mirent sa tête à prix, parce qu'il niait la providence, et rejetait les dieux; ils promirent deux talens à qui le ramènerait en vie, et un à celui qui apporterait sa tête : mais il échappa par la fuite à la vengeance des lois. D'autres prétendent que Diagoras fut proscrit par les Athéniens, pour avoir fait un sujet de conversation de l'hymne secrette d'Orphée.

Thessalus et Draco.

Hippocrate eut, ainsi que je l'ai dit, deux fils, Thessalus et Draco, et un gendre nommé Polybe, qui exercèrent la médecine, et eurent un grand nombre de disciples, dont les uns restèrent fidèlement attachés à la doctrine de leurs maîtres, et les autres, en s'en éloignant, embrassèrent l'ombre pour la vérité. Je ne parlerai pas de tous les médecins dont l'histoire a conservé les noms ; cette matière est trop

peu intéressante pour l'histoire des progrès de la médecine : je me bornerai uniquement à exposer ce qui a été ajouté ou changé à la médecine d'Hippocrate.

Polybe.

Polybe est le premier médecin hippocratiste, qui mérite de fixer l'attention. Il passe pour être l'auteur du livre de la *diète salutaire*, qui se trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate. Cet écrivain conseille dans ce traité, à ceux qui jouissent de la santé, de vivre selon leur goût, et de manger selon leur appétit, en hiver, du pain et de la viande rôtie; mais d'être sobres dans l'usage des boissons. Il conseille de ne pas tremper le vin, afin de conserver au corps le degré de température qui lui convient, et de prévenir la stagnation des humeurs à laquelle donne lieu cette saison, qui est froide et humide.

Durant l'été, il veut au contraire qu'on suive un régime réfrigérant et végétal; il permet seulement, dans cette saison qui est chaude et sèche, de la viande bouillie, et recommande les boissons délayantes.

Il faut, dit-il, garder un juste milieu, et éviter les extrêmes, dans le printemps et l'automne, en se rapprochant de plus en plus du

régime de l'été, à mesure que l'on avance dans le printemps; et de celui de l'hiver, à mesure que l'automne tend vers sa fin. Il prescrit de prendre de bonne heure les habits d'hiver, *vestes puras*. Il s'attache encore, dans cet ouvrage, aux différens âges et aux divers tempéramens. Il conseille aux jeunes gens maigres, secs et pâles, d'observer un régime humectant et réfrigérant; il recommande aux vieillards de faire usage, durant toute l'année, d'alimens propres à entretenir la chaleur naturelle. Il veut que les jeunes gens, dont la couleur est roussâtre, et qui ont les chairs molles, lâches et flasques, fassent une diète desséchante. Quant aux personnes grasses qui désirent voir diminuer leur embonpoint, il leur conseille de joindre au jeûne l'exercice, d'user d'une boisson légère et un peu échauffante, de ne manger qu'une fois par jour et seulement pour calmer le sentiment de la faim, et de coucher sur la dure. Les personnes maigres qui veulent s'engraisser, doivent suivre un régime opposé. Quant au reste, il paraît avoir entièrement embrassé la doctrine et la méthode curative d'Hippocrate.

Dioclès.

Dioclès est, après Polybe et les fils d'Hippocrate, un des médecins les plus célèbres : les

Athéniens l'appelaient le second Hippocrate. Il était de Caryste dans l'Eubée, île de l'Archipel, près des côtes de la Grèce. On a de lui une lettre, mais qu'on regarde comme apocryphe, adressée à Antigone, roi d'Asie, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, et qu'on trouve dans les œuvres de Paul d'Égine, au liv. I, chap. 100, dans laquelle il donne à ce prince les qualités de musicien, de mathématicien et de philosophe. Il lui expose que, de même que les tempêtes sont annoncées par des signes précurseurs, ainsi les maladies, ont pour la plupart, des signes qui les précèdent, et qui font reconnaître leurs prochaines atteintes.

Il divisait le corps en quatre principales parties, la tête, la poitrine, le ventre et la vessie. Les symptômes qui font présager une prochaine affection de la tête, sont, selon Dioclès, les vertiges, la douleur et la pesanteur des paupières, le tintement des oreilles, le battement des tempes, l'obscurcissement de la vue, l'enflure des yeux le matin, et la perte de l'odorat. Il recommande, pour prévenir les suites fâcheuses qui en résultent, de tenir la tête chaudement; de se purger avec la moutarde bouillie dans le miel et l'eau, et de se gargariser avec une décoction d'hyssope et de raisins. Si l'on néglige de prendre ces précautions, on a à

craindre les affections graves de la tête et de la gorge.

Les signes précurseurs des maux de poitrine, sont la sueur qui se manifeste sur cette région, la langue chargée, un goût salé ou amer de la bouche, des douleurs sous les côtes ou entre les épaules, des anxietés qui suivent le sommeil, le sentiment du froid à la poitrine et aux bras, et des tremblemens des mains. Ces symptômes se dissipent par les vomitifs : ceux-ci préviennent les affections de poitrine qui sont la suite inévitable de ces symptômes.

On peut pronostiquer les maladies du ventre, par les tranchées, les rapports amers, la roideur des reins, les douleurs erratiques de tout le corps sans cause apparente, les engourdissemens des cuisses, ou de légères fièvres. Il recommande, dans ces cas, la diète laxative, au moyen de laquelle on prévient la dyssenterie, les hémorroïdes et la goutte, dont on est menacé.

Enfin, les avant-coureurs des affections vésicales sont un sentiment de plénitude qu'on éprouve pour peu qu'on ait mangé, les vents, les urines chargées, noirâtres et rendues avec peine ; la tension ou l'enflure du bas-ventre. Il prescrit dans ces circonstances l'usage des diurétiques tempérés, tels que les racines de

fenouil et de céleri, infusées dans le vin blanc, que l'on boit chaque matin à jeun, à la quantité d'un ou de deux verres. On prévient, dit ce médecin, par ces moyens, l'hydropisie, les calculs, la strangurie, etc. etc. Dioclès, au rapport de Gâlien, faisait dépendre l'hypocondriacisme d'un sang épais et pénétré d'une forte chaleur, qui engorge les veines de l'estomac. Il condamnait l'usage des médicamens composés, et même les purgatifs.

Cælius Aurélien rapporte que Dioclès faisait prendre de la colle forte cuite dans l'eau avec de la farine et des ronces, à ceux qui crachaient le sang. Il faisait avaler aussi une balle de plomb à ceux qui étaient affectés de l'*Ileus*. Ce moyen n'a pas été employé par Hippocrate. Il pensait que l'on ne pouvait rendre raison de tout, et qu'il suffisait, pour administrer un remède, qu'on l'eût souvent éprouvé utilement, mais qu'il était néanmoins louable d'en rechercher les causes. Il a écrit non-seulement sur l'hypocondriacisme, mais encore sur la génération et sur l'art de disséquer les animaux.

Médecins peu célèbres.

L'histoire fait mention de Télésiphe, de Démophoon et de Périclès, qui vivaient à peu près dans le même temps que Dioclès. Ils

étaient fils d'Hippocrate d'Athènes : leur imprudence les fit jouer par Aristophane, dans la comédie des Nuées. Elle nous a transmis aussi les noms de Dioxippe, d'Apollonius, de Philotime, etc. etc.; mais les médecins qui s'acquirent alors le plus de réputation dans l'exercice de leur art, furent Praxagore et Chrysippe.

Quoiqu'Hyppocrate eût séparé la médecine de la philosophie, il y eut néanmoins des philosophes qui se livrèrent à la théorie médicale : de ce nombre furent Platon, Aristote, Callisthène et Théophraste.

Platon.

Platon naquit à Athènes dans la quatre-vingt-huitième olympiade. Son père descendait de Codrus, et sa mère de Solon. Il suivit, à l'âge de vingt ans, les leçons de Socrate, puis celles de Cratilus, disciple d'Héraclite. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-huitième année, il alla étudier à Mégare, sous Euclide; puis à Cyrène, sous le mathématicien Théodore; puis en Italie, sous Philolaüs et Euritus; et enfin en Égypte, chez les prêtres de ce pays. De retour dans sa patrie, il ouvrit une école de philosophie, dans un lieu appelé *Académie*, qui était un jardin situé aux portes d'Athènes, et qui était

ainsi nommé parce qu'il avait appartenu autrefois à Academus.

Platon croyait que l'ame est immortelle, qu'elle est revêtue de plusieurs corps, qu'elle a un principe numérique, et le corps, un principe géométrique. Il la définissait, une idée de l'esprit qui est disséminé partout, c'est-à-dire, une portion de l'ame du monde, et prétendait qu'elle contient en elle-même le principe de son mouvement. Il la divisait en trois parties, la raisonnable, l'irascible et la concupiscible. Il plaçait la première dans la tête, la seconde dans le cœur, et la dernière dans le foie. Il établissait deux principes de toutes choses, Dieu et la matière. Dieu est la cause et le premier esprit; la matière est une masse informe, infinie, et la source des êtres composés : elle se mouvait sans ordre et sans lois; mais Dieu lui en a assignés. Sa première forme a été triangulaire, et des triangles se sont formés les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre, dont tous les corps sont composés.

Il prétendait que tout fait partie d'un seul monde ; que le temps a été produit, et est une image de l'éternité ; que le monde et le temps coexistent. Enfin, selon lui, tous les corps de l'univers sont des simulacres réfléchis et des types de Demiurgos. Mais une idée grande

et sublime de ce philosophe, et qui n'est peut-être qu'un rêve de plus, c'est quand il fait de tous les êtres une chaîne immense, dont le dernier chaînon est attaché au trône de la divinité.

Platon s'attacha particulièrement à la morale de son maître Socrate ; il s'en écarta cependant quelquefois, et même donna dans des erreurs opposées non-seulement au bien et au maintien de l'ordre social, mais encore à l'humanité et à la loi naturelle. Il établit, dans sa république, la communauté des femmes, et permit, par ses lois, aux maîtres de tuer leurs serviteurs et leurs esclaves. Quelle affreuse morale! Elle est plus digne d'un Caraïbe que d'un philosophe.

Platon adopta les opinions d'Hippocrate, pour ce qui concerne la médecine ; il en eut aussi quelques-unes de particulières : il divisait la médecine en cinq parties, la pharmaceutique, la diététique, la chirurgicale, la nosognomique (la connaissance des maladies jointe à l'art), et la boéthétique (le soulagement prompt des douleurs par la vertu des spécifiques). Il est bien étonnant qu'il n'ait pas fait mention de la physiologie et de l'hygiène, qui sont des parties très-essentielles de l'art.

Il regardait la matrice comme un animal im-

patient de concevoir, et qui, s'il restait trop long-temps sans le faire, prenait de l'humeur, et se mettait à courir par tout le corps, s'arrêtant à tous les passages de l'air, pour reprendre haleine, et donnant lieu de cette manière à un grand nombre de maladies. Il croyait que la moëlle épinière est la partie du corps humain qui est formée la première, et que toutes les autres en dérivent.

Pour ce qui concerne la génération, il l'explique d'une manière inconcevable. « L'essence « de toute génération, disait-il, consiste dans « l'unité de l'harmonie triangulaire ; le *simu-* « *lacre* du père qui engendre, et celui de la « mère dans lequel on engendre, constituent « à la vérité deux côtés d'un triangle ; mais « pour le compléter il faut y joindre le troi- « sième côté de la figure, c'est-à-dire, le simu- « lacre de l'enfant qui est engendré. Voilà la « clef du système de la nature. » Les auditeurs de Platon n'entendaient guères cet insipide bavardage, mais ils en admiraient davantage leur maître. Les Athéniennes, qui se faisaient initier dans ces mystères philosophiques, feignaient de les comprendre, et pour preuve de leurs conceptions, elles allaient, en quittant Platon, essayer de mettre de l'harmonie entre leurs simulacres et ceux de quelques Grecs jeunes et aimables.

L'anatomie était peu connue de Platon : il croyait que les veines étaient le siége et le véhicule des sensations ; il avait cette autre fausse opinion, que les boissons se rendaient dans les poumons pour les rafraîchir et les humecter.

Quant aux maladies, il en assignait les causes d'après les mêmes principes qu'Hippocrate : car il disait que, l'homme étant un composé des quatre élémens, du feu, de l'air, de l'eau et de la terre, leur juste proportion et une température convenable entretenaient l'harmonie, d'où dépend la santé ; et au contraire, que leur intempérie, qui vient de l'excès, du défaut ou du déplacement des uns ou des autres, produit le désaccord et le désordre, en quoi consistent les maladies ; car alors ce qui est froid, devient chaud, ce qui est sec, devient humide, et ce qui est pesant, est rendu léger. Le sang, altéré par ces changemens, de même que les esprits, et chargé de parties acides ou salées, au lieu d'en produire de nouveau qui puisse nourrir les chairs, ne produit plus que de la bile ou de la pituite, d'où naissent les diverses fièvres et les maladies. Il prétendait que les passions venaient de l'intempérie du corps. La tristesse entr'autres est causée, dit-il, par une pituite âcre et par des humeurs bilieuses qui

se répandent dans le corps, et qui, ne trouvant point d'issue, obscurcissent l'ame de leurs vapeurs, et causent des maladies différentes, selon les parties où elles se jettent. La formation des maladies, disait-il, ressemble à celle des animaux : elles ont des périodes, et ne s'achèvent qu'après les avoir parcourues ; et si on tente de les combattre avant leur déclin, par des remèdes violens, on l'exaspère, et souvent on la rend incurable. C'est pourquoi il prescrivait, pour les prévenir et pour y remédier, le régime et les exercices, autant que cela se pouvait.

On voit qu'à part les idées médicales qu'il a puisées dans les écrits d'Hippocrate, et sa morale qui est sublime, le reste de sa doctrine n'est que vision et enthousiasme. Aussi sa secte fut-elle celle qui favorisa le moins les progrès de la saine philosophie, qu'il avait défigurée par les subtilités et les chimères de la métaphysique. Les platoniciens négligèrent l'expérience, l'observation et l'histoire naturelle, pour se livrer presque entièrement à tous les écarts de l'imagination. Ils s'abandonnèrent à des spéculations abstraites, qui, portées au-delà des limites de l'intelligence humaine, dégénérèrent nécessairement en chimères, non moins absurdes que la théurgie de Sam-

blique, de Plotin et de Porphire, les trois plus grands visionnaires, après Platon, qui aient jamais paru sur la terre. C'est de leurs cendres qu'on a vu renaître, au milieu du dix-huitième siècle, les illuminés, les mystiques, les jongleurs, les prestigiateurs, les magnétiseurs, et tout ce qu'il y a de charlatans ou de sots dangereux dans la societé.

Tous les disciples de Platon n'adoptèrent pas ses rêveries, et ne restèrent pas également attachés à sa doctrine. Il se trouva parmi eux un rebelle qui osa la soumettre à l'examen de la raison, et la combattre. Ce fut Aristote, génie fécond, rare et transcendant, qui embrassa tous les genres de connaissances, et écrivit sur toutes.

Aristote.

Aristote, fils de Nicomaque, médecin d'Amynthas II, roi de Macédoine, naquit à Stagyre, petite ville de cet état, la première année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade, environ trois cent quatre-vingt-quatre ans avant Jésus-Christ. Il s'acquit une telle réputation dans la philosophie, qu'il fut surnommé le prince des philosophes. Philippe, roi de Macédoine, lui écrivit en ces termes, à la naissance de son fils Alexandre : « Apprens que je viens d'a-

« voir un fils. J'en rends grâce à la divinité, « mais je la remercie bien plus de l'avoir fait « naître de ton temps. Formé par tes leçons, « j'espère qu'il ne sera pas indigne de son père « ni de la grande succession qui lui est desti- « née ; car je crois qu'il vaut mieux n'avoir « pas d'enfans, que d'en avoir qui soient la « peine de leurs parens, et l'opprobre de leurs « ancêtres. »

Aristote a écrit plusieurs livres sur les animaux, qui sont remplis d'excellentes choses. Ils furent composés d'après l'invitation que lui fit Alexandre le Grand, dont il avait été l'instituteur. Ce prince lui envoya huit cents talens pour fournir à la dépense de cette entreprise, et lui donna, pour travailler sous ses ordres, un très-grand nombre de chasseurs et de pêcheurs. Néanmoins, quoiqu'il ait disséqué un grand nombre d'animaux de toute espèce, ses connaissances anatomiques et physiologiques sont pour la plupart erronées ou défectueuses. Il a cependant très-bien connu l'influence du physique des animaux sur leur caractère et leurs mœurs. « Les animaux, dit-il [1], dont le « sang renferme beaucoup de fibres épaisses, « sont courageux et furieux ; car tous les corps

1. *Lib.* II, *de partibus*, *cap.* IV.

« solides ont plus de chaleur que les autres, « quand ils s'échauffent; et comme le sang des « taureaux et des sangliers est plein de fibres, « il n'est pas étonnant qu'ils soient enclins à « la colère, courageux et furieux. » Il dit dans le chapitre suivant : « le sang épais et chaud « contribue à la force et non à l'intelligence; « au lieu que le sang subtil donne plus de « conception et de délicatesse de sentiment. » L'abondance du sang et sa consistance contribuent donc à la force du corps et à la fermeté; la petite quantité de ce fluide et sa ténuité disposent à la timidité en même temps qu'à la délicatesse du sentiment. On voit donc que le climat, le genre de vie et la médecine, ont la faculté de changer l'esprit, les mœurs et les inclinations, et que c'est avec raison qu'Hippocrate a dit [1] « que le régime peut rendre « l'âme meilleure et plus sage, et qu'elle l'est « quand le corps est sain. » Il dit encore : « la « température du sang contribue beaucoup à « la sagesse. » Il est très-probable que ce passage d'Aristote a été extrait d'Hippocrate; car les dissections des animaux ne peuvent nous instruire de la connexion et des rapports qu'ont entre eux le physique et le moral.

1. *Lib.* I, *de diætâ.*

Quoiqu'Aristote eût abandonné son maître Platon, parce que sa philosophie était énigmatique, on peut néanmoins lui faire le juste reproche d'être tombé dans le même défaut; il semble même avoir quelquefois ajouté à l'obscurité des idées métaphysiques de Platon. « L'ame « humaine est, dit-il, une *entéléchie* du corps « organisé, qui a la vie en puissance. » Il aurait dû définir ce que c'est qu'une *entéléchie*, et dire ce qu'il entendait par ce mot abstrait. Il ajoute ensuite que l'ame est une forme; ce qui est moins obscur, mais faux: car l'ame ne peut être une forme de la matière; à moins qu'il n'ait voulu dire que l'ame est une modalité des corps des animaux, et non l'attribut d'une substance, distincte de ces corps, mais qui leur est unie.

Ils n'est pas plus clair lorsqu'il traite de la génération. « La liqueur séminale du mâle, « dit ce philosophe, se mêle avec celle de la « femelle; alors la matière prend une forme « particulière, et il en résulte un être animé. » Mais quel est le principe de ce résultat? C'est la faculté génératrice, repond Aristote. Mais qu'est-ce qu'une faculté génératrice? Ici se tait l'instituteur d'Alexandre.

Aristote admettait une matière première qui, quoique corporelle, n'avait cependant aucune

forme. Mais il est absurde de prétendre qu'un corps puisse exister sans une forme, sans une espèce, sans figure ni aucune qualité. Il regardait cette chimérique matière première, comme le réceptacle des formes; et quand elle les avait reçues, elle en était comme la mère, la nourrice et le moule. Cette opinion vient à l'appui de celle de l'homogénéité des corps, déjà embrassée par plusieurs philosophes avant lui. Il enseignait qu'il y avait trois principes des corps, cette *matière première*, la *forme* et la *privation*. La première est le sujet de tout, et est indifférente à tout. La forme lui est essentielle pour devenir une certaine chose. La privation est ce qui distingue un être de toutes les choses qui ne sont pas en lui. La matière est indifférente à devenir statue ou arbre; mais quand elle est statue ou arbre, elle est privée de tout ce qui la constituerait argent ou plomb. L'*acte de ce qui est en puissance* suppose une action qui est déterminée par une puissance. Ainsi il disait que le mouvement est un acte de puissance, parce que la matière peut être mue. On ne trouve que des mots à la place des choses, dans ce galimathias métaphysique, et rien qui donne la plus légère idée de ce qu'il prétend expliquer.

Il croyait que le monde est éternel, et qu'il

a été nécessairement produit par la divinité, à laquelle il est uni, comme *forme assistante*, et non comme *forme informante*. Toutes les sphères célestes sont, d'après Aristote, mues par des intelligences; mais Dieu gouverne, en qualité de première intelligence, de premier moteur, le ciel suprême, ou le premier mobile, qui est le monde des étoiles fixes, ou la huitième sphère; les autres intelligences sont subalternes, et dirigent les sept autres mondes, qui sont les planètes : il suit de là que le premier moteur, qui est Dieu, ne se mêle point des choses sublunaires.

On lui fait encore le reproche d'avoir introduit dans la philosophie une multitude de questions subtiles et métaphysiques, qui ont entravé, pendant une longue suite de siècles, les progrès de la raison. Quelques écrivains pensent néanmoins que cette inculpation n'est pas aussi fondée que les précédentes, et que ses ouvrages ont été altérés par les Arabes, qui, pour donner une suite à la plupart de ses écrits, ont suppléé, par leur doctrine, bien des feuilles que les insectes avaient rongées. Tel est le sentiment de Strabon. Quoi qu'il en soit, Aristote a été un des plus grands hommes qui aient paru sur la scène du monde. Il a traité la plupart des points de physique dont les modernes

s'attribuent la découverte, et entr'autres, le mouvement de la terre dans l'écliptique, la pesanteur de l'air, etc. etc. Quant à sa doctrine sur la nature de l'homme et des animaux, il l'a presqu'entièrement puisée dans les écrits du Père de la médecine, dont il diffère très-peu d'opinion. Il se livrait à l'étude avec une telle passion que, pour ne pas céder au sommeil, il étendait hors du lit une main, dans laquelle il tenait une boule d'airain, afin de se réveiller, au cas qu'il s'endormît, au bruit qu'elle ferait en tombant dans un bassin. Les magistrats d'Athènes lui donnèrent un enclos aux environs de la ville, appelé *Lycée.* Ce fut là qu'il fonda la secte des Péripatéticiens, philosophes qui s'entretenaient de la sagesse en se promenant. Cette secte est celle qui a régné le plus long-temps, et qui a été la plus nombreuse; elle n'est tombée totalement que vers le milieu du dernicr siècle.

Les ouvrages moraux et politiques d'Aristote, contiennent d'excellentes choses, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes d'absurdes, de fausses, et de contraires au bien public et à l'humanité. Il n'y a rien d'aussi atroce que ce qu'il dit dans le huitième livre de ses Politiques, à l'occasion de la loi de Lycurgue qui ordonnait aux Spartiates de jeter dans un lieu,

appelé *Apothètes*, les enfans qui naissaient avec quelque défaut. « Quant aux enfans, dit-il, qu'on « doit nourrir ou exposer, il faut faire une « loi qui défende d'en nourrir aucun qui soit « imparfait, ou dont les membres soient muti- « lés. Dans les lieux où une semblable loi ne « pourrait être exécutée, il faut limiter le « nombre d'enfans que chacun doit avoir, et « faire avorter les femmes avant que les en- « fans jouissent du sentiment et de la vie ; « car il serait criminel de le faire après qu'ils « auraient été entièrement formés. »

Il a très-bien défini l'amitié. Un de ses disciples lui ayant demandé ce que c'était ? c'est, répondit Aristote, une ame dans deux corps. On ne pouvait sans doute donner une plus belle idée de ce sentiment sublime, mais si rare de nos jours. Aristote mourut, âgé de soixante-trois ans, non à Athènes, d'où les calomnies d'Eurymédon, prêtre de Cérès, qui l'accusa injustement d'impiété, l'obligèrent de sortir, mais à Chalcis, ville de la Grèce. On a dit qu'Aristote, confus de n'avoir pu découvrir la cause du flux et reflux de la mer, se précipita dans ce bras de la Méditerranée que l'on nomme *Euripe*, en s'écriant : *non possum te tangere, cape me.* Cette histoire est dénuée de toute vraisemblance, et est regardée comme

une fable par tous les bons critiques. On lui attribue aussi ces dernières paroles en mourant: *Nudus veni, dubius vixi, incertus morior, quò vadam nescio; ens entium, miserere meî.*

Ménécrate.

L'histoire fait mention d'un médecin de Syracuse, appelé Ménécrate, qui vivait au siècle d'Aristote, et que son art n'avait pu guérir de la folie. Il habillait en divinités les malades qu'il avait guéris, et s'en formait un cortége, au milieu duquel il marchait, portant lui-même les attributs de Jupiter, comme leur chef et leur souverain. Il écrivit à Philippe, père d'Alexandre, une lettre avec cette inscription: *Jupiter Ménécrate, au roi Philippe, salut.* Ce prince lui répondit avec cette adresse, *Philippe, à Ménécrate, bon sens.* Il fit encore mieux; il invita ce nouveau Jupiter à un festin, et lui fit servir, sur une table à part, de l'encens et des parfums. Ménécrate fut d'abord flatté de cette cérémonie, mais voyant qu'on ne lui apportait rien à manger, il sortit de table, couvert de honte et confus. Combien de Ménécrates de nos jours, mériteraient un semblable traitement?

Calisthène et Théophraste.

Aristote eut deux disciples illustres, Calisthène, qui était son parent, et qui écrivit sur la structure de l'œil et sur les plantes; et Théophraste, qui a traité aussi des plantes, mais plus en naturaliste qu'en médecin. Du reste, ces deux philosophes n'offrent rien d'intéressant à l'histoire de la médecine.

Épicure.

Ce fut à peu près dans ce même temps que parut un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, et l'un des plus beaux génies, sur lequel la calomnie versa ses noirs poisons pendant plusieurs siècles. Épicure, fils de Néoclès et de Chérestrata, naquit à Gargattium dans l'Attique, la troisième année de la 109.e olympiade. Après avoir enseigné la philosophie à Mitylène et à Lampsaque, il vint, à l'âge de trente-sept ans, établir son école à Athènes, dans un des plus beaux jardins de la ville. Il s'y acquit une telle réputation, qu'il venait de toutes parts une affluence prodigieuse de disciples pour entendre ses leçons de physique et de morale.

Epicure enseignait que les premiers principes de toutes les choses étaient les atomes et le

vide; ainsi il excluait de son monde toute substance spirituelle ou incorporelle. Rien, selon lui, ne se fait de rien; l'univers a toujours été ce qu'il est, et persistera éternellement dans le même état. Parmi les corps, il en est qui sont des assemblages, et les autres sont des substances, dont ces assemblages sont formés : ceux-ci, autrement les atomes, sont insécables, immuables, et les principes des autres corps. L'univers est infini, par rapport au nombre des corps qu'il renferme, et par rapport à l'immensité du vide. Les corps solides et indivisibles, dont se forment et dans lesquels se résolvent les assemblages, sont distingués par un si grand nombre de figures, qu'on n'en peut concevoir l'étonnante variété. Il est de ces corps ou atomes, qui sont durs, crochus; d'autres carrés, oblongs, ronds, en un mot, de toute sorte de figure; ils sont, de toute éternité, dans un mouvement continuel, et se meuvent avec la même vîtesse dans le vide, parce que celui-ci permet toujours un libre passage aux plus légers comme aux plus pesans. Il en est qui s'éloignent des autres à une grande distance; plusieurs tournent ensemble, quand ils tendent à se réunir, ou quand ils sont arrêtés par ceux qui les entrelacent. Leur solidité fait qu'ils s'élancent par leur collision, jusqu'à

ce que celle-ci n'ait plus lieu par l'effet de leur entrelacement. Leurs qualités dépendent de la figure, de la grandeur et de la pesanteur. Leur couleur change selon leur position, et de la combinaison de ces divers atomes résultent les divers corps de la nature. Il existe un nombre infini de mondes; car, celui des atomes étant infini, ils sont transportés dans le plus grand éloignement, et ne peuvent être épuisés par le monde qu'ils servent à former.

Il est des formes qui, par leur ténuité, surpassent de beaucoup les choses sensibles : ce sont des émanations de parties qui conservent la même position et le même ordre qu'elles avaient dans les solides. Ces formes sont ce que nous appelons des *images*, dont le mouvement, qui s'opère dans le vide, ne trouvant aucun obstacle, jouit d'une telle vîtesse qu'il parcourt le plus grand espace qu'on puisse imaginer, dans le plus court espace de temps possible, parce que sa vélocité n'augmente ni ne diminue. Ces émanations ou écoulemens se font continuellement de la surface des corps; elles ne sont point apercevables par les sens, qui sont trop grossiers : ce sont elles qui, portées sur les organes des sens, font naître les sensations, et produisent dans l'esprit les images des objets sensibles. Elles conservent long-

temps la position et l'ordre des atomes dont elles sont formées, quoiqu'il y arrive quelquefois de la confusion : telle est la manière dont les images agissent, et nous donnent le sentiment des objets extérieurs; car ils ne peuvent par eux-mêmes nous imprimer l'idée de leur nature, de leur couleur, de leur figure, mais par leurs écoulemens que nous transmet l'air qui est entre eux et nous. Nous voyons par le moyen des formes qui se détachent des objets mêmes, de leur couleur, de leur ressemblance, et qui pénètrent, à proportion de leur grandeur et avec un mouvement extrêmement rapide, dans la vue et dans la pensée. Il n'y a erreur dans ce que nous concevons, que quand il se fait en même temps un mélange d'idées étrangères et d'une idée suspendue. Nos conceptions sont toujours vraies, lorsqu'elles se confirment par le mouvement qui s'excite en nous, conjointement avec l'idée que nous avons. Ce qui vient d'être dit, par rapport à la vue, s'applique de même aux sens de l'ouie, de l'odorat, etc.

L'ame, selon Épicure, est formée d'atomes ronds, légers, et très-différens de ceux qui composent le feu. La partie irraisonnable est dispersée par tout le corps ; celle raisonnable réside dans la poitrine : c'est là, en effet, que se font sentir les premières impressions de la joie et de la crainte.

Le sommeil est l'effet de la lassitude qu'éprouvent les parties de l'ame disséminée dans le corps; et la vertu générative provient de tous les organes. Telle est en sommaire la doctrine d'Épicure. Il l'a puisée en grande partie dans les écrits d'Anaxagore, de Leucippe, de Démocrite, etc.; mais il a fait, comme on voit, quelques changemens au système des atomes, professé déjà long-temps avant lui par ces philosophes. Il croyait que Dieu était dans une parfaite inaction. Les soins, les grâces, la colère et les autres passions, excluent l'idée de la béatitude.

La nature, selon lui, dénuée d'intelligence, faisait des êtres, ainsi que le dit en plaisantant Delamettrie, comme le bourgeois gentilhomme fait de la prose, c'est-à-dire, sans le savoir: elle était aussi aveugle quand elle donnait la vie, que lorsqu'elle plongeait dans le néant.

On a calomnié Épicure, un des plus grands philosophes et des plus vertueux de son siècle, et ces calomnies ont été répétées de siècles en siècles; on l'a fait passer pour un impie et un débauché. C'est pour n'avoir pas entendu ce en quoi il faisait consister la volupté, dont il s'était fait le panégyriste, qu'on lui a imputé les vices les plus odieux et les plus dégoûtans; sa morale était pure, mais il voulait amener l'homme à l'accomplissement de ses devoirs

par la route du plaisir. Le véritable bonheur réside, selon lui, dans ces voluptés délicates et indicibles, que les seules ames vertueuses sont capables de goûter: et certes, cette doctrine est très-raisonnable; l'on ne saurait nier qu'en prenant le mot de bonheur dans ce sens, la félicité de l'homme n'ait sa source dans le plaisir. Eh! la nature ne nous crie-t-elle pas sans cesse de nous y livrer; n'a-t-elle pas offert à nos sens tout ce qui peut les flatter, et à notre ame, tout ce qui est capable d'y exciter des idées agréables? L'homme sourit au plaisir dès le berceau, et son amour pour ce souverain de l'univers, dure autant que sa vie. Existerait-il un seul homme vertueux, s'il ne trouvait du plaisir dans l'accomplissement de ses devoirs? Est-il des jouissances plus parfaites que celles de cultiver sa raison, et de faire des actions tendantes au bien général? L'être insensible est, à coup sûr, vicieux: il ne connut jamais cette joie pure et inaltérable du cœur; il ne but jamais dans la coupe du bonheur.

Épicure mourut à Athènes, âgé de soixante-douze ans, la seconde année de la 127.e olympiade. Il eut un grand nombre de disciples, qui vivaient tous en commun avec lui, et l'on ne vit jamais de société mieux réglée que celle-

là. Ceux-ci conservèrent le plus grand respect pour sa mémoire. Leur école ne fut jamais divisée, et les préceptes du maître y furent observés comme des oracles. Son jour natal était encore solennisé du temps de Pline, et on fêtait même tout le mois dans lequel il était né.

Épicure écrivit beaucoup de livres, sans citer aucun écrivain, et donna la plus grande réputation au système des atomes, auquel il avait fait des changemens. Lucrèce força la langue latine à en exprimer les idées philosophiques; et ce qui lui méritera l'admiration de tous les siècles, il les exprima en vers. Ce système a été modifié encore par Gassendi, célèbre philosophe français. Celui-ci prétend que l'univers est composé de corps et du vide. Par les corps, il entendait tout ce qui touche et peut être touché :

Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.

Il définissait le vide, un espace dénué de corps, et capable de recevoir tous ceux que le mouvement déplace. Les sens démontrent évidemment l'existence des corps; la réflexion et la raison prouvent celle du vide; car, si celui-ci n'existait pas, le mouvement serait impossible, puisque les corps, ne pouvant céder les

uns aux autres, ni trouver de nouveaux espaces à occuper, resteraient nécessairement dans un repos éternel. Tous les corps sont composés d'atomes, et la définition qu'il donne de ceux-ci, n'a rien de contraire à l'essence des corps; car il ne prétend pas que l'atome est indivisible, parce qu'il n'a point de parties, mais parce qu'il est le dernier période, le point final où la division actuelle puisse s'effectuer. Il suppose que Dieu a créé, au commencement des temps, un nombre presque infini de ces atomes, de grosseur et de figure très-variées, et que ces atomes inaltérables ont reçu du créateur toute sorte de mouvemens, et surtout la force de s'accrocher et de se séparer suivant les besoins de l'univers; qu'ils se meuvent dans le vide, et ont formé la matière de tous les corps de la nature.

Observons ici, que de tous les systèmes qui ont été imaginés sur les premiers principes des choses, il n'en est point qui ait été reproduit aussi souvent que celui des atomes; sans doute parce qu'il est le plus simple, le plus aisé à saisir, et parce qu'il flatte davantage l'imagination.

Leibnitz, philosophe célèbre du dix-septième siècle, originaire de Leipzig, en Saxe, a donné un nouvel éclat à ce système, en le remettant

sous une autre forme. Les monades ne diffèrent guères des atômes : elles sont, comme ces derniers, des corpuscules simples, immuables, solides, indissolubles, et individuels, qui conservent toujours leur figure et leur masse; elles se trouvent partout; les vies, les ames, les esprits, en un mot, tout ce qui peut dire *moi*, sont des monades, qui, en vertu de l'harmonie préétablie, reçoivent, selon les lieux où elles se trouvent, des impressions de tout l'univers; mais celles-ci sont confuses, par rapport à leur multitude. Ces monades sont des miroirs, sur lesquels tout l'univers rayonne selon leur exposition. Une monade est d'autant plus parfaite, qu'elle a des perceptions plus distinctes. La monade humaine ou raisonnable est supérieure à celle des animaux, est un image de la divinité. Dieu est la plus grande et la plus excellente des monades, qui se représente de la manière la plus distincte, et tout à la fois tous les êtres possibles.

Les monades ne sauraient être formées ni détruites; elles dureront autant que l'univers, qui peut être changé, mais non détruit. La génération des animaux, ou des substances organisées, n'est qu'apparente, et un simple développement. La mort, qui est une destruction des parties grossières de l'animal, le réduit à

une petitesse qui échappe aux sens, semblable à celle où elle était avant que de naître. Je reviens à Épicure.

L'épicuréisme fut enseigné publiquement à Athènes, pendant plus de six cents ans; et l'empereur Marc-Aurèle, quoique très-zélé partisan des dogmes du Portique, permit néanmoins aux Épicuriens d'Athènes d'ouvrir des écoles [1]. On reproche à ces philosophes, de même qu'aux Platoniciens, d'avoir négligé l'étude de la nature. La partie physique, qu'a traitée Épicure, est purement systématique, et sa morale peut subsister sans elle; aussi tous ses adversaires l'ont-ils attaqué par ce côté. N'eût-il pas mieux valu que ce philosophe se fût borné à dissiper les ténèbres de la superstition, et à établir la paix et la concorde parmi les hommes, plutôt que de vouloir expliquer la formation de l'univers, qui ne peut augmenter la félicité individuelle ni publique, puisque, quand même elle serait démontrée, elle ne préviendrait ni les guerres, ni la tyrannie, ni le fanatisme, ni l'intolérance, en un mot, aucun des fléaux moraux et physiques?

On peut encore faire un autre reproche aux Épicuriens, celui d'avoir écrit dans un style

1. Philostrate, Vies des Sophistes, article Théodore.

aussi dur et aride que les Stoïciens; ils se faisaient même scrupule de changer une phrase obscure qu'avait employée leur chef, ou un mot impropre dont il s'était servi. Mais ce reproche ne paraîtra pas fondé à quiconque sait qu'Épicure et ses disciples avaient conçu une aversion extrême pour la littérature des grammairiens Grecs, parce qu'ils s'occupaient beaucoup trop de la mythologie, qui rendait leurs élèves crédules et avides d'un merveilleux qui se changeait le plus souvent en superstition, monstre affreux que les Épicuriens ne cessaient de combattre; et on peut dire, à leur gloire, qu'aucune secte ne rendit à cet égard aux hommes des services aussi réels et aussi multipliés. Mais c'est trop nous écarter de notre sujet; reprenons le fil des événemens qui intéressent la philosophie médicale.

Érasistrate.

Érasistrate, originaire de Céos ou Céa, étudia l'art de guérir sous Chrisippe. L'anatomie avait été peu cultivée jusqu'alors; il s'y livra avec ardeur, et fit des découvertes. Il est le premier qui ait distingué les nerfs, en ceux qui servent au sentiment, et en ceux qui sont destinés à effectuer les mouvemens. Il croyait que les premiers étaient creux, et tiraient leur

origine des membranes du cerveau, au lieu que les autres ont leur source dans ce viscère et dans le cervelet.

Il a parlé des valvules tricuspidales, mais il n'a pas connu leur véritable usage. Il prétendait, d'après Praxagore, que dans l'état naturel les artères ne contiennent point de sang, et qu'elles ne sont remplies que d'esprit (air), de même que le ventricule gauche du cœur. Il était facile de le convaincre par l'inspection; mais il avait recours à un subterfuge. « Aussi-« tôt, disait-il, qu'on ouvre ce ventricule, « l'esprit s'évapore sans qu'on s'en aperçoive, « et cette cavité se remplit de sang au même « instant. » Il en disait autant des artères. Ce qui lui avait fait adopter cette opinion, c'est, dit Galien, parce qu'il ne pouvait comprendre qu'il y eût deux sortes de vaisseaux destinés à contenir le même fluide. Il pensait aussi que la respiration servait à remplir d'air les artères.

Erasistrate expliquait la digestion par la trituration ou le broyement qu'exerce l'estomac sur les alimens. Ce système, démontré faux aujourd'hui, a été renouvelé de nos jours par Hecquet, et adopté dans beaucoup d'écoles. Il est le premier qui ait avancé que le chyle se rendait immédiatement au foie. Il a découvert les vaisseaux lactés : il les aperçut pour la

première fois dans le mésentère des chevreaux qui tetaient, et il les prit pour des artères. Il disait que ces vaisseaux se remplissaient d'abord d'air, et ensuite de chyle. Il prétendait aussi que ce dernier, ayant passé de l'estomac dans le foie, venait se rendre en un certain endroit où les rameaux de la veine cave et les extrémités des vaisseaux du réservoir de la bile aboutissent, en sorte que le chyle s'insinue par les orifices de ces deux sortes de vaisseaux, selon leur disposition à le recevoir : c'est-à-dire, que ce qu'il y a de bilieux dans le chyle passe dans les rameaux dépendans du réservoir de la bile; et ce qu'il y a de sang pur, s'insinue à travers les rameaux de la veine cave, et se sépare ainsi de la bile en prenant une route différente. Galien dit aussi qu'Érasistrate enseignait que les veines se divisent dans le foie, pour la sécrétion bilieuse.[1]

Érasistrate ne se piquait pas de rendre toujours raison des causes. Il avoue même, au sujet de la *boulimie*, mot qu'on ne trouve pas dans Hippocrate, mais dont les médecins Grecs se sont servis depuis, qu'il ignorait pourquoi cette affection se manifeste plutôt dans les grands froids que durant les chaleurs, quoiqu'il pen-

1. *De usu partium, lib.* IV. *cap.* XIII.

sât que la faim dépend assez généralement du vide de l'estomac et des intestins, et que la longue et facile abstinence provient au contraire de ce que l'estomac s'est fortement resserré ou rétréci : c'est par cette raison, ajoute-t-il, que ceux qui font une abstinence volontaire, éprouvent dans le principe le sentiment de la faim, et que celui-ci cesse lorsque le jeûne a duré quelque temps. Il apportait en preuve de cette opinion l'exemple des Scythes, qui, quand ils sont forcés au jeûne, se serrent le ventre avec de larges bandes, comme pour l'étrécir.[1]

Érasistrate pensait que l'urine se sépare dans les reins; mais il n'expliquait pas comment se fait cette sécrétion. Il connaissait le véritable usage de la trachée-artère; il avait redressé Platon, qui croyait que ce canal était destiné à porter les boissons qui arrosaient les poumons. Érasistrate connaissait la circulation du sang, dont les modernes se sont attribué la gloire de la découverte : le passage suivant de Galien ne peut laisser aucun doute à cet égard. *Nec verò defendi potest, sanguinem in eâ venâ, quæ circà spinam est, contentum,*

---

1. On retrouve ce même usage de nos jours chez les sauvages de l'Afrique et de l'Amérique.

regurgitare ad cor, ut indè ad pulmones feratur : quod ex Erasistrati sermone colligitur, etc.[1] Il regardait la chair comme un sang rapproché et épaissi. Il paraît, que cette opinion d'Érasistrate a fourni au célèbre Bordeu cette idée aussi vraie qu'ingénieuse, « que le sang « était une chair coulante (*caro fluens*). »

Érasistrate avait entièrement banni la saignée de la médecine; son maître, Chrysippe, en avait déjà fait autant. Les remèdes par lesquels il suppléait à cette opération dans les grandes hémorragies, étaient les ligatures des extrémités, et le régime. Il purgeait très-rarement, quoiqu'il donnât, à l'exemple de Chrisippe, fréquemment des lavemens et des vomitifs : au reste il ne prescrivait que des lavemens doux, et condamnait ceux qui étaient copieux ou âcres, tels que ceux qu'employaient ses prédécesseurs. Galien remarque que la raison pour laquelle Érasistrate rejetait la saignée, c'est qu'il pensait que « l'obligation où sont les ma-« lades, surtout dans les cas d'inflammation « et de fièvre, de s'abstenir d'alimens, ne per-« met pas qu'on leur ouvre la veine, crainte « de produire un trop grand affaiblissement. » La purgation produit, selon lui, des effets

---

1. *Galen. de Loc. affect. lib.* V.

analogues à ceux de la saignée, et ne convient pas davantage. Il ajoutait que « les humeurs, « évacuées par les purgatifs, sont différentes « de ce qu'elles étaient dans le corps, et que « ces remèdes les altèrent et les corrompent. » Ce sentiment, qui est étayé de l'observation, n'est plus regardé de nos jours par les hommes de l'art qui ont quelque expérience, comme une vaine hypothèse; et il est bien démontré que les purgatifs font changer réellement de nature aux humeurs qu'ils expulsent du corps.

La diète était le principal moyen qu'il substituait à la purgation et à la saignée; il y joignait encore, ainsi que je l'ai déjà dit, les lavemens et les vomitifs; et quand la plénitude, qui, selon lui, était la cause la plus générale des maladies, persistait malgré l'emploi de ces remèdes, il recourait aux exercices. Il ne recommandait pas néanmoins ces derniers dans toutes les maladies; car il les rejetait du traitement des malades affectés d'hémoptisie, des calculs des reins et de la vessie, des fluxions du foie ou de la rate : il réprouvait aussi, dans ces affections, les bains froids. C'était surtout dans l'épilepsie qu'il commandait de travailler et de fatiguer beaucoup et assidument, de manger et de boire peu, et de se baigner ra-

rement. Il conseillait à ceux qui étaient habitués à faire de grands exercices, de s'y livrer plus que de coutume, quand ils éprouvaient le sentiment de la plénitude, pour en prévenir les suites. Il recommandait, après les exercices, de prendre un bain chaud, et ensuite de provoquer les sueurs ; et quand les malades se sentaient très-échauffés, il prescrivait le bain froid, durant quelques jours; puis il conseillait le repos pendant un temps, et n'accordait qu'une petite quantité de nourriture ; il retranchait, pour l'ordinaire, le dîner, et ne permettait qu'un léger souper avec des herbages, des citrouilles, des concombres, des melons, des figues ou des légumes. [1] Quant à ceux qui n'étaient pas accoutumés aux grands exercices ou à des travaux pénibles, il leur faisait garder le repos. Pour ceux qui vomissaient aisément, il leur donnait un vomitif peu de temps après avoir soupé, il les faisait baigner le jour suivant, puis suer; après quoi ils se remettaient peu à peu à leur train de vie ordinaire. [2]

Érasistrate faisait un très-grand usage des chicoracées dans les affections des viscères abdominaux, et notamment dans celles du foie. Il employait beaucoup aussi, dans sa pratique,

1. *Galen. de venæ sectione adversùs Erasistr. Cap.* VIII.
2. *Ibid.*

les cataplasmes, les fomentations et les onctions. Il se servait des médicamens les plus simples, et rejetait les composés. Il blâmait la ponction dans l'hydropisie, et désapprouvait l'évulsion des dents qui n'étaient ni mobiles ni vacillantes. Il a composé plusieurs livres, dont on trouve les titres et quelques fragmens dans Galien et dans Cælius Aurélien. Il eut plusieurs disciples, qui, au rapport de Galien, avaient pour lui et ses sentimens la même vénération que pour la divinité et ses oracles.

Érasistrate vécut à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, qui mourut l'an 280 avant Jésus-Christ. Antiochus, fils de ce roi, qui fut depuis surnommé Soter, tomba dangereusement malade d'une fièvre dont on ne pouvait deviner la cause. Érasistrate, s'étant aperçu que la présence de Stratonice, sa belle-mère, causait en lui des changemens extraordinaires qui n'avaient pas lieu à l'occasion de toute autre femme qui entrait dans sa chambre, découvrit la vraie cause de sa maladie, et prit un détour adroit pour l'annoncer à son père; à qui il dit que le mal de son fils était incurable, parce qu'il était produit par une passion violente pour une femme qu'il ne pourrait jamais posséder. « Comment incurable! s'écria « le roi. Vous en serez bientôt persuadé, re-

« prit Érasistrate, quand vous saurez que le « prince aime mon épouse, que je ne puis lui « céder. » A cette nouvelle Séleucus embrassa Érasistrate. « Me refuserez-vous, lui dit-il « d'accorder à un fils que j'aime si tendre- « ment, ce qui peut le sauver? Seigneur, « replique le médecin : mettez-vous en ma « place, céderiez-vous Stratonice, si le prince « en était amoureux? Ah! plût aux dieux, « s'écria Séleucus, que la guérison de mon « fils en dépendît; je lui accorderais de tout « mon cœur Stratonice avec une partie de « mon empire. Eh bien, dit Érasistrate, la « guérison d'Antiochus est entre vos mains, et « il n'y a pas d'autre moyen de lui sauver la vie « que de lui céder votre épouse. » Séleucus déclara à l'instant son fils roi des provinces de la haute Asie, et lui donna Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà un enfant. Les annales de la médecine contiennent plusieurs anecdotes semblables. Hippocrate, au rapport de Soranus, guérit Perdicas, qui fut depuis roi de Macédoine, après avoir observé que ce jeune prince changeait de couleur toutes les fois qu'il voyait Phile, maîtresse du roi Alexandre, son père. Galien découvrit de même l'amour d'une dame romaine pour le comédien Pylade.

On prétend qu'Érasistrate mourut de la ciguë avec laquelle il s'empoisonna. Il fut inhumé sur le mont Mycale, vis-à-vis Samos.

Hérophile.

Hérophile n'a pas joui d'une réputation moins brillante qu'Érasistrate. Quelques-uns le font originaire de Calcédoine : Galien prétend que Carthage l'avait vu naître. Il eut pour maître Praxagore de Cos, le dernier de la famille des Asclépiades, au rapport de Galien. Il fut contemporain d'Érasistrate et du philosophe Diodore. Ces deux médecins ont eu de commun d'avoir disséqué des hommes vivans. Tertullien, en parlant d'Hérophile, dit:[1] « Ce médecin ou ce boucher, qui a disséqué « six cents hommes pour scruter la nature, « qui a haï l'homme pour le connaître, n'en a « peut-être pas mieux pénétré pour cela dans « les mystères de la nature vivante; car la « mort apporte de grands changemens dans « toutes les parties, qui sont bien différentes « de ce qu'elles étaient dans l'état de vie; sur- « tout lorsque la mort n'est pas simple, mais « procurée par les divers tourmens auxquels les « recherches de l'anatomiste exposent ces mal-

---

1. Tertull. *unum esse spiritum et animam.*

« heureux. » Ces atrocités anatomiques se sont renouvelées dans les derniers siècles, comme nous le verrons ci-après. Faut-il donc que des êtres féroces, et dont le cœur était cuirassé d'un triple airain, aient fait un aussi cruel usage d'un art entièrement consacré à soulager les souffrances, et à conserver la vie humaine, en sacrifiant de malheureuses victimes à la manie de pénétrer des mystères que la nature a enveloppés d'un voile éternel? Au moins s'il en eût résulté quelque avantage pour la médecine qu'avilissaient ces hommes durs et impitoyables, ce crime serait un peu moins grave, mais il n'en serait pas moins un forfait abominable, un attentat contre l'humanité ; la victime fût-elle même digne du dernier supplice. Ce n'est pas à l'interprète de la nature à se charger de la vengeance des lois ; c'est à l'homme sinistre et barbare, entre les mains duquel repose le glaive de la justice, à frapper celui qu'elle lui désigne.

Hérophile est le premier qui ait donné l'histoire anatomique des nerfs. Il en distinguait trois espèces, à ce que rapporte Rufus d'Éphèse. Ceux de la première servent au sentiment, et sont aussi les ministres de la volonté par rapport au mouvement ; ils tirent leur origine en partie de la moëlle allongée, et en partie du

cerveau, dont ils sont comme les germes. Les nerfs de la seconde espèce partent des os, et vont se terminer à d'autres os. Il paraît qu'Hérophile a voulu désigner par ces sortes de nerfs, ceux qui sortent de la moëlle épinière. Enfin, ceux de la troisième espèce viennent des muscles, et vont se rendre à d'autres muscles. On voit qu'il donnait, ainsi que ses prédécesseurs, le nom de nerfs aux ligamens et aux tendons.

Il plaçait l'ame raisonnable dans les ventricules du cerveau; il a parlé « de certaines « veines qu'il avait rencontrées dans le mé- « sentère, qui sont, disait-il, destinées à « nourrir les intestins, et qui ne se rendent « point, comme les autres, à la veine-porte, « mais à des corps glanduleux. »[1] Hérophile ayant remarqué que le vaisseau qui passe du ventricule droit du cœur dans le poumon, avait la tunique très-épaisse, il le nomma veine artérielle, et il appela, par la raison contraire, artère veineuse, le vaisseau qui va du poumon au ventricule gauche. C'est lui qui a donné à deux tuniques de l'œil les noms de *rétine* et d'*arachnoïde;* et qui a appelé *choroïde* la membrane qui tapisse les ventricules du cer-

---

1. *Galen. de usu partium. lib.* IV. *cap.* XIX.

veau, parce qu'elle ressemble au *chorion*, qui enveloppe le fœtus dans la matrice. Il comparait la cavité qui forme le quatrième ventricule du cerveau, à l'extrémité d'une plume taillée pour écrire. Il a dénommé *pressoir*, l'endroit où tous les sinus de la dure-mère se réunissent; et *pores optiques*, les nerfs qui servent à la vision, et qu'il croyait avoir une cavité qui les distinguait de tous les autres. C'est encore ce médecin qui a donné le nom de *parastates glanduleux* aux glandes situées vers la racine de la verge; et celui de *parastates variqueux*, aux corps placés à l'extrémité des vaisseaux qui rapportent la semence des testicules (ce mot *parastates* signifie *assistant*, ou *qui est auprès*).

Hérophile exerçait toutes les branches de la médecine, et particulièrement la chirurgie. Il s'était beaucoup livré à l'étude de la botanique, et il avait une telle opinion des propriétés des plantes, qu'il disait « qu'il n'y a pas jus- « qu'à celles que l'homme foule tous les jours « aux pieds, qui ne possèdent des vertus ad- « mirables. » Il employait les médicamens avec une singulière confiance; car il prétendait « qu'ils étaient les mains des dieux, quand on « savait les administrer à propos. » Il est le premier qui ait exposé avec quelque exactitude

la doctrine du pouls, qui avait été négligée jusqu'à lui. On prétend néanmoins, ce qui est très-douteux, que Hoam-Ti, troisième empereur de la Chine, qui vivait environ 2000 ans avant Hippocrate, a donné sur cette matière un traité que les Chinois disent subsister encore. Si l'on en croit Galien, Ægimius de Vélie avait écrit sur cette matière avant la naissance d'Hippocrate; mais son traité a été perdu, ainsi que beaucoup d'autres non moins précieux de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de croire que c'est depuis Hérophile que les médecins se sont fait une loi de tâter le pouls aux malades; loi à laquelle n'étaient point asservis les anciens médecins grecs.

Hérophile faisait peu de cas des pronostics consignés dans les écrits d'Hippocrate; il a même écrit contre cette doctrine. Il a parlé d'une maladie fort rare, la paralysie du cœur, à laquelle il attribuait, mais sans fondement, la plupart des morts subites. Il avait adopté toutes les opinions de son maître, Praxagore, et suivait la pratique d'Hippocrate. L'ellébore blanc etait un des médicamens qu'il employait le plus fréquemment, et dans lequel il avait le plus de confiance.

Hérophile, ainsi qu'Érasistrate, eurent un grand nombre de disciples, et jouirent de la

célébrité. Si le premier n'a pas passé pour un dieu chez les Payens, Fallope a regardé ses décisions comme des espèces d'articles de foi : *contradicere Herophilo*, disait-il, *in anatomicis*, *est contradicere evangelio.* Les écoles d'Érasistrate et d'Hérophile ont subsisté près de trois cents ans après eux. Il y avait encore, un peu avant le règne de Jules-César, une école d'Érasistrate à Smyrne, à laquelle présidait Hicésius, un des plus grands médecins de son temps. On cite parmi les sectateurs d'Érasistrate, qui vivaient à cette époque, Straton, Xénophon, Apæmantes et Apollophanes.

Les Hérophiliens eurent aussi des écoles illustres, et jusqu'en Afrique : mais ils dégénérèrent singulièrement ; et, sur la fin, ils n'étaient plus, au rapport de Galien, que des sophistes verbeux, et indignes de partager la gloire de leur chef. Il dit que, de son temps, leurs écrits étaient presqu'entièrement ensevelis dans l'oubli ; ce qui est confirmé par le silence qu'ont gardé sur cette secte la plupart des écrivains. L'histoire a conservé le nom de Callianax Hérophilien, homme extrêmement dur et farouche. On rapporte qu'un de ses malades lui ayant demandé s'il mourrait ? il lui répondit par ce vers d'Homère : « Patrocle mourut bien, qui valait mieux que toi. »

Il y a eu aussi un Hiérophile qui enseigna, dit-on, la médecine à une fille, nommée Agnodice ; mais on ne sait précisément dans quel temps il a vécu. Cette histoire est trop curieuse pour n'être pas rapportée. Il existait chez les Athéniens une loi qui défendait aux femmes et aux esclaves d'exercer l'art de guérir ; et il mourait beaucoup de femmes en travail d'enfant, parce que la pudeur les empêchait de recourir aux médecins. Une jeune fille, nommée Agnodice, ayant une grande inclination pour la médecine, déguisa son sexe, et fréquenta les leçons d'Hiérophile. Elle ne tarda pas à mériter la confiance des femmes, dont son sexe fut bientôt connu. Les médecins, jaloux de ses succès, lui intentèrent un procès, et la firent condamner, comme un corrupteur, par l'Aréopage ; mais elle découvrit son sexe, et les médecins invoquèrent la loi qui défendait aux femmes l'exercice de la médecine. Les dames Athéniennes intervinrent alors dans la cause, et firent réformer la loi ; dès-lors il fut permis aux femmes libres de se livrer à l'étude de la médecine.

Division de la médecine en trois branches.

Ce fut à peu près dans le temps que fleurissaient Érasistrate et Hérophile, que la méde-

cine, dont toutes les parties avaient été exercées auparavant par la même personne, fut divisée en trois branches, la *diététique*, la *pharmaceutique*, et la *chirurgicale;* et dès-lors il y eut des médecins, des pharmaciens, et des chirurgiens. Les premiers prescrivirent le régime, les exercices, et les médicamens appropriés aux différentes espèces de maladies; les seconds se bornèrent à la préparation des remèdes, et les troisièmes enfin, aux opérations chirurgicales. Ce partage, qui au fond est très-raisonnable, subsista jusqu'à nos jours, et probablement se perpétuera; il n'est guères possible, en effet, que le même homme, tant longue supposerait-on sa vie, et quelque grande que soit sa capacité à acquérir des connaissances, puisse embrasser toutes les parties de l'art de guérir, surtout au point où elles sont portées aujourd'hui, et à celui qu'elles atteindront dans la suite.

Sérapion.

Il parut au trente-huitième siècle un hardi novateur qui, peu satisfait des théories introduites par les philosophes dans la médecine, s'éleva avec force contre toute espèce de doctrine, et soutint que la médecine rationnelle est non-seulement futile, mais encore fausse

et meurtrière, et que la seule expérience doit être l'unique guide des médecins dans l'emploi des moyens curatifs. Ce fut Sérapion d'Alexandrie qui tenta cette révolution dans l'art [1], et qui réussit en grande partie à rétablir l'empirisme des anciens. Il en est qui l'ont attribuée à Philiseus de l'île de Cos, qui avait été disciple d'Hérophile [2]. Quoi qu'il en soit, Sérapion passe plus généralement pour être le fondateur de cette nouvelle secte, et jouit d'une grande célébrité. Il compte parmi ses partisans Apollonius, Glaucias, Héraclide de Tarente, Ménodote, Théodas, Caliclés, Drodore, et beaucoup d'autres qui prirent le nom d'empiriques, d'un mot grec qui signifie *expérience ;* leur secte fut appelée *secte empirique*, et dura fort long-temps.

Médecine empirique.

Les médecins empiriques admettaient trois sortes d'expériences, propres à distinguer ce qui est utile et nuisible dans la santé et dans les maladies. La première était l'expérience *fortuite* ou accidentelle, c'est-à-dire, celle qu'offre le hasard. Quelqu'un, par exemple, affecté d'une violente douleur de tête, s'était

1. *Cels. Præfat. lib.* I.

2. *Galeni introductio.*

ouvert, dans une chute, une veine du front, et avait été soulagé après avoir perdu une certaine quantité de sang; ou bien, un fébricitant s'était bien trouvé d'une hémorragie nasale, d'une sueur ou d'une diarrhée survenue spontanément. La seconde espèce d'expérience est celle que l'on tente à dessein, et pour savoir quel en sera le résultat. Observons, en passant, que de semblables tentatives pouvant être dangereuses, il n'y a que des ames atroces, des Nérons qui se jouent de la vie des hommes, qui puissent les hasarder. La troisième, enfin, est l'expérience *imitative*, qui consiste à imiter ou à répéter celles produites par le hasard, la nature, ou un essai déjà tenté. Cette dernière est, selon les empiriques, celle qui est proprement la base de l'art, lorsqu'elle a été réitérée un certain nombre de fois. Ils appelaient *observation* ou *autopsie*, ce que chacun avait vu par lui-même; *histoire*, la rédaction par écrit des observations, et *substitution d'une chose semblable*, les nouveaux essais qu'ils faisaient après avoir comparé une maladie avec une autre, ou une partie du corps avec une autre analogue, ou un médicament qu'on avait éprouvé, avec un autre qui paraissait devoir produire des effets semblables. Ils essayaient, par exemple, dans le traitement des

dartres, les remèdes de l'érysipèle, qui leur semblaient devoir donner les mêmes résultats dans l'une et l'autre affection; dans les maladies des bras, ce qui avait réussi dans celles des jambes; enfin, au défaut de coings, qui jouissent d'une saveur âpre et de la vertu astringente, ils donnaient des nèfles, qui possèdent ces mêmes qualités.

Ainsi l'observation, l'histoire et la substitution des choses semblables, ou l'imitation, étaient les principales colonnes, et comme le trépied, de la médecine des empiriques. L'histoire était la règle fondamentale de leur pathologie et de leur thérapeutique. Ils avaient conservé les dénominations des affections simples et des maladies formées, qu'ils avaient trouvées établies, soit parmi les médecins dogmatiques, soit parmi les premiers empiriques. Leur méthode avait pour unique base les choses évidentes, et il ne fallait, d'après leurs principes, que savoir faire usage des sens et de la mémoire, pour exercer la médecine; ou s'ils raisonnaient, c'était d'une manière si simple, qu'on ne pouvait faire des écarts. Ils ne tiraient que des conséquences naturelles, et qui se présentaient en quelque sorte d'elles-mêmes. Ils appelaient cette sorte de raisonnement, *épilogisme*, qui veut dire conclusion.

Les empiriques rejetaient toute espèce de raisonnement, et le regardaient comme dangereux sur les causes éloignées. Ces causes, disaient-ils, sont obscures, et ne sont point apercevables par les sens; l'imagination seule leur donne l'existence : d'ailleurs la nature est incompréhensible. La diversité des opinions des philosophes et des médecins sur les causes, prouve qu'elles sont très-incertaines. Pourquoi en croirait-on, disaient-ils, plutôt à Hippocrate qu'à Hérophile, et à celui-ci qu'à un autre? Les probabilités sont autant en faveur des uns que des autres; chaque secte peut citer en sa faveur les cures les plus brillantes; et si le raisonnement était si nécessaire dans l'art médical, il n'y aurait pas, à coup sûr, de plus habiles médecins que les philosophes. Néanmoins l'expérience démontre le contraire. D'ailleurs, ajoutaient-ils, la médecine est différente selon les lieux; elle n'est et ne peut être la même en Égypte, dans les Gaules, et à Rome : or cela ne devrait pas être si les causes des maladies étaient partout les mêmes. Outre cela, les causes manifestes des maladies, comme, par exemple, des plaies, sont souvent les mêmes; cependant les moyens curatifs sont très-différens. Puisque la connaissance des causes sensibles ne peut pas toujours déterminer le

choix des moyens curatifs propres à l'espèce de maladie, comment celles qui sont cachées, obscures et douteuses, pourraient-elles répandre plus de lumière sur les maladies auxquelles on croit qu'elles donnent lieu? En un mot, puisque ces dernières sont incertaines, et se dérobent sans cesse aux sens, n'est-on pas mieux fondé d'attendre du secours des choses qu'on a expérimentées dans les différentes circonstances, comme cela se pratique dans tous les arts, et comme cela était dans les premiers temps que la médecine était encore au berceau? Ce n'est point par des disputes et des discussions, que le cultivateur, le philosophe et le législateur deviennent plus habiles; ce n'est que par l'usage, l'observation et l'expérience.

La médecine, continuent les empiriques, est née des essais, faits tantôt à l'avantage des malades, et tantôt à leur détriment. Les remèdes appropriés aux maladies ayant été découverts, on a commencé à raisonner et à rechercher comment ils agissaient; ainsi la médecine n'a pas été inventée après les raisonnemens, mais ceux-ci après l'observation et l'expérience.

Il ne faut pas croire, disaient-ils, qu'il s'établisse jamais de nouveaux genres de maladies, ni qu'aucun d'eux exige une nouvelle médecine. Bien plus, en supposant qu'il survienne une

maladie nouvelle et inconnue, il n'est nullement besoin de recourir à des causes obscures qui ne sauraient servir de boussole dans le traitement; un médecin habile verrait, au premier coup d'œil, à quel genre de maladies connues elle appartient, et il administrerait les remèdes desquels il a obtenu des succès heureux.

Celse, dont nous parlerons dans la suite, a tenu un juste milieu entre les dogmatiques et les empiriques; et, après avoir pesé les raisons des uns et des autres, a conclu, quoiqu'il semble pencher en faveur de l'empirisme, que le médecin doit réunir le raisonnement et l'expérience. Si on objecte, dit cet écrivain, que les raisonnemens trompent, on peut dire aussi qu'il est des circonstances où l'expérience ne trompe pas moins. Il veut néanmoins, et avec raison, que le médecin tire ses principales inductions de ce qui est évident, et qu'il rejette tout ce qui est obscur hors de l'art, mais non hors de la pensée de l'artiste ou du médecin. Au reste, comme je l'ai dit plus haut, les empiriques ne proscrivaient pas toute espèce de raisonnement, et il ne faut pas prendre cette proposition dans un sens absolu. On peut ajouter, en faveur du raisonnement en médecine, que si l'expérience a créé ces arts,

celui-ci ne doit pas moins au raisonnement, qui a découvert un certain nombre de moyens curatifs sur lesquels l'expérience n'avait pas prononcé.

Héraclide de Tarente.

Héraclide de Tarente [1] fut un des plus zélés partisans de l'empirisme; il vivait au commencement du trente-neuvième siècle du monde. Il avait été élevé par Manlias, Hérophilien; mais il quitta les étendards de son maître, pour se ranger sous ceux de Sérapion. Il admettait néanmoins un peu plus le raisonnement en médecine que le reste des empiriques, comme il paraît par ce qu'en dit Cœlius Aurélien. On lit dans Celse, qu'il faisait jeûner, pendant sept jours, les personnes attaquées de la fièvre quarte. Il employait fréquemment l'opium. Il inventa plusieurs remèdes composés. Il était très-habile dans son art, et quoiqu'empirique, sa pratique n'était cependant guères différente de celle d'Hippocrate, de Dioclès et de Praxagore, à quelques articles près, parmi lesquels on peut placer la longue abstinence

1. Il y a eu plusieurs médecins de ce nom, et qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci. Tels sont Héraclide, père d'Hippocrate; Héraclide, Érythéen, sectateur d'Hérophile; Héraclide, disciple d'Hicésius, Érasistratéen; Héraclide, de Pont, disciple d'Aristote, etc.

qu'il prescrivait à ses malades, et qui avait été désapprouvée par ces médecins.

Archagatus.

La médecine était donc divisée, au trente-huitième siècle, en deux principales sectes, celle des dogmatiques, et celle des empiriques. Ce fut aussi dans ce même temps, l'an 535 de la fondation de Rome, sous le consulat de Lucius Émilius et de Marcus Livius, qu'Archagatus, fils de Lysanias, du Péloponèse, vint s'établir dans cette ville, alors la maîtresse du monde, et y porta la médecine de son pays. On a prétendu qu'avant lui la médecine était ignorée des Latins, et, si l'on peut ajouter foi à un passage de Pline, elle n'y fut admise qu'après tous les arts libéraux et toutes les autres sciences [1]. Mais on peut opposer à cette autorité celle de Denis d'Halicarnasse [2] : « Comme il régnait à Rome, l'an 301 de la « fondation, une peste beaucoup plus terrible « que toutes celles qui avaient exercé jus-« qu'alors leur fureur meurtrière, il périt la « moitié des citoyens, et presque tous les « esclaves, parce que les médecins ne suffisaient « pas pour le grand nombre des malades. » Il

1. *Lib.* XXIX, *cap.* 1.
2. *Lib.* X.

y avait donc déjà à cette époque des médecins dans la capitale du monde, et il est très-faux, ainsi que l'a avancé Pline, « que le peuple « romain ait été plus de six cents ans sans « médecins. » Il est néanmoins possible de concilier ces deux écrivains, en disant que Pline n'a entendu parler que des médecins étrangers, et surtout des Grecs; car Caton, s'apercevant, ainsi que Pline le dit lui-même, que le luxe attirait à Rome les médecins grecs, exhala contre eux son humeur atrabilaire. « Marcus, écrivait-il à son fils [1], je t'appren- « drai, quand il en sera temps, ce que je pense « des Grecs, et ce que j'estime le plus de « tout ce qui est à Athènes. Il est bon de « prendre une idée de leurs lettres et de leurs « sciences; mais il n'est point nécessaire de les « approfondir. Je viendrai à bout de cette race « méchante et fière, et sois assuré, comme si « tu le tenais d'un devin, qu'elle corrompra « tout avec ses lettres; ce sera bien pis en- « core, si nous recevons ses médecins. Cette « nation a résolu de nous perdre avec sa mé- « decine; encore ceux qui l'exercent exigent- « ils de ceux qu'ils traitent, un salaire, sans « doute pour augmenter la confiance de leurs

1. *Plin. hist. nat. lib.* XXIX, *cap.* 1.

« malades, et leur nuire plus aisément. Ils « sont assez insolens pour nous appeler *bar-* « *bares*, comme les autres peuples ; ils nous « traitent même d'*opiques*. En un mot, n'ou- « blie point que je te défends ces médecins. »

C'est par de semblables déclamations que Caton s'efforçait de rendre les Grecs odieux aux Romains, et d'exiler à jamais de la capitale du monde les sciences et les arts. Il ne voulait que des agriculteurs et des soldats ; il pensait comme le philosophe de Genève, que la culture des lettres et des arts n'était propre qu'à énerver le courage, et à corrompre les mœurs. Au reste il ne rejetait point la médecine, et Pline dit dans un autre endroit : « que Caton « ne condamnait pas cet art, vu qu'il est utile, « mais seulement la manière dont on l'exer- « çait. » D'ailleurs Caton était lui-même médecin; il dit lui-même avoir fait un livre dans lequel il expose les moyens qu'il employait pour guérir son fils et ses esclaves, et même ses bœufs, quand ils étaient malades. Pline dit que Caton employait beaucoup les choux, qui, selon le même auteur, ont fait toute la médecine des Romains pendant six cents ans. Plutarque observe que Caton désapprouvait

1. *Lib.* XXIII, *cap.* 1.

l'abstinence dans les maladies, et qu'il recommandait les herbages et les chairs de canards, de pigeons et de lièvres. Il faisait aussi usage des remèdes superstitieux, et prononçait des paroles mystérieuses pour guérir les luxations et les fractures. Il serait possible que l'orgueil, plus que le désir de conserver les mœurs romaines, eût été révolté de voir que les médecins Grecs eussent la confiance des sénateurs, de leurs femmes et de leurs enfans.

Ce sont sans doute les déclamations de Caton et de quelques autres Romains contre les médecins Grecs, les menées sourdes et perfides de l'envie, et les vexations qu'eut à essuyer Archagatus, qui ont donné lieu à cette fable aussi absurde que ridicule, débitée et si fréquemment répétée par les détracteurs de la médecine, que les Romains chassèrent les médecins de leur territoire, par rapport au grand nombre de personnes qu'ils avaient fait périr avec leurs remèdes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun auteur n'a parlé d'un décret de bannissement lancé contre les médecins; et l'intérêt de la vérité exigeait qu'on fît connaîtrela source où l'on a puisé ce trait. Mais quand même le fait serait prouvé, que pourrait-on en inférer au détriment de la médecine?

Asclépiade.

Il s'écoula plus d'un siècle, ou plutôt à peu près cent trente ans, depuis Archagatus jusqu'au temps d'Asclépiade, autre médecin grec, originaire de Pruse dans la Bythinie. Il fut l'ami de Cicéron, et le contemporain du grand Pompée et de Mithridate, roi de Pont. Ce dernier tâcha de l'attirer à sa cour par des promesses magnifiques; mais Asclépiade refusa et se contenta d'ordonner des remèdes par écrit. Il vint s'établir à Rome, l'an six cent cinquante-huit de sa fondation, vers le milieu du trente-neuvième siècle du monde, et quatre-vingt-seize ans avant l'ère chrétienne. Il s'y acquit la plus grande réputation, en suivant une méthode contraire à celle d'Archagatus, qui employait des moyens violens, et surtout l'application du fer et du feu, si commune chez les Grecs. Asclépiade rejeta de sa pratique les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, et une ancienne méthode de traitement dans les esquinancies, qui consistait à introduire dans la gorge, avec beaucoup de peines et d'efforts, un certain instrument qui servait à ouvrir le passage. Il ne prescrivait que les remèdes les plus doux, et avait pour maxime de guérir sûrement, promptement et agréablement (*citò, tutò et jucundè*).

Belle promesse, sans cesse mise en avant par les charlatans, et très-rarement réalisée. Il conseillait le vin dans certaines maladies, et disait que la puissance des dieux égalait à peine celle de cette liqueur. L'usage qu'il en fit, et celui de l'eau froide, dit Pline, ne contribuèrent pas peu à l'accréditer, ainsi que les moyens superstitieux et magiques, avec lesquels on est toujours sûr de gagner la confiance des hommes crédules, qui forment le plus grand nombre : il recommandait fréquemment aussi, dans les maladies, l'abstinence de la viande, les frictions, la promenade, la gestation et les bains; il amusait les malades avec des bains, en leur procurant de douces agitations : il avait même imaginé des lits suspendus, où on les berçait, dans la vue d'appeler le sommeil, ou pour émousser le sentiment de la douleur. En un mot, il n'employait que des moyens doux, simples et faciles, les seuls que pouvait comporter la mollesse d'un peuple corrompu par les plaisirs et le luxe; ou plutôt il accmomoda la médecine aux mœurs du temps, et lui fit prendre le costume de la décrépitude.

Asclépiade fut tout à la fois un des hommes les plus éloquens de son temps, grand philosophe, habile médecin; mais, ce qui ternit l'éclat de sa gloire, il fit usage de remèdes

superstitieux, et employa les ruses du charlatanisme pour s'attirer la confiance ; ce fut un hardi charlatan. Il en fallait moins pour fixer l'attention générale, et obtenir la célébrité, dont il était avide ; aussi fut-il idolâtré, et même regardé par la multitude comme un dieu descendu du ciel pour le bonheur des hommes. La fortune le servit constamment, et il ne cessa de jouir de ses faveurs. Celse rapporte qu'Asclépiade, passant un jour dans une rue de Rome, aperçut un convoi funèbre : appuyé d'une réputation incroyable, il s'écrie que la personne dont on va faire les funérailles, n'est pas morte ; on s'arrête, il administre des secours, et elle est rendue à la vie. Cette cure brillante, mais qui n'était qu'un stratagème concerté, ne contribua pas peu à affermir sa célébrité, sinon à l'augmenter : elle complète le tableau de ce médecin. On dit qu'il fit la gageure de n'être jamais malade, et il la gagna, car il mourut d'une chute, dans une grande vieillesse. Ce fut sans doute une grande témérité de la part de ce médecin, qu'une pareille gageure ; mais le bonheur de n'avoir pas été démenti par l'événement, est encore bien plus singulier. C'est le cas de lui appliquer cette sentence, mais qui ne se vérifie que pour le plus petit nombre :

Audaces fortuna juvat.

Philosophie d'Asclépiade.

Rien n'arrive par hasard, disait Asclépiade, mais tout se fait dans l'univers par l'inévitable nécessité. La nature n'est autre chose que la matière et le mouvement : elle est sans cesse en action, et ne se repose jamais. Il ne la considérait pas, ainsi qu'Hippocrate, comme un être intelligent et exerçant des facultés attractive et répulsive. Il admettait des élémens désunis et discordans, des molécules ou petites masses, des pores, et un mouvement tendant à atténuer et à subtiliser les parties. On croit que cette disconvenance des élémens d'Asclépiade a pour base le choc des atomes : c'est ce qu'Horace et d'autres ont appelé *rerum concordia discors*, un *accord discordant.* La matière est, selon lui, inaltérable, et tout ce que nous voyons est composé de corpuscules divers, dans les interstices desquels se trouve une multitude de petits vides. L'ame elle-même, qu'il ne distingue pas de la matière, est composée de ces petits corps. Il diffère en ceci d'Hippocrate, qui dit : 1.° que la substance ou la matière est une en elle-même, mais capable d'altération; 2.° que la nature, dont tous les plans sont sages et exécutés avec habileté, a formé, entr'autres productions, les végétaux et les animaux, aux-

quels elle a donné des facultés, par lesquelles chaque individu de la classe de ces êtres vivans, recherche et attire ce qui lui est propre, et repousse ou rejette ce qui lui est contraire; 3.° que cette même nature bienfaisante travaille à délivrer ces êtres des maladies dont ils sont affectés, et qu'elle effectue les crises à certains jours plutôt qu'en d'autres. Asclépiade rejetait cette doctrine, et se moquait de la nature et des facultés qu'Hippocrate lui attribuait, de même que de l'attraction, qu'il n'admettait même pas entre l'aimant et le fer; il prétendait que tout ce qui arrive se fait par le concours des corpuscules, et la diverse disposition des pores.

Ce philosophe ne voulait pas que l'ame eût dans le principe aucune connaissance, aucun penchant, aucune aversion, ni aucun discernement du juste et de l'injuste, de ce qui est honnête et malhonnête; il prétendait que tout ce qui se passe en elle, se fait par le sentiment, et dépend entièrement des sens. L'animal est entraîné d'ailleurs, selon lui, par de certains simulacres, par des choses particulières qui lui apparaissent, et par la mémoire ou réminiscence. Il n'admettait point dans l'ame la faculté de raisonner; nous sommes, disait-il, entraînés par les passions, de même que les animaux, et il n'est pas en notre pouvoir de

résister : les vertus et les vices sont de pures chimères ; il n'y a point de providence ; les songes, les prodiges, les augures et l'astrologie sont des choses vaines et insensées.

Asclépiade, dit Cœlius Aurélien, [1] établissait pour principes de tous les corps, les corpuscules. Ceux-ci ne peuvent être aperçus que par l'entendement, et n'ont aucune qualité. Ils sont sans cesse dans un mouvemsnt perpétuel, et venant à se rencontrer et à se heurter les uns contre les autres, ils se divisent en une infinité de fragmens de grandeur et de figure différentes. Ces molécules, ainsi atténuées et subtilisées, se rapprochant et se réunissant ensuite par leurs divers mouvemens, forment tous les êtres qui tombent sous nos sens, et ces êtres conservent en eux les mêmes dispositions au changement qu'avaient, avant leur réunion, les molécules dont ils sont composés, par rapport à la grandeur, la figure, le nombre et l'ordre, de la combinaison desquels dépendent les qualités des corps ; en sorte que l'argent, qui est blanc quand il est en masse, paraît noir lorsqu'il est en limaille ; de même la corne, qui est noire quand elle n'est pas divisée, paraît blanche lorsqu'elle est râpée.

---

1. *Acutor. morbor. lib.* I, *cap.* XIV.

On voit que le système d'Asclépiade est au fond le même que celui de Démocrite et d'Épicure ; il a néanmoins des différences : il admet, ainsi qu'eux, les atomes ou corpuscules ; mais ceux d'Asclépiade sont divisibles, au lieu que ceux des deux autres sont insécables. Il ne les regardait pas comme les principes primitifs des corps, mais comme le premier résultat de l'assemblage des molécules primitives, qui sont elles-mêmes les élémens dont se forment les atomes, au lieu que, dans l'opinion de Démocrite et d'Épicure, les atomes sont les seuls premiers principes de tous les êtres.

Asclépiade prétendait que l'urine n'était point sécrétée dans les reins, et qu'il n'en passait pas une goutte dans la vessie, par les urtères ; cette opinion est démontrée fausse par l'anatomie : mais il avait raison de dire que la vessie se remplissait par des voies inapercevables aux sens ; et en effet, dans bien des cas, l'urine qu'on rend n'a pas été sécrétée par les reins, mais absorbée par la vessie, qui jouit dans un degré éminent de la faculté inhalante. Il pensait aussi que les alimens et les boissons se réduisaient en vapeurs dans l'estomac, et se portaient, sous cette forme, aux diverses parties du corps. Cette erreur lui était commune avec les anciens médecins Grecs, et

ne doit pas lui être imputée comme la sienne propre.

Médecine d'Asclépiade.

L'assemblage des corpuscules de diverse grandeur, figure, etc., est tel, dans le sentiment d'Aclépiade, qu'il se trouve des espaces ou pores différens dans la masse que forment ces petits corps. Le corps humain a aussi des pores qui, ainsi que ceux des autres corps, contiennent d'autres corpuscules, qui passent et repassent sans cesse par ces interstices, qui tous communiquent entre eux. Comme ces pores sont plus ou moins grands, les corpuscules qui les traversent, diffèrent aussi en grandeur. C'est le sang qui est la matière des corpuscules les plus considérables; et l'esprit ou la chaleur fait celle des plus petits. Asclépiade infère de ces principes, que le corps subsiste dans son état naturel, tant que les matières dont on a parlé circulent librement à travers les pores, et qu'il ne devient malade que quand elles trouvent des obstacles à leur passage; en sorte que la santé dépend de la juste proportion des pores avec les matières qu'ils doivent recevoir, et la maladie, de la disproportion entre ces pores et les matières qui les traversent. L'obstacle le plus ordinaire vient de la part de petits corps

qui s'embarrassent, et sont arrêtés dans leur passage, soit parce qu'ils y abordent en trop grande quantité, soit parce que leur figure est irrégulière, ou leur mouvement trop lent ou trop précipité. Quelquefois aussi l'obstacle naît d'une mauvaise disposition des pores, comme quand ils diminuent de grandeur, ou qu'ils deviennent obliques, ou lorsqu'ils se ferment ou s'ouvrent plus ou moins qu'il ne convient.

Asclépiade mettait au nombre des maladies occasionées par l'arrêt des petits corps dans les pores des membranes, la frénésie, la léthargie, la pleurésie et les fièvres ardentes. Il rangeait les douleurs parmi les accidens qui dépendent de la stase des plus grands corpuscules, c'est-à-dire, du sang. Il classait dans les maladies produites par la mauvaise disposition des pores, les défaillances, les langueurs, la maigreur et l'hydropisie. Ces affections, disait-il, reconnaissent pour cause la trop grande ouverture des pores, que produisent le trouble et la confusion des humeurs et des esprits. L'hydropisie vient principalement de ce qu'il s'ouvre de nouveaux espaces dans des lieux non convenables; ce qui réduit en eau la nourriture qui s'y jette. La faim, et surtout celle appelée *canine*, est causée par l'ouverture excessive et brusque des grands pores de l'es-

tomac et du ventre, et la soif par celle des petits pores de ce viscère.

On voit, par ce qui vient d'être dit, qu'Asclépiade admettait encore une troisième cause de maladies, qui consiste dans le trouble et la confusion des fluides et des esprits; mais cette cause est antécédente et non prochaine. Il disait la même chose de la plénitude, qui, selon lui, augmente le mal, pour l'ordinaire, mais n'en est jamais la cause principale.

Les fièvres intermittentes, dont les accès reviennent tous les jours, sont produites, suivant Asclépiade, par la rétention des corpuscules les plus considérables : les tierces dépendent de l'arrêt des corps un peu moins grands, et les quartes de celui des plus petits. Les pores peuvent se remplir, ajoutait-il, et se vider plus vîte des plus grands corpuscules que des plus petits. C'était principalement dans la vue d'ouvrir les pores et de rétablir la libre circulation des fluides et des corpuscules, qu'il recommandait les exercices dans la plupart des maladies. Il conseillait de préférence, dans les plus aiguës, et dès le principe, la gestation : il avait pour maxime, qu'il fallait guérir la fièvre par la fièvre même, et épuiser les forces par la soif, les veilles, etc., au point qu'il ne permettait pas à ses malades de prendre la moindre boisson,

durant les deux premiers jours. Asclépiade n'était point l'inventeur de cette méthode : Hérodicus l'avait mise en usage long-temps avant lui ; Hippocrate lui reprochait, ainsi qu'il a été dit plus haut, de tuer les fébricitans par des courses, des abstinences outrées, etc. Il employait fréquemment aussi les frictions dans les mêmes intentions, et surtout dans l'hydropisie et dans la frénésie : il se proposait par là d'exciter le sommeil dans cette dernière. Mais ce qui a lieu d'étonner, c'est qu'Asclépiade, qui faisait un si grand usage des exercices dans l'état de maladie, les défendait aux personnes qui se portent bien ; précepte dangereux qu'il tenait probablement d'Érasistrate.

Le vin était une autre panacée dont il permettait l'usage indistinctement dans toutes les maladies, même dans la fièvre, lorsqu'elle avait perdu sa première violence, et dans la frénésie. Bien plus, il en faisait boire aux frénétiques jusqu'à l'ivresse, espèrant par ce moyen les faire dormir. C'était dans la même vue qu'il leur faisait respirer les odeurs les plus fortes, comme celles de la rhue, du castoreum, du vinaigre : il avait encore pour but, en employant ces moyens, d'occasioner l'éternument, qu'il regardait comme un effet favorable

dans cette circonstance. Il leur appliquait aussi des sinapismes à la tête. Il prescrivait quelquefois le vin mariné, c'est-à-dire, mêlé avec de l'eau de mer. Il regardait ce vin comme plus pénétrant, et pensait qu'il ouvrait plus puissamment les pores. Il recommandait l'eau salée dans la jaunisse, pour lâcher le ventre. Il donnait dans le catarrhe le double et même le triple de vin que l'on avait coutume de boire en santé. Il employait, dans les flux de ventre, les boissons les plus froides, et dans un grand nombre de cas, les bains froids et l'eau froide. Il prescrivait un régime particulier par rapport aux alimens. Celse rapporte qu'après avoir bien fatigué ses malades, durant les trois premiers jours, il leur donnait à manger le quatrième. Mais Cœlius Aurélien ne fixe aucun terme; il dit seulement qu'il commençait à donner des alimens dans la rémission, aux uns, dès le premier jour; aux autres, le second, le troisième, etc. jusqu'au septième.

Asclépiade ne faisait usage que d'un très-petit nombre de médicamens : il employait fréquemment les onctions huileuses, les onguens, les cataplasmes, les parfums, les sternutatoires, les gargarismes, et surtout les lavemens. Il purgeait très-rarement, et en cela il suivait la méthode adoptée par Érasistrate; mais

il saignait souvent, et surtout dans les douleurs et dans la pleurésie, parce que ces affections étaient causées, selon lui, par la stase des plus grands corpuscules dans les pores ; et ces corpuscules étant composés de sang, il n'y avait que la saignée qui pût les dégager. Il rejetait entièrement cette opération dans la péripneumonie, dans la frénésie et les autres fièvres, et il la pratiquait dans la *passion du cœur* ou *cardiaque*, qui est la syncope des modernes, dont les symptômes sont, selon lui, un pouls très-petit et fréquent, un abattement général des forces, des défaillances à chaque instant, la sueur froide et le froid des extrémités. Sans doute la saignée peut convenir dans la passion cardiaque, quand elle est produite par la pléthore; mais dans la plupart des cas, elle peut être pernicieuse. Il pensait que cette affection était produite par une tumeur près du cœur, par l'amas considérable ou la trop grande compression des corpuscules dans les pores de ce viscère, auxquels la saignée pouvait remédier. Il la conseillait aussi dans l'épilepsie, et en général dans toutes les maladies convulsives, ainsi que dans toutes les espèces d'hémorragies. Il ouvrait dans l'esquinancie les veines du bras, de la langue, du front, des angles des yeux, et appliquait ensuite les ventouses scarifiées,

dans la vue d'ouvrir les pores. Lorsque ces évacuations étaient insuffisantes, il incisait les amygdales, et en venait à la laryngotomie. On croit qu'il est le premier qui ait pratiqué cette opération, qui était inconnue avant lui.

Asclépiade faisait la ponction dans l'ascite; mais il ne pratiquait qu'une très-petite ouverture : il employait, dans la leucophlegmatie, des scarifications à la maléole interne; il en fermait les petites plaies au moyen de la charpie et des bandes : il renouvelait l'évacuation de la sérosité qui s'infiltre dans le tissu cellulaire dans cette maladie, toutes les fois qu'il le jugeait convenable.

Ce médecin eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels se trouvent Thémison de Laodicée, et Cassius, duquel Celse porte le témoignage le plus avantageux : il le regardait comme l'homme de l'art le plus habile et le plus ingénieux de son siècle. Asclépiade faisait une médecine très-active, non pas qu'il employât des remèdes violens, ni en grand nombre; mais je veux dire, qu'à l'exemple des charlatans de tous les temps, il se souciait fort peu de déconcerter les mouvemens de la nature, et d'entraver ses actes médicamenteux. C'est probablement l'inaction dans laquelle restait Hippocrate, dans les cas où la nature pouvait se

suffire à elle-même, qui a fait dire ironiquement à ce novateur dangereux, « que les ouvrages du père de la médecine n'étaient autre « chose qu'une méditation sur la mort. » Il y a eu plusieurs médecins du nom d'Asclépiade, qui ont vécu dans d'autres temps, mais qui n'ont rien écrit sur la médecine.

Maladies nouvelles.

Ce fut au siècle d'Asclépiade qu'on vit paraître pour la première fois, au rapport de Pline [1], à Rome et dans une partie de l'Italie, trois maladies qui y jetèrent l'alarme, mais qui ne régnèrent pas long-temps.

La première était l'*éléphantiasis*, qui fut apportée par l'armée de Pompée, à son retour de la Syrie, où elle est commune et endémique, de même qu'en Égypte. « Dans cette maladie, « dit Celse [2], qu'on croit affecter les os, quand « elle est profondément enracinée, toute la sur-« face du corps est couverte de taches épaisses, « de tumeurs, et d'une rougeur qui dégénère « peu à peu en une couleur noire. La peau « devient inégalement épaisse, mince, dure « et molle; des écailles la rendent raboteuse; « le corps maigrit; le visage, les jambes et

1. *Hist. natur. lib.* XXVI, *sect.* 6.
2. *Lib.* III, *cap.* 25.

« les pieds s'enflent; et quand le mal est an-
« cien, les doigts et les orteils disparaissent
« dans une tumeur qui les couvre, et il sur-
« vient une fièvre, non bien violente, qui em-
« porte le malade accablé de tant de maux. »
Les anciens qui ont parlé de cette maladie, s'accordent à dire que cette affection, dont l'aspect est très-effrayant, n'accélère néanmoins pas beaucoup le terme ordinaire de la vie, lorsqu'on en retarde les progrès par de simples palliatifs. Chaque malade, disent-ils, nourrissait sa maladie, et la nourrissait long-temps.

La seconde maladie qui se manifesta chez les Romains, était une espèce de dartre rongeante, contagieuse, et dont le siége était le plus ordinairement au menton : elle se répandait de là sur toute la face, excepté les yeux, et s'étendait au cou, à la poitrine, et aux mains. Cette dartre se communiquait par les baisers, *veloci transitu osculi*, d'où lui est venu le nom de *mentagra*. Cette maladie voyagea, dit-on, d'Asie à Rome, avec un chevalier romain; elle attaquait principalement les nobles, et épargnait les plébéiens, par rapport aux baisers de cérémonie que les premiers étaient dans l'usage de se donner : c'est pourquoi Pline l'a appelée *morbum ingenuum* (*maladie des gens de condition*).

La troisième maladie, enfin, qui se répandit à Rome, fut le charbon ou *anthrax*, pustule maligne, qui, au rapport de Pline, était endémique dans la Gaule narbonnaise.

Plutarque prétend que c'est aussi à cette même époque qu'il a été fait mention, pour la première fois, de l'hydrophobie rabieuse, et du dragonneau ou *veine de Médine*. Cette dernière maladie était commune chez les peuples des environs de la mer Rouge. Elle a été décrite très au long, dans des temps postérieurs, par Galien, et ensuite par les médecins Arabes. Quant à la rage, il n'est fait mention dans aucun ouvrage de cette maladie, concernant l'homme. Il paraît même que les chiens, qui de tous les animaux sont les plus sujets à cette maladie, n'y étaient point exposés dans les temps reculés, où les terres étaient en friche; ce qui rendait l'atmosphère très-humide: car on a observé, dit Paw, que les chiens du Pérou ne contractent jamais la rage dans aucune des parties du nouveau monde, par rapport, sans doute, à l'humidité qui règne constamment dans l'atmosphère de l'Amérique.

Ælius Promotus et Alexion.

Il fleurit au temps d'Asclépiade un médecin, appelé Ælius Promotus, qui exerça la méde-

cine à Alexandrie, et qui a écrit un traité sur les poisons et les médicamens mortels, dont il existait encore quelques exemplaires manuscrits dans les bibliothèques d'Italie, du temps de Gesner, de Tiraqueau, etc. Il paraît qu'il y a eu encore un médecin de ce nom qui fut disciple d'Ostanès de Perse, et qui accompagna Xerxès en Grèce. Alexion fut encore un des contemporains d'Asclépiade. On ne le connaît que par les regrets dont l'honorèrent Cicéron et Atticus.

Thémison.

Thémison de Laodicée, l'un des disciples d'Asclépiade, vécut sur la fin du trente-neuvième siècle, et jusques vers le milieu du quarantième. Il fonda la secte des Méthodiques, ainsi appelés parce qu'ils prétendaient posséder une méthode au moyen de laquelle on apprenait et on exerçait la médecine bien plus simplement et plus utilement. C'est cette simplicité dans la théorie et dans la pratique qu'ils appelaient *aphélie.*

La connaissance des causes des maladies était, selon Thémison, entièrement inutile. Il suffisait, à son avis, de faire attention à ce que les maladies ont de commun entre elles, ou plutôt à leurs rapports et à leur analogie. Il les réduisait toutes à trois genres principaux:

le premier était le *strictum;* le second, le *laxum* ou *fluens;* et le troisième, qui participait des deux premiers, le *mixtum*, c'est-à-dire que dans ce dernier, qui était le plus commun, il y avait relâchement dans quelques parties, et resserrement dans les autres.

Il distinguait les maladies en aiguës et en chroniques; elles croissent et vont en augmentant jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à leur plus haut période; puis elles déclinent jusqu'à leur guérison parfaite. Il avait tiré cette distinction d'Hippocrate; et c'est d'après cela qu'il dirigeait le traitement, qui devait être différent selon que la maladie était aiguë ou chronique, et selon ses diverses périodes. Il définissait la médecine, une *méthode qui conduit à la connaissance de ce que les maladies ont de commun entre elles, et qui est en même temps évidente.*

On voit que le système de Thémison avait pour base tout à la fois l'empirisme et le dogme: l'empirisme, en ce qu'il rejetait ce qui était obscur; et le dogme, en ce qu'il admettait néanmoins le raisonnement. Mais s'il se rapprochait des médecins dogmatiques par rapport aux indications générales, il s'en éloignait beaucoup en ce qu'il n'en reconnaissait pas d'autres que celles fournies par le genre de la maladie, au lieu que les dogmatiques préten-

daient que le genre et l'espèce n'étaient pas les indicateurs des moyens curatifs, mais uniquement la cause. Il rejetait aussi les autres indications que les dogmatiques tiraient de l'âge, des forces, des habitudes, de la saison, du pays, de la nature des parties affectées, etc.

Sa pratique était cependant quelquefois contradictoire aux lois de la méthode; car il faisait boire de l'eau froide aux malades qui avaient été saignés : ainsi il détruisait l'effet relâchant de la saignée, par l'eau froide, qui jouit de la propriété de resserrer. Il purgeait, dit Cælius Aurélien, dans l'athsme, la léthargie et la catalepsie. Ce traitement fut rejeté dans la suite par les méthodiques. Ils firent aussi de grands changemens dans la méthode, par rapport aux différentes périodes des maladies, dans la diète, les exercices, l'usage des bains, de la saignée, des ventouses, et des sangsues, qu'on prétend que Thémison a employées le premier.

Dioscoride et Cælius Aurélien rapportent que Thémison fut attaqué de l'hydrophobie, et qu'ayant été guéri de cette maladie, il en éprouvait les symptômes toutes les fois qu'il voulait écrire sur ce sujet. Il paraît n'avoir pas été fort heureux dans l'exercice de la médecine, si l'on ajoute foi à Juvénal, qui

lui reproche, quoiqu'il ait vécu après lui, d'avoir tué un grand nombre de malades :

Quot Themison ægros autumno occiderit uno.

Mais il est très-probable que ce poëte satirique a désigné sous le nom de Thémison, quelque médecin homicide de son temps ; car il l'appelle en un autre endroit *summus auctor.*

Thémison a donné la description du *diacodium*, qui est un médicament composé du suc et de la décoction de têtes de pavot et de miel, et de l'*hiéra*, qui est une composition purgative. Il eut plusieurs disciples ; mais l'histoire n'a conservé que les noms de Proculus et d'Eudème.

Fin du premier volume.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

PREMIER AGE.